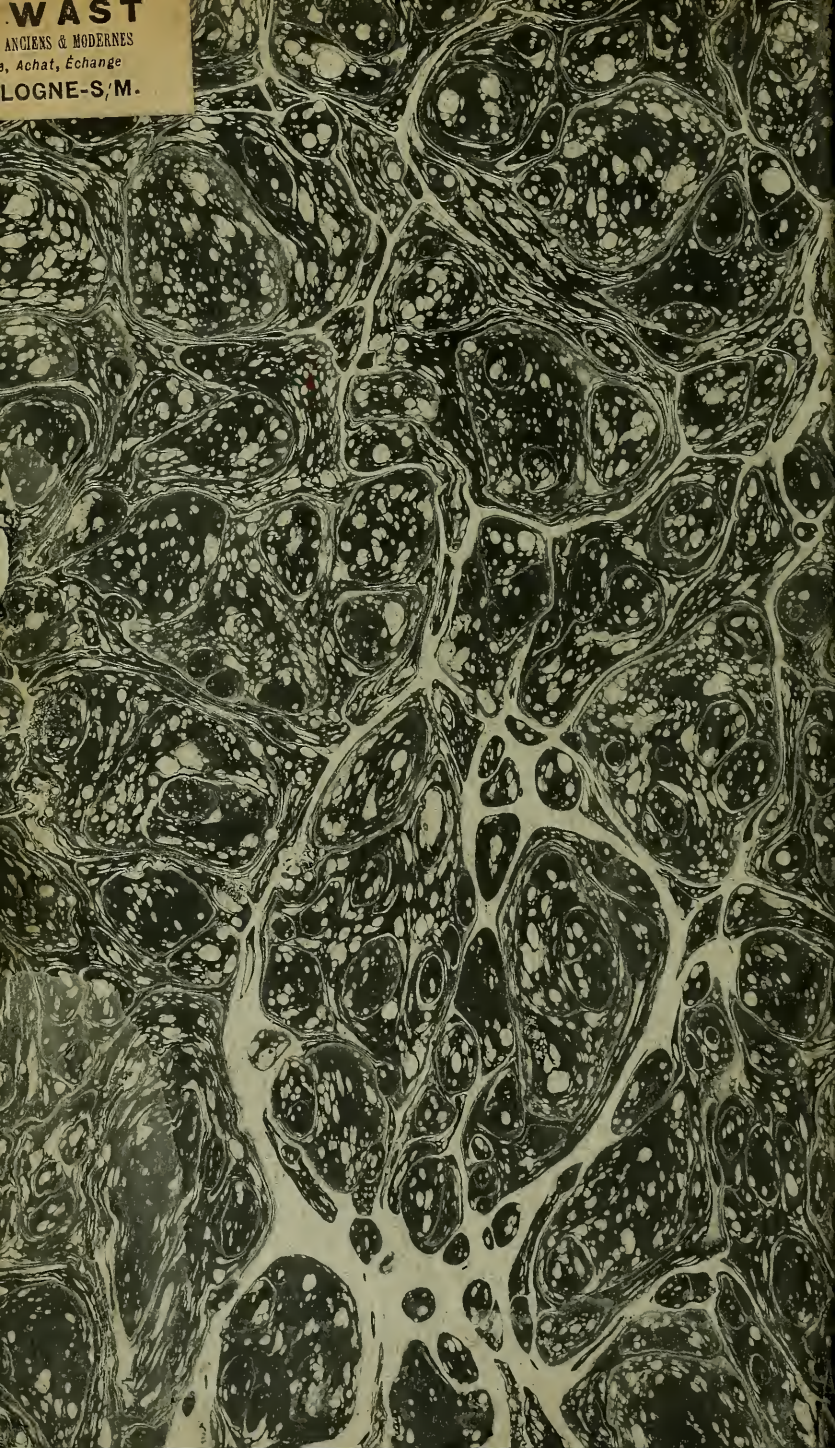
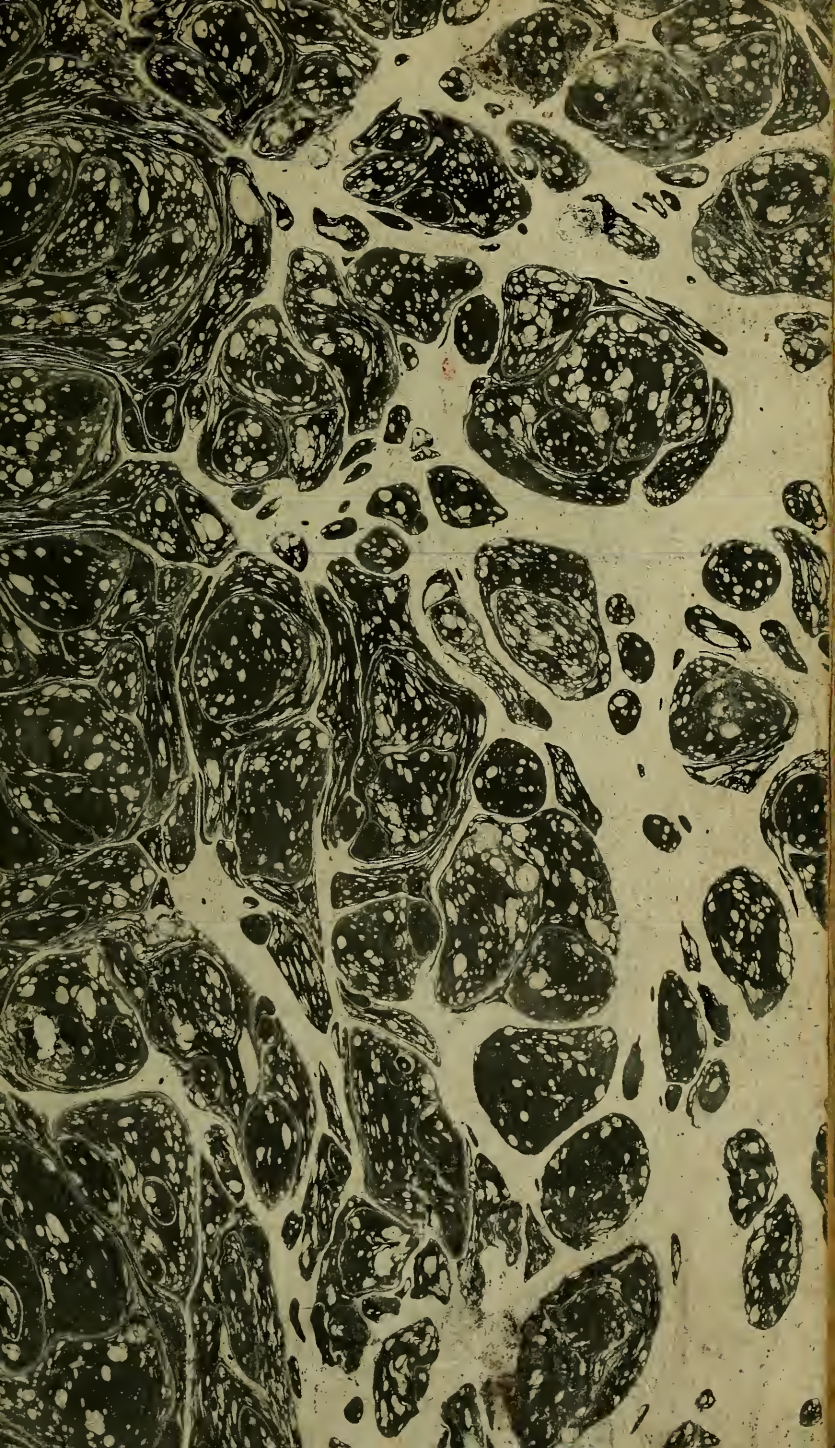




WAST
ANCIENS & MODERNES
Achat, Échange
LOGNE-S/M.





ŒUVRES DIVERSES

CONCERNANT

LES ARTS.

PAR M. FALCONET,

Statuaire du Roi , Adjoint à Recteur en l'Académie royale de Peinture & Sculpture de Paris , honoraire de celle de Saint-Pétersbourg , membre de la société établie pour l'encouragement des arts dans la ville & le territoire de la république de Geneve.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez DIDOT FILS = JOMBERT JEUNE , Libraire ,
rue Dauphine , près du Pont-Neuf.

M. DCC. LXXXVII.

1871

21 1 1 1 1 1 1

1871

1871

1871

1871

1871

1871

1871

1871

1871

1871

1871

1871

A V I S

D E L' É D I T E U R.

DE tous les ouvrages littéraires composés par des artistes, il n'en est, je crois, aucun qui suppose autant de lectures, de recherches, de connoissances de l'antiquité, que ceux de M. Falconet. Souvent, dans ses écrits, il se défend d'être homme de lettres, & montre par-tout une étendue de littérature qui manque trop souvent à ceux qui professent les lettres. Nous n'entreprendrions pas ici de le contredire, s'il s'étoit seulement excusé de n'avoir pu, au milieu des travaux de l'art & de toutes les occupations qu'il s'est imposées, se former un style toujours exact, toujours soutenu, toujours pur. En effet, ses écrits ne sont pas d'un genre qui exige, comme qualité essentielle, une élégance recherchée : mais ils exigent toutes les connoissances littéraires acquises par leur auteur. Admettre sa modeste protestation, ce seroit d'avance condamner son livre.

M. Falconet, sans tirer vanité de son humble origine, ce qui seroit un raffinement de l'orgueil, mais incapable de rougir de ses parents, ce qui seroit le vice d'un fils dénaturé, nous engage à déclarer que sa naissance est obscure. Il avoit dix-huit à vingt ans lorsqu'il put recevoir les premières leçons de l'art dans lequel il s'est rendu célèbre (a); & son pere, par ignorance & croyant bien faire, s'opposoit aux progrès de son fils autant qu'il auroit dû les encourager du moins, si ses facultés ne lui permettoient pas de les seconder. C'est donc en luttant contre les obstacles; c'est en étudiant un art dont l'étendue semble devoir occuper l'homme tout entier; c'est lorsque, sans fortune, il étoit obligé de soutenir du fruit de ses travaux des enfants & une épouse; c'est lorsqu'il se partageoit entre le travail qui le faisoit vivre, & celui qui lui procura, dès l'âge de vingt-six ans, une place à l'académie de peinture & sculpture

(a) Voyez la note 57 sur le 35^e livre de Pline, tom. 1, pag. 299.

de Paris , que M. Falconet trouvoit encore le loisir d'étudier les langues latine & italienne , & de faire des lectures qui devinrent les premiers fondemens de ses connoissances. Il a prouvé que ce n'est presque jamais le temps qui manque aux hommes.

Quand il fut appelé en Russie en 1766 , il n'avoit encore publié d'autre écrit que ses *Réflexions sur la sculpture* , qui se trouvent dans ce recueil (a). Mais lorsqu'il eut fini le grand modele de la statue équestre de Pierre I^{er} , & que , dans l'attente d'un fondeur qu'il falloit mander de Paris , il se vit menacé d'un loisir fatigant pour un homme qui n'avoit jamais pris de loisir , il chercha , hors de l'exercice de son art , un nouvel aliment à son activité. Il avoit réfléchi sur la théorie des arts , il en avoit étudié l'histoire ; il avoit été fatigué , dans ses lectures & dans ses conversations , des jugemens erronés que portent sur ces arts les savants , les beaux esprits , les

(a) Tom. 3 , pag. 1. Elles ont été lues à l'académie royale de peinture & sculpture le 7 juin 1760.

gens du monde, les amateurs, & quelquefois les artistes. C'étoit autant de sujets qui pouvoient occuper sa plume : mais il ne présuma pas, après avoir consacré la force de son âge & de son esprit à la statuaire, qu'il lui convînt, lorsque la vieillesse approchoit, de commencer à faire ce qu'on appelle des livres : opération qui exige de la suite, de la méthode, un métier enfin nouveau pour lui ; car il est, dans les lettres comme dans les arts, une partie qui en forme le métier, & qui n'est pas à tous égards la moins essentielle. Il prit un autre parti : ce fut de n'écrire que des notes, & il regarda les livres de Pline sur la peinture & la sculpture comme un canevas propre à recevoir la sorte de commentaire dans lequel il se proposoit de renfermer ses idées.

Plusieurs causes font de Pline le naturaliste l'écrivain le plus difficile à expliquer de tous les profateurs de l'ancienne Rome. Les sujets qu'il a traités sont bien moins familiers que ceux des historiens, des orateurs, des rhéteurs, des moralistes : souvent la no-

menclature de ces sujets ne se trouve que dans ses écrits, parceque les autres auteurs qui nous restent n'ont pas eu occasion de l'employer : ses ellipses sont quelquefois plus hardies que celles des poètes du siècle d'Auguste : l'affectation de donner à ses phrases un tour concis, ingénieux, épigrammatique, y répand quelquefois de l'obscurité : souvent il est grave, profond, majestueux, sublime ; mais, comme son goût n'est pas toujours pur, il lui arrive quelquefois de placer une petite allusion, une pointe, un jeu de mots, à côté de l'image la plus imposante, & il déroute alors d'autant plus son interprète, que l'idée qu'il vient de donner de sa manière ne permet pas de s'attendre à de telles disparates ; on croit l'entendre mal, parcequ'on avoit conçu une opinion plus avantageuse de ce qu'il alloit dire. Ajoutez à toutes ces difficultés, & à quantité d'autres dont il seroit fatigant d'entreprendre l'énumération, l'altération du texte, très certainement corrompu de cent manières différentes par des copistes qui le transcrivoient sans l'entendre.

M. Falconet, persuadé que les études qu'il avoit faites de la langue latine dans quelques uns des instans qu'il déroboit à la pratique de son art, n'avoient pu le rendre capable de vaincre tant de difficultés, crut devoir s'adresser à un homme qui avoit autrefois suivi le barreau de Paris & qui s'étoit retiré à Pétersbourg. Il le pria de traduire ce qui concerne les arts dans les 34, 35 & 36^e livres de Pline, ne se réservant à lui-même que le travail des notes.

L'homme à qui il avoit donné sa confiance eut bientôt rempli la tâche qu'il avoit acceptée. Mais soit qu'il n'eût pas de la langue latine toute la connoissance qu'il avoit annoncée, soit plutôt que, pour un ouvrage qui n'intéressoit pas sa gloire, il n'eût pas cru devoir s'imposer l'étude qui devient nécessaire pour entendre Pline, même lorsqu'on entend les autres auteurs, il ne fit qu'une traduction très fautive. M. Falconet ne tarda pas à découvrir une partie des contre-sens dont elle fourmilloit. La nécessité l'emportant alors sur la défiance qu'il avoit d'abord conçue de lui-

même, il entreprit de revoir & de corriger ce travail fait trop légèrement. Mais cette révision d'un travail étranger n'étoit pas sans inconvénient : en retouchant, en vérifiant une version qu'on n'a pas-faite, on n'approfondit pas aussi bien les difficultés de l'auteur que si on l'avoit traduit soi-même ; on n'est pas aussi frappé du retour des mêmes expressions, retour qui en décide le vrai sens ; on laisse passer de fausses interprétations, qui paroissent justes parcequ'on ne s'est pas assez pénétré de l'esprit du texte qui en est l'objet, & de la suite qui en auroit éclairci l'obscurité ; on laisse sur-tout passer les erreurs qui portent sur les endroits les moins difficiles, parcequ'alors on est moins sur ses gardes. Il arriva donc que M. Falconet laissa subsister dans les premières éditions plusieurs des fautes commises par le traducteur qu'il avoit employé, & tout lecteur impartial devoit convenir que ces fautes méritoient de l'indulgence.

On voit qu'il falloit les attribuer à la modestie qui l'avoit d'abord détourné de traduire

lui-même les morceaux de Pline nécessaires à son projet. Cette même modestie qui l'empêcha de faire ce qu'on appelle un livre eut aussi son inconvénient : il fut effrayé de l'obligation de se faire une méthode, de suivre un plan régulier. S'il avoit pu vaincre cette timidité si rare, & qui sur-tout ne se trouve jamais dans l'absence du talent, il auroit été surpris de voir son plan se tracer de lui-même, parceque les idées, lorsqu'elles sont nettes & completes, tendent toujours à se classer dans l'ordre qui leur convient. En faisant des notes sur Pline, il crut faire moins qu'un livre, & il fit beaucoup plus. Comme auteur d'un livre, il lui auroit suffi d'établir la naissance, les progrès & la théorie de l'art : il n'auroit été enfin qu'historien & artiste éclairé. Mais en qualité de commentateur des livres de Pline qui concernent l'art, obligé d'éclaircir les difficultés de son auteur, de dissiper celles dont ses interpretes l'ont obscurci, de relever ses fautes, de combattre ceux qui l'avoient mal entendu, de rendre raison du sens que lui-même avoit adopté,

de choisir quelquefois entre des textes différents &c, il s'est trouvé, sans l'avoir prévu, dans la nécessité d'être historien, artiste, critique, grammairien, &c. & de ne se montrer enfin étranger dans aucun genre d'érudition.

Ainsi le lecteur qui cherchera seulement dans les notes de M. Falconet à s'instruire sur l'histoire & la théorie de l'art, se trouvera embarrassé du grand nombre de notes où il a éclairci des passages de Pline, où il a rendu grammaticalement raison de ses interprétations, où il a combattu les interpretes qui l'ont précédé. Le grammairien qui voudra ne trouver que des interprétations de Pline rejettera sans pitié toutes les notes qui concernent des arts qu'il ne connoît pas. L'homme dédaigneux qui se pique d'avoir du goût, & de n'avoir que du goût, ne pourra même supporter la vue de celles où des phrases imprimées en caracteres italiques, d'autres encadrées entre des guillemets, lui feront appercevoir le résultat de tant de lectures & de recherches. Ainsi l'ouvrage de M. Falconet

ne satisfera complètement qu'un petit nombre de lecteurs. Tel est l'inconvénient que j'ai annoncé; inconvénient bien foible, puisque M. Falconet ne s'est pas proposé d'obtenir un de ces bruyants succès qui se décident dans les cercles & aux toilettes.

Mais cet inconvénient, relatif à la fausse délicatesse ou à l'ignorance de la plupart des lecteurs, est balancé par des avantages réels; & l'on doit féliciter M. Falconet d'avoir préféré le projet d'écrire des notes à celui de composer un livre méthodique. Des savants avoient restitué, commenté, & souvent tourmenté les livres que Pline nous a laissés sur l'art: il étoit à desirer qu'ils fussent enfin examinés par un artiste. L'artiste, l'amateur, qui voudra désormais étudier dans Pline l'histoire de l'art, sera garanti par M. Falconet des erreurs où l'auroit engagé cet écrivain, & d'un grand nombre d'autres erreurs qu'on avoit tenté d'appuyer sur son témoignage dans des écrits qui semblent avoir quelque autorité. Les gens de lettres trouveront dans ces mêmes notes des interprétations du texte

de Pline qu'ils n'auroient pas trouvées eux-mêmes , parceque la langue des arts ne leur est pas assez familiere. Enfin il y aura peu de lecteurs qui n'y rencontrent , indépendamment de ce qui fera l'objet de leurs recherches , d'autres connoissances qu'ils n'y cherchoient pas & qu'ils ne regretteront pas d'avoir acquises ; difficultés sur l'histoire des arts éclaircies , idées sur leur théorie établies sur des principes solides , questions d'antiquités débattues & souvent résolues , vieilles erreurs scrutées & renversées , erreurs nouvelles qui tendoient à s'établir dissipées dans leur naissance , &c. Ainsi l'ouvrage de M. Falconet ne piquera pas le goût des lecteurs légers ; mais des amis des arts , des artistes , des savants , voudront le lire & ne le liront pas vainement : il vivra long-temps , parcequ'il sera long-temps utile.

Aux notes sur Pline succedent de petits traités relatifs à l'art chez les anciens , & dont le même auteur a fourni le sujet.

Le second volume est terminé par un assez grand nombre de passages de Pline rela-

tifs à l'astronomie, à la botanique, à la zoologie, &c. dont M. Falconet relève les erreurs, on pourroit dire les absurdités. Il établit lui-même les raisons qui lui ont fait entreprendre ce travail. Qu'on excuse Pline en rejetant ces erreurs sur le siècle où il a vécu; cet ouvrage de M. Falconet n'en offrira pas moins un résultat philosophique, en montrant combien les hommes sont peu observateurs, combien ils sont portés à recevoir sans examen toutes les absurdités qui leur sont transmises, & combien, dans les siècles les plus éclairés, ils ont de peine à reconnoître même les vérités qui frappent sans cesse tous leurs sens. Cette espece de recueil fait par M. Falconet est un bon chapitre de l'histoire de l'esprit humain.

Le troisième volume commence par des réflexions sur le cheval de Marc-Aurele; ouvrage de l'art composé vers le temps de la dégradation de l'art chez les anciens, & cependant célébré avec non moins d'enthousiasme que les chefs-d'œuvre de la sculpture grecque. Que nous importe, diront quelques

lecteurs, des réflexions sur un vieux cheval de bronze ? Ces lecteurs peuvent avoir raison : mais ce traité n'en sera pas moins utile aux artistes qui veulent composer des chevaux, & aux amateurs qui veulent en voir. Il est inutile de prolonger ici la liste des ouvrages de M. Falconet.

Il les a composés, comme nous l'avons dit, pendant les loisirs que lui laissa l'attente d'un fondeur. Il les a relus & corrigés pour la troisième édition au milieu des distractions que lui causoient le travail de la réparation des cires, l'opération de la fonte, les soins nécessaires pour réparer l'accident qu'elle éprouva (a), les désagréments que lui causèrent quelques débats dont on verra l'histoire à la suite de ses autres écrits, enfin dans le cours de ses voyages en Hollande & en Suisse. Au milieu de tant d'agitations, il ne

(a) La réparation de cet accident l'occupa deux années, qui, jointes aux deux autres pendant lesquelles on avoit attendu un fondeur, font une perte de quatre ans entiers. Voyez, tome 3, page 382, le morceau intitulé *Sur les fontes en bronze*. Voyez aussi celui qui a pour titre *Petit différend*, *Ibid.* p. 368.

pouvoit conserver une pleine tranquillité d'esprit. On croit donc pouvoir déclarer, de son aveu, que la troisieme édition, plus ample & corrigée dans un grand nombre d'endroits, contenoit en même temps beaucoup de fautes qui ne se trouvoient pas dans les deux premieres.

De retour à Paris & jouissant d'un parfait repos dans cette capitale & dans une campagne voisine, il revit avec soin ses ouvrages : il fut étonné des fautes qui lui étoient échappées, les corrigea, fit quelques additions & un bien plus grand nombre de sacrifices. Après avoir terminé cette révision, il résolut d'employer à acquérir des connoissances nouvelles la force qui lui restoit & qui sembloit lui promettre une santé durable. Il se disposoit à faire le voyage de l'Italie en repassant par la Suisse. Le spectacle des chefs-d'œuvre de l'art ancien & moderne qui disputent à la nature l'avantage d'embellir cette contrée enchanteresse, lui auroit fourni un grand nombre d'observations dont il auroit enrichi son recueil. Il avoit, pour bien voir,
des

des yeux exercés par une longue pratique de l'art, & , pour bien juger, un esprit formé par les réflexions & par l'étude. Il joignoit à la chaleur qui fait sentir avec vivacité, le sang-froid qui répare les faux jugemens de l'enthousiasme. Tout étoit prêt pour son départ : il ne devoit plus rester qu'un seul jour à Paris, & croyoit toucher à l'instant qu'il avoit désiré depuis qu'il exerçoit la sculpture, lorsque, le 3 mai 1783, il fut frappé d'une paralysie qui menaça quelque temps ses jours, & qui l'a laissé privé du côté droit à l'âge de 67 ans.

Dès lors incapable de se livrer à une occupation suivie, il me pria de revoir le travail qu'il avoit fait pour une dernière édition de ses ouvrages, & de veiller sur les détails de l'impression. Son choix fut inspiré par l'amitié; quelque connoissance des arts, que m'a procurée une pratique de plusieurs années, ajoutoit à sa confiance. Il me remit tous ses papiers; & , dans le cours du travail, il en a encore ajouté de nouveaux écrits de sa main gauche.

Comme ils étoient en très bon ordre, il

ne m'a pas été difficile de suivre ses vues. J'ai relu avec soin la traduction de Plinè; & quand je n'ai pas été de l'avis de M. Falconet sur le sens de quelques passages, je lui ai proposé les changements que je croyois nécessaires & qu'il a souvent adoptés. Je n'en suis pas moins persuadé qu'il reste encore plusieurs endroits dont on pourra contester l'interprétation.

Quant aux notes & aux autres articles qui forment la principale partie des ouvrages de M. Falconet, j'en ai fait un soigneux examen; mais je me suis dépouillé de mes propres opinions quand elles ne s'accordoient pas avec ses sentimens, parceque son livre devoit rester le sien & ne pas devenir mon ouvrage. Quand j'ai cru qu'il se trompoit, je lui ai indiqué ce que je regardois comme des erreurs; & lorsqu'il les a reconnues, je les ai corrigées de son aveu. Enfin éclaircir quelques phrases, supprimer quelques longueurs, changer quelques expressions, & tout cela de concert avec l'auteur, & en lui laissant toujours son style & sa maniere, voilà ce que j'ai fait: c'est-à-dire que j'ai acquis à l'ouvrage de

M. Falconet la part qu'un ami homme de lettres prend toujours aux ouvrages d'un ami qui le consulte, celle enfin que j'aurois désiré qu'il eût prise aux miens s'il avoit eu le loisir de s'en occuper.

P R É F A C E

D E L' A U T E U R.

QUE ma traduction soit en général un corps sec , décharné , privé des graces du style , fort loin par conséquent du coloris & du pinceau de l'original , j'en conviens sans peine. Qu'elle soit absolument infidele , c'est un point dont , en général , je ne saurois convenir. J'avouerai cependant volontiers qu'il se trouve encore quelques endroits dont l'interprétation peut être contestée , & que d'autres pourroient avoir des raisons fort probables d'entendre autrement que moi ; mais je crois du moins qu'on ne trouvera qu'un bien petit nombre , & peut-être aucun de ces passages , parmi ceux auxquels se rapportent mes observations.

Ce n'est point ici une de ces précautions adroites employées dans la vue de se ménager une ressource pour les endroits où l'on n'auroit pas rendu son auteur avec la plus parfaite exactitude & toute la clarté possible. On fait qu'il y a , dans tout ce qui nous

reste de l'antiquité, de ces passages douteux, & que Pline en offre plus qu'aucun autre écrivain. D'ailleurs les vrais savants, dont je respecte les lumières, n'attendent pas de la part d'un artiste des connoissances qui leur sont réservées; pourvu qu'il ne se soit pas absolument trompé dans ce qui constitue l'objet de son travail; ils lui passeront volontiers de légères erreurs. L'édition que j'ai particulièrement suivie est celle du P. Hardouin; mais je me suis réservé la permission d'adopter quelquefois d'autres leçons que celles qu'il a préférées.

Ma traduction restera littérale en quelque sorte, parceque c'est ainsi qu'il me la faut, & qu'une paraphrase, que je n'aurois su ni voulu faire, auroit tout dérangé. Cette manière de traduire un peu servile ôte sans doute à un auteur élégant les charmes de son style: mais aussi elle ne lui prête pas des charmes qui ne sont pas les siens, & permet plus aisément au lecteur de deviner sa manière & sa physionomie. L'art des élégants traducteurs, si je faisois l'employer, ne conviendrait pas ici, où

j'ai seulement besoin d'exactitude. Il me falloit une piece justificative assez fidele pour autoriser mes notes : il suffit pour mon objet qu'elle soit lisible , & puisse servir aux personnes qui ne lisent pas l'auteur dans sa langue. J'espere que ceux qui l'entendent trouveront ma justification dans le texte même.

J'ai cru devoir consulter la traduction de M. Poinfinet. C'est de bonne foi que je loue ce qui me paroît bien dans son travail; mais j'avoue que si , à quelques égards , il peut m'instruire, à d'autres il m'encourage. Je me suis permis quelquefois des observations sur la maniere dont il a rendu certains passages : c'est une liberté qu'il voudra bien me pardonner , parcequ'elle m'étoit nécessaire pour me justifier quand je ne me rencontrois pas avec lui , & que je ne me croyois pas dans l'erreur. Un artiste qui aime & cultive les lettres ne peut-il pas espérer d'entendre quelques lignes d'un écrivain qui parle de son art (a)?

(a) Plutarque dit qu'il ne lut que fort âgé les livres latins , & il ajoute: » Je n'ai pas tant appris ni tant entendu les choses

Si l'artiste seulement artiste ne peut entendre un auteur latin, le littérateur seulement littérateur n'entendra pas entièrement non plus cet auteur, quand il traitera de la peinture & de la sculpture.

Mon travail, lorsqu'il parut, étoit si défectueux, qu'il ne m'étoit pas permis de le laisser subsister dans son premier état : je me suis cru obligé de le montrer entièrement refait. J'étois tombé; j'ai dû me relever, de mon mieux au moins. Ce n'est donc pas la démangeaison d'écrire & d'imprimer qui m'a fait multiplier les éditions de mon ouvrage : mais chacun se doit à soi-même la réparation de ses fautes; si elles ont été publiques, cette réparation doit l'être aussi. Au reste l'état de ma santé peut assurer le public que cette édition sera la dernière.

J'ai assez annoncé que je n'ai pas la prétention de prendre place entre les habiles traducteurs : mais quelque foible que puisse être

» par les paroles, comme, par quelque usage & connoissance
» que j'avoye des choses, je suis venu à entendre aucunement
» les paroles ». Vie de Démosth. traduction d'Amyot.

ma version des livres où Pline a traité de la peinture & de la sculpture, je suis obligé de la reproduire encore une fois. Des citations isolées ne me suffiroient pas; il faut que le lecteur ait sous les yeux l'ensemble de cet écrivain, pour juger par lui-même si l'on a eu raison de dire que *Pline a écrit de la peinture comme auroit pu faire un homme de l'art qui auroit eu son génie.*

Quelques éloges qu'on puisse lui donner, & qu'il mérite à beaucoup d'égards, il n'y a personne qui ne sente que l'exécution de son ouvrage étoit au-dessus des forces d'un seul homme, en eût-il fait son unique occupation. Mais il s'en faut bien que cet écrivain laborieux (a) ait pu donner à son *encyclopédie* tout le temps, tous les soins, toute l'étude, que demande une vaste & difficile entreprise. Il avoue au contraire *qu'il ne s'en est occupé que la nuit, de temps à autres*, pour ainsi dire à ses heures perdues, & sans déranger

(a) Erat acce ingenium, incredibile studium, summa vigilantia. (Plin. jun. ep. 5. l. 3.)

ses affaires (a). On fait aussi qu'il faisoit ses extraits à table, dans le bain, & dans ses voyages.

N'eût-il fait que le livre qui nous reste, son projet de constater l'état des sciences, des arts, de toutes nos connoissances, & d'en rassembler les notions abrégées dans un corps d'ouvrage, suppose, sinon un savant universel, au moins une âme honnête & sensible. S'il a rapporté presque indistinctement toutes les erreurs populaires connues de son temps, c'est une preuve de sa candeur & de sa crédulité : mais s'il n'a pas prévu que dans le nombre de ces erreurs, il y en avoit dont les conséquences étoient funestes au bon ordre & à l'honnêteté, on ne peut l'excuser qu'aux dépens de son jugement, sur tout lorsqu'il avoit la modestie de ne regarder lui-même sa compilation que comme un livre écrit pour le petit peuple, pour les gens de la campa-

(a) Subcivisive temporebus ista curamus, id est nocturnis, ne quis vestrum putet his cessatum horis. (Præf. ad Vespasianum.)

gne, pour la foule des ouvriers, en un mot pour les gens sans étude (a).

Il devoit donc retrancher de son livre les chapitres où la lubricité, l'avortement, l'empoisonnement, sont enseignés sans détour : & les *réciépé* sur ces trois objets continuent de se vendre publiquement chez les libraires de toutes les nations policées. On les a même publiés par ordre du Roi, à l'usage du Dauphin (b).

Si les trois livres de Pline sur les beaux arts ont induit en erreur une infinité de personnes fort éclairées dans toute autre partie ; si, en les lisant, elles ont cru que *Pline* étoit un grand connoisseur, ce n'est pas entièrement à lui qu'il faut s'en prendre : il a eu souvent l'attention d'avertir qu'il copioit les écrits des artistes mêmes. Quand il a mal vu

(a) Humili vulgo scripta sunt, agricolarum, opificum turbæ, denique studiorum otiosis. (Præf. ad Vespasianum.)

(b) Le Pline du P. Hardouin fut, comme on fait, entrepris jussu regis christianissimi Ludovici Magni, in usum serenissimi Delphini. Heureusement le grand Dauphin n'en fit point usage.

& mal raisonné, c'est qu'alors il ne les entendoit pas, ou qu'il ne consultoit personne, ou enfin qu'il copioit des écrivains qui eux-mêmes n'avoient pas consulté les artistes. Il n'y a guere de littérateurs à qui la même chose n'arrive en pareil cas, sur-tout lorsque, comme notre auteur, ils ne font qu'effleurer les sujets qu'ils ont entrepris de traiter. Pour avoir de l'esprit, du goût, du génie même, il ne faut pas croire que l'on possède des connoissances universelles & intimes de chaque science & de chaque art.

Plinè ne s'est engagé à parler de la peinture & de la sculpture que par occasion. Il traitoit des terres, des métaux, & de leurs propriétés; &, par d'assez longues digressions, il a parlé des beaux arts: le détail qu'il en fait est, en quelque sorte, un hors d'œuvre dont son ouvrage pourroit se passer, sans qu'il parût y rien manquer. Le reproche, peut-être non mérité, qu'il fait à Démocrite, & l'hommage qu'il lui rend, pourroient tous deux s'appliquer à lui-même. » Plût à Dieu, dit-il, que Démocrite eût été touché de cette

» baguette, puisqu'il a assuré qu'elle modere
 » les trop grands parleurs ! Il est certain que
 » c'étoit d'ailleurs un homme intelligent,
 » très utile, & qui n'a erré que par un desir
 » excessif de faire du bien aux hommes (a) ».

Si l'ouvrage de *Pline* est le dépôt le plus précieux des connoissances de l'antiquité, la partie qui traite des beaux arts est encore, avec toutes ses fautes, un monument recommandable, puisqu'on ne trouve point ailleurs

(a) *Uinamque eo ramo contactus esset Democritus, quoniam ita loquacitates immodicas promisit inhiberi ! Palamque est virum aliàs sagacem & vitæ utilissimum, nimio juvandi mortales studio prolapsum. (l. 28. c. 8.)*

Voyez cependant avec quelle amertume Aulu - Gelle accuse Pline de calomnier Démocrite, & de lui attribuer faussement une série de sottises & de traits de démence. *Ex quibus*, dit-il, *pauca hæc inviti meminimus, quia pertæsum est.* » Desquelles, » à travers l'ennui, j'ai retenu malgré moi les traits suivants, &c. » Sous le regne d'Adrien, on trouvoit déjà Pline répréhensible, ainsi que l'atteste le 12^e chapitre du livre 10^e des *Nuits Attiques*. Le titre de ce chapitre est, *De portentis fabularum quæ Plinius Secundus indignissimè in Democritum philosophum confert*. Quelque liberté que je me sois permise dans mes notes, aucune de mes expressions n'a le sens de cet *indignissimè*.

la plupart des choses qu'elle contient. Mais cette partie n'ayant pas encore été jusqu'ici fort exactement appréciée, on peut regarder le travail que j'ai entrepris pour approcher au moins de cette appréciation, comme le premier examen qui ait été fait de Pline relativement à nos arts.

Il m'a paru que des notes étoient le moyen le plus simple & le plus commode pour procéder à cet examen (a). S'il arrivoit que les miennes scandalisassent les admirateurs outrés de *Pline* & de l'antiquité, je leur déclare que j'ai eu seulement en vue de déférer à ce qui m'a paru la vérité, sans me laisser arrêter par la crainte de déplaire à certains érudits, ou à des gens que le préjugé domine. J'ai cru que le prononcé de l'érudition n'étoit point une autorité pour l'artiste, quand il s'agit proprement de son

(a) Quoique plusieurs de mes notes puissent être regardées par leur étendue comme d'assez longs chapitres, ou comme de petits traités, je n'ai pas cru devoir leur donner un autre nom. Il est assez indifférent que ce nom leur convienne; je souhaite seulement que le lecteur ne les trouve pas absolument fausses.

art, & quand ce prononcé ne s'accorde ni avec l'esprit ni avec les principes de ce même art.

Quintilien a dit : *Summi enim sunt, homines tamen.* » Ce sont de grands hommes, » mais ce sont des hommes ». Cela signifie-t-il que, dans les grands hommes, il ne faut pas oser distinguer les fautes, les défauts, les vices, les erreurs, des vertus & des grandes qualités ? Ce principe ne feroit pas seulement absurde, il deviendroit souvent dangereux. Doit-on seulement inférer du mot de Quintilien qu'en remarquant les fautes des grands hommes, il faut les regarder avec indulgence comme des foiblesses attachées à l'humanité ? J'adopte volontiers cette explication. J'excuse Pline comme homme ; je l'excuse comme un écrivain que ses dignités, ses occupations, ses devoirs, devoient distraire souvent de l'objet de son travail : mais plus on établira que Pline fut un grand homme, & plus je croirai nécessaire de relever ses erreurs, parcequ'elles sont plus contagieuses, & que ses admirateurs sont plus portés à les confondre

avec ce que ses talents avoient d'estimable.

Le médecin Leonicene écrivit, dans le quinzième siècle, *de Plinii ... in medicina erroribus* : pourquoi, dans le dix-huitième, un statuaire n'en pourroit-il faire autant, quand il s'agit de sa profession ? Le médecin fut critiqué tant bien que mal : l'artiste doit s'attendre à l'être également ?

En supposant que les notes sur *Pline* eussent quelque justesse, les délicats pourroient croire que les formes en sont inusitées, le ton trop décidé; qu'il y faudroit plus d'hésitation & de défiance de soi-même; qu'une posture suppliante disposeroit mieux ceux que la critique pourroit blesser, à la bien recevoir. Ils peuvent avoir raison : mais toutes ces formules d'humilité ne font qu'allonger inutilement le style. Et puis voyez la Motte, toujours sage, toujours modéré, toujours honnête envers ceux dont il combattoit les opinions, & pourtant toujours harcelé par les plus mordants sarcasmes, & insulté par les plus grossières injures.

La critique est utile. Il seroit trop long de

détailler le bien qu'elle a fait aux sciences, aux lettres, aux arts. Ceux qui l'ont condamnée la confondoient avec les coupables satyres que l'envie, la haine, la médiocrité humiliée, le desir de nuire, celui de gagner quelque argent, enfantent chaque jour, & voient accueillir un instant par la malignité.

» Nous eûmes long-temps neuf muses, dit
» M. de Voltaire ; la saine critique est la
» dixieme qui est venue bien tard ». (Questions sur l'encycl. article *Russie*.) Il dit ailleurs : » C'est le privilege de quiconque écrit
» de juger les vivants & les morts ; mais on
» est jugé soi-même par d'autres qui le feront à leur tour ». (Ibid. art. *Démocratie*.)

Quand on a en vue le progrès de quelque chose que ce soit d'honnête, il faut aller droit à son objet, n'injurier ni directement ni *indirectement*, & sévir contre les erreurs avec d'autant plus de force que leurs auteurs sont plus célèbres. Celui-là seroit bien fou qui, en relevant les fautes des hommes, prétendrait plaire à tous les hommes.

Disons notre pensée à notre maniere, si
nous

nous croyons qu'il puisse en résulter quelque bien. Si au lieu d'une critique sage & profitable, il ne nous en revient que des invectives, ne leur donnons que l'attention qu'elles peuvent mériter.

Quant à l'accusation triviale d'avoir osé mettre la main à l'encensoir en relevant les fautes d'un auteur ancien & presque universellement admiré, je laisse à l'aveugle antiquomanie cette petite considération : qu'il me soit permis de regarder l'idole avant de m'agenouiller ; & si je suis obligé d'en admirer le métal, qu'on me permette du moins d'en remarquer l'alliage. Rendons hommage à la grandeur des anciens quand ils en ont, & méprisons la pédanterie qui croit mettre leurs défauts hors de la portée de notre vue (a).

(a) » L'abbé Terrasson nous disoit : *Je traduis le texte de*
» *Diodore dans toute sa turpitude.* Il nous en lisoit quelque-
» fois des morceaux chez M. de la Faye ; & quand on rioit, il
» disoit : *Vous verrez bien autre chose.* Il étoit tout le contraire
» de Dacier. (Questions sur l'encyclopédie, 4^e. part. pag.
314.) Voilà un traducteur bien hardi. Voyez un peu comment
il parle d'un auteur révééré pendant dix-huit siècles. » On prétend,
» dit M. d'Alembert, qu'il n'entreprit cette traduction, que

Dès que les zélateurs outrés des anciens se croient offensés dans leurs idoles, ils traitent aussitôt de Zoïle le téméraire qui a le courage d'aller contre le torrent, de ne pas jurer *in verba magistri*, & de montrer des faiblesses où le peuple des savants n'a trouvé que des sujets d'extase. Les charlatans littéraires se sont trop long-temps servis du nom de ce critique amer contre ceux à qui ils n'avoient rien de bon à répondre ; leurs préventions & leurs craintes ont fait autant de *Zoïles*, qu'ils ont trouvé d'abatteurs d'idoles, parcequ'une injure est p'us aisée à produire qu'une raison ou un aveu (a).

» pour prouver combien les admirateurs des anciens sont
» aveugles ».

(a) Vitruve raconte, dans la préface de son septieme livre, la réception que Ptolémée fit à Zoïle, & comment il accueillit sa critique d'Homere ; sur laquelle il est bon d'observer en passant que l'antiquité nous a conservé deux ou trois traits ridicules. Zoïle avoit écrit neuf discours contre les poëmes d'Homere. Est-il vraisemblable que, dans cette quantité, il n'y eût rien que de mauvais ? Mais il falloit noircir l'observateur : on n'y auroit pas bien réussi en rapportant ce qu'il avoit dit de bon ; le moyen le plus sûr fut celui que pratiquent encore

Que le nom de *Zoïle* soit tant qu'on voudra l'effroi des vils détracteurs de ce qu'à bon droit on révere; mais en noircir encore ceux qui, par des observations judicieuses, ont l'honnêteté d'affranchir nos connoissances de quelques erreurs, c'est un travers qui devroit être aujourd'hui réservé au savant poudreux qui ne connoît que ses livres. Ce n'est pas pour les esprits inaccoutumés à penser que j'écris : ce n'est ni avec ces gens là, ni pour eux, que l'on pense : l'ombre d'un examen les déconcerte.

Mais pourquoi vouloir se singulariser en cherchant des défauts? C'est la ressource de

quelques uns de nos Aristarques, de se taire sur le bon, & de se donner carrière sur les passages répréhensibles.

Nous inventons si peu, que je ne fais pas même si nous avons perfectionné l'art des impostures & des noirceurs. Cependant toutes les clameurs élevées contre *Zoïle* n'ont pas empêché *Pline* de puiser dans les écrits de ce censeur si décrié, ni *Denys d'Halicarnasse* de le nommer entre les grands hommes dont il a, dit-il, suivi l'exemple en osant critiquer *Platon*. *Tot & tantorum virorum exempla secutus.* (*Dion. Halic. Resp. ad Cn. Pompeii Epist.*) Ce n'est pas l'apologie de *Zoïle* que je veux faire, quoique le même *Denys d'Halicarnasse* l'ait nommé

ceux qui, incapables de produire, s'en vengent sur les endroits foibles des bonnes productions. Pourquoi ne pas parler de *Pline* comme tant d'habiles gens en parlent? Si le tyran *Hiéron*, ou *Ptolémée Philadelphe*, vivoient aujourd'hui, ils diroient : » Depuis mil » sept cents ans que *Pline* est mort, il a il- » lustré plusieurs écrivains; que ne moisson- » nez-vous les mêmes lauriers »? Car ces deux rois se servoient, dit-on, de cette logique. Voici ma réponse.

entre les orateurs élégants & soignés (Judic. de Isæo); mais j'ai voulu montrer en passant que l'injustice particuliere d'un instant se transmet à la postérité qui se croit bien instruite.

Vitruve rapporte ensuite les différentes opinions sur le supplice de Zoïle; puis il ajoute : *Quorum utrum acciderit, merenti digna constitit pœna : non enim aliter videtur promereri, qui citat eos quorum responsum, quid senserint scribentes, non potest coram indicari.* » Quel que fut son supplice, il l'avoit bien » mérité : car il ne paroît pas qu'on doive punir moins sévè- » rement celui qui ose citer en jugement des écrivains qui ne » sont plus là pour rendre raison de ce qu'ils pensoient quand » ils ont écrit ». Sur quoi Claude Perrault observe que ce seroit par conséquent un crime digne du feu que de reprendre aujourd'hui quelque chose dans la critique de Zoïle contre Homere. Mais comme il veut, sans doute, que son auteur soit par-tout bon logicien, il met le mauvais raisonnement de Vitruve sur le compte des copistes. Il n'y a pas d'antique absurdité qu'on ne puisse faire passer par cette porte.

Si je n'ai pas parlé de *Pline* comme tant d'habiles gens, c'est que je n'envisage pas les côtés par lesquels ils le voient, que ce n'est pas mon affaire de l'examiner sur autre chose que sur la peinture & la sculpture, & qu'en allant au-delà je pourrois tomber dans le défaut que je reproche à d'autres.

On croira pourtant que j'y suis tombé dans ce défaut, puisque j'ai quelquefois étendu mes remarques au-delà des bornes de l'art, & que même j'ai très spécialement critiqué *Pline* sur des sujets qui n'y ont aucun rapport. Mais que l'on considère combien j'avois besoin de me permettre ces excursions pour conclure que, si *Pline* a pu errer en traitant des matieres que nécessairement il devoit avoir étudiées, à bien plus forte raison a-t-il dû se tromper en écrivant de celles qu'il pouvoit plus vraisemblablement ignorer.

Si d'habiles gens, dans d'autres matieres que celle des beaux arts, ont cru bien voir *Pline* de ce côté-là ; si je ne le vois pas comme ils l'ont vu, cette différence dans nos jugemens provient de celle des connoissances ac-

quises dans les arts sur lesquels ils parlent. Pour ceux qui sont réduits à ne voir que par les yeux d'autrui, & qui veulent catéchiser d'après les dogmes erronés de leurs maîtres, la publication des erreurs de leur guide pourra les remettre sur la bonne voie. Ainsi la crainte de se singulariser par l'examen des endroits où Plinè montre qu'il connoissoit peu l'art, tendroit à retarder dans le public le progrès de la connoissance de ce même art ; connoissance qui est autant le fruit de la saine critique, qu'elle peut l'être de la vue des beaux ouvrages. Il n'y a que la pratique qui l'emporte sur ces deux moyens de devenir connoisseur : les seuls initiés doivent connoître à fond les mystères. Retranchons cependant les mauvaises branches, l'arbre pourra devenir plus beau & plus grand aux yeux mêmes de ceux qui ne savent pas manier la serpette, & continuons de parler à ceux que les préjugés, la présomption, l'ignorance, ou la pusillanimité, n'empêchent pas de raisonner juste. Ceux-là verront bien que l'objet ici n'est pas de vouloir se singulariser.

Un livre appartient à celui qui en est le

propriétaire : il lui appartient bien plus qu'une statue posée dans une place publique n'appartient au premier passant, qui cependant a le droit indisputable d'en dire son avis ; chacun le fait. On fait aussi qu'il y a beaucoup moins d'inconvénients à user publiquement de cette liberté, quand l'auteur de la statue ou celui du livre ne sont plus, sur-tout lorsqu'il s'agit des progrès d'une science ou d'un art : il y auroit même alors une indifférence répréhensible à celui qui, pouvant apporter quelques lumières utiles, auroit la foiblesse de garder le silence.

L'artiste est un homme *que le préjugé public ne séduit point*. Il a le droit, par ses ouvrages & par ses observations, de s'inscrire contre toute autorité prétendue en vertu de laquelle on voudroit lui en imposer.

Ainsi, j'ai usé du droit *incontestable*, pour ne pas dire, comme Pline le jeune, du droit *exclusif*, accordé à chacun dans sa profession ; celui d'examiner, même de juger des ouvrages qui en traitent (a).

(a) *De pictore, sculptore, fictore, nisi artifex judicare potest.* (Plinius junior, ep. 10, lib. 1.)

Je me crois fondé à penser aussi qu'il convient principalement aux artistes & aux *vrais* connoisseurs de juger de la plupart de ces notes. Si, dans quelques unes, il se trouvoit des discussions qui ne fussent que littéraires, le jugement en appartiendrait aux littérateurs; mais j'ai eu soin de me tenir le plus qu'il m'a été possible dans les bornes de mon sujet. (N'oublions pas qu'il est *pittoresco-littéraire*.) Si, au lieu de faire des réglemens pour le bien de l'état, le tailleur de *Henri IV* s'en fût tenu à un traité sur la coupe des pourpoints, ce prince n'eût pas appelé son chancelier pour lui faire un habit (a); & si tant de gens ne prenoient pas le ton magistral pour déraisonner sur nos arts, l'artiste ne se-

(a) Montaigne dit, en parlant des voyageurs bayards :
 „ Je voudroye que chascun escriviſt ce qu'il ſçait, & autant
 „ qu'il en ſçait; non en cela ſeulement, mais en tous autres
 „ ſubjects : car tel peut avoir quelque particuliere ſcience ou
 „ expérience de la nature d'une riviere ou d'une fontaine, qui
 „ ne ſçait au reſte que ce que chascun ſçait. Il entreprendra
 „ toutesfois, pour faire courir ce petit loppin, d'eſcrire toute
 „ la phyſique. De ce vice ſourdent pluſieurs grandes incom-
 „ moditez ». (Essais, l. 1, ch. 30.)

roit pas obligé de dire avec le bon abbé *Terrasson* : » Quand ils veulent faire notre métier, juger le fond des choses, ils parlent, » ils décident; je tâche de me distraire, & » cela me fait prendre patience. »

J'ai évité les termes techniques, & j'ai tâché de ne parler que le langage le plus intelligible, afin d'avoir tous les hommes qui ont le sens droit pour juges, au moins dans les parties où il ne faut être ni artiste, ni même connoisseur. Car, au fond, ce n'est pas l'artiste qu'il s'agit de détromper; il ne consultera jamais *Pline* pour apprendre à faire un tableau ou une statue : mais il pourra le lire, le juger, & savoir à quoi s'en tenir sur le compte de ceux qui le donnent pour un *grand connoisseur*, & même pour un *homme de l'art*.

S'ils insistoient mal-à-propos, l'artiste pourroit terminer toute discussion avec eux en leur répétant ce qu'*Euripide* dit un jour aux *Athéniens*, qui eurent assez de raison pour ne s'en point fâcher : » Je ne compose pas mes » ouvrages, afin d'apprendre de vous, mais afin » de vous enseigner » : opinion de soi-même

qui, ne s'attribuant que ce qui lui est dû, se tient entre la déférence aveugle & l'insolence, & qui ne peut être blâmée que par la présomption excessive, la pusillanimité, ou le caprice qui ne réfléchit point.

Cette opinion n'a donc rien à craindre de la part des têtes saines & des *vrais* connoisseurs. L'artiste, qui a le droit de ne pas reconnoître ceux-ci pour juges souverains, leur accorde cependant la première place après lui; c'est tout ce que la plus exacte justice lui permet de faire en leur faveur : aussi croit-il qu'ils ont lieu d'en être satisfaits (a). Quant aux au-

(a) Je viens de lire cependant : » Quand un artiste qui ob-
 » serve une statue ou un tableau est frappé soudain d'un
 » assemblage de beautés, & quand les règles connues lui four-
 » nissent peu de secours pour exprimer ce qu'il sent si bien, il
 » s'imagine alors que les choses qu'il ne peut pas rendre sont
 » aussi incompréhensibles aux connoisseurs qu'à lui-même. De là
 » naît cette confiance de l'artiste en son propre jugement, &c. »
 (Réflexions sur la peinture par M. de Hagedorn, liv. 1, cha-
 pitre 4.) Un artiste qui ne comprendroit pas des *règles connues*
 & sur lesquelles certainement il travaille, seroit assez fondé à
 croire que d'autres ne les comprendroient pas davantage. Mais
 cet artiste n'est qu'un être de raison, une chimère, & l'obser-
 vation une imputation gratuite, ou plutôt risible.

tres, s'ils nous disoient, *Pour avoir le droit de parler avec l'assurance d'Euripide, il faut être des Euripides* ; ne pourrions-nous pas leur répondre, *Pour avoir le droit de nous faire cette leçon, il faut être des Athéniens, & sur-tout raisonner un peu moins mal de la peinture & de la sculpture?*

A force de précautions, de prudence & d'urbanité déplacée, nous sommes en général sans coloris, sans physionomie, sans caractère; nous nous ressemblons tous, &, à force de nous ressembler, nous parviendrons à ne ressembler à rien : nous sommes *exsangues & couards*, eût très bien dit *Montaigne*. Cette impression, cette impulsion de la nature, ce tact du vrai qu'elle imprime dans toutes les âmes, nous l'arrangeons, nous l'ajustons si bien, ou plutôt si mal, nous le faisons si scrupuleusement passer à la filière d'une infinité de petites considérations, que nous n'avons que la physionomie de la mode, & jamais la nôtre; &, par contagion, nous sommes perpétuellement faux, ou pour le moins foibles. La contagion de la coutume est la meilleure excuse des constitutions foibles ou viciées.

Laiſſons donc le déguifement à la foibleſſe & à la honte bien fondée de paroître dans ſon état naturel. Nous ſommes dans le ſiecle de la lumière, dans celui du moins où ce n'eſt un crime de la chercher hardiment que parmi ceux qui la craignent : il ne faut que ſavoir lire pour ſ'en convaincre. Nous pouvons rire aujourd'hui du pédant & de la férule, qui autrefois nous auroient intimidés. Cependant, que ceux qui parlent ou qui écrivent d'un art qu'ils ne connoiſſent pas, ou qu'ils connoiſſent mal, n'oublient jamais le conſeil de QUINTILIEN, *Modèſtè tamen & circumſpecto judicio de tantis viris pronuntiandum eſt, ne, quod plerique accidit, damnent quod non intelligunt*: conſeil que je n'ai pas ceſſé d'avoir préſent à l'eſprit, en examinant Plinè ſur nos arts. On pourra juger ſi, ſur d'autres matieres, j'ai ſu m'y conformer.

J'avois promis de me corriger; j'ai tâché, dans cette édition, de tenir parole. Cependant, il a dû m'échapper encore pluſieurs fautes. Sont-elles graves, ou ne ſont-elles que légères? Je n'en fais rien, & ce n'eſt pas à moi à le décider.

Et qu'importe après tout que je me sois égaré sur le sens de quelques lignes de Pline, ou sur quelques détails qui me sont étrangers? Le fond de mon ouvrage est ce qui concerne l'art: il est le fruit des connoissances que j'ai pu acquérir en l'exerçant; je le regarde comme l'héritage de mes peres, & c'est un *propre* que je dois mettre en valeur.

Je n'ai nulle part insulté personne, & je n'ai jamais eu cette odieuse intention: mais j'ai dû, pour le progrès dans la connoissance de l'art, citer & rectifier un assez grand nombre d'erreurs imprimées. C'étoit le seul moyen d'en arrêter la propagation. Il a bien fallu nommer les auteurs pour ne pas paroître combattre des fantômes de mon imagination. Mais on pourra voir que je n'ai pas été plus indulgent pour mes propres fautes, quand j'ai eu le bonheur de les appercevoir. C'est ainsi que je me suis rendu moi-même le vengeur de ceux dont j'avois relevé les méprises.

Discipulus est prioris posterior dies.

Publius Syrus.

En juin 1779, j'ai reçu à la Haye l'édition

latine de *Pline* de M. Brotier. Je ne m'attendois pas que, dans un aussi savant ouvrage, on auroit daigné faire mention du mien : il étoit trop informe, & je l'avois condamné au feu depuis long-temps. A la première surprise a succédé celle de ne trouver que cinq ou six répréhensions, tandis que j'avois déjà fait une foule de corrections. La retenue de M. Brotier est cependant juste; il ne lui convenoit pas de surcharger son travail de toutes les fautes qu'il voyoit dans le mien. Ce qu'il dit, page 350, tome 6, lui auroit même suffi: *Hæc omnia miscet, turbat & corrumpit Cl. Falconet, qui, quod semel monuisse satis fit, iniquissimâ, & indignâ artifice censurâ, hos Plinii libros perstrinxit.*

Quoique l'amertume en attire aussi, je n'en ai pas eu. J'ai examiné les notes de M. Brotier; j'ai osé quelquefois le rectifier lui-même: mais c'est aussi lui-même que je fais juge de ma hardiesse, car je ne me forme pas une moins haute idée de son équité que de ses connoissances. L'autorité de ce savant doit être telle, que le lecteur seroit naturellement porté à

m'accuser d'erreur si je ne démontrerois pas qu'il se trompe dans quelques endroits où nos interprétations different. Quant à ce qu'il adopte en silence quelques unes des miennes, c'est une justice trop flatteuse de la part de cet illustre savant, pour que je ne m'en glorifie pas : la preuve de ce que j'avance est dans son livre & dans le mien.

Il me reste à dire qu'en Russie, en Hollande, en Suisse, à Paris, des hommes habiles ont bien voulu m'aider de leurs conseils dans quelques unes des parties de mon travail, sur-tout dans celles qui ne concernent pas spécialement l'art : je me fais honneur de le déclarer ici,

FAUTES A CORRIGER

DANS LE TOME I.

Pages

- 31, ligne 5 de la note, Pristes, ajoutez ou forciers.
 64, l. 25, *Jupitereburneo*, lisez *Jupiter ornat eburneo*.
 74, l. 4, *expressione*, lisez *espressione*.
 233, l. 9, voyoit les, lisez voyoit des.
 275, l. 23, veineuse, ajoutez &.
 287, l. 9, Belveder, lisez Belvedere.
 303, l. 8, des décisions, lisez de décisions.
 332, l. 12, *promitta talia*, lisez *promittat alia*.
 350, l. 7, 184, lisez 183.
 394, l. 29, e, lisez le.
 l. 30, a, lisez la.

Par un accident arrivé aux formes, quelques mots gâtés sont devenus difficiles à lire sur quelques exemplaires à la fin de deux pages différentes. Page 276, ligne dernière, lisez six lignes du latin; & page 329, ligne dernière, lisez *pretium accepit aureos*, mèn.

Il est inutile de prévenir le lecteur intelligent sur quelques lettres tombées pendant le travail de l'impression, fautes faciles à corriger & qui ne se trouvent pas sur tous les exemplaires, comme page 53, ligne 32, rente-six pour trente-six; p. 214, l. 5, G avure pour Gravure; p. 220, l. 2, celu pour celui; p. 310, l. 6, énus pour Vénus, &c.

TRADUCTION

DU TRENTE-QUATRIÈME LIVRE

DE PLINIE.

CHAPITRE PREMIER.

SECTION PREMIÈRE.

Des mines d'airain.

PARLONS à présent des mines d'airain. Celui que l'usage a fort approché de l'argent, ou plutôt qu'il a mis au-dessus de ce métal, & presque même au-dessus de l'or, est l'airain de Corinthe. L'usage qu'on fait de l'airain pour les monnoies, comme je l'ai dit (a); lui donne aussi de la considération. C'est de son nom (*æs*) que sont venus *æra militum*, paye des soldats; *tribuni æarii*, tribuns du trésor; *ærarium*, trésor public; *oberati*, obérés; *ære diruti*, soldats privés de leur paye. J'ai dit combien de temps les Romains employèrent seulement ce métal pour leur monnoie; & le corps des ouvriers en bronze, le troisième de ceux qu'a établis Numa, prouve que son usage date chez nous de la fondation même de Rome.

(a) Sect. 13 & 48 du livre 33.

SECTION SECONDE.

Des especes d'airain.

Le filon étant exploité de la maniere qui a été dite (a), on perfectionne le minéral par le moyen du feu. L'airain se tire encore d'une pierre cuivreuse, appelée *calamine* : elle est célèbre en Asie ; elle l'étoit autrefois dans la Campanie : à présent elle vient du territoire de Bergame ; à l'extrémité de l'Italie ; on dit même que depuis peu il s'en est trouvé en Germanie.

CHAPITRE II.

EN Cypre, le cuivre se fait aussi d'une autre pierre appelée *chalcites* : c'est de là que vint premièrement ce métal, qui fut ensuite à vil prix, parcequ'il s'en trouva de supérieur en d'autres pays, sur-tout l'*aurichalcum* (b), qui par sa bonté particuliere fut long-temps le meilleur & le plus estimé ; mais depuis bien des années la terre épuisée n'en produit plus. Le meilleur après celui-là fut le *sallustien*, tiré de la Tarentaise dans les Alpes, espece qui elle-même ne dura pas long-temps. Le *livien*, tiré de la Gaule, lui succéda. L'un & l'autre prirent leur nom de celui des propriétaires des mines : le premier de Sallustius, ami d'Auguste ; le second de Livie, épouse de cet em-

(a) En parlant de l'argent, sect. 31 du livre 33.

(b) Laiton, oripeau.

pereur. Ces especes ont bientôt manqué; le *livien* même est devenu fort rare. Le plus recherché aujourd'hui est le *marianum*, qu'on appelle *airain de Cordoue*; après le *livien*, c'est celui qui absorbe le plus de calamine, & qui dans les *sesterces* & les *dupondius* approche davantage de la bonté de l'*aurichalcum*. On n'emploie pour les *as* que l'airain de Cypre. J'ai parlé jusqu'ici de l'excellence de l'airain naturel.

SECTION TROISIEME.

De celui de Corinthe.

Les autres especes sont artificielles : j'en parlerai en indiquant celles qui ont eu la plus grande célébrité. Autrefois le cuivre étoit mêlé avec l'or & l'argent, & cependant le travail étoit encore plus précieux que ce mélange : on ne fait aujourd'hui lequel vaut moins du travail ou de la matiere. Il est surprenant que, le prix des ouvrages n'ayant plus de bornes, la dignité de l'art soit anéantie. C'est qu'on a commencé à l'exercer, comme tous les autres, pour l'amour du gain, tandis qu'autrefois on n'avoit en vue que la gloire. Aussi ses productions furent-elles attribuées aux dieux, & les hommes les plus distingués des nations vouloient qu'il servît à les illustrer. Aujourd'hui le moyen de fondre le bronze précieux est si bien perdu, que depuis long-temps le hasard ne supplée pas même au défaut de l'art (1).

De tous les airains qui eurent anciennement de

la réputation, celui de Corinthe est le plus estimé : le hasard en fit l'alliage dans l'embrasement de cette ville, lorsqu'elle fut prise & incendiée. La passion de bien des gens pour ce bronze a été surprenante, puisqu'on rapporte que la seule cause pour laquelle Antoine proscrivit Verrès avec Cicéron, qui l'avoit fait condamner, fut que Verrès avoit refusé de lui céder ses bronzes de Corinthe (2). Pour moi, je crois que c'est seulement pour se distinguer que le plus grand nombre se pare de cette connoissance, & qu'au fond ils n'y entendent pas plus que les autres. Je vais le prouver en peu de mots (3). Corinthe fut prise la troisieme année de la 158^e olympiade, l'an 608 de notre ville ; & plus d'un siecle avant, il n'y avoit plus de ces statuaires célèbres dont on prétend que sont toutes les statues qu'on appelle aujourd'hui d'airain de Corinthe. Ainsi, pour convaincre nos prétendus connoisseurs, je marquerai le temps où les artistes ont vécu ; &, par la comparaison des olympiades, il sera facile de compter les années de Rome. Il n'y a donc vraiment d'airain de Corinthe que des vases dont se servent nos magnifiques, tantôt pour vaisselle, tantôt pour lampes, &, sans égard à la propreté, pour bassins d'aisance. Il y a trois especes de cet airain : le blanc, qui approche de l'éclat de l'argent, parceque le mélange de l'argent y a dominé ; le second, qui a le jaune de l'or ; le troisieme, où l'alliage a été égal. Nous avons encore une autre sorte d'ai-

rain dont on ne peut rendre raison ; car quoique des simulacres & des statues qu'on en a faits aient été l'ouvrage de l'intelligence humaine , c'est la fortune qui en a déterminé le mélange (a). Précieux par sa couleur, qui tire sur celle du foie, on l'appelle à cause de cela *hépatizon* (b) ; il est bien inférieur à celui de Corinthe , mais fort au-dessus de ceux d'*Egine* & de *Délos* , qui ont été long-temps les plus estimés.

SECTION QUATRIEME.

De celui de Délos.

L'airain de Délos eut la plus ancienne réputation ; de tous les côtés de la terre on venoit l'acheter dans cette isle, c'est pourquoi les ateliers s'en occupèrent. Son plus noble usage fut d'abord d'être employé à faire des pieds pour les lits de table à trois personnes , & des balustrades. Il parvint ensuite aux simulacres des dieux & aux effigies des hommes & des animaux.

SECTION CINQUIEME.

De celui d'Egine.

Celui d'Egine en approcha. L'isle n'en produit

(a) Je suis, pour cette phrase, la leçon d'un manuscrit que Dalechamp indique comme ancien ; elle sauve à Pline une pensée recherchée & ridicule : *Prater hæc , est cujus ratio non potest reddi , quoniam temperamentum fortuna dederit simulachris signisque hominis manu factis.*

(b) *Hépatizon* , tirant sur le foie. Ne seroit-ce pas la rosette ?

pas , mais la préparation qui s'en fait dans ses fondries l'a rendue célèbre. C'est là où fut pris le bœuf de bronze qui est à Rome dans le marché aux bœufs : il peut servir d'échantillon pour l'airain d'Egine , comme le Jupiter tonnant du temple du Capitole , pour celui de Délos. Myron employa le premier , Polyclète le second ; contemporains , élèves du même maître , & rivaux jusque dans la matière qu'ils employoient.

CHAPITRE III.

SECTION SIXIEME.

Des candelabres.

L'ISLE d'Egine a particulièrement travaillé les bo-beches des candelabres (a) , comme Tarente les tiges & les branches (b) ; ainsi deux fabriques en partagent l'honneur. On n'a pas honte de mettre à ces chandeliers un prix égal aux appointements des tribuns militaires , quoiqu'il soit évident que leur nom vient de chandelle (4). Clésippe le foulon fut vendu , comme accessoire à un de ces candelabres , par Théon , crieur public. Ce Clésippe étoit bossu , & d'ailleurs d'un aspect horrible. Gegania , qui avoit acheté le lot cinquante sesterces (5) , montra dans un souper son emplette , & , pour faire rire , elle fit déshabiller l'esclave ; mais dès qu'elle l'eut vu dans cet état , ne pou-

(a) *Superficies.*

(b) *Scapos.*

vant résister à ses desirs , elle le fit passer dans son lit , & bientôt après elle l'institua son héritier. Devenu riche par ce moyen , Clésippe révéra le candelabre , & donna sujet d'ajouter ce conte à tant d'autres qu'on avoit faits sur les bronzes de Corinthe. Cependant les mœurs furent vengées : car un superbe tombeau , monument qu'il érigea à sa bienfaitrice , perpétua la mémoire de son infamie. Quoiqu'il soit certain qu'il n'y eut jamais de candelabres de Corinthe , on leur donne pourtant le plus souvent ce nom , parceque la victoire de Mummius , en détruisant Corinthe , en dispersa le bronze dans plusieurs villes de l'Achaïe.

SECTION SEPTIEME.

Des ornements de bronze dans les temples.

Les anciens avoient coutume de faire en bronze les feuilz & les portes même des temples. Je trouve que Cn. Octavius , vainqueur de Persée dans un combat naval , fit élever à son triomphe un portique à double rang de colonnes , qui fut appelé *corinthien* , parceque les chapiteaux des colonnes étoient de bronze : ce portique étoit près du cirque Flaminien. Le temple de Vesta fut aussi couvert d'airain de Syracuse. Les chapiteaux du Panthéon , placés par M. Agrippa , sont de ce même airain. C'est ainsi que le luxe des particuliers a aussi commencé. Entre les chefs d'accusation intentés contre Camille , le ques-

teur Spurius Carvilius (a) lui reprocha d'avoir dans sa maison des portes couvertes d'airain.

SECTION HUITIEME.

Des triclinies de bronze.

Pour les tables à trois lits, les buffets, les tables à un pied garnies de bronze, ce fut, selon Pifon, Cn. Manlius qui, après sa victoire en Asie, en fit voir le premier dans son triomphe, l'an de Rome 567. Antias rapporte que L. Crassus, héritier de l'orateur Crassus, vendit beaucoup de ces lits garnis de bronze. On fit aussi en bronze des *cortines* appelées *trépiés delphiques*, parcequ'on en consacra beaucoup à Apollon de Delphes (6). On employa encore le même métal pour les lampes ou chandeliers qui étoient suspendus dans les temples, ou qui les éclairaient sous la forme d'arbres portant leurs fruits, comme celui du temple d'Apollon Palatin, qu'Alexandre avoit enlevé à la prise de Thebes, & qu'il avoit consacré à Cyme au même dieu. L'art de fondre le bronze fut ensuite employé communément par-tout aux statues des dieux.

(a) Tite Live, Plutarque, Aurélius Victor, tous les Historiens disent unanimement que ce fut le tribun *Lucius Apuleius* qui intenta cette accusation contre Camille, & ils ne font mention d'aucun *Spurius Carvilius*, questeur du temps de ce grand homme, ou du moins qui l'ait accusé.

C H A P I T R E I V.

S E C T I O N N E U V I E M E.

Quel a été à Rome le premier simulacre d'un dieu fait de bronze. De l'origine des statues, & en quelle estime elles étoient.

LE premier simulacre en bronze que je trouve avoir été fait à Rome, est celui de Cérès; les frais en furent pris sur le pécule de Sp. Cassius, qui, aspirant à la royauté, fut tué par son pere (7). Des dieux, l'airain passa aux statues des hommes, qui furent traitées de bien des manières différentes. Les anciens leur donnoient une teinte avec du bitume (a), d'où il est d'autant plus surprenant qu'ensuite on se soit plu à les dorer. Je ne fais si ce fut une invention romaine; il est certain du moins qu'elle n'est pas ancienne parmi nous. On n'élevoit des statues qu'à ceux dont quelques belles actions méritoient l'immortalité. Ce fut d'abord pour les victoires dans les jeux sacrés, & sur-tout les jeux olympiques, où c'étoit la coutume d'élever des statues à tous les vainqueurs. Pour ceux qui avoient vaincu trois fois, leurs statues exprimoient la ressemblance dans les différentes parties du corps (b);

(a) Il faut entendre les statues de bronze.

(b) M. Poinfinet traduit : *Et ceux qui étoient trois fois vainqueurs, on leur fendoit une statue dont le creux avoit été exactement calqué & moulé sur toute leur personne* : sens que je

c'est pourquoi on les appelloit *iconicas* (a) (portraits). Je ne fais si ce ne sont pas les Athéniens qui les premiers ont élevé des statues , par autorité publique , aux tyrannicides Harmodius & Aristogiton , la même année que les rois furent chassés de Rome. Par une louable émulation , cet usage fut ensuite universellement adopté : dès lors les places publiques des villes municipales furent ornées de statues ; la mémoire des hommes fut perpétuée ; les éloges qu'ils avoient mérités furent inscrits sur les bases , & les inscriptions sépulcrales ne furent plus les seuls monuments de leur souvenir. Bientôt les maisons particulières & les galeries devinrent autant de places publiques. Ce fut ainsi que le respect des clients pour leurs patrons commença de les honorer.

ne trouve point dans le texte : *Ex membris ipsorum similitudine expressâ*. Le mot *exprimere* est trop général pour l'appliquer ici à l'idée d'un moule , tandis qu'il peut donner celle d'*exprimer* la ressemblance exacte des diverses parties du corps par leurs formes & leurs mesures , soit en dessinant , soit en peignant , soit en modelant. Quand Pline parle d'une ressemblance en peinture , il ne s'exprime pas autrement , & il ne croyoit pas qu'on moulât un tableau.

(a) Parcequ'elles offrent les traits & la taille de celui qu'elles représentent.

C H A P I T R E V.

S E C T I O N D I X I E M E.

Du genre des statues & de leurs configurations.

C'EST ainsi que furent anciennement dédiées les statues qui sont drapées de la toge. On eut aussi le goût des figures nues tenant une pique ; on en prenoit le modele sur les jeunes gens des gymnases : on les appelle *achilléennes*. La coutume des Grecs est de ne rien voiler : (a) mais au contraire l'usage romain & militaire est de mettre un corselet aux statues (8). César étant dictateur , permit de lui en élever une cuirassée dans la place qui porte son nom ; car celles qui sont couvertes à la maniere des *Luperques* sont aussi nouvelles que celles qui sont en manteau. Mancinus se fit représenter avec l'habit qu'il portoit lorsqu'il fut livré. Les historiens ont observé que le poëte L. Accius fit placer dans le temple des Muses sa statue d'une taille fort grande , quoiqu'il fût fort petit. Quant aux

(a) L'édition du P. Hardouin porte , ainsi que d'autres , *Græci res est nihil velare* : le manuscrit de Pétersbourg & l'ancien manuscrit de Dalechamp , *Græcis mos est nihil velare*. J'adopterois cette dernière leçon , parceque Plin ne emploie pas ordinairement le mot *res* pour *usage* , *coutume*. On pourroit cependant tirer un beau sens du texte du P. Hardouin , & traduire : *Il n'appartient qu'aux Grecs de ne rien voiler*. Ce seroit un éloge de l'art exquis avec lequel ils rendoient le nud.

statues équestres , elles sont en grande recommandation dans Rome , & leur origine vient certainement des Grecs. Mais ils en élevoient seulement aux cavaliers victorieux dans les jeux sacrés : ensuite ils en dédièrent à ceux qui avoient vaincu sur des chars à deux ou à quatre chevaux ; d'où est venu chez nous l'usage d'ajouter aussi un char aux statues des triomphateurs. Cet usage n'est venu que tard ; & , parmi ces chars , on n'en a fait à six chevaux , & attelés d'éléphants , que ceux qui furent érigés par l'empereur Auguste.

S E C T I O N O N Z I E M E ,

A qui premièrement on en éleva par décret public.

A qui sur une colonne. En quel temps dans la place rostrale.

L'usage de représenter sur un char à deux chevaux ceux qui , après leur préture , avoient fait le tour du cirque , n'est pas non plus fort ancien ; celui des colonnes l'est davantage. Nous en avons un exemple dans celle de C. Mœnius , vainqueur des anciens Latins , auxquels , suivant le traité , le peuple romain donnoit la troisième partie du butin. Ce fut lui qui , pendant le même consulat , l'an de Rome 416 , suspendit à la tribune aux harangues les proues des vaisseaux pris sur les Antiates qu'il avoit vaincus. On éleva aussi une colonne rostrale à Caius Duillius , qui le premier triompha sur mer.

des Carthaginois ; elle est encore aujourd'hui dans le *Forum*. On voit aussi hors de la porte *Trigemine* (a) celle qui fut élevée à P. Minucius , préfet des vivres ; & la dépense en fut prise sur une contribution d'une *once*. J'ignore si ce fut le premier honneur de cette espèce accordé par le peuple ; car il avoit été auparavant décerné par le sénat : bel honneur , s'il n'eût pas commencé pour des sujets frivoles ; car on avoit élevé à Attus Navius , devant le sénat , une statue dont la base fut brûlée dans l'incendie qui le consuma aux funérailles de P. Clodius (9). On en érigea une , par décret public , à Hermodore , Ephésien , dans la place des comices , parcequ'il interprétoit les loix que publioient les décemvirs (b). On érigea une statue à M. Horatius Coclès pour une autre raison & mieux fondée , puisque seul sur le pont Sublicien , il en avoit repoussé l'ennemi ; la statue subsiste encore. Je ne suis point surpris non plus que la Sibylle ait eu

(a) *Des trois freres* , ainsi nommée , parceque les trois freres Horace sortirent par cette porte pour aller se battre contre les trois freres Curiace.

(b) Hermodore , banni d'Ephèse sa patrie , parcequ'il effaçoit ses concitoyens par sa vertu. Il vint en Italie. Les Romains lui avoient plus d'obligation que Plin ne le fait entendre , s'il est vrai , comme il est rapporté dans le digeste , que ce fut lui qui conseilla aux décemvirs d'envoyer recueillir les loix de la Grece.

des statues près de la tribune aux harangues , quoi-
qu'elle y en ait trois ; une que Sextus Pacuvius
Taurus , édile du peuple , fit rétablir (10) ; & deux
qui le furent par M. Messala. Je croirois que ces
deux dernières , posées , ainsi que celle d'Attus Na-
vius , du temps de Tarquin l'ancien , furent les
premières , si dans le Capitole il n'y en avoit pas
des rois qui l'ont précédé.

C H A P I T R E V I.

ENTRE ces dernières, la statue de Romulus est sans
tunique, comme celle de Camille dans la place aux
harangues ; & l'équestre de Q. Marcius Tremulus ,
devant le temple de Castor & Pollux , étoit vêtue
de la toge. Il fut deux fois vainqueur des Samnites ,
& par la prise d'Anagnie , il avoit délivré les Romains
du tribut qu'ils payoient. Entre les plus anciennes
statues sont celles de Tullus Clœlius , Lucius Ros-
cius , Spurius Nautius , & Caius Fulcinus , dans la
place aux harangues : ils furent tués par les Fidénates
dans leur légation. La république décernoit ordinai-
rement cet honneur à ceux qui , contre le droit des
gens , avoient été mis à mort. Elle l'accorda *aux*
deux freres , P. Junius & T. Coruncanus , qui furent
tués par ordre de Teuca , reine des Illyriens. Il ne
faut pas oublier que , selon nos annales , leurs sta-
tues , dans la place publique , étoient de trois pieds ;
c'étoit alors la mesure honorable. Je n'oublierai pas

non plus Cn. Octavius (11), à cause de son mot fameux au roi Antiochus. Ce prince promettant de lui répondre, celui-ci, avec une baguette qu'il tenoit par hasard, traça un cercle autour du roi, & le força de lui donner sa réponse avant qu'il en sortît. Ayant été tué dans cette ambassade, le sénat lui érigea une statue dans le lieu le plus apparent de la place aux harangues. Je trouve qu'on décerna une statue à la vestale Taracia Caia, ou Suffetia, pour être placée où elle voudroit; cette addition au décret n'est pas moins honorable pour elle, que d'avoir été, quoique femme, honorée d'une statue. Voici, dans les propres termes des annales, ce qui la lui mérita : *Pour avoir fait présent au peuple du champ du Tibre.*

SECTION DOUZIEME.

A quels étrangers on éleva des statues à Rome par décret public.

Je trouve aussi qu'on éleva des statues à Pythagore & à Alcibiade, aux deux angles de la place des comices, lorsque, dans la guerre contre les Samnites, l'oracle d'Apollon Pythien eut ordonné d'ériger dans le lieu le plus honorable deux statues, une au plus brave, & l'autre au plus sage des Grecs. Elles subsisterent jusqu'à ce que le dictateur Sylla fit bâtir le sénat dans cet endroit. Il est étonnant que les sénateurs d'alors aient donné la préférence pour la sagesse à Pythagore sur Socrate, qui, dans le

même temple & par le même dieu, avoit été déclaré le plus sage des hommes ; qu'ils aient accordé la valeur à Alcibiade ; au préjudice de tant d'autres ; & qu'ils aient préféré qui que ce soit à Thémistocle tant pour la valeur que pour la sagesse (12). On érigeoit des colonnes pour élever la gloire de celui qui en étoit l'objet au-dessus des autres mortels ; c'est aussi ce que signifie la nouvelle invention des arcs de triomphe. Cependant cet honneur commença chez les Grecs , & je crois que personne n'eut autant de statues élevées en son honneur , que Démétrius de Phalere à Athenes , puisqu'on lui en érigea 360 ; l'année ne passoit pas encore ce nombre de jours. Elles furent presque aussitôt brisées. Les tribus , comme je l'ai dit (a) , en avoient élevé dans toutes les rues de Rome à C. Marius Gratidianus ; elles furent toutes renversées lorsque Sylla s'empara des affaires.

S E C T I O N T R E I Z I È M E :

Quelle fut la première statue équestre posée par décret public à Rome, & à quelles femmes on y en éleva publiquement.

Les statues pédestres furent , sans doute , fort long-temps en honneur à Rome : cependant l'origine des statues équestres est aussi fort ancienne ; on en

(a) Livre 33 , chap. 9 , sect. 46.

a même accordé l'honneur à des femmes , puisqu'il y en avoit une de Clélie (13), comme si ce n'étoit pas assez de l'avoir ornée de la toge , tandis que Lucrece & Brutus , qui avoient chassé les rois pour lesquels Clélie fut en ôtage , n'en eurent point. Je croirois que cette statue de Clélie & celle d'Horatius Coclès ont été les premières élevées par décret public , si Pison ne disoit que ce furent ceux qui avoient été en ôtage avec Clélie , & que Porfenna rendit à sa considération , qui la lui érigèrent ; car pour celle d'Attus & celles de la Sibylle , ce fut Tarquin : & quant aux statues des rois , il est vraisemblable qu'ils se les érigèrent eux-mêmes. Annius Fecialis raconte autrement l'histoire de la statue équestre qui étoit vis-à-vis le temple de Jupiter Stator , dans le vestibule du palais de Tarquin ; il prétend que c'étoit celle de Valéria , fille du consul Publicola , qu'elle s'étoit sauvée seule en passant le Tibre à la nage , & que les autres ôtages envoyés à Porfenna avoient été massacrés par les embûches de Tarquin.

SECTION QUATORZIEME.

Quand on enleva les statues , tant celles qui avoient été érigées sans décret public , que celles qui l'avoient été par décret public.

L. Pison nous apprend que , sous le second consulat de M. Emilius & de C. Popilius , les censeurs

P. Cornelius Scipion & M. Popilius firent ôter de la place publique toutes les statues de ceux qui avoient passé par les charges , excepté celles qui avoient été élevées par un décret du peuple ou du sénat , & qu'ils firent fondre celle que Sp. Cassius s'étoit érigée près du temple de la déesse Tellus. Comme il avoit affecté la royauté , ces hommes courageux vouloient par cet exemple prévenir l'ambition. Nous avons les déclamations véhémentes de Caton pendant sa censure , de ce qu'on élevoit des statues à des femmes dans les provinces ; il ne put cependant empêcher qu'il y en eût à Rome même , où on éleva celle de Cornélie , mere des Gracques & fille de Scipion l'Africain. Elle est assise , & sa chaussure sans courroies est remarquable. Du portique de Métellus , elle est aujourd'hui transportée dans les bâtimens d'Octavie.

S E C T I O N Q U I N Z I E M E .

Des premieres statues posées par décret public , par des étrangers.

Des étrangers éleverent à Rome une statue publique à C. Ælius , tribun du peuple , parcequ'il avoit fait passer une loi contre Stenius Statilius Lucanus , qui avoit ravagé le pays de Thurium. Les Thuriniens honorerent Ælius d'une statue & d'une couronne d'or. Depuis ils accorderent également une statue à Fabricius , qui les avoit délivrés d'un

siège; & de tous côtés les nations vassales en firent autant pour leurs patrons. Il y eut même si peu de distinction, que dans la ville de Rome on voit trois statues d'Annibal, le seul de ses ennemis qui ait osé lancer le javelot dans son enceinte (14).

CHAPITRE VII.

SECTION SEIZIEME.

Qu'il y eut anciennement des statues en Italie.

QUE l'art de faire des statues ait été commun & ancien en Italie, c'est ce que témoignent l'Hercule triomphal, consacré, dit-on, par Evandre dans le marché aux bœufs, ainsi nommé parcequ'on le revêt d'un habit triomphal dans les jours de triomphe; & la statue de Janus à deux faces, dédiée par Numa, qu'on honore comme présidant à la paix & à la guerre, & dont les doigts sont figurés de manière que formant le nombre de trois cents cinquante-cinq, pour signifier l'année (a), ils montrent qu'il est le dieu de l'âge & du temps. Il y a aussi des statues (15) toscanes, dispersées dans le monde: il est certain qu'elles ont été faites en Etrurie. J'inclinerois à penser qu'elles ne représentoient que des divinités, si Métrodore de Scepsis, à qui sa

(a) L'année de Numa étoit de 355 jours, observe le P. Hardouin: cependant Macrobe & Suidas disent que les doigts de ce Janus marquoient le nombre de 365.

haine pour les Romains a fait donner le surnom de *Misforomeus*, ne leur reprochoit pas de s'être emparés de Volturnum à cause de ses deux mille statues. Il me paroît surprenant aussi que, l'origine des statues étant si ancienne en Italie, ce soit plutôt des simulacres de bois ou d'argille qu'on ait consacrés aux dieux dans les temples jusqu'à la conquête de l'Asie, qui introduisit le luxe. Quant à l'origine de l'art d'exprimer les ressemblances, il sera plus à propos d'en parler, lorsque nous traiterons de ce que les Grecs appellent *plastique* (a), qui existoit avant l'art de faire des statues : mais celui-ci s'est acquis une gloire sans bornes par la beauté d'un grand nombre de ses productions. Il suffit d'en examiner plusieurs ; car qui pourroit les détailler toutes ? (b)

SECTION DIX-SEPTIÈME.

Du prix excessif des statues.

Pendant l'édilité de M. Scaurus, il y eut trois

(a) *Plastice*, l'art de modeler en argille.

(b) Suivant les éditions de Pline, l'art de faire des statues a dû sa gloire au grand nombre d'écrits qui l'ont célébré : *Effloruit multorum voluminum opere*. J'ai préféré la leçon d'un manuscrit cité par Daléchamps : *Effloruit multarum imaginum opere*, si quis plures persequi velit : omnes enim quis possit ? Pline, qui dit ailleurs que le statuaire rend les hommes célèbres plus célèbres encore, ne pensoit pas que les arts eussent besoin de prôneurs pour devenir florissans.

mille statues sur un théâtre qui n'étoit construit que pour un temps fort court. Mummius , après sa conquête de l'Achaïe , en remplit la ville : pour lui , il mourut sans laisser de dot à sa fille ; car pourquoi ne pas dire ce qui peut l'excuser ? Les Lucillus y en apportèrent aussi beaucoup. Mucianus , trois fois consul , a écrit qu'à Rhodes on voit encore trois mille statues. On croit qu'il n'en reste pas moins à Athenes , à Olympie & à Delphes. Quel homme pourroit en rendre compte ? ou de quelle utilité feroit leur connoissance ? Il pourra cependant être agréable de trouver ici quelque chose sur les ouvrages les plus célèbres en ce genre , & que des raisons particulieres ont rendus remarquables , ainsi que les noms des artistes célèbres ; aussi bien le détail particulier de la multitude des ouvrages feroit-il impossible , puisque Lysippe seul a fait , dit-on , quinze cents morceaux , tous avec tant d'art , qu'un seul eût suffi pour l'illustrer (16). On en fut le nombre après sa mort , quand son héritier ouvrit son trésor ; car il avoit coutume , sur le prix qu'il recevoit de chaque figure , de mettre à part une piece d'or. Les progrès de cet art sont incroyables , tant par ses succès , que par sa hardiesse. Pour preuve des succès , je rapporterai l'exemple d'une figure qui n'étoit ni de dieux , ni d'hommes. Avant le dernier incendie qui consuma le Capitole lorsque la faction de Vitellius y mit le feu , nous y avons

vu, dans la chapelle de Junon, la figure en bronze d'un chien léchant sa blessure : on peut juger combien le travail en étoit supérieur & la vérité parfaite, non seulement par le lieu où étoit cette figure, mais encore par la nouveauté du cautionnement ; car n'estimant pas de somme qui pût la payer, on ordonna par un décret public que les gardiens en répondroient sur leurs têtes.

S E C T I O N D I X - H U I T I E M E.

Des colosses les plus célèbres à Rome.

Pour la hardiesse, il y en a des exemples innombrables, puisque nous voyons qu'on a imaginé des masses énormes de statues appelées *colossales*, qui sont égales à des tours. Tel est l'Apollon du Capitole, transporté d'Apollonie, ville de Pont, par M. Lucullus : il a trente coudées de hauteur, & avoit coûté cinq cents talents. Tel est le Jupiter du champ de Mars, consacré par l'empereur Claudius, & qu'on appelle Pompéien, parcequ'il est proche du théâtre de Pompée. Tel est celui de Tarente fait par Lysippe : il a quarante coudées (17). Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que par la justesse de son équilibre, on peut, dit-on, le mouvoir à la main, sans qu'aucun ouragan puisse le renverser. On dit que l'artiste a prévenu cet inconvénient, en opposant une colonne à peu de distance de la statue, du côté où il falloit principalement rompre le vent.

Sa grandeur & la difficulté de la mouvoir ont empêché Fab. Verrucosus de l'enlever, quand il a transporté du même endroit l'Hercule qui est au Capitole. Le plus admiré de tous les colosses fut celui du Soleil à Rhodes : il avoit été fait par Charès de Lindes, élève de Lysippe dont je viens de parler (18). Cette figure avoit soixante-dix coudées de hauteur : elle fut renversée cinquante-six ans après par un tremblement de terre ; mais toute abattue qu'elle est, on ne sauroit s'empêcher de l'admirer. Il y a peu d'hommes qui puissent embrasser son pouce ; ses doigts sont plus grands que la plupart des statues ; le vuide de ses membres rompus ressemble à l'ouverture de vastes cavernes. On voit au-dedans des pierres d'une grosseur extrême, dont le poids l'affermissoit sur sa base. On dit qu'elle fut achevée en douze ans, & qu'elle coûta trois cents talents que produisirent les machines de guerre laissées par le roi Démétrius, ennuyé de la longueur du siège. Il y a dans la même ville cent autres colosses plus petits ; mais chacun d'eux suffiroit pour illustrer quelque lieu que ce fût où il seroit placé. Outre ceux-là, il y a cinq colosses de dieux faits par Bryaxis. L'Italie a produit aussi des colosses ; car nous voyons dans la bibliothèque du temple d'Auguste l'Apollon Toscan, qui a cinquante pieds depuis le pouce ; on ne fait s'il est plus admirable par la beauté du bronze ou par celle du travail (19).

Sp. Carvilius , après avoir vaincu les Samnites , qui s'étoient engagés à combattre par les plus horribles ferments , fit faire de leurs cuirasses , de leurs casques , de leurs armures de jambes , un Jupiter qui est au Capitole : sa grandeur est telle , qu'on le voit de la place où est le Jupiter Latial. De la limaille de cette statue il fit faire la sienne , qui est aux pieds de celle du dieu. Deux têtes au même Capitole attirent l'admiration ; elles ont été consacrées par le consul P. Lentulus : l'une est faite par Charès dont nous avons parlé plus haut , l'autre par Décius ; mais celle du dernier perd tant à la comparaison , qu'elle paroît l'ouvrage d'un artiste absolument sans mérite.

Mais , de notre temps , Zénodore a surpassé la hauteur de toutes les figures de ce genre , par un Mercure qu'il exécuta dans une ville des Gaules en Auvergne. Il fut dix ans à faire cet ouvrage , qui coûta quatre cents mille sesterces (20). Après qu'il eut assez fait connoître son talent dans ce pays , Zénodore fut appelé à Rome par Néron , dont il fit la statue colossale de cent dix pieds de hauteur. Elle fut ensuite consacrée au Soleil ; les crimes de ce prince ayant fait détester sa mémoire. Nous admirions dans son atelier la parfaite ressemblance du prince , non seulement dans le modèle d'argille , mais encore dans de fort petites esquisses qui avoient été les premières études de l'ouvrage (21).

Zénodore a fait voir par cette statue que l'art de fondre le bronze étoit perdu ; car Néron étoit disposé à ne pas épargner l'or & l'argent , & Zénodore n'étoit inférieur à aucun des anciens statuaires pour la science de modeler & de réparer (22). Lorsqu'il faisoit la statue en Auvergne , il copia pour Vibius Avitus , gouverneur de la province , deux vases ciselés par Calamis , que Germanicus César , qui les aimoit beaucoup , avoit donnés à son précepteur Cassius Silanus , oncle d'Avitus. La copie étoit d'un travail si exact , qu'à peine pouvoit-on appercevoir quelque différence avec l'original (23). Ainsi autant Zénodore étoit un artiste supérieur , autant est-il aisé d'appercevoir que l'art de fondre le bronze étoit perdu (24).

CHAPITRE VIII.

PLUSIEURS sont tellement épris des bronzes qu'on appelle de Corinthe , qu'ils les portent de tous côtés avec eux , comme l'orateur Hortensius faisoit du sphinx qu'il avoit enlevé à Verrès , accusé de concussion. C'est ce qui donna lieu à Cicéron de lui lancer ce trait dans un plaidoyer. Hortensius lui ayant dit qu'il ne comprenoit pas les énigmës : Vous devriez pourtant bien les entendre , répondit Cicéron , puisque vous avez chez vous le sphinx. Néron faisoit porter aussi par-tout où il alloit une figure d'Amazone dont je parlerai ; & peu de temps avant , C. Cestius ,

qui avoit été consul , portoit avec lui une figure de bronze jusques dans les batailles. On dit aussi que la rente d'Alexandre le Grand étoit ordinairement soutenue de statues , dont deux sont consacrées devant le temple de Mars vengeur , & deux autres devant le palais.

S E C T I O N D I X - N E U V I E M E .

De l'excellence de trois cents soixante-six ouvrages de bronze, & des artistes qui les ont faits.

Une multitude presque innombrable d'artistes s'est distinguée par de plus petites statues & d'autres représentations. Cependant Phidias , Athénien , a été le plus estimé de tous par le Jupiter qu'il fit à Olympie. Cette figure étoit d'ivoire & d'or ; mais il en a fait aussi d'autres en bronze. Il étoit en réputation dans la 84^e olympiade , environ l'an 300 de notre ville. Alcamene , Critias , Nestoclès , Hégias , furent ses contemporains & ses émules. Il y eut ensuite dans la 87^e olympiade Agélade (a) , Callon , Polyclète , Phradmon , Gorgias , Lacon , Myron , Pythagore , Scopas , Parélius. Parmi ceux-ci , Polyclète eut pour

(a) Selon Pline , Agélade parut dans la 87^e olympiade : selon Pausanias , Agélade florissoit environ 90 ans plutôt , puisqu'il fit la statue de Cléosthène , vainqueur à la course du char , dans la 66^e olympiade. L'un des deux se trompe assurément : mais Pausanias , qui faisoit très scrupuleusement son itinéraire , pouvoit bien être le plus exact & le mieux informé.

éleves Argius , Afopodore , Alexis , Aristide , Phrynon , Dinon , Athénodore , Damias le Clitorien. Myron enseigna Lycius. Dans la 95^e olympiade parurent Naucyde , Dinomene , Canachus , Patrocle ; dans la 102^e , Polyclès , Cephissodote , Léocharès , Hypatodore ; dans la 104^e , Praxitele , Euphranor ; dans la 107^e , Echion , Thérimaque ; dans la 114^e , Lyssippe , contemporain d'Alexandre le Grand : il y eut aussi Lyssistrate & son frere Sthénis , Euphronis , Sostrate , Ion , Silanion. Ce qu'il y a d'admirable en celui-ci , c'est que , sans maître , il devint lui-même un habile maître (25). Il eut pour élèves Zeuxis & Iade. Dans la 120^e , Eutychide , Euthycrate , Dahippe , Céphissodote , Timarque , Pyromaque , furent en réputation.

L'art ensuite se reposa & ne se rétablit que dans la 155^e olympiade , où parurent des artistes bien inférieurs à la vérité aux précédents , mais cependant estimés : Antée , Callistrate , Polyclès , Athénée , Callixene , Pythoclès , Pythias , Timoclès. Ayant ainsi indiqué le temps où vécurent les plus célèbres artistes , je parcourrai rapidement les principaux : la foule des autres se trouvera dispersée en différents endroits. Quoique les plus distingués aient vécu dans des temps différents , ils ont cependant concouru entre eux par des figures d'Amazones qu'ils ont faites. Quand on les dédia dans le temple de Diane à Ephese , on convint , pour savoir laquelle étoit la meilleure ,

de s'en rapporter au jugement des artistes mêmes qui étoient présents , en reconnoissant que c'étoit celle que chacun avoit jugée la première après la sienne. Celle de Polyclète eut la préférence , puis celle de Phidias ; la troisième fut celle de Ctésilas ; la quatrième , celle de Cydon ; la cinquième fut celle de Phradmon (26).

1^o. Non seulement Phidias a fait le Jupiter Olympien , qui n'a pas d'imitateur (27) ; il a fait aussi en ivoire une Minerve debout à Athenes dans le Parthénon (a). L'Amazone dont je viens de parler n'est pas la seule figure qu'il ait faite en bronze , puisqu'il fit une Minerve d'une beauté si rare , qu'on l'a surnommée *la Belle* : il a fait un Pluton (28) & une autre Minerve que Paul Emile a dédiée à Rome dans le temple de la *Fortune de ce jour* (b) , où elle se voit encore ; cette dernière figure lui donna l'occasion d'en faire deux autres en manteaux , que Catulus plaça

(a) Le temple de la forteresse d'Athenes.

(b) *Fortuna hujusque diei*, ou *hujusce diei*, étoit l'inscription de ce temple , voué par Catulus l'instant avant le combat & la victoire contre les Cimbres. M. Poinfinet traduit ici & au n^o. 5 ces trois mots seulement par celui de *Fortune*. Ce trait de l'histoire romaine , marqué par le P. Hardouin dans ses notes , n'étoit pourtant pas à négliger. Pline à Rome donnoit une adresse. A Paris nous disons : Il y a , de M. Pigalle , un Saint-Augustin de marbre dans l'église de Notre-Dame des Victoires. Cette église étant aussi l'accomplissement d'un vœu de Louis XIII, on la désigneroit mal en ne disant que *Notre-Dame*.

dans le même temple; il fit encore un second colosse nud. On croit avec raison qu'il a le premier découvert & enseigné l'art de cifeler (29).

2°. Polyclète de Sicyone, élève d'Agélade, a fait un *diadumene* (a), figure de jeune homme où il a exprimé la mollesse, & qui devint fameuse par le prix de cent talents qu'elle coûta. Il a fait aussi un *doryphore* (b), où, dans un enfant, il a représenté la vigueur. Il a fait la figure que les artistes appellent *canon* (la règle): ils en étudient le dessein, ils en font pour leur art une sorte de loi. Enfin Polyclète est le seul de tous les hommes que l'on regarde comme ayant créé l'art par une production de l'art (30). Il a fait un homme au bain qui se frotte, & un autre nud qui propose une partie d'osselets; deux enfants nuds qui jouent aussi aux osselets: on les nomme *astragalizontes* (c). Ils

(a) Ceint d'un diadème. Le mot grec *diadoumenos* est le *diadematus* des Latins; il signifie communément, orné d'un diadème, d'une couronne. Ce n'est ici qu'un jeune homme coëffé d'une bandelette, *vitta*, dont les jeunes efféminés, les filles, les femmes & les prêtres, ornoient leurs têtes, & avec laquelle ils lioient leurs cheveux.

(b) Qui porte une pique. Quoique M. de Jaucourt traduise ce mot par *garde des rois de Perse*, il faut observer que les historiens grecs appellent *doryphores* les soldats du prétoire, qui avoient la garde des empereurs romains. Voyez Hérodien, Zosime, &c.

(c) Qui jouent aux osselets.

sont dans le palais de l'empereur Titus. La plupart regardent cet ouvrage comme le plus parfait. Il fit aussi un Mercure qui étoit à Lyfimachie, un Hercule qui est à Rome ; un brave qui prend ses armes pour courir au combat, & un Artémon, qui fut surnommé *périphorétos* (a), sont aussi de lui. On regarde cet artiste comme ayant porté la statuaire au plus haut degré, & comme ayant perfectionné la ciselure, que Phidias avoit découverte. C'est lui qui a imaginé de faire porter les statues sur une seule jambe. Varron écrit cependant que ses figures sont quarrées, & qu'elles se ressemblent presque toutes (31).

3°. Myron naquit à Eleuthere, & fut aussi disciple d'Agélade : c'est sa vache, louée dans des vers que tout le monde connoît, qui fit sur-tout sa réputation ; car la plupart des hommes doivent moins leur renommée à leur propre génie, qu'à celui des autres (32). Il a aussi fait un chien, un homme qui jette le disque, un Persée, des scieurs de bois (b),

(a) Qu'on porte en litière. Ce surnom fut donné à Artémon, parcequ'il étoit boiteux : d'autres disent parcequ'il étoit efféminé. On dit que cet Artémon étoit fort habile en mécaniques. Voy. Plutar. *vie de Périclès*, & Athénée, liv. 12, chap. 11. On ne voit pas dans le texte que le brave & l'Artémon soient deux statues d'opposition, comme le dit M. Poinfinet.

(b) *Pristas* est le mot du texte : ce terme est grec, *πρίσται* ; il signifie des scieurs de bois, qui *ferrâ secant*. A moins qu'on

un satyre qui admire des flûtes, une Minerve, des athletes vainqueurs dans les cinq combats de Delphes, un Hercule qui est près du grand Cirque dans la maison de Pompée le Grand. Erinna nous apprend dans ses poésies que Myron a fait un monument à une cigale & à une sauterelle. Il a fait aussi un Apollon que le triumvir M. Antoine avoit enlevé d'Ephese, & qu'Auguste rendit en ayant été averti en songe. Il paroît que Myron a le premier mis plus de variété dans l'art, qu'il a été plus harmonieux que Polyclète, & plus exact à observer la proportion : mais se bornant à la représentation des corps, il n'a point exprimé les passions, les sentimens de l'ame ; il n'a point traité les cheveux & les poils des parties naturelles d'une maniere plus recherchée, plus correcte, que ne l'avoit fait la grossiere antiquité (33).

4°. Pythagore, de Rhege en Italie, l'emporta sur lui dans l'athlete posé à Delphes. Il fut aussi surpassé par Pythagore le Léontin, qui fit Astylon

ne veuille que Myron, qui avoit fait une cigale & une sauterelle, eût fait aussi l'espece de baleine que nous nommons *scie* ou *espardon*, que les Latins nomment *pristis*, & que les Grecs appelloient *πρίστis*. M. Poinfinet traduit *des manouvriers appelés pristés* ; mais cette traduction a besoin d'être elle-même traduite pour faire entendre ce que signifie le mot *pristes*. Au reste, je suis loin de défendre pour ce mot la signification que j'ai adoptée.

vainqueur à la course du stade ; figure qu'on voit à Olympie : le jeune Libyen tenant une tablette ; & dans le même lieu , un homme nud portant des fruits. Mais il a fait à Syracuse un boiteux ; les spectateurs paroissent ressentir eux-mêmes la douleur que lui cause sa plaie. Il a fait aussi Apollon qui tue un serpent à coups de fleches ; un joueur de lyre , qui fut appelé Dicaeus (a) , parcequ'à la prise de Thebes par Alexandre , quelqu'un en fuyant avoit déposé dans le sein de cette figure son or , qui y resta caché. Cet artiste fut le premier qui exprima les tendons & les veines (34) , & qui traita les cheveux avec le plus de soin.

5°. Il y eut aussi un autre Pythagore de Samos , qui fut d'abord peintre , & dont on voit dans le temple de la *Fortune de ce jour* sept figures nues & un vieillard , qui ont obtenu des éloges. On dit qu'il ressembloit parfaitement de visage à Pythagore le Léontin. Sostrate fut élève & neveu maternel de celui de Rhegium (35).

6°. Lyssippe de Siccyone , selon Duris , n'a pas eu de maître ; Cicéron au contraire assure qu'il en eut un. Mais on convient qu'il étoit d'abord ouvrier en airain , & qu'une réponse du peintre Eupompus l'enhardit à étudier la sculpture. Car Lyssippe lui ayant demandé quel étoit celui des anciens dont

(a) Le juste.

Il devoit fuivre la maniere , il répondit en lui montrant une multitude d'hommes , que c'étoit la nature même , & non pas un artiste , qu'il falloit imiter. Il étoit très fécond , & c'est , comme nous avons dit , celui de tous les statuaires qui a fait le plus d'ouvrages. De ce nombre étoit un homme au bain qui se frotte , & que M. Agrippa avoit consacré devant ses bains ; cette statue fut si agréable à l'empereur Tibere , que ce prince , qui fut se commander à lui-même dans les commencements de son regne , ne put résister à la tentation de l'enlever , & de la faire mettre dans sa chambre à coucher , après y avoir substitué une autre figure : mais l'obstination du peuple étoit si forte , qu'il demanda à grands cris dans l'amphithéâtre que ce baigneur fût remplacé ; l'empereur , quelque attaché qu'il y fût , le fit remettre à sa place. Lyssippe est encore célèbre par la statue d'une joueuse de flûte dans l'ivresse , par des chiens & une chasse , & sur-tout par un quadriges sur lequel est le Soleil tel que les Rhodiens le représentent. Il fit aussi beaucoup de statues d'Alexandre le Grand , à commencer dès l'enfance de ce prince. Néron , charmé de la beauté d'une de ces statues , la fit dorer. Mais le prix que la dorure y avoit ajouté ayant fait perdre les finesses de l'art , on enleva l'or ; & , dans cet état , on la trouve plus précieuse , quoique l'on voie encore les hachures & les cicatrices qu'on avoit faites pour

fixer l'or sur le bronze (36). Il a fait aussi un Ephes-
 tion, l'ami d'Alexandre, que quelques uns attri-
 buent à Polyclète, quoiqu'il ait vécu près de cent
 ans auparavant; une chasse d'Alexandre, qui est
 consacrée à Delphes; à Athenes, un satyre. Il a
 représenté aussi le cortège d'Alexandre, & il a
 rendu avec la plus grande précision la ressemblance
 des amis de ce prince. Métellus, après la conquête
 de la Macédoine, fit transporter ces ouvrages à
 Rome. Il a fait aussi des quadriges de plusieurs
 especes. On dit qu'il a beaucoup enrichi la statuaire,
 en donnant de la légèreté aux cheveux, en faisant les
 têtes plus petites que les anciens, & les corps plus
 sveltes & moins charnus; ce qui fait paroître ses figures
 plus longues. Le latin n'a pas de mot pour exprimer
symmetria (37), qu'il observa très exactement, en
 changeant, par un art nouveau & inconnu, les tailles
 quarrées des anciens; il disoit ordinairement que
 ses prédécesseurs avoient fait les hommes tels qu'ils
 étoient, & lui, tels qu'ils paroïssent être (38). Aussi
 voit-on dans ses ouvrages une élégance, une finesse,
 qui lui étoient propres, & qu'il a observées jusques
 dans les moindres parties.

7°. Il laissa des fils & des élèves qui ont été
 d'habiles artistes, Dahippe & Bédas; mais sur-tout
 Euthycrate, quoique, plutôt imitateur de la préci-
 sion de son pere que de son élégance, il ait préféré
 le genre austere à l'avantage de plaire par une ma-

niere agréable. Il a très bien exprimé l'Hercule à Delphes, Alexandre, le chasseur Theſpis, les muſes révérees à Theſpies, un combat de cavalerie, la ſtatue de Trophonius près de l'oracle, pluſieurs Médées ſur des quadriges, un cheval muſelé, & des chiens de chaffe.

8°. Il eut pour diſciple Tiſicrate, auſſi de Sicyone, mais qui ſ'attacha davantage aux principes de Lyſippe; en ſorte qu'on a de la peine à diſtinguer la plupart de leurs ſtatues, comme le vieillard de Thebes, le roi Démétrius, Peuceſte qui ſauva la vie à Alexandre, & qui fut bien digne d'être représenté par un auſſi habile maître.

9°. Les artiſtes qui nous ont conſervé dans leurs écrits ce que je rapporte (39), font auſſi les plus grands éloges d'un Téléphane de Phocée, qu'on ne connoît point d'ailleurs, parcequ'ayant vécu dans la Theſſalie, ſes ouvrages y ſont reſtés inconnus. Cependant ils ſe réunirent pour le comparer à Polycte, à Myron, à Pythagore; & parmi ſes ouvrages, ils font l'éloge d'une Lariffe, d'un Spintharus, athlète victorieux (a), & d'un Apollon. D'autres penſent que ſon ſéjour en Theſſalie ne fut point la cauſe de ſon obſcurité, mais de ce

(a) *Pentathlus*, athlète qui avoit remporté le prix dans les cinq jeux de la Grece, la lutte, le pugilat, le diſque, le ſaut & la courſe.

qu'il avoit consacré tous ses travaux à Xerxès & à Darius.

10°. Praxitele , plus heureux dans le marbre , y fut aussi plus célèbre. Il a cependant fait de très beaux ouvrages en bronze : un enlèvement de Proserpine , une Cérès qui ramène sa fille , un Bacchus , l'ivresse personnifiée par un satyre devenu célèbre , & que les Grecs surnomment *Périboétos* (a). Les statues qui étoient devant le temple de la Félicité sont aussi de lui , ainsi qu'une Vénus qui fut brûlée avec le temple sous le regne de Claudius : cette figure égaloit sa Vénus de marbre , si renommée dans tout le monde. Il a fait aussi une femme qui entrelace des couronnes , une vieille mal propre , & un esclave portant du vin ; les tyrannicides Harmodius & Aristogiton , statues que Xerxès , roi de Perse , avoit enlevées , & qu'Alexandre , après la conquête de la Perse , rendit aux Athéniens ; un jeune Apollon guettant avec une fleche un léfard qui se glisse près de lui , & qu'on appelle du mot grec *Sauroctonos* (b). On voit aussi de lui deux figures qui ont deux expressions différentes , une matrone qui pleure , & une courtisane qui exprime la gaieté. On croit que celle-ci est Phryné , & l'on prétend découvrir en elle tout l'amour de l'artiste , & dans son air , la récompense d'une courtisane (40).

(a) Le fameux.

(b) Tueur de léfard.

11°. Une autre statue fait honneur à la bonté de son cœur : car il a fait le conducteur du quadriges de Calamis , afin qu'on ne crût pas que celui-ci eût moins bien réüssi dans la figure d'homme que dans les chevaux. Ce même Calamis a fait encore d'autres quadriges & des chars à deux chevaux , genre dans lequel il fut toujours sans égal. Mais qu'on ne croie pas qu'il fut inférieur à représenter les hommes (41) , il n'y a point d'Alcmene plus célèbre que la sienne.

12°. Alcamene , élève de Phidias , a travaillé aussi le marbre ; & il a fait en bronze un athlete , qu'on appelle *Encriomenos* (a). Aristide , élève de Polyclète , a fait des chars à quatre & à deux chevaux. On estime la lionne d'Iphicrate. Une courtisane nommée Leæna (*la Lionne*) , que son chant , accompagné de la lyre , avoit mise dans l'intimité d'Harmodius & d'Aristogiton , souffrit la torture jusqu'à la mort , sans découvrir le complot qu'ils avoient formé de tuer les tyrans. Les Athéniens voulant honorer sa mémoire , sans qu'on pût cependant leur reprocher d'avoir célébré une courtisane , firent exécuter la figure de l'animal dont elle portoit le nom ; & pour faire comprendre la cause de cet honneur , ils ne voulurent pas que l'artiste fît de langue à cette représentation.

(a) Le préférable.

13°. Bryaxis a fait Esculape & Séleucus (42) ; Bédas , un homme qui adore ; Batton , un Apollon & une Junon qui sont à Rome dans le temple de la Concorde.

14°. Ctésilaüs a fait un homme blessé & mourant , dans lequel on peut voir ce qui lui reste encore à vivre ; il a fait aussi une statue de l'Olympien Periclès (43) , digne de son surnom. Cet art est admirable , en ce qu'il rend les hommes célèbres plus célèbres encore. Céphissodote a fait , dans le port d'Athènes , une Minerve d'une beauté surprenante , & un autel dans le temple de Jupiter conservateur , au même port ; peu d'ouvrages lui sont comparés. Canachus a fait dans le Didymée (a) , en bronze d'Egine , un Apollon nud surnommé *Philéfius* (b). Il a aussi fait un cerf suspendu sur ses jambes , de manière qu'on peut passer un fil dessous , parceque la pince & le talon de chaque pied mordent successivement le sol ; en sorte que faits en forme de vertebres , la pression de l'un fait ressauter l'autre (44). Il a fait aussi des enfants conduisant chacun un cheval. Chéréas a fait Alexandre le Grand & son pere Philippe.

15°. Désilas a fait un doryphore (c) & une Ama-

(a) Temple d'Apollon , surnommé *Didymaus* , où avoit été l'oracle des Branchides , prêtres du temple de ce dieu.

(b) L'aimable.

(c) Un homme armé d'une pique.

zone blessée. Démétrius a fait une *Lyfimacha*, qui fut soixante-quatre ans prêtresse de Minerve; une Minerve appelée *la musicienne*, parceque les serpents de sa Gorgone retentissent au son de la lyre. Il a fait aussi l'écuyer *Simon*, qui le premier a écrit de l'équitation. *Dédale* (45), estimé entre les artistes qui ont fait des ouvrages en argille, a fait en bronze deux enfants qui se frottent dans le bain. *Dinomene* a fait *Protéfilas* & le lutteur *Pythodeme*.

16°. Il y a d'Euphranor un *Pâris* estimé en ce qu'on y reconnoît tout ensemble; & le juge des déesses, & l'amant d'Hélène, & le meurtrier d'Achille (46). Il y a de lui à Rome une Minerve, qu'on appelle *Catulienne*, parcequ'elle a été dédiée au bas du Capitole par Q. Lutatius Catulus; & une figure du Bon Succès, qui tient de la main droite une coupe, de l'autre un épi & un pavor: une *Latone* qui porte Apollon & Diane qu'elle vient d'enfanter; cette figure est dans le petit temple de la Concorde. Il a fait aussi des quâdrigés & des chars à deux chevaux; un *Pluton* d'une rare beauté; la *Vertu* & la *Grece*, toutes deux colossales, & une femme en admiration & qui adore; un *Alexandre* & un *Philippe* sur des quâdrigés (a). *Eutychide* a

(a) Il a certainement fait ces statues après la mort d'Alexandre; 1°. parcequ'en vertu de l'édit d'exclusion pour tout autre que *Lyssippe*, il ne lui étoit pas permis de les faire pendant la vie du roi; 2°. parcequ'Euphranor vivoit dans la 151^e olym-

fait un Eurotas dont plusieurs ont dit que le travail étoit plus coulant que le fleuve même (47). On loue la Minerve & le roi Pyrrhus d'Hégias, sa calcade d'enfants, & Castor & Pollux d'Hégéfias, qui sont devant le temple de Jupiter tonnant (48); on voit dans la colonie de Parium un Hercule fait par Isidore (49).

17°. Lycius d'Eleuthere, élève de Myron, a fait un enfant qui souffle un feu qui s'éteint; ouvrage digne de Myron lui-même. Il a fait aussi les Argonautes. Léocharès a fait un aigle qui ravit Ganymede, & qui, sachant ce qu'il enleve & à qui il le porte, marque la crainte qu'il a de le blesser, même à travers son vêtement (50); le jeune Autolycus vainqueur dans les combats du Pancrace, le même pour qui Xénophon a écrit son banquet. Il fit aussi ce beau Jupiter tonnant qui est au Capitole; c'est de toutes les statues ensemble celle qui mérite le plus d'éloges (51): il a aussi fait un Apollon ceint d'un diadème. Lyciscus a représenté Lagon, statue où l'on voit les malices & les fourberies d'un jeune esclave. Lycus a fait aussi un jeune esclave brûlant des parfums.

18°. Le veau de Ménechme qui est pressé sous le genou, a le col replié: ce même Ménechme a écrit sur son art.

piade, comme je le prouverai sur de bons témoignages, au livre suivant, à l'article de ce peintre.

19°. Naucyde est connu par son Mercure, par sa figure qui jette le disque, & par une autre qui immole un belier. Naucérus a fait un lutteur hors d'haleine : Nicératus, Esculape & la Santé; ils sont dans le temple de la Concorde à Rome.

20°. Pyromaque a fait un quadriges conduit par Alcibiade; Polyclès, un hermaphrodite célèbre. Pyrrhus a fait la Santé & Minerve. Phœnix, élève de Lysippe, a fait l'athlète Epithérse.

21°. Stipax de Cypre s'est rendu célèbre par une figure de Splanchnoptès (a); c'étoit un jeune esclave de l'Olympien Périclès : il fait rôtir des entrailles & souffle le feu à pleines joues. Silanion a fondu la figure même du statuaire Apollodore, artiste le plus exact, mais juge emporté contre lui-même : il brisoit souvent des statues parfaites, parcequ'il étoit toujours mécontent de ses ouvrages; ce qui le fit surnommer l'insensé. Silanion a exprimé ce caractère dans sa figure; & ce n'est pas un homme qu'il a représenté avec le bronze, mais la colere. Il a fait aussi un très bel Achille, un maître des jeux publics exerçant des athlètes (b). On a de Stron-

(a) Qui fait rôtir des entrailles.

(b) Le P. Hardouin est fort incertain de la signification du mot *epistaton* qui est dans le texte. M. Poinfinet en fait le nom propre d'un homme, & M. Brotier, un *maître d'escrime*. Dans ma précédente édition, je n'étois pas éloigné de cette significa-

gylion une Amazone, qu'on a surnommée *Eucnémon* (a), & que par cette raison Néron faisoit ordinairement porter avec lui dans ses voyages. Il a fait aussi un jeune enfant, ouvrage que Brutus, vaincu à Philippes, aimoit beaucoup, & qu'on a honoré du surnom de Philippien.

22°. Théodore, qui a fait le labyrinthe de Samos, s'est représenté lui-même en bronze; outre la ressemblance parfaite, la renommée célèbre aussi dans cet ouvrage la grande délicatesse du travail : la figure tient une lime de la main droite, de l'autre elle tenoit avec trois doigts un char à quatre chevaux, si petit, qu'une mouche qu'il avoit faite aussi, couvroit de ses ailes les chevaux, le char & le cocher (52). Ce char en fut ôté & transporté à Préneste.

23°. Xénocrate, élève de Tifcrate, ou selon d'autres, d'Euthycrate, a surpassé l'un & l'autre par le nombre de ses statues : il a écrit sur son art.

24°. Plusieurs artistes ont fait les combats d'Attale & d'Eumene contre les Gaulois, comme Ifigone, Pyromaque, Stratonique, ainsi qu'Antigone qui a écrit sur son art. Boéthus, quoiqu'il ait mieux réussi dans les ouvrages en argent, a fait en bronze une très belle figure d'un enfant qui étouffe une oie. De toutes

tion; & dans celle-ci je m'y tiens, attendu, comme le remarque M. Brotier, qu'*épistate* ne paroît pas être un nom d'homme.

(a) Qui a de belles jambes.

celles dont j'ai parlé, les plus célèbres ont été consacrées par l'empereur Vespasien dans le temple de la Paix & dans ses autres édifices à Rome; la violence de Néron les avoit rassemblées de toutes parts, & placées dans les salles de sa maison dorée.

25°. Outre ces artistes, il y en a d'autres qui ont une réputation égale entre eux, mais qui ne se sont distingués par aucun ouvrage célèbre : Ariston qui a aussi gravé en argent, Calliade, Crésias, Cantharus de Sicyone, Dionysodore élève de Critias, Déliade, Euphorion; Eunicus & Hécateus, graveurs en argent; Lesboclès, Prodorus, Pythodocus, Polygnote, qui ont été en même temps de très habiles peintres, comme Stratonicus & Scymnus, élèves de Critias, furent d'habiles ciseleurs (a).

26°. Je vais nombrer à présent ceux qui ont travaillé dans le même genre, comme Apollodore, Androbule, Asclépiodore, Alévas, qui ont fait des statues de philosophes; Apellas a fait des femmes en adoration; Antigone a fait un homme au bain qui se frotte en se promenant, & l'Harmodius & Aristogiton dont j'ai parlé plus haut; Antimaque & Athénodore ont fait de belles figures de femmes; Aristot-

(a) M. Poinfinet fait un seul homme des deux artistes Stratonicus & Scymnus. Il traduit Stratonicus le *Skymne*. Qu'est-ce que cela peut signifier? *σκύμνος* veut dire un lionceau, & Lucrece a fait passer ce mot dans la langue latine. M. Poinfinet a-t-il cru que Stratonicus étoit surnommé le lionceau?

deme a fait des lutteurs & des chars à deux chevaux avec leurs conducteurs, des philosophes, des vieilles, le roi Séleucus : son soldat armé d'une pique a aussi sa beauté.

27°. Il y eut deux Céphisodotes (5 ;). C'est du premier qu'est le Mercure nourrissant Bacchus encore enfant ; un homme qui harangue, la main élevée : on ignore quel est cet orateur. Le second a fait des philosophes, de même que Colotès, qui avoit travaillé au Jupiter Olympien avec Phidias (a). Cléon, Cenchramis, Calliclès & Céphis en ont fait aussi ; Chalcosthene, des comédiens & des athletes.

28°. Dahippe a fait un homme au bain, qui se frotte en se promenant (b). Daiphron, Démocrite & Démon ont fait des philosophes.

29°. Epigone, qui a imité presque tous les genres dont je viens de parler, s'est distingué par une figure qui sonne de la trompette, & par une mere tuée, à qui son enfant fait des caresses qui excitent la com-

(a) M. Poinfinet traduit *Colotes qui cum Phidia Jovem Olympium fecerat*, par *Colote avoit fait en concurrence avec Phidias un Jupiter Olympien*. Je continue de croire que, selon Pline, Colotès, élève de Phidias, fut employé par son maître dans le travail du fameux Jupiter Olympien.

(b) M. Brotier dit qu'au lieu de *perixyomenon*, il faut corriger *paralyomenon*, un homme qui tombe en défaillance. Par cette correction, M. Brotier explique une pierre gravée, laquelle expliquée rectifie le passage de Pline.

passion. Il y a d'Eubolis un homme qui compte par ses doigts.

30°. Micon s'est acquis de la réputation par des athletes ; Ménogene , par des quadriges.

31°. Nicératus , qui a travaillé dans tous les genres précédents , a fait un Alcibiade & sa mere Démarate qui sacrifie à la lumière d'une lampe.

32°. Piston a mis une figure de femme sur un char à deux chevaux , fait par Tisicrate. Il a fait aussi le Mars & le Mercure qui sont dans le temple de la Concorde à Rome. Personne ne loue Périllus , plus cruel que Phalaris : il fit pour ce tyran un taureau d'airain , & promet qu'un homme qu'on renfermeroit dans cette figure , sous laquelle on allumeroit un grand feu, pousseroit des mugissements semblables à ceux d'un taureau ; mais , par une plus juste cruauté , l'inventeur éprouva le premier ce supplice. C'est à cela qu'il avoit réduit un art très humain , & fait pour représenter les dieux & les hommes. Ses auteurs l'avoient-ils donc cultivé avec tant d'application , pour qu'il devînt l'instrument des supplices ? Aussi les ouvrages de Périllus ne sont-ils seulement conservés que pour en faire détester l'auteur à tous ceux qui les voient.

33°. Sthenis a fait une Cérès , un Jupiter , une Minerve , qui sont à Rome dans le temple de la Concorde , des matrones qui pleurent , qui adorent & qui sacrifient. Simon a fait un chien & un archer ;

Stratonicus, cet habile cifeleur, a fait des philosophes : Scopas a travaillé dans l'un & l'autre genre.

34°. On a de Battôn des athletes, des hommes armés, des chasseurs & des gens qui sacrifient ; comme aussi d'Euchir, de Glaucide, d'Héliodore, d'Hicanus, de Lophon, de Lyson, de Léon, de Ménodore, de Myiagre, de Polycrate, de Polydore, de Pythocrite, de Protogene, qui fut aussi très habile peintre, comme nous le dirons, de Patrocle, de Polixis, de Posidonius, Ephésien, qui fut aussi très bon cifeleur en argent, enfin de Periclymene, Philon, Simene, Timothée, Théomnesté, Timarchide, Timon, Tisias, Thrason (54).

35°. Le plus remarquable de tous, à cause du surnom de *Cacizotechnos* (a) qu'on lui a donné, est Calimaque : toujours injuste envers lui-même, il ne pouvoit cesser de retoucher ses ouvrages ; exemple mémorable qu'on doit mettre des bornes à son exactitude. Il y a de lui des Lacédémoniennes dansantes : ouvrage correct, mais dont le trop de recherches a ôté toute la grace. Quelques uns disent qu'il a aussi exercé la peinture (55). Caton, lors de son expédition dans l'isle de Cypre, ne réserva que la statue de Zénon. S'il ne la vendit pas, ce ne fut ni la richesse du bronze ni les beautés de l'art qui le séduisirent ; mais parceque c'étoit la statue d'un philosophe. J'ai

(a) Qui gâte l'art.

cru devoir faire connoître en passant cet exemple de l'inconstance humaine (56).

36°. En parlant des statues, il ne faut pas en oublier une dont l'auteur est incertain. C'est un Hercule, qui est près de la tribune aux harangues à Rome; il est revêtu de la fatale tunique, son air est furieux, il paroît sentir dans cette tunique son dernier moment. Cette statue est chargée de trois inscriptions : la première porte que L. Lucullus l'a acquise à la république, du butin fait sur les ennemis; l'autre, que le fils, encore mineur, de Lucullus l'a consacrée en conséquence d'un décret du sénat; la troisième, que Titus Septimius Sabinus, édile curule, l'a rendue au public, de privée qu'elle étoit : tant ce simulacre étoit digne qu'on se disputât l'avantage de l'avoir donné à la république !

SECTION VINGTIÈME.

De la différence des airains & de leur alliage. Du pyropus. De l'airain de Campanie.

Revenons maintenant aux différentes espèces d'airain & à leurs alliages. On trouve en Cypre le *coronaire* & le *régulaire*, qui l'un & l'autre sont ductiles (57). Le coronaire applati en lames minces & teint avec du fiel de taureau, imite l'or, & l'on en fait les couronnes des histrions. En y ajoutant six scrupules d'or par once, il imite la flamme lorsqu'il

est battu en feuilles très minces (a). Le régulaire se fait aussi dans d'autres mines que celles de Cypre, ainsi que le *caldarium* : la différence entre ces deux especes est que le *caldarium*, fragile sous le marteau, ne peut que se fondre, & que le régulaire, ainsi que tout l'airain de Cypre, est malléable, ou ductile comme d'autres l'appellent. Mais par le travail on peut, même dans les autres mines, lui faire perdre l'aigreur du *caldarium* : car tout airain soigneusement purifié au feu & recuit devient régulaire & malléable. Parmi les autres especes, celle de la Campanie a la préférence : il y en a de semblable dans plusieurs parties de l'Italie & dans les provinces ; mais comme on y manque de bois, on ajoute huit livres de plomb (sur cent livres de bronze) & on le fait bien recuire. C'est dans la Gaule surtout, où l'on fond le cuivre entre des pierres rougies au feu, qu'on peut remarquer quelle différence la maniere de fondre opere sur le cuivre ; car celle-ci le brûle, & le rend noir & cassant : d'ailleurs on ne l'y fait recuire qu'une fois ; & plus il est recuit, meilleur il devient.

CHAPITRE IX.

IL n'est pas hors de propos non plus d'observer que, par un grand froid, l'airain se fond mieux.

(a) C'est le *pyropus*, en françois du clinquant.

Voici l'alliage dont on se sert pour les statues & pour les tables. On fond d'abord la masse du bronze : on ajoute à la fonte une troisième partie de ce métal qui ait servi ; il a une qualité particulière, qui lui vient du frottement qu'il a éprouvé, & de l'écurage qui semble l'avoir adouci : on mêle aussi douze livres & demie d'étain par quintal de la masse. On appelle cuivre à faire des moules, l'alliage d'une espèce de cuivre très tendre, parcequ'on y ajoute une dixième partie de plomb & un vingtième d'étain (58) : en cet état, il imbibe mieux la couleur qu'on nomme *de Grece*. La dernière espèce est celle qu'on appelle *ollaria* (a), qui tire son nom des marmites ; on y ajoute trois ou quatre livres d'étain sur cent livres de cuivre. Si l'on ajoute du plomb à celui de Cypre, il devient couleur de pourpre dans les couvertures des statues (59).

SECTION VINGT-UNIÈME.

De la maniere de conserver l'airain.

Le bronze écuré contracte plus promptement le verd-de-gris, que quand on le laisse tel qu'il est, à moins qu'on ne le frotte d'huile. On dit qu'il se conserve très bien dans la poix liquide. Il y a longtemps qu'on a employé l'airain pour les monuments

(a) *Olla*, marmite ; *ollaria*, de marmite.

qu'on veut rendre durables, par l'usage qu'on en fait en tables sur lesquelles on grave les constitutions publiques.

Le reste de ce livre ne traite que de l'usage du cuivre en médecine, du plomb, de l'étain, du fer, &c. (60).

NOTES

SUR LA TRADUCTION

DU TRENTE-QUATRIEME LIVRE

DE PLINE.

(1) *Page 3.* **P**LINE regrette-t-il ici la perte de l'alliage du bronze ? Zénodore venoit pourtant de fondre des coloïles de bronze, & Pline donne, au chapitre 8 de ce livre, la recette de cet alliage. Marque-t-il seulement ses regrets sur ce que l'art, ou le hasard qui avoit mêlé ensemble le cuivre, l'or & l'argent, ne se retrouve plus ? Ce regret conviendrait peu à sa morale austère, qui souffre avec peine qu'on ouvre les entrailles de la terre pour en tirer les métaux qui nourrissent le luxe. Avoit-il oublié son exorde du 3^e livre, où il se plaint que la peinture ajoute à la valeur des minéraux, & que la ciselure rend l'or & l'argent encore plus précieux ?

(2) *Page 4.* Pour entendre ce passage, il faut se rappeler que Verrès, qui avoit prévenu son jugement & s'étoit volontairement exilé, vécut trente-huit ans dans son exil, c'est-à-dire jusqu'à la proscription de Marc - Antoine. Ce triumvir alors lui demanda ses bronzes de Corinthe ; Verrès le refusa, fut mis sur la liste des pros crits, & tué peu de jours après Cicéron. L'orateur avoit fait condamner Verrès l'an 682 de Rome ; l'un & l'autre furent pros crits l'an 710.

(3) *Page 4* Voilà une leçon qui devoit déplaire aux prétendus connoisseurs de ce temps-là. Mais en la supposant bien exécutée, elle devoit les instruire après les avoir un peu fâchés. Les connoisseurs d'aujourd'hui voudront bien permettre qu'on en use avec eux & avec Pline, comme il en usoit lui-même avec ceux de son siècle.

(4) Page 6. Je me propofois, pour cette édition, d'évaluer à-peu-près les sommes que je trouve dans mon original, au prix de notre monnoie actuelle. Pour y parvenir, je consultai les traducteurs, les éditeurs & les commentateurs; & le résultat de mes recherches fut de trouver beaucoup de contradictions. J'aurois voulu m'en tenir à doubler le calcul du P. Hardouin : car en 1685, lorsqu'il fit la première édition, la valeur numéraire des espèces étoit environ à moitié moins qu'elle n'est aujourd'hui ; mais à ces égards on lui dispute aussi l'exactitude. Vouloir concilier tant d'avis contraires, prétendre débrouiller le chaos que présente une foule de savants calculs, seroit une tentative trop au-dessus de mes forces : je me contenterai de rendre toujours en mots françois les mots ou les chiffres qui marquent les sommes anciennes, & je n'irai pas au-delà.

La paye annuelle d'un tribun militaire étoit, dit-on, de 1460 deniers. Faut-il croire que Pline ait dit ce qui est ici dans son texte ? Ne seroit-ce pas plutôt quelque fabricant sans goût & sans connoissance des arts, qui le lui auroit prêté ? Parce-que de *beaux ouvrages* en bronze auront tiré leur nom de *chandelle*, il faudra rougir de les payer 1460 deniers ? En tout cas, le fabricant auroit assez bien pris le tour & le style de Pline.

(5) Page 6. J'ai eu long-temps sur ma table un manuscrit de Pline, & je l'ai consulté souvent. Au lieu de *sestertiis quinquaginta*, comme on lit, je crois, dans toutes les éditions, il dit, *pondo quinquaginta*. N'ayant aucune raison de rejeter la leçon ordinaire, je m'y tiens ; mais parlons du manuscrit.

Il a été donné par l'impératrice des Russies à la bibliothèque impériale de Pétersbourg, en 1774 ; & je dois marquer ici ma reconnoissance à M. le directeur & à MM. les bibliothécaires, qui ont bien voulu me le confier autant de fois & pour aussi long-temps que j'en ai eu besoin.

Plusieurs éditions que j'ai particulièrement examinées , rapportent en marge beaucoup de leçons prises de différents manuscrits ; & par la conformité d'un grand nombre de ces leçons avec le manuscrit dont il s'agit , on les en croiroit extraites : mais un examen suivi m'a fait croire que les éditeurs n'en ont pas eu connoissance.

Son caractère est l'ancien latin , ou , comme parlent les bibliographes , la lettre ronde. Cependant il pourroit être du 15^e siècle. Quoiqu'on écrivît & qu'on imprimât encore en gothique , on l'abandonnoit quelquefois : car la première édition de Pline, *Rome*, 1470 , n'est déjà plus de ce caractère. Voici donc comment ce manuscrit auroit pu conserver aussi l'ancien latin. Matthias Corvin , roi de Hongrie , mort en 1490 , aimoit les lettres. On sait qu'il attiroit à sa cour les savants de l'Europe , & qu'à Bude il avoit rassemblé dans une riche & nombreuse bibliothèque les plus anciens & les plus rares manuscrits : ceux qui se trouvent au Vatican & dans la bibliothèque du duc de Brunswick régnant , à Wolfenbützel , en font foi.

Autant que j'ai pu le savoir par un Hongrois de beaucoup de mérite (M. de Bolemani) , le roi Matthias faisoit faire des copies en quelque sorte figurées ; c'est-à-dire que , malgré l'usage de l'écriture gothique , si le manuscrit étoit en ancien latin , on faisoit la copie dans ce caractère : celle dont je parle pourroit bien être une de ce nombre. Mais qu'importe d'où & comment elle est parvenue à Pétersbourg ? il suffit de savoir qu'elle est faite sur un original duquel nous ignorons l'âge , & que , selon toutes les apparences , les plus savants éditeurs n'ont pas connu. Si cet original , qui leur a échappé sans doute , ainsi que la copie , n'est pas anéanti , nous pouvons croire qu'il acheve de pourrir dans quelque coin obscur ; car s'il eût été à Bude , lorsque , trente-six ans après Matthias , les Turcs pillèrent cette ville , pourquoi n'au-

roit-il pas subi le sort de la bibliothèque & des autres manuscrits ? Ils furent volés , égarés , dispersés , rendus en partie , & quelques uns perdus sans ressources. Mais copioit-on encore des manuscrits aussi volumineux dans un temps où l'imprimerie commençoit à être connue ? Sans doute on en copioit encore , quand un roi les faisoit faire.

Voilà seulement des présomptions historiques , auxquelles je pourrois en ajouter d'autres ; mais ce ne seroient pas des preuves. Ce que je puis dire de plus certain , est que le manuscrit de Pétersbourg vient d'un autre ; & que , s'il a des défauts qui seules n'en feroient qu'un écrit méprisable , il a aussi des leçons particulières qui le rendront précieux , puisqu'on ne les trouve ni dans les imprimés ni dans les autres manuscrits. Quelques informations que j'aie faites , je n'ai pu rien apprendre à la bibliothèque impériale sur l'origine de ce manuscrit. L'impératrice , à qui j'ai pris la liberté de m'en informer , ne se souvenoit absolument plus d'où il lui étoit venu ; ce fut la réponse qu'elle daigna me faire. Je vais donc l'interroger lui-même.

M. le comte de la Tour-Rezzonico nous a donné ses notices sur les divers manuscrits de Plin. Il ne connoît celui-ci que de nom (sans doute par le catalogue de la bibliothèque impériale) , & conjecture qu'il pourroit venir de celle du prince de Gottorp , *in principe Gottorpenſi bibliotheca*. Il souhaite que l'impératrice le fasse examiner par le très savant Euler ou par quelque autre académicien. (Voyez la page 631 du 12^e volume de M. Poinſinet). Il ajoute , page 539 , que ce manuscrit fut connu de Daléchamps ; cela pourroit être. Mais avant d'arriver à Pétersbourg , il est possible qu'il ornât la bibliothèque de Radzivil , qui fut pillée par les troupes russes. Le catalogue de M. Bacmeister , imprimé en 1776 , dit , pag. 61 :
 » La nombreuse collection de livres gardée jusqu'alors à Nes-
 » vitz , en Lithuanie , fut apportée & ajoutée à notre biblio-
 » theque. . . Une chose étonnante , c'est que la guerre , par-

» tout ailleurs funeste aux sciences , leur est avantageuse en
 » Russie. » M. de Rezzonico n'auroit-il pas touché plus juste ,
 en laissant le Holstein Gottorp , & ne parlant que de Nefvitz ?
 Soit Bude , Gottorp ou Nefvitz , l'existence de cette piece n'est
 pas disputable , & c'est elle-même que je vais interroger.

L'ordre & le nombre des chapitres n'ont presque aucun rapport avec les imprimés ; les coupures y sont différentes , quoiqu'il n'y ait rien de supprimé. Cette dissemblance ne viendrait-elle pas de ce que le type de cette copie est si ancien , qu'il a été fait avant qu'on ait donné aux manuscrits subséquents l'ordre que nous voyons aujourd'hui dans les imprimés ? Je ne trouve pas d'impossibilité qu'il y ait eu dans la bibliothèque du roi Matthias , ou dans une autre , un manuscrit antérieur à tous ceux qui nous restent , voisin même du temps de Pline , comme il pourroit exister à Rome ou ailleurs une copie ancienne d'une peinture ou d'une sculpture antique dont l'original seroit maintenant anéanti. La première édition de Rome n'est divisée ni en chapitres ni en sections : les livres seulement sont distingués. Fut-elle faite ou non sur un manuscrit semblable ? ou bien l'éditeur. (Jean André Buxius) ne voulut-il observer d'autre division que celle des livres ?

Dira-t-on que ce manuscrit ne s'accordant pas , dans un grand nombre de ses leçons , avec ceux que l'on connoît , il est seul , & par conséquent sans autorité ? Il tire peut-être plus d'autorité des différences qui sont entre lui & les autres , que s'il leur ressembloit davantage.

Je regrette la quantité de feuillets perdus dans la copie en question , & particulièrement dans les trois livres que j'examine : j'aurois pu y voir encore des leçons qui eussent mieux fait connoître la pensée de l'auteur. Mais ce n'est plus qu'un fragment très incomplet , écrit sur du vélin , en beau caractère. Malgré cette mutilation , j'ai profité en plusieurs endroits de ce qui reste. Environ 200 pages enlevées çà & là , en comptant

l'épître à Titus & tout le premier livre, forment un *deficit* d'autant plus dommageable, que dans les trente-six livres qui restent il n'y en a pas un complet. D'ailleurs le copiste n'est rien moins qu'un scribe intelligent : sa belle écriture est remplie de fautes d'orthographe, de mots estropiés, de barbarismes, & d'autres méprises, trop fortes ordinairement pour induire en erreur.

Je vais dire encore quelques particularités de ce manuscrit, afin que ceux qui ne pourront pas le voir soient plus en état d'en juger. Chaque livre commencé par *Incipit feliciter*, & finit par *C. Plinii Secundi naturalis historia liber ... explicuit*. Le *feliciter* ne commence qu'au cinquième livre. Le premier y étoit, puisque l'*explicit liber primus* est au haut de la page qui commence le second livre & le volume : preuve, à ce qui semble, que ce premier livre seroit fort ancien, s'il n'étoit pas de Pline. M. Poinfinet veut qu'il n'en soit pas, & voici une de ses raisons : « Est-il raisonnable, dit-il, de penser qu'un homme aussi avide de l'emploi du temps que l'étoit Pline, se soit amusé à faire un livre aussi peu essentiel que la ré-
« pétition & l'assemblage des titres de chaque chapitre de son ouvrage ? » Il y auroit pourtant quelque vraisemblance que cela fut, sans que Pline s'en soit *amusé*, puisqu'il avoit à sa disposition des scribes pour faire toutes les tables qu'il auroit voulu. Si deux mille ans après qu'un de nos livres aura paru, on disoit que la table des chapitres est postérieure à l'ouvrage, ou n'est pas de l'auteur, on pourroit se tromper. Le P. Hardouin refuse aussi d'attribuer ce premier livre à Pline ; mais il se contente de dire que n'étant complet dans aucun manuscrit, il l'a rétabli dans son édition. M. Brotier, qui s'est acquis tant d'estime parmi les savants par son édition de Tacite, & ensuite par celle de Pline, prouve assez clairement, ce me semble, que le premier livre est de Pline ; & voici son assertion : *Librum hunc primum esse verum ac genuinum Plinii scitum est certissimum*, tom. 1, pag. 425.

En effet, ces paroles de la préface de Pline, « J'ai com-
 mencé par nommer les auteurs que j'ai suivis dans ces
 livres », *In his voluminibus auctorum nomina prætexit*, prou-
 vent que M. Brotier a raison, & c'est une des preuves qu'il
 allègue. Comment M. Poinfinet, qui a traduit ce passage, n'en
 a-t-il pas senti la force ? Il est vrai que, dans sa traduction, on
 croiroit que Pline a cité ses autorités à la tête de chaque livre.
 Voici comme il le fait parler : *J'ai eu l'attention de citer au-
 devant de mes livres les noms des écrivains dont je m'autorise.*
 Mais comme M. Poinfinet ne trouvoit pas ces noms à la tête des
 différents livres, & qu'il les voyoit dans le premier livre rangés
 par ordre, il auroit dû comprendre ce que Pline avoit dit, &
 donner ici à sa version plus de clarté. Alors il auroit senti que si
 Pline n'avoit pas pris la peine d'écrire lui-même le premier
 livre, il l'avoit du moins comme son ouvrage. Et quel
 autre que Pline a pu savoir mieux que lui qu'il avoit con-
 sulté Anaxipolis, Evagoras, Diophane, & tant d'autres écri-
 vains dont il donne la liste, après avoir fait connoître les ma-
 tières qu'il a traitées dans chaque livre ? Puisqu'il annonce dans
 sa préface qu'il commencera par citer ses autorités, comment
 se dispenser de reconnoître comme son ouvrage le livre où il
 les cite en effet ?

M. Poinfinet insiste ; & tire de ce premier livre même un
 argument pour prouver qu'il n'est pas de Pline. L'indice du
 chap. 8, livre 25, porte dans plusieurs éditions : *Medicina
 contra serpentum ictus, ex herbis quas superius nominavit.*
 (Remèdes contre les morsures des serpents, tirés des herbes
 qu'il a nommées plus haut). Ce mot *nominavit*, mis à la
 troisième personne, lui semble prouver que le livre est apo-
 cryphe ; car si c'étoit Pline qui parlât, il diroit *nominavi*, (que
 j'ai nommées).

Il s'en faut bien que cette difficulté ait toute la force que
 M. Poinfinet lui suppose. D'abord ces expressions, *ex herbis*

quas superius nominavit, ne se trouvent ni dans l'édition du P. Hardouin, ni dans celle de M. Brotier, ni dans plusieurs autres, parcequ'elles manquent dans les manuscrits qu'ils ont consultés. On pourroit donc croire qu'elles ne sont pas de Pline, & qu'elles ont été écrites en marge par quelque annotateur, & ensuite transportées dans le texte par un copiste.

Mais en admettant qu'elles sont de Pline, la lettre *z* ne peut-elle pas avoir été ajoutée par un copiste qui aura pris sur son original une tache ou un faux trait de plume pour cette lettre mal écrite ou presque effacée ?

Enfin Pline, qui a écrit à la tête de son premier livre, *C. Plinii Secundi historiarum mundi Elenchos*, &c., ne devoit-il pas continuer de parler à la troisième personne, comme les écrivains, dans les préfaces qu'ils font eux-mêmes, répètent souvent ces formules : *L'auteur s'est proposé... Il n'a pas épargné les recherches*, &c.

Si M. Poinfinet avoit pu se persuader que le premier livre est de Pline, cet exemple l'auroit sans doute encouragé à nous donner la table des matières de son livre, à laquelle il renvoie souvent dans ses notes, & qui n'existe pas. Il s'est contenté de faire imprimer la table géographique & celle des noms propres du P. Hardouin, sans même les traduire. Cependant son Pline françois est particulièrement destiné aux personnes qui n'entendent pas le latin. On n'est pas en droit de reprocher à M. Brotier de n'avoir pas donné une table plus détaillée, puisqu'il se plaint lui-même dans sa préface d'avoir été gêné par les bornes que lui avoit fixées l'imprimeur, & de n'avoir pu donner à ses notes l'étendue qu'il auroit voulu leur donner.

Mais revenons au manuscrit de Pétersbourg. Les pages de ce manuscrit ne sont pas numérotées. Le 37^e & dernier livre finit à *desinens nitor*, du 22^e & dernier chapitre des imprimés, qui dans le manuscrit est le 39^e, en sorte qu'il manque environ 20 lignes, selon l'édition in-folio d'Hardouin ; après *nitor*, la page reste blanche.

Les grandes lettres qui commencent les livres sont du plus bel or. Par la reliure & les ornements du dossier, on voit que les restes de ce monument sont ainsi rassemblés depuis environ un siècle. Il porte les marques de la fripponnerie de ceux qui l'ont vendu dans l'état où il est : ces marques sont qu'à l'endroit où il manque un feuillet ou deux, on a gratté les numéros des plus prochaines sections, afin, par exemple, qu'on ne voie pas *chapitre 29*, & tout de suite *chapitre 34*. Ce que je pourrois ajouter intéresseroit peu le lecteur : je dirai seulement que les mots qui suivent sont quelquefois écrits avec un ϕ grec, au lieu du *ph* des Latins. *Elephantorum. Pamphilia. Theophrastus. Euqranor. Anthropographus*, &c.

(6) *Page 8. Cortina*, c'étoit un des deux bassins demi-sphériques, placés sur le trépied. Ces bassins se mettoient l'un sur l'autre; celui de dessus (*cortina*) couvroit l'autre appelé *crater*, à peu près comme une boîte à savonnette. La concavité que formoit ce globe se nommoit *gaster*, le ventre. Le *crater* étoit percé d'un trou qui s'appelloit *nombril*. C'étoit par-là qu'Apollon faisoit passer l'oracle, lorsque la Pythie étoit assise à nud, les jambes écartées sur le trépied, lequel étoit posé sur l'ouverture de l'autre sacré. Rien ne s'opposoit alors à l'inspiration; l'esprit du dieu se plongeoit dans les entrailles de la prêtresse : *Flammæ in viscera mergis*, dit Lucain, lib. 5, v. 175. & l'airain aussitôt réponnoit entre le *crater* & la *cortine*. Voyez Origène contre Celse, liv. 3 & liv. 7.

Plinè emploie quinze fois le mot *cortina*, toujours dans le sens de *chaudière*. Cependant il se pourroit qu'ici la signification changeât, & que ce fût une sorte de table à trois pieds, sur laquelle on plaçoit les coupes & les liqueurs. Mais il n'est pas nécessaire pour cela de supposer, avec M. Poinfinet, que le dessus imitât une nappe ou tapis pendant par les bords.

(7) *Page 9*. Le premier simulacre en bronze d'une divinité que Plinè trouve avoir été fait à Rome, le fut, dit-il, après la

mort de Spurius Cassius, c'est-à-dire après l'an 267, & des dieux, continue-t-il, l'airain passa aux statues des hommes. Cependant Romulus avoit fait fondre en bronze & placer sa statue sur un quadriges ; Horatius Cocles, Clélie, & d'autres, avoient eu pareillement à Rome des statues de bronze, faites bien des années avant celle de Cérès : Pline le dit lui-même. Ainsi, des dieux l'airain ne passa point aux statues des hommes : ce fut le contraire, s'il est vrai que Cérès fut le premier simulacre d'une divinité fait en bronze à Rome. Les deux statues de la Fortune féminine, érigées quelques années plutôt, & avant la mort de Coriolan, étoient les statues d'une divinité. Je crois qu'au moins une d'elles étoit de bronze, puisqu'au rapport de Denis d'Halicarnasse, les dames romaines, qui la dédièrent, l'entendirent & la virent très distinctement prononcer deux fois : *Rite me matrona dedicasti*. (Plutarque, à la vérité, s'en moque un peu). Le marbre n'eût pas été si commode que le bronze pour placer le tube qui portoit la voix. Il paroît donc que Pline auroit pu mieux s'informer. Ce n'est là qu'une négligence, une inattention. Vous avez raison, ce n'est pas autre chose ; mais c'est en multipliant ces sortes de négligences, quand on écrit l'histoire, qu'on fait des lecteurs ignorants & orgueilleux de leur savoir.

(8) Page 11. M. de Jaucourt s'appuie sur ce passage dont il rapporte le latin, pour dire que *chez les Grecs toutes les statues étoient nues, à l'exception de celle de Lucine*. (Encyclopédie, art. statue, page 501.) Il est difficile de croire qu'un écrivain qui se charge de presque tout ce qui concerne les beaux-arts, ne soit pas mieux informé de l'habillement des statues grecques. Junon, Minerve, Flore, Niobé, ses filles, & tant d'autres statues qui ne sont pas *Lucine*, ne devoient pas lui être inconnues. Quoique Pline dise que l'usage des Grecs étoit de ne rien voiler, il ne s'ensuit pas qu'ils ne s'écartassent jamais de cet usage, & qu'ils fissent toutes leurs statues nues. Les paroles de M. de

Jaucourt sont tranchantes, & ne sont susceptibles d'aucune interprétation : celles de Pline peuvent recevoir une interprétation favorable. En rapportant l'usage le plus commun des statuaires grecs, il ne dit pas, comme M. de Jaucourt, qu'ils ne s'en écartassent jamais que pour les statues de Lucine. Mais quand on attribueroit à Pline l'erreur que lui prête M. de Jaucourt, elle ne seroit d'aucune conséquence pour l'histoire de l'art, puisqu'il existe encore un assez grand nombre de statues grecques & habillées qui ne représentent pas *Lucine*. Cependant il ne mésseroit pas à ceux qui veulent bien prendre la peine d'instruire les autres, de commencer par s'instruire eux-mêmes.

Il n'y a pas long-temps que je disois à quelqu'un : *Les statuaires grecs nous ont laissé de grandes leçons dans les draperies de leurs statues*. On me répondit : Vous vous trompez, ils les ont toutes faites nues, à l'exception de celle de *Lucine*. Je demandai à la personne qui en savoit tant, si elle avoit vu des statues grecques; elle m'assura qu'elle n'en avoit vu aucune, mais qu'elle avoit lu l'article *statue* de M. de Jaucourt, qui certainement avoit étudié cette matiere à fond, pour se mettre en état de la bien traiter. Je souris, & je fis cette note.

(9) Page 13. Tarquin l'ancien, qui avoit intérêt de donner du crédit aux augurés, convint avec l'augure Attus Navius d'un tour capable de séduire le peuple. *Ce que je pense est-il possible ?* demanda-t-il un jour en public à Navius. Celui-ci fait les cérémonies augurales, & répond que la chose est possible. *Je pensois*, lui dit Tarquin, *que tu pourrois couper cette pierre avec un rasoir*. L'augure la coupe. On comprend bien qu'elle avoit été sciée, & foiblement collée. Tite Live, l. 1. C'est ce qui fait dire à Pline, que l'honneur d'obtenir des statues a commencé pour des sujets frivoles : pour la charlatanerie de Navius, pour l'autre charlatanerie de la Sibylle, & pour récompenser un Grec de ce qu'il savoit traduire des loix écrites en grec.

(10) Page 14. Le manuscrit de Pétersbourg, les éditions

de Rome de 1470 & de 1514, & celles du P. Hardouin & de M. Brotier, portent *instituit*. Il semble que Pline se contredise, puisque Sextus Pacuvius Taurus fut tribun du peuple sous Auguste, & qu'il fait entendre que la statue de la Sibylle étoit fort ancienne de son temps. Le P. Hardouin, pour sauver la contradiction, dit que ce n'est pas le Pacuvius qui fut tribun sous Auguste, mais quelque autre plus ancien: *Sed vetustior aliquis*. Mais au lieu de créer un Pacuvius inconnu, portant le même prénom & le même surnom, & revêtu de la même dignité, ne seroit-il pas plus simple d'adopter la leçon *restituit* que portent quelques imprimés d'après des manuscrits? Alors Pacuvius aura *rétabli*, du temps d'Auguste, l'ancienne statue de la Sibylle.

(11) Page 15. Pline confond ici deux ambassadeurs romains, deux rois de Syrie, deux actions distantes l'une de l'autre de plus de quarante ans. C. Popilius, & non Cn. Octavius, fut envoyé, l'an 58⁶ de Rome, à Antiochus Epiphane, roi de Syrie, pour lui ordonner d'abandonner le siège d'Alexandrie. Il traça autour du monarque un cercle avec une baguette, ne fut pas tué, & n'eut pas de statue. *Tite Live, liv. 45.*

Mais Cn. Octavius Nepos, homme nouveau, & le premier de sa famille qui parvint au consulat l'an de Rome 62⁶, fut chargé d'une ambassade qui sembloit n'avoir rien de dangereux. Il fut tué à Laodicée, dans le gymnase, par un homme de Leptine, & pour prix de sa vie, il eut les honneurs d'une statue. *Reddita est ei tum à majoribus statua pro vitâ: Cic. Philipp. IX.* On peut assurer qu'il ne fit pas de cercle autour d'Antiochus Grypus, petit-fils d'Antiochus Epiphane; c'eût été une froide plaisanterie de répéter l'action courageuse de Popilius. M. le comte de Caylus a copié l'inadvertence de Pline, parceque toutes les erreurs se copient.

(12) Page 16. La doctrine mystérieuse de Pythagore, soutenue par beaucoup de charlatanerie, pouvoit avoir quelque chose de plus imposant que la sagesse de Socrate, & l'emporter

dans l'esprit des sénateurs sur le prononcé d'un oracle, dont ils savoient peut-être le secret aussi bien que ceux qui l'avoient fait rendre. Quant à la préférence qu'ils donnoient à Alcibiade sur Thémistocle, elle ne portoit que sur le courage. Il n'y avoit donc rien de si étonnant dans le choix des sénateurs. Pline ignoroit-il que le prix de la bravoure avoit été donné à Alcibiade au siege de Potidée ?

(13) *Page 17.* Malgré l'accord des manuscrits & des imprimés qui portent *Clælia est statua* (Il y a une statue de Clélie), il est clair qu'il faut lire *fuit* ou *erat* (Il y a eu), & que la faute n'est pas de Pline, mais d'un premier copiste que d'autres ont suivi : car Pline lui-même, en rapportant, quelques lignes plus bas, l'opinion d'Annius Fétialis sur l'héroïne de cette même statue, en va parler comme d'un monument qui n'existoit plus de son temps : *E diverso Annii Fetalis equestrem quæ fuerat*, &c. Denis d'Halicarnasse, qui écrivoit sous Auguste, parle de la statue de Clélie comme d'un monument qui avoit été détruit par un incendie, & dont il ne restoit plus aucun vestige. Plutarque, d'accord avec Fétialis, nous apprend que l'héroïsme de Clélie est attribué par plusieurs auteurs à Valéria.

(14) *Page 19.* M. de Jaucourt, article *statue*, fait sur ce passage une observation que je ne puis comprendre. » Je crois, » dit-il, tom. 15, page 504, que Pline se *dégrade*, quand il » lui *échappe* de dire, à l'occasion de la statue de Cornélie » & de celle d'Annibal : Il y eut même si peu de distinction, » que dans la ville de Rome on voit trois statues d'Annibal, le seul de ses ennemis qui ait osé lancer le javelot » dans son enceinte. » (Je me sers de ma traduction, parceque M. de Jaucourt ne rapporte que le latin.) Pline ne parle point ici de Cornélie, & n'en fait pas un collectif avec Annibal : c'est plus haut qu'il a rapporté l'inutile humeur de Caton contre les statues de femmes ; & alors il a parlé avec distinction

de Cornélie, en rappelant qu'elle étoit mere des Grâcques, & fille de Scipion l'Africain. Comment donc se *dégrade-t-il* à l'occasion de la statue ? & que lui échappe-t-il de reprehensible, de dégradant, lorsqu'il dit que les Romains en ont élevé sans distinction, indifféremment, également, *adeo discrimen omne sublatum*, à quelques uns de leurs ennemis mêmes, quand ils étoient de grands hommes ?

(15) Page 19. Le mot du texte est *signa*. Il se peut que les statues toscanes, dispersées dans le monde, ne fussent pas d'une très grande proportion : mais il n'en faut pas conclure, avec M. de Caylus (Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres, tome 25, p. 253) que *signum* signifie une petite statue. J'ai examiné une par une toutes les phrases de Pline où il parle des statues, soit de bronze, soit de marbre, & j'ai trouvé que le nom de *signum* leur fut donné indépendamment de leur grandeur.

Je fais que, dans le *Thesaurus antiquitatum romanarum*, on trouve que le mot *signa* est restreint à signifier de petites statues. Spon dit aussi que les Romains entendoient par ce mot des figures en bronze d'un pied ou six pouces de hauteur. Mais on doit croire, de préférence, les Latins eux-mêmes, & adopter le sens plus étendu qu'ils donnent à ce mot. Certainement ils appelloient *signum* une petite statue : mais trois ou quatre exemples nous apprennent qu'ils se servoient de la même expression pour en désigner de fort grandes. Properce ne dit-il pas, *Phidias signo se Jupiter eburneo* ? Ce Jupiter avoit 60 pieds de proportion. Tite Live ne dit-il pas, *signum inde factum esse, & inscriptum, ex Cassia familia datum*, en parlant de la statue de Cérès faite après la mort de Cassius ? Ce *signum* devoit au moins avoir six pieds de hauteur, puisque dans un temple on l'offroit au culte public. Pline n'appelle-t-il pas *signum* la fameuse Vénus de Praxitele à Gnide ? Croit-on qu'elle n'avoit qu'un pied de hauteur ? N'appelle-t-il pas également *signa* les statues posées sur le faite du Panthéon ? N'avoient-elles non plus qu'un pied
de

de hauteur ? On a beaucoup écrit sur cet objet sans l'éclaircir ; quatre mots pouvoient terminer la question.

On les trouve dans une note de M. Ophellor de la Pause, tome premier de sa traduction de Suétone, page 227. Il dit :
 » Les Latins , dont la langue est bien plus riche que la nôtre ,
 » exprimoient par le mot *signum* les représentations en airain
 » ou en marbre de tous les êtres , & n'employoient le mot de
 » *statua* que dans une signification restreinte , pour désigner les
 » représentations des hommes & des dieux. *Signum* étoit le
 » genre , & *statua* l'espece. Alde Manuce , à qui l'on doit cette
 » remarque , n'est pas à confondre avec le vulgaire des com-
 » mentateurs ».

(16) Page 21. Un connoisseur ne doit pas s'exprimer ainsi , parcequ'il doit savoir qu'il n'est pas possible à un statuaire de faire 1500 statues , dont chacune fût seule pour l'illustrer. Il se peut à la rigueur que plusieurs figures de Lyssippe aient été fondues & répétées , & qu'avec ses autres ouvrages cela ait produit , de compte fait , 1500 morceaux dont il étoit l'auteur. Voilà ce qu'un écrivain , plus versé dans les connoissances de l'art , eût pensé.

Quand on préféreroit ici les éditions antérieures à celle du P. Hardouin , & qu'au lieu de 1500 qu'il a lu dans ses manuscrits on liroit 610 morceaux , l'observation précédente n'en seroit pas moins applicable à ce dernier nombre. Il passe encore les bornes de la vraisemblance , & tout l'excès au-delà ne peut plus être compté pour rien. Ainsi Pline , sans entrer dans plus de détail que la rapidité de son plan ne lui permettoit , auroit pu , ce me semble , remarquer l'invraisemblance du fait s'il l'eût apperçue ; alors il n'eût pas ajouté , *Un seul de ces morceaux eût suffi pour l'illustrer* , attendu que plusieurs de ces morceaux ne devoient prendre que peu ou point de temps sur la vie de l'artiste , & qu'un ouvrage répété , si l'on veut , mille fois par le moulage ou par la fonte , n'est toujours qu'un seul ouvrage.

(17) Page 22. Les statues colossales ont occasionné des disputes : mais ce n'a pas été entre des artistes , parceque cela est impossible. Il s'est agi de savoir si une statue doit avoir plus ou moins de mouvement en raison de son plus ou moins de grandeur , & du sujet qu'elle représente. J'ai vu des hommes du premier mérite marcher à pas de colosses dans ce vuide , & je ne fais mention d'une recherche aussi oiseuse , que pour en détourner ceux qui voudroient y perdre aussi leur temps.

La proportion d'une figure divine ou humaine ne décide jamais l'artiste sur le mouvement qu'il doit lui donner. La différence entre le colosse & la miniature consiste en ce que l'un doit être vu de loin , & l'autre de près ; mais leur objet unique est de donner l'idée du sujet , selon le caractère qui lui convient : ce n'est donc jamais la proportion , mais le sujet , le genre , l'espece , qui déterminent le mouvement. Un homme d'un pied feroit autant d'efforts proportionnellement , & se donneroit autant de mouvement pour lever un poids d'une livre , qu'un homme de six pieds en feroit pour lever un poids de 120 livres. On croit dévoiler un grand mystère , & souvent on répète une de ces vérités qui courent les rues.

Quand on a l'objet sous les yeux , on se croit autorisé à dire : *J'en suis sûr*. Je conserve le manuscrit d'un homme qui decidoit volontiers sur les beaux arts & leurs productions , & qui disoit : *Aucun artiste au monde ne fait les combinaisons qu'il faut faire pour bien représenter un Hercule*. Pour lui il les savoit faire , ces combinaisons , & prenoit tout bonnement ses principes dans l'Hercule Farnese , ouvrage d'un artiste , & dont mille artistes , avant lui , avoient étudié les combinaisons. Ebloui de sa découverte , que vraisemblablement il avoit puisée dans les cahiers de Gérard Audran , qui étoit un artiste , il ne se doutoit pas qu'il injurioit mal-à-propos tous les artistes du monde. Cependant on m'avoit enseigné dans ma jeunesse pourquoi l'Hercule Farnese n'est pas un homme entièrement de notre espece , & j'avois

appris alors que ce qui caractérise un Apollon ne convient pas à un Hercule.

J'ai vu des hommes de différentes nations, qui sans être fils de Jupiter, sans qu'on ait employé plus de temps à les fabriquer qu'on n'en mit pour vous & pour moi, sans avoir porté de massue, sans avoir assommé des monstres, étoient pourtant faits, & pour la forme générale, & pour celle particulière des muscles, comme l'*Hercule Farnese*. Ainsi je suis certain aujourd'hui que l'instruction de ma jeunesse n'étoit pas le rêve d'une vaine métaphysique. On me disoit : Un *Hercule* à la tête petite, le cou gros & charnu, les épaules fortes & carrées, &c. non pour avoir porté sur ses épaules une pesante massue, non pour avoir assommé des monstres ; mais c'est à cette conformation qu'il dut la force qu'il lui falloit pour entreprendre ses travaux, & que l'exercice devoit augmenter sans doute. On me disoit : Si vous faites un *Hercule* à l'âge où Prodicus le suppose, lorsqu'entre la vertu & la volupté il n'avoit encore entrepris aucun de ses travaux, ne lui donnez pas des épaules & des muscles de la forme & de la proportion des hommes de son âge & de notre espèce : n'oubliez pas qu'il est fils de Jupiter, qu'il étouffa deux serpents dans son berceau, & faites prévoir les actions qui doivent l'illustrer un jour. C'est ainsi qu'on m'enseignoit à ne pas prendre absolument la cause pour l'effet ; & j'ai vu depuis, & bien vu, pendant mon séjour en Russie, que l'instruction de ma jeunesse étoit bonne.

On a aussi demandé si une statue colossale imprimera de plus fortes sensations qu'une statue de petite taille ; cela est plus raisonnable. Oui assurément, elle en imprimera de plus fortes ; l'effet sera en proportion de la cause, & de toutes les causes réunies. Le colossal & la beauté du Jupiter de Phidias ont fait dire à Quintilien : *Cujus pulchritudo adjecisse aliquid etiam recepta religioni videtur, adeo majestas operis deum aequavit.* (de Instit. Orat. l. 12, c. 10.) La majesté du dieu

de 60 pieds eût bien produit un autre effet, si le temple n'eût pas été réduit à 68 pieds de haut, sur 230 de long & 95 de large; & Quintilien se seroit encore plus fortement exprimé, attendu qu'une exagération est une foiblesse : la majesté d'un simulacre n'égale pas le Dieu suprême. Mais Jupiter pygmée dans un temple de cent toises seroit ridicule; Narcisse de soixante pieds ne le seroit pas moins, parceque l'un doit m'étonner, & l'autre ne doit que me plaire. Agrandissez le dieu, alors je veux m'élever; & s'il m'agrandit, ce n'est que pour me faire mieux sentir, par un retour sur moi-même, l'immense disproportion qu'il y a entre lui & moi. Que l'objet me parle, qu'il me dise ce qu'il doit dire; & je l'entendrai. Mais ne me mettez pas, je vous prie, vis-à-vis d'un grand mur nud, d'une grande hauteur, & d'une longueur considérable; il ne diroit rien à mon âme; j'ose croire même qu'il la rendroit stupide : mais je ne fais trop si, en fait de bêtises pour l'œil, cette muraille ne mériteroit pas la préférence sur la plus grosse pyramide de Memphis : *Regum pecuniae otiosa ac stulta ostentatio*, dit notre Plin. La force des bras & des machines avoit la plus grande part à ces sortes de merveilles du monde; supposez le monument parfaitement semblable d'ailleurs, mais beaucoup plus petit, la merveille s'évanouiroit.

(18) Page 23. Il avoit commencé, dit-on, ce colosse; mais s'étant trompé sur les dépenses, il se tua : Lachès, autre statuaire de Lindes, finit l'ouvrage. (*Voy. Sex. Empiric. advér. Matth. l. 7.*) On a tant fait de ces sortes de fables, que le suicide de Charès pourroit bien en être encore une. Si après une certaine époque de mes travaux de Pétersbourg je fusse mort à l'improviste, le conte étoit tout prêt : le bruit courut soudainement à Paris que*** venoit de me faire assassiner. Du cabaret ou du coin du feu, cela pouvoit aller figurer sur quelques pages.

(19) Page 23. On tourneroit le dos à l'ignorant qui diroit, en regardant le citoyen de M. Pigalle : *Dans cette figure on ne*

fait lequel est le plus admirable, ou du bronze, ou de la beauté du travail. Cet éloge trouve pourtant des admirateurs qui voient dans celui qui le fait un homme qui parle comme un artiste qui auroit eu son génie. Mais c'étoit peut-être la hardiesse de la fonte, & non pas la beauté du bronze, qui étoit un objet d'admiration. A la bonne heure : mais la hardiesse & la beauté de l'étude de cette même figure de cinquante pieds devoient-elles balancer la hardiesse de la fonte à des yeux connoisseurs ? Mais peut-être encore s'agit-il de ce bronze précieux qui surpassoit presque l'or en valeur, & que l'étude de la statue n'étoit que médiocre. En ce cas, il n'y avoit pas à balancer, toute l'admiration devoit être pour le bronze. Quoiqu'il en soit, Pline voue ici son admiration à tous les colosses ; & celui de Rhodes, sans doute, comme un des plus grands, fut, à ce qu'il dit, le plus admiré. Il n'eût peut-être pas été mal-à-propos de dire si c'étoit autant la beauté de la statue que son colossal qui la rendoit si admirable.

En traduisant *dubium ære mirabiliorem, an pulchritudine* ; par *ouvrage dont le bronze est une merveille, & où le travail du statuaire est inappréciable*, M. Poinfinet a fait disparaître l'infirmité de l'original. Hélas ! si nous fardons nos auteurs, comment ceux qui n'entendent pas le latin pourront-ils les juger ? Ayant entrepris de montrer Pline comme je crois qu'il est, je maintiens ici ma traduction, quoique très différente de celle de M. Poinfinet. Il dit que ce colosse posoit sur la pointe du pied ; le texte ne le dit pas. M. Brotier vient de faire l'apologie du texte ; il dit : (*ære mirabiliorem*) *Ergo non in operis tantum pulchritudine, sed & in ipsâ artis mixturâ fuit mirabilis ille Apollo Tuscanicus*. Ce n'est plus expliquer Pline : c'est dire, avec M. Poinfinet, que le bronze étoit admirable, & que le travail l'étoit aussi. Je demande si M. Brotier seroit content qu'on dit de sa note : *Dubium sententiâ mirabiliorem, an typorum pulchritudine* : il croiroit qu'on bésite

entre la beauté des caractères & la justesse du raisonnement.

M. Winckelmann dit que ce fut Spur. Carvilius qui fit jeter en fonte cet Apollon Toscan. Ne voyoit-il pas dans Plin que c'est le Jupiter que Carvilius fit exécuter ? M. Huber, traducteur scrupuleux, & qui n'est pas obligé de vérifier les passages rapportés par son auteur, lui laisse par-tout ses fausses citations, & dans la traduction, comme dans l'original, les sections de Plin sont toujours prises pour des chapitres.

(20) Page. 24. Ce passage, qui ne devoit pas être l'objet d'une note, m'en occasionne cependant une que je voudrois n'avoir pas lieu de faire. Mais quand les erreurs de nos maîtres ont un certain caractère, il faut, je crois, montrer que les instituteurs pourroient, à leur tour, avoir besoin d'avis.

On lit dans le quinzième tome de l'Encyclopédie, article statue: » Plin, l. XXXIV, c. VII, dit : qu'une figure colossale
» ayant quatre cents pieds de hauteur étoit l'ouvrage de Zé-
» nodore, qui y a voit employé dix ans de travail & des sommes
» immenses. Voici ses paroles : *Verum omnem amplitudinem*
» *statuarum ejus generis vicit etate nostrâ Zenodorus Mercurio*
» *facto in civitate Gallia Arvernus per annos decem, pedum*
» *CCCC. immani pretio* ».

L'édition de Rome porte : *In civitate Gallie Arvernus per annos X. pedum. CCCC. in magno precio*. Celle de 1514 offre cette leçon barbare : *In civitate Gallia Arvernus per annos decem. pedum sesterceis CCCC. immani pretio*. Celles qui lui sont postérieures, & que j'ai vues presque toutes, ne parlent pas des quatre cents pieds, que je sache; elles ont comme l'édition d'Hardouin : *In civitate Gallia Arvernus, per annos decem, H-S. CCCC manipretio* : une de 1524 met *immani pretio*. Le manuscrit de Pétersbourg est conforme à l'édition d'Hardouin.

Le dictionnaire de Moréri, article statue; Pancirolle, Bergier, Adriani, mettent aussi les quatre cents pieds; mais leur

méprise doit être sans conséquence, & je ne crois pas d'ailleurs qu'ils aient eu autant de raisons d'y regarder à deux fois, que si leur mission eût été d'écrire particulièrement des beaux arts vers la fin du dix-huitième siècle.

Ludovicus Demontiosus (Louis de Montjoseu) rapporte aussi, comme de Pline, cette mesure de quatre cents pieds; mais s'apercevant de la hauteur qu'auroit eue la statue, il corrige le texte, & dit en latin : » Lisons plutôt quarante que quatre cents; » parceque l'erreur auroit pu se glisser facilement, à cause de » la ressemblance du mot *quadringentorum* & *quadraginta*. » Est-ce que Pline, avant de parler de Zénodore, ne donne pas la mesure de quatre colosses de trente, quarante, soixante-dix coudées & de cinquante pieds de hauteur? Est-ce qu'il n'ajoute pas que Zénodore surpassa toutes ces mesures? Si son Mercure n'avoit eu que quarante pieds, auroit-il surpassé le colosse qui avoit, dit-on, soixante-dix coudées, cent cinq pieds?

Cet écrivain, qui veut absolument trouver son compte, s'empêtre encore de plus belle. » Il faut, dit-il, entendre que c'est » dans le simulacre de Néron que Zénodore surpassa les autres » colosses, puisque le sien avoit cent dix pieds, & que celui de » Rhodes n'avoit que soixante-dix coudées. C'est-à-dire que, quand on écrit, *Zénodore a surpassé les autres colosses par celui qu'il fit en Auvergne*, il faut entendre que c'est par celui qu'il fit à Rome. Hé bien! ce bavardage est pourtant imprimé dans le *Thesaurus græcarum antiquitatum*, lequel n'est pas, comme on voit & comme on verra, le seul trésor où se trouvent des pièces de billon. Quand *Demontiosus* auroit vu quelques éditions où les quatre cents pieds seroient marqués, en seroit-il moins un mauvais raisonneur? & ceux qui, malgré les meilleures éditions, adoptent encore cette mesure, ne s'éloignent-ils pas des principes de la saine critique? Car un colosse de bronze de quatre cents pieds de hauteur pourroit bien n'avoit

encore existé que dans nos rêves, & l'in vraisemblance doit y faire penser.

Et ce n'est plus dans notre siècle qu'on doit imprimer *quatre cents pieds*, quand on lit unanimement H-S. CCCC, *quatre cents mille sesterces*. J'aurois cru que le bon traducteur du Pinet, dont le privilege est de 1561, auroit aussi fait ce *quiproquo* : j'y regardai ; mais il est conforme à Hermolaïs, à Turnebe, à Scaliger, à Saumaïse, à Juste-Lipse, à Gélénus, à Grönovius, à Pintianus, au P. Hardouin, enfin à tout ce qu'il y a d'interpretes connus. Tout cela me rend inconcevable la méprise de M. le Chevalier de Jaucourt.

Quoi qu'il en soit, si j'avois l'ombre d'une réputation dans les lettres, il me suffiroit de traduire Pline, comme je le vois, sans m'inquiéter de ceux qui le défigurent. Mais comme on pourroit me les opposer pour m'accuser d'erreur, il faut que de temps en temps je m'appuie de ce qui peut me donner raison.

(21) Page 24. Je crois que M. de Caylus a traduit ce passage d'une manière qui lui convenoit : il avoit besoin que *similitudinem insignem* signifiât *modele*, & il a traduit le grand modele. Il semble pourtant que *très grande ressemblance* eût été plus exact.

Je traduis *Mirabamur in officina non modò ex argilla similitudinem insignem, verùm & ex parvis admodum surculis, quod primum operis instar fuit, &c.* comme je crois en voir le sens dans le latin. M. Poinssinet est d'un avis bien différent ; voici sa traduction : « Nous admirions dans l'atelier de Zénodore, » non-seulement le modele en argille singulièrement ressemblant, mais encore l'assemblage de très petites lames branchues, destinées à enchâsser ensuite les pieces de rapport, & qui, dans ce premier état, représentoient comme la nervure & le gros trait de l'ouvrage. Cette statue ainsi faite successivement, & non d'un seul jet, fit bien voir que l'art de jeter l'airain en fonte étoit perdu. »

Plinie ne dit pas non plus qu'il ait admiré l'ensemble ou la composition du modele, mais la ressemblance de Néron, autant dans ce modele que dans les *parvi furculi*, quelle que soit leur signification. Or on n'admire pas la ressemblance d'un homme dans de *très petites lames branchues*.

Je suis loin de vouloir disputer avec M. Poinfinet de l'intelligence du latin; il ne doit y avoir entre nous aucune comparaison à faire: mais je crois avoir quelques connoissances dans la pratique de la statuaire & dans celle des grandes fontes en bronze. Or j'avoue, avec toute la candeur imaginable, que je n'entends rien au françois qu'on vient de lire, & qu'au contraire le latin de Plinie me paroît fort intelligible en comparaison. Soit dit toujours en soumettant mes explications à M. Poinfinet lui-même.

(22) Page 25. Si la conjecture qui se trouve dans une description italienne étoit juste, on pourroit se faire une idée du talent qu'avoit Zénodore pour traiter les chevaux. Cet ouvrage est intitulé : *Delle antiche statue greche e romane, che nell' antisala della Libreria di San Marco e in altri luoghi pubblici di Venezia si trovano.* (Venezia, 1740. 2 vol. in fol.) Les gravures de ce recueil sont assez bonnes; elles rendent le dessein, l'ensemble & le caractère des figures qu'elles représentent, & à certaines finesses près des originaux, on peut s'y fier. Ainsi, sans s'arrêter à la description emphatique des chevaux de S. Marc, & sans faire l'examen de cette sculpture, qu'il faudroit avoir pour cela sous les yeux, & qui peut n'être pas sans mérite, on prie les artistes qui ont bien étudié un cheval (les autres ne le connoissent pas assez), & les vrais connoisseurs en chevaux & en sculpture, de regarder, au moins dans ces estampes, les têtes ignobles & les encolures de ceux-ci, qui, sans être à beaucoup près ce qu'on doit appeller de beaux chevaux, sont d'une proportion moins pesante que celui de Marc-Aurele.

En supposant toujours la différence qu'il peut y avoir entre une gravure & son original, quand on aura un peu examiné celle-ci, & qu'on aura lu ces paroles de la description, *l'excelleza del artificio nella nobile espressione delle teste*, on conclura que les dessinateurs & les graveurs, quelque habiles qu'ils aient été, ont horriblement gâté une belle chose, ou que la chose elle-même est très inférieure à la description. Mais ce qui est indépendant des gravures, ce qui appartient à l'ouvrage, c'est le pas faux & impossible des quatre chevaux. Leur jambe de derriere qui avance sous le corps est celle qui constamment dans un cheval qui marche est la plus éloignée du corps; & voilà ce qu'on prétend que nous prenions pour des merveilles, *somma bellezza, miravigliosa bellezza*; voilà ce qu'on attribue tantôt à Lysippe, tantôt à Zénodore.

(23) Page 25. Quand on a une fois comparé un artiste aux plus grands maîtres qu'il y ait jamais eu, on tombe dans une espece de ridicule, si on appuie sur de petits ouvrages de sa façon, qu'un artiste médiocre eût pu faire aussi-bien que lui. Le talent du copiste, quelque précis qu'il soit, est loin de celui de l'artiste créateur; & Pline ne paroît pas s'en douter. C'est donc une bien foible recommandation pour un grand statuaire qui a fait une belle figure de cent dix pieds de proportion (Suétone dit cent vingt), que celle d'avoir exactement copié de petits vases. *Un artiste médiocre*, dit M. de Caylus, *peut en venir à bout, satisfaire, étonner même des gens peu délicats*, & M. de Caylus a raison. En effet, ne se moqueroit-on pas aujourd'hui d'un écrivain qui diroit : *Bouchardon*, qui n'étoit inférieur à aucun de nos plus grands statuaires, a copié, à s'y méprendre, deux vases ciselés par *Germain le pere*?

(24) Page 25. Puisque Zénodore avoit fait une statue de bronze qui surpassoit la mesure de celles de cette espece,

l'art de fondre le bronze n'étoit donc pas perdu. En tout cas , il étoit retrouvé cent ans après , lorsqu'on fondit si bien la statue de Marc-Aurele ; & je ne crois pas que chez une nation qui étoit si souvent des statues à ses empereurs , l'art de fondre en bronze ait eu le temps de se perdre. Il falloit savoir & dire si la statue que Zénodore avoit faite en Auvergne étoit bien ou mal fondue , avant d'affirmer qu'on n'en savoit plus fondre. La statue de Néron , eût-elle été manquée à la fonte , n'en auroit pas été une preuve , l'autre ayant réussi. Mais toutes les deux réussirent , puisque celle de Néron fut consacrée au Soleil. Comment donc , & par quelle raison , cette statue faisoit-elle voir que l'art de fondre le bronze étoit perdu ?

Pline a laissé sur cet objet une obscurité qu'il ne nous est pas possible de dissiper par d'autres anciens auteurs. Nous aurions beau dire : *Peut-être que le colosse de Néron & le Mercure des Avernes* (je crois que des Arvernes , *Arverni* , seroit mieux) *n'auront été faits que de plaques ou de platines soudées ou clouées* ; cette conjecture ne donneroit aucun jour au récit de l'historien , & n'empêcheroit pas qu'on ne pût dire aussi par une autre conjecture : Peut-être que les colosses au-delà d'une certaine mesure se faisoient de pieces de rapport , quoique le talent de fondre de moins grandes figures ne fût pas perdu. La statue équestre de Domitien , qui avoit , dit-on , cent sept pieds de hauteur , & qui fut brisée aussitôt après sa mort , étoit-elle fondue d'un seul jet , ou bien étoit-elle de platines soudées ou clouées ? Quoi qu'il en soit , Pline est ici fort obscur , non dans les termes , mais dans l'objet , qui sans doute ne lui étoit pas assez familier pour en saisir à propos les différents rapports. C'est là , si je ne me trompe , le meilleur commentaire qu'il y ait à faire sur ce passage ; à moins que notre auteur n'ait voulu dire que Zénodore fondit si bien , qu'égalant les anciens , & faisant revivre l'art de fondre supé-

rieurement, il n'ait prouvé que ce talent avoit été perdu, & qu'il étoit retrouvé dans son ouvrage : mais Pline ne s'expliqueroit pas assez clairement.

Quoique je ne veuille pas évaluer les monnoies anciennes, je me permettrai cependant ici, & peut-être ailleurs encore, d'examiner des évaluations que d'autres ont faites. Par exemple, M. Brotier dit, tom. 6, pag. 348, que sept millions sept cents quatre-vingt-deux mille & dix livres auroient été trop dépenser pour le colosse que Zénodore fit en Auvergne; que soixante & dix-sept mille huit cents douze livres n'auroient pas suffi, mais que sept cents soixante & dix-huit mille cent vingt livres durèrent suffire. Cependant cet éditeur veut, à l'article Apelles, que quatre-vingt-treize mille trois cents soixante & quinze livres eussent été trop mesquinement payer un portrait d'Alexandre, & que le tableau fut & dut être payé un million trois cents cinquante mille livres.

Me seroit-il permis de croire que M. Brotier ignore les frais nécessaires pour produire un colosse de bronze qu'on est dix ans à faire, & qui *surpasse la hauteur de toutes les grandes figures de cette espece*? Un tel ouvrage doit assurément coûter au moins sept, ou huit fois plus qu'un portrait peint, fût-il de la main d'Apelles.

M. Brotier oublioit-il que *Zénodore n'étoit inférieur à aucun des anciens statuaires*? ou bien voudroit-il qu'un statuaire dût être moins récompensé qu'un peintre? Je crois qu'il ignore seulement les moyens dispendieux de la sculpture en bronze: s'il juge à propos de s'en faire instruire, il saura que nous autres statuaires, après avoir consacré dix, douze, & quinze années de notre vie, de nos peines, de nos études, à ces sortes de travaux, pour ne produire qu'une ou deux figures, nous n'en retirons pas plus d'argent, & peut-être moins que le peintre, qui pendant le même temps aura produit un grand nombre de tableaux.

Si Zénodore eût mis dans sa poche les 778120 livres que M. Brotier accorde pour son ouvrage, il eût gagné 77812 livres par année, & nous conviendrions qu'il n'eût pas eu à se plaindre de ceux qui l'employoient. Mais le *manipretio* du texte signifie tout ce qui fut dépensé en fabriques, ouvriers & matériaux de toutes les especes, au lieu qu'Apelles reçut, c'est-à-dire, eut pour lui seul le prix de son tableau : *Tabula pretium accepit.*

Voyez *Tabula antiquorum nummorum*, par Arbuthnot, p. 148, vous trouverez que mettant le prix de cet ouvrage à quatre cents sesterces, il les évalue à trois mille deux cents vingt-neuf livres trois sols quatre deniers sterlings, soixante & dix-sept mille sept ou huit cents de nos livres. L'évaluation de M. Poinfinet est à quatre millions de notre monnoie.

(25) Page 27. Pline suppose vraisemblablement, ce qu'il ne dit pas, que Silanion n'étoit entré dans l'atelier d'aucun statuaire, & qu'il devina par lui-même les procédés de l'art : car d'ailleurs, au milieu de la Grece & des chef-d'œuvres de l'art, au siecle d'Alexandre, il étoit environné de maîtres sans prendre particulièrement les leçons d'aucun maître. La situation d'un jeune homme qui n'a pas de maître, & qui étudie des chef-d'œuvres, est plus heureuse que celle de l'élève d'un méchant maître dont il étudie les mauvais ouvrages.

Il faut cependant avouer qu'un jeune homme qui commence sans avoir un maître particulier, a plus de difficultés à surmonter d'abord : c'est à une constance qui n'a d'autre appui qu'elle-même, c'est à un ardent amour de l'art, à la force & à la pénétration du génie, qu'il doit ses premiers succès. Les beaux ouvrages, l'étude, le naturel & la fréquentation des grands artistes deviennent ensuite autant de causes qui produisent la supériorité du talent.

(26) Page 28. On croyoit donc que le jugement des artistes étoit le plus sûr ; & quand il s'agissoit d'apprécier les productions

de leur art, on ne comptoit donc pas sur la voix du peuple. Rédigeoit qui vouloit le jugement prononcé par les artistes. Il est vrai que ceux-ci ne donnerent pas une preuve de l'opinion modeste qu'ils avoient de leur propre mérite : mais ils agirent comme tous les hommes en général. Des expériences réitérées & confirmées par la réussite ont prouvé de reste aux têtes saines, que le peintre & le statuaire sont de meilleurs juges des productions de leur art, que le public même éclairé sur d'autres matieres. *Lorsqu'il s'agit du mérite d'un tableau*, dit M. de Jaucourt, *le public n'est pas un juge aussi compétent ; que lorsqu'il s'agit du mérite des poëmes.* (Art. *tableau*, tom. 15, p. 804, Encyclopédie.) Nous ne parlons pas autrement, & nous n'en demandons pas davantage.

Il est inutile d'avertir les hommes intelligents, que le mot *artiste* doit s'entendre, non pas de celui qui fait seulement profession d'un art, mais de celui qui joint à une grande pratique toutes les connoissances nécessaires à cet art ; en un mot, qui en possède, autant qu'il est possible, la métaphysique & la théorie. Mais comme il y a beaucoup de personnes qui s'y méprennent, parcequ'elles voient que tel peintre ou tel statuaire est quelquefois plus mauvais juge que bien des gens qui ne sont pas artistes, il faut, pour la commodité de ces personnes, définir le sens du mot *artiste*. De méchants faiseurs de vers sont des poëtes de profession ; mais *Corneille*, *Racine*, *Voltaire*, le sont par excellence. Voilà le poëte ; & c'est précisément ce que signifie *artiste*, quand on dit que ses connoissances & ses jugements l'emportent dans son art sur tout ce qui n'est pas artiste. Ce qui n'empêche pas que le *poëte*, le *peintre*, le *statuaire*, ne puissent faire des fautes que chacun peut appercevoir, c'est-à-dire en proportion des connoissances qu'il a dans l'art, & du rapport qu'il fait faire du naturel avec les représentations.

Mais, dira-t-on, on trouve dans de très bons ouvrages des fautes que l'auteur n'a point vues, & que pourtant chacun peut

appercevoir. Cela est vrai dans tous les genres ; & sans cela un poëte, un orateur, un artiste, pourroit parvenir à la perfection de son genre : mais l'homme du plus grand talent n'a cependant qu'une portion de talent déterminée. On trouve aussi des hommes à qui la nature a donné le talent de bien faire, en leur refusant celui de bien juger : tel étoit, dit-on, le grand Corneille.

(27) Page 28. Voici ce que Lucien rapporte de Phidias & de son Jupiter Olympien. » Ne rougissez pas de corriger votre
» ouvrage, eût-il déjà vu le jour, puisque Phidias en fit au-
» tant. Car lorsqu'il eut achevé son Jupiter chez les Eléens,
» il se tenoit derrière une porte, d'où avant que la statue fût
» entièrement publique, il écoutoit les critiques ou les éloges.
» Les uns trouvoient le nez trop gros, d'autres le visage trop
» alongé, d'autres relevoient d'autres défauts. Après que les
» spectateurs étoient partis, Phidias s'enfermoit, corrigeoit de
» nouveau la statue, & se conformoit aux avis de la multi-
» tude ; car il pensoit que le jugement du grand nombre n'est
» pas léger : il est même nécessaire que plusieurs voient mieux
» qu'un, quand ce seroit un Phidias ». Je place ici la version
latine de Jean Benoît ; d'Ablancourt a pauvrement traduit ce
passage.

Ne te pudeat jam editam orationem retractare, quandoquidem & à Phidia sic factum fuisse dicunt, cum apud Eleos Jovem construxit. Stabat enim ille post fores, ubi primum opus expansum ostendit, unde eos qui vel reprehenderent vel laudarent quippiam exaudiebat. Caterum alius nasum ut pote crassiores, alius faciem ut pote longiores, alius aliud reprehendebat. Deinde cum discessissent spectatores, intus inclusus Phidias denud effigiem corripiebat, & ad vulgi sententiam accommodabat ; siquidem populi tam numerosi consilium non leve censebat : imò necesse est ut plus viderent multi quam unus, etsi Phidias foret. (Lucian. pro imaginib.)

Je dis ailleurs mon avis sur les conseils de la multitude, & comment l'homme qui travaille doit les écouter ou les rejeter; j'en donne même des exemples frappants de Phidias, de Zeuxis & de Polyclète : mes auteurs sont Lucien, Tzetzès, Elien; on les croira si l'on veut. Mais croirons-nous qu'étant déjà fini, le Jupiter de Phidias avoit le nez trop épais, le visage trop allongé, & plusieurs autres défauts plus ou moins choquants, & que ce furent les passants qui lui donnerent la juste proportion qui concourt à faire une tête sublime? Que devient donc l'anecdote, contée par quelques écrivains, que Phidias, interrogé comment il avoit pu atteindre à cette perfection, récita trois vers d'Homere qui peignent majestueusement le dieu? Si le fait est vrai, comment l'accorder avec le récit de Lucien? & pouvons-nous croire que l'artiste ait attendu que la statue fût achevée, pour recevoir l'inspiration du poète? ç'auroit été bien tard.

Phidias, ce statuaire si grand, si majestueux dans ses autres productions, ne l'auroit-il donc pas été sans trois vers d'Homere, en représentant le souverain des dieux? S'il m'eût rapporté ces vers, & dit, *Voilà où j'ai trouvé mon Jupiter*, j'aurois demandé au grand statuaire où il avoit trouvé sa Minerve & ses autres ouvrages. Abstraction faite de l'immortel Homere, Phidias connoissoit sa religion & ses dieux. Que le génie du poète ait soutenu celui du statuaire, qu'ils se soient rapportés, l'exemple ne seroit pas unique. Les arts tenant au même principe, concourent au même but; & nous ne devons pas croire qu'absolument, si un génie n'avoit pas paru, un autre ne seroit pas venu.

Eustathe, sur le 529^e vers de l'Iliade, liv. 1, dit aussi qu'Euphranor, selon une histoire qu'on rapporte, en peignant à Athenes les douze grands dieux, & ne sachant d'après quel original il peindroit Jupiter, fut trouver un rhéteur, & qu'ayant entendu les vers qui décrivent les cheveux du dieu parfumés d'ambrosie,

d'ambroisie, ses sourcils noirs, & ce qui suit, il dit qu'il avoit un original, s'en retourna chez lui, & peignit Jupiter.

Cette histoire *qu'on rapporte* pourroit bien être bâtie sur celle de Phidias. Soyons certains que la plupart des anciens écrivains nous ont laissé sur les arts des contes qu'on voit s'entre-détruire, si l'on y fait quelque légère attention; ceux qui nous les transmettent n'ont pu les écrire qu'en raison de leurs connoissances. Eustathe, au moins, ne prend rien sur son compte. Cè savant grammairien, qui vivoit dans le douzieme siecle, à Thessalonique, temps & lieu où l'on pouvoit renouveler les anciens contes, dit : *On rapporte une histoire, Φέγερα, ιστορία*; il ne cite aucun ancien, & nous ne connoissons le trait que par lui.

Une preuve que cette histoire n'a été forgée qu'avec le temps, c'est que sous Tibere elle n'étoit pas encore imaginée. Valere Maxime, dont l'ouvrage est un répertoire d'anciens traits vrais ou faux, rangés sous des titres, nous conte » qu'Euphranor ayant épuisé dans la figure de son Neptune toute la » force de son imagination, n'eut, malgré tous ses efforts, » donner à son Jupiter le degré de perfection qu'il s'étoit proposé ». *Lib. 8, c. 11.*

Laisant à part la ressemblance de ce conte avec la mal-adresse de Timanthe, qui, dit-on, avoit épuisé les expressions au point de n'en plus avoir à placer où il en avoit grand besoin, disons que si Euphranor avoit trop donné à Neptune, il pouvoit lui ôter un peu en faveur de Jupiter; & s'il ne vouloit rien perdre, il y avoit encore un moyen, celui de jeter un voile sur la tête de son Jupiter. Vous eussiez vu les anciens exalter ce coup de génie, & les modernes répéter l'éloge: Il a peint, auroit-on dit, l'incompréhensibilité du pere des dieux & des hommes. Ce voile eût été, je vous assure, un mystere sublime; tandis que le voile d'Agamemnon, quelques efforts qu'on ait pu faire, n'est parvenu qu'à être une invention ingénieuse. Au reste, que

ces artistes aient fait ce qu'ils ont voulu, ou ce qu'ils ont pu, il résulte, comme on vient de voir, qu'on nous a transmis bien des contes, & que nous les avons reçus pour des vérités.

(28) Page 28. Le mot *cliduchus*, qui est dans le texte, signifie *claviger*, *porte-clef*; cependant je crois qu'on peut en déterminer le sens, & traduire un *Pluton*. Ce pourroit être aussi bien un *Janus*; car on le représentoit une clef à la main gauche, & un bâton à la droite. Mais quand Pline fait mention d'une statue de Janus, il dit *Janus*, & nulle part, dans son ouvrage, on ne trouve *Pluto*, quoiqu'on en eût fait des statues, & qu'il soit vraisemblable qu'il en ait parlé. Pausanias nomme Pluton *kleidouchos*, *le porteur de clefs*, pour signifier sa puissance souveraine dans le tartare. Pline aura latinisé le mot; & s'il n'a pas dit *claviger*, ne seroit-ce pas afin d'ôter l'équivoque de Janus, ou même d'Hercule, que ce mot peut signifier aussi? Je ne vois dans aucun auteur latin le surnom de *cliduchus* donné à Pluton. Il me semble que Pline auroit dû le nommer, si c'est de lui qu'il parle. M. Winckelmann a soigneusement recherché, dans ses *Monumenti antichi inediti*, toutes les divinités à qui, chez les anciens, le nom de *cliduchus* convenoit: il n'a pas dit un mot de Pluton. Pausanias apparemment ne lui tomba pas sous la main dans cet instant. Mais il cite une pierre gravée, qui représente un Cupidon, nommé *Κλειδοῖχος* (portant des clefs). *Pierres gravées du baron de Stosch*, page 137. Il ne paroît pas que ce soit le *cliduchus* de Pline, qui nomme plusieurs fois *Cupido*. On donnoit aussi des clefs à Minerve (*Hecate triformis*) & au soleil.

M. Poinssinet a traduit le mot *cliduchus* par *porte-massue*. Il est vrai que le mot latin *claviger* signifie également un porte-clef, de *clavis*, & un porte-massue, de *clava*: mais il n'en est pas de même du mot grec *cliduchus*, parceque le mot *κλεις* ne peut signifier une massue.

(29) Page 29. *Primusque* (Phidias) *artem toreuticen ape-*

truisse atque demonst rasse meritò judicatur. Il paroît certain par ce texte , que *ars toreutice* doit signifier ici l'art de ciseler. Mais si c'est avec raison que Phidias fut regardé comme le premier qui découvrit & enseigna cet art , que deviendront les coupes qu'Anacréon fait poétiquement ciseler plus de quatre-vingts ans avant Phidias ? Voyez ses odes 17, 18 & 51. Que devient aussi la ciselure que Bathyclès avoit exécutée au trône d'Amyclée , plus de cent ans avant Phidias ? Car Bathyclès fut célèbre dans l'antiquité ; c'étoit un sculpteur dont on van to it extrêmement les ouvrages. Et ce coffre si fameux où fut renfermé Cypselus , & fait plus de trois cents ans avant Phidias , s'il est vrai que les inscriptions en fussent du poète Eumelius , que deviendra-t-il ? Il y avoit des bas-reliefs d'or ciselés ; & Pausanias , qui en fait une longue description , montre assez que l'ouvrage étoit encore regardé avec distinction cent ans environ après Pline. Pausanias écrivit son voyage de la Grece l'an 927 de Rome.

Si on vouloit interpréter *ars toreutice* , de l'art de faire des bas-reliefs en quelque métal que ce fût , les trois exemples que j'ai rapportés seroient également défavorables à Pline , puisque les ciselures dont il s'agit sont des bas-reliefs. Ainsi , quel'un ou l'autre sens soit le vrai , Pline aura cru trop légèrement que Phidias découvrit le premier la chose dont il est question. Le P. Hardouin a beau dire qu'il faut entendre que ce fut la perfection de la ciselure que Phidias découvrit & enseigna ; nous lui répondrons par les propres paroles de Pline : *Hic (Polycletus) consummasset hanc scientiam judicatur , & toreuticen sic erudisset , ut Phidias aperuisset :* » On le regarde comme ayant porté cette » science au plus haut degré , & comme ayant perfectionné la » selure , que Phidias avoit découverte ».

Que faut-il conclure des éloges de Pausanias comparés au dire de Pline ? que les anciens apprécioient quelquefois assez mal ces sortes d'ouvrages , & que Pline s'est trompé , s'il a cru que Phidias fût le premier qui ait fait connoître , soit les

bas-reliefs, soit la ciselure. M. Brotier apporte l'exemple de Michel-Ange pour dire que Phidias n'inventa pas *artem toreuticen*, mais qu'il le perfectionna, comme fit en Italie l'artiste florentin de la sculpture. Mais M. Brotier ne paroît faire aucune attention à l'*erudisse* que Pline dit peu après de Polyclète, & qu'il oppose à l'*aperuisse* qu'il attribue à Phidias. M. Poinfinet dit en note : » L'art de la ciselure existoit avant Phidias & même » étoit déjà poussé à sa perfection près d'un siècle auparavant, » comme on le peut voir chez Anacréon. Ainsi Phidias n'in- » venta pas cet art; mais il le réduisit le premier en méthode ». Conçoit-on qu'un art porté à la perfection ne soit pas, près d'un siècle après, réduit en méthode ? & peut-on séparer la méthode & la perfection d'un art ? s'agit-il ici d'une méthode écrite ? Mais nous ignorons que Phidias ait écrit. D'ailleurs, diroit-on qu'Homère n'avoit pas la méthode de la poésie épique, parce- que, long-temps après, Aristote en fit, par écrit, une méthode d'après les poèmes d'Homère ? L'art *toreutique* avoit donc dès long-temps sa méthode, & Phidias la suivit en artiste habile.

(30) Page 29. Pour que cette note ait toute la clarté possible, il faut rapporter le latin du passage qui l'occasionne : *Polycletus Sicyonius Agelada discipulus Diadumenum fecit molliter juvenem, centum talentis nobilitatum : idem & Doryphorum viriliter puerum. Fecit & quem canona artifices vocant, lineamenta artis ex eo petentes, velut à lege quadam : solusque hominum artem ipse fecisse artis opere judicatur*. Si le lecteur, qui vient de voir la traduction de ce passage, est curieux de connoître une autre manière de l'entendre, la page 824 du quatorzième tome de l'Encyclopédie lui montrera jusqu'à quel point on peut s'affranchir de la scrupuleuse exactitude : voici ce qu'il y trouvera :

» L'ouvrage qui acquit à Polyclète le plus de réputation, fut » la statue d'un doryphore, c'est-à-dire, d'un garde des rois » de Perse. Dans cette statue merveilleuse, toutes les pro-

portions du corps humain étoient si heureusement observées,
 qu'on venoit la consulter de tous les côtés comme un parfait
 modele, ce qui la fit appeller par les connoisseurs la *regle*....
 Sa statue d'un jeune homme couronné étoit si belle pour l'ex-
 pression délicate des chairs, qu'elle fut vendue cent talents,
 quatre cents soixante & dix mille livres : *Diadumenum fecit*
molliter, centum talentis nobilitatum, dit Pline. Son enfant
 tenant une lance à la main ne fut pas moins célèbre; & ses
 trois statues de trois enfants nuds jouant ensemble, que
 Titus avoit dans son cabinet, furent regardées comme trois
 chef-d'œuvres de l'art.... Cet artiste, voulant laisser à la pos-
 térité les regles de son art, se contenta de faire une statue
 qui les comprenoit toutes, & que par cette raison il appella
 la *regle* : *Fecit & quem canones* (il falloit écrire *canona*) *ar-*
tifices vocant, lineamenta artis ex eo petentes, velut à lege
quadam ».

Pour mettre de l'ordre dans mes observations sur ce passage singulier, & pour les simplifier, je me renferme dans un certain nombre de questions :

1°. Les rois de Perse étoient-ils gardés par de petits garçons, *puer* ?

2°. Si un statuaire françois avoit fait une figure d'enfant qui tint un arc, désigneroit-on bien cette figure en l'appellant un archer du guet ? En Russie l'homme qui se sert d'un arc ou d'une fleche fait-il corps avec les *Streletsi* (par corruption nous les nommons *Streletz*), cette milice que Pierre I cassa ? c'est un tireur d'arc, & voilà tout. On le nomme *Streletz*, *tireur*. Et parcequ'un enfant tenoit une pique, & que les gardes des rois de Perse étoient armés d'une pique, ce qui les faisoit appeller par les Grecs *Doryphoroi*, comme qui diroit *lanciers*, *piquiers*, *porte-lances*, s'ensuit-il que cet enfant étoit un garde des rois de Perse ? Aristodeme & Désilas avoient aussi fait des figures

armées d'une pique; mais il n'est pas dit que ce fussent des gardes du roi de Perse.

3°. Est-il permis de dire, sans exagération & sans infidélité, qu'une statue est *merveilleuse*, quand on n'en fait rien d'ailleurs, & que l'auteur que l'on cite a dit seulement que cette statue représente la vigueur, *viriliter puerum*?

4°. Toutes les proportions du corps humain peuvent-elles être observées dans la statue d'un enfant, *puer*?

5°. Est-il permis de substituer le terme vague de *connoisseurs* à celui d'*artistes*, *artifices*, que Pline dit fort distinctement? & n'est-ce pas trop étendre la liberté d'interpréter, sur-tout quand on rapporte le passage latin où ce mot est écrit?

6°. Est-ce conserver le sens d'un auteur, est-ce faire entendre ce qu'il dit, quand on attribue à une statue ce qu'il attribue à une autre?

7°. Est-il permis de dire que le jeune homme couronné étoit si beau pour l'expression délicate des chairs, qu'il fut vendu cent talents, lorsque Pline dit que ce fut ce prix de cent talents qui rendit cette figure célèbre? Et de ce que M. le Comte de Caylus a fait cette faute, est-ce une raison pour la copier, quand on a le texte sous les yeux, & qu'il dit le contraire?

8°. Est-il permis, quand on rapporte un passage latin, d'en retrancher le mot qui donne à ce passage un autre sens que celui qu'il nous plaît de lui donner? & quand Pline dit, *fecit molliter juvenem*, » Il a fait un jeune homme dans une posture » molle, d'un air efféminé », doit-on faire croire qu'il a seulement écrit *fecit molliter*, & traduire ces deux mots par, » Il a rendu l'expression délicate des chairs », c'est-à-dire leur mollesse, leur flexibilité? & doit-on à cette licence ajouter encore celle d'écrire, dit Pline, quand Pline ne le dit pas?

9°. Est-il permis , après avoir dit que Polyclète a fait un garde des rois de Perse , d'écrire quelques lignes plus bas , en parlant de cette même figure , *Son enfant tenant une lance à la main ne fut pas moins célèbre ?* Dit-on qu'une chose est plus ou moins célèbre qu'elle-même ? & n'est-ce pas là embrouiller la pensée de son auteur de maniere à n'y rien faire comprendre ? n'est-ce pas au moins lui prêter une maniere de raisonner dont ce n'est pas lui qui est responsable ?

10°. Est-il permis de dire que Polyclète ait appelé *la regle* une figure de sa façon , quand on rapporte le texte de Pline , qu'on s'appuie sur ce texte , & qu'il dit que ce furent les autres artistes qui donnerent ce nom à la statue , *quem canona artifices vocant ?*

11°. Est-il permis d'écrire le fait dont il est question , de maniere que le lecteur ne puisse voir si c'est un garde des rois de Perse , ou un enfant tenant une lance à *la main* , ou une autre figure qui fut appelée *la regle* , sur-tout quand Pline dit que ce fut la troisième statue de Polyclète , dont il parle , qui devint cette *regle* ?

12°. Enfin est-il permis à la rigueur de dire , *trois statues de trois enfants* , quand Pline dit , » deux enfants » , *duosque pueros* ? Et ne seroit-il pas un peu difficile de faire , par exemple , trois statues de deux enfants ?

Quant à Pline , qui nous dit que Polyclète a créé ou fait l'art par un ouvrage de l'art , où qu'il en a compris tous les préceptes dans un seul ouvrage , il ne dit là que des mots , & ne paroît pas en comprendre le sens. Une figure assez correcte pour servir de *regle* n'en peut servir que pour les figures de son sexe , de son caractère & de son âge. Jamais une figure ne servira de *regle* commune pour faire un Priam , un Pâris , un Hercule , un Apollon , un Cupidon , un Faune. Mais si Pline eût parlé de l'art avec moins de légèreté , il eût perdu une idée ingénieuse , un heureux tour d'expressions : il n'eût

pas dit : *Solusque hominum artem ipse fecisse artis opere judicatur.*

Voici comment on nous dit , tom. 14, pag. 25 , de l'Encyclopédie , que cette statue fut faite , & comment elle parvint à être appelée *la regle*. *Polyclete se servit pour cela de plusieurs modeles naturels*, (Qui vous l'a dit ? Bouchardon ne se servit que d'un seul & beau modele pour faire son très bel amour ; il n'en eut qu'un non plus pour le cheval de Louis XV.) & *après avoir fini son ouvrage dans la dernière perfection*, (De ce qu'une figure seroit d'une proportion exacte, il n'en résulteroit pas encore qu'elle fût dans la dernière perfection.) *il fut examiné par les habiles gens avec tant d'exactitude , & admiré avec tant d'éloges , que cette statue fut d'un commun consentement appelée la regle.* (Il falloit dire , pour ôter toute équivoque , si ces habiles gens étoient des artistes ; il falloit aussi ne pas dire ailleurs que ce fut Polyclete lui-même qui appella sa statue *la regle*.) *Elle servit en effet de regle à tous les sculpteurs qui suivirent Polyclete.* (Pourquoi affecter de nommer les sculpteurs , lorsqu'il s'agit de suivre , & pourquoi employer les termes vagues d'*habiles gens* , lorsqu'il s'agit de décider ? Croyez-vous d'ailleurs que cette *regle* n'en fut pas une aussi pour les peintres ?)

(31) Page 30. Si les figures de Polyclete étoient quarrées (selon le témoignage de Varron que Pline ne contredit pas , & auquel même il paroît adhérer, elles étoient d'une proportion médiocre, un peu pesantes, charnues & sans élégance), quelle étoit donc cette belle proportion, cette *regle* de l'art qu'il avoit faite , & que les autres artistes étudioient tant ? Polyclete apparemment n'auroit pas fait l'Apollon Pythien. Il semble que l'art n'a pas atteint sa perfection , quand on prend pour *regle* l'ouvrage d'un artiste encore éloigné de la perfection , sur-tout dans la partie pour laquelle on étudie cet ouvrage. Je fais que Celse a dit : *Corpus autem habiliissimum quadratum est , neque gracile ,*

neque obesum : nam longa statura , ut in juventâ decora est , sic maturâ senectute conficitur. Gracile corpus infirmum ; obesum hebes est. Passage que je trouve dans le *Thesaurus linguae latinae* de Gesner ; car je ne connois pas l'ouvrage de Celse. Quoi qu'il en soit de la préférence qu'il donne aux tailles quarrées sur les tailles maigres , son avis , très bon à des égards , n'a rien à démêler avec Pline , qui , appuyé de Varron , reproche à Polyclète que ses figures sont quarrées , & qu'elles se ressembloient presque toutes : *Quadrata tamen ea esse tradit Varro , & penè ad unum exemplum.* Cette petite phrase n'est point un éloge. M. Brotier transcrit aussi le même passage de Celse , pour dire que les tailles quarrées plaisoient dans l'âge de la force & de la virilité , autant que l'élégance dans la jeunesse. Varron , en reprochant les premières à Polyclète , ne savoit peut-être ce qu'il disoit.

M. Poinfinet avertit qu'il faut bien se garder d'entendre des statues aussi larges que hautes , ou presque cubiques , comme les simulacres informes des Egyptiens , &c. Il ajoute que la magie , le grand artifice d'une statue , c'est que le fort ait l'air d'être soutenu par le foible , comme dans l'homme & la plupart des animaux. . . Où sont les statues dont les jambes soient plus fortes que le corps ? Où voit-on des simulacres égyptiens presque cubiques ? Si le traducteur d'un ouvrage sur l'art n'a pas la connoissance de l'art , rien ne l'oblige à écrire en notes sur une matiere qu'il n'entend pas.

Pline auroit pu dire de quelle matiere étoient les statues que Polyclète imagina de faire porter *sur une seule jambe*. Si elles étoient de bronze , comme on le doit penser , puisque le 34^e livre traite de ces sortes d'ouvrages , l'armature & le bronze même les soutenoient : de marbre , il eût fallu , comme aujourd'hui , un tronc d'arbre ou un équivalent. Cependant les curieux de l'histoire de l'art doivent savoir gré à Pline d'avoir conservé une date qui est peut-être sûre. L'artiste , sans mépriser

cette histoire, s'attache aux objets de développement, & à ce qui tend à lui faire produire de bons ouvrages ; il a aussi en vue ce qui peut augmenter les vraies connoissances & rectifier les travers prétendus savants dont nous sommes inondés.

Les différents Polyclètes, car il y en eut, je crois, deux ou trois, sont rassemblés dans le *pictura veterum* de Junius ; & si l'abbé Gédoyen eût consulté cet ouvrage avec attention, il n'auroit pas dit dans une note de son Pausanias françois : « L'autre (*Polyclete*) fut élève de Naucydès, qui vivoit en la 95^e olympiade. Junius n'a pas compris ce dernier dans son catalogue. » (Page 15, tome 2.) Cependant, à la page 131 de ce catalogue, édition de 1694, on lit : *Naucydis discipulus fuit Polycletus Argivus, diversus ab illo Polycleteo qui fecit signum Junonis*. J'ai tant vu que l'inattention produit des bévues, j'en ai tant fait aussi, que si je me détermine à paroître encore, ce n'est qu'avec la croyance que si je ressemble quelquefois à beaucoup d'habiles gens par leur côté foible, on voudra bien se souvenir que je ne suis qu'artiste.

S'il y avoit à faire un reproche de l'espece qu'on vient de voir au catalogue de Junius, ce seroit de n'y pas trouver les noms d'*Agasias*, auteur du gladiateur, de *Glycon*, auteur de l'Hercule Farnese, & quelques noms encore, quoiqu'il y ait celui d'*Apollonios Nestoros*, auteur du torse antique. Ce nom, ainsi que les deux autres, n'étant écrits non plus que sur l'ouvrage, & ne se trouvant dans aucun auteur ancien, ne devoient pas avoir un privilege exclusif.

M. Sulzer dit dans sa *Théorie des beaux arts*, que la statue de l'Apollon & du gladiateur sont des ouvrages du second ordre. Ils sont du premier, ou jamais statue n'en fut. On cite ce faux jugement, article *antiques*, dans le supplément à l'Encyclopédie.

(32) Page 30. Les raisons sur lesquelles on appuyoit les éloges prodigués à cette vache, ne sont pas une preuve du grand

sens de les juges ; & l'inattention des modernes à examiner la valeur de ces mêmes éloges n'est guere plus recommandable. On n'avoit que ces deux ou trois questions à se faire : Les veaux, les taureaux & les autres bêtes qui venoient se tromper à cette représentation , étoient-ils connoisseurs ? pouvoient-ils en apercevoir les beautés ? Un mauvais pigeon de plâtre qui en attire d'autres au colombier , est-il un pigeon bien sculpté ? Un chien qui court après une peau de lapin empaillée , court-il après un lapin d'une forme bien naturelle ? Voilà quelques unes des questions qu'il falloit se faire avant d'admirer , parce que d'autres avoient admiré.

Un chien grossièrement peint sur une planche découpée & placée avantageusement , pourra tromper d'autres chiens ; montrerez à ces mêmes chiens qui s'y seront laissés tromper un très beau tableau où des chiens & des chiennes soient bien groupés ; ils ne les distingueront pas : si vous faites la même épreuve en sculpture de ronde-bosse , vous obtiendrez la même réussite. Mais faites approcher quelques bêtes que ce soit du plus beau bas-relief , elles y verront un corps quelconque , & ne le discernent pas ; si ce bas-relief représentoit des chiens , vous pourriez voir vos chiens , prétendus connoisseurs , pisser dessus avec aussi peu de façon que s'ils pissoient contre un mur.

Cela veut-il dire que la vache de Myron fut un mauvais ouvrage ? Non : mais cela dit que si elle eût été exécutée en bas-relief , les veaux ne seroient pas venus pour la tetter , & les taureaux pour la caresser. Cela dit qu'on n'eût pas écrit tant de folies en beaux petits vers grecs , si l'on eût réfléchi davantage. Cela dit aussi & le prouve , que la foule des modernes reçoit sans attention les contes absurdes que la foule des anciens leur débite. Lancelot de Pérouse n'est pas resté dans cette foule quand il a dit : *Gli animali non si rissentono al coito solamente per la vista , ma per lo moto , per l'odore , per la voce ; farfaloneggi quanto vuole Plinio e chi che sia , &c.*

On a oublié de nous dire où & comment cette vache étoit placée. Etoit-elle sur la terre au milieu d'un champ, comme l'Hercule qui étoit, dit Pline, posé par terre, sans honneur, *inhonorus*, devant le portique des nations ? Il n'est guere croyable qu'un aussi rare chef-d'œuvre n'ait pas eu au moins un piédestal ; & s'il en avoit un, comment les veaux venoient-ils pour y tetter, & les taureaux à une autre fin ? C'est-là, au reste, une discussion trop oiseuse, pour que je veuille ajouter un volume à *Chrysofôme Mathanasius*.

Cependant, pour ne pas rester en chemin sur une preuve déjà fort avancée, ne négligeons pas une exemple remarquable dans l'antiquité, mais dont on fait peu d'usage. Pausanias raconte vers la fin de son cinquieme livre, qu'une statue de cheval, posée sans doute par terre dans l'Altis, produisoit des effets surprenants sur les chevaux entiers qui passaient auprès : ce n'étoit qu'à grands coups de fouet qu'on parvenoit à leur faire quitter la partie, quoique leurs pieds glissassent sur le bronze. Ceux qui contoient ces tentatives amoureuses à Pausanias lui disoient que les étalons n'étoient attirés que par la vertu de l'hippomanes *infusé* dans le bronze, ce qui les rendoit plus furieux que si c'eût été la plus belle cavale vivante.

L'expérience ayant fait disparoître les prétendues vertus que les anciens attribuoient à l'hippomanes, il résulte seulement de cette histoire, ou de ce conte, que, dans une des parties les plus chaudes de la Grece, des chevaux entiers ont vu la figure de leur semblable, se sont échappés, & ont voulu faire l'usage où les pouffoit l'ardeur de leur tempérament, & qu'un *médiocre* cheval de bronze, qui d'ailleurs avoit la queue coupée, ne devoit pas à sa beauté particuliere la vivacité de ces caresses, mais seulement à sa configuration plus ou moins ressemblante au naturel. Quand les poètes ont feint Pasiphaé placée dans une vache de bois de la façon de Dédale, & recevant les attaques d'un taureau, ils ne supposoient pas que ce

très ancien & très médiocre statuaire eût fait un chef-d'œuvre ; ils ne supposoient de chef-d'œuvre que dans la monstrueuse fureur des combattants. De même l'orgasme seul des galants effrénés qui failloient ce bronze de l'Altis, le leur faisoit prendre pour une cavale. On fait que des mâles & des femelles de plus d'une espece éteignent quelquefois leurs feux avec moins de vraisemblance.

Mais supposons que cette histoire & tant d'autres pareilles, dont nous n'avons la relation par aucun témoin oculaire, soit vraie ; supposons aussi qu'elle soit fautive : il résultera toujours que si Pausanias, qui la croyoit peut-être, eût connu le bronze en fusion, il n'auroit pas imaginé que l'hippomanes conservât sa vertu dans le feu de nos fourneaux. Pline a fait une cavale de ce cheval, *effigiem equæ* ; mais il n'a pas manqué de croire aussi que l'hippomanes conservoit la force de son venin, en le mêlant avec le bronze en fusion (l. 18, c. 11). On contoit mille sornettes à ces savants, & ils avoient plutôt fait de les écrire que de les vérifier. Encore un coup, ce cheval, ou cette jument, étoit donc aussi sur la terre, sans socle, ni base ? Comme on nous fait des contes !

M. Poinfinet met dans sa traduction *des bœufs, des taureaux, des vaches, des génisses*. On ne lit dans le texte que le mot *bucula*, qu'on pourroit traduire par *génisse*, si la vache de Myron n'étoit pas consacrée dans notre langue.

(33) Page 31. Voilà aussi Myron rapetissé. Il est plus exact que Polyclète ; il observe mieux que lui les proportions ; il est plus varié, plus harmonieux, c'est-à-dire qu'il est supérieur, à quantité d'égards, à celui qui *a fait l'art, artem fecisse*. Cependant cette supériorité se réduit ici à des éloges de poètes sur la vache, sur le tombeau d'une cigale & sur celui d'une sauterelle. Ses autres ouvrages ne sont que comptés, Il avoit pourtant fait un Bacchus qui passoit, dit-on, pour son plus bel ouvrage après son Erechthée : Pline, sans doute, n'en savoit

rien. Quel artiste voudroit être ainsi loué ? Qu'eût dit Carle Vanloo , si on eût imprimé dans un beau livre le nombre de ses ouvrages , qu'on eût supprimé les deux meilleurs , & qu'on eût chanté par de jolis vers une petite fleche en raccourci qu'un amour sembloit tirer sur le spectateur de quelque côté qu'il regardât le tableau ; babiole que la populace admiroit dans un de nos salons ? Vanloo eût dit à l'écrivain : » Parlez de mes plus beaux ouvrages , & laissez là cette » amufette d'enfant ; ne voyez-vous pas que c'est la cigale & la » sauterelle de Myron ? Bouchardon , avant moi , s'étoit amusé » de cette idée , & Madame du Ronferet en avoit fait une petite eau forte d'après le petit dessein de Bouchardon ».

Si , comme M. Poinfinet le traduit , il n'étoit question que du *simulacre d'une cigale & de celui d'une sauterelle* , cette poëtesse Erinna , qui les chanta en vers , avoit du loisir de reste.

Enfin , par une suite d'inconséquences , Pline nous dit que Myron , plus habile que le statuaire *qui avoit fait l'art* , ne mettoit point d'expression dans ses ouvrages , & qu'à certains égards il n'étoit pas sorti de *la grossiere antiquité*. Quelque beaux que soient les petits vers qui ont été faits sur la vache de Myron , cet artiste ne paroît point ici un fort habile homme. C'étoit pourtant l'endroit où Pline devoit en parler plus avantageusement ; les éloges vagues qu'il lui donne ailleurs chemin faisant , n'ont pas , à beaucoup près , la force qu'ils auroient eue ici.

Quand des savants écrivoient que la belle tête de Jupiter placée dans les jardins de Versailles est de Myron , faisoient-ils attention au jugement de Pline , qui dit sans détour , que *Myron n'a point traité les cheveux d'une maniere plus recherchée , plus correcte , que la grossiere antiquité* ? La tête de ce Jupiter exprime supérieurement la sérénité sublime du père des dieux & des hommes. Les formes de cette tête sont simples , les traits grands & fins : j'avoue que si je me suis fait une idée

du Jupiter Olympien de Phidias , je la dois à cette tête sublime. Ses cheveux & sa barbe sont travaillés avec une légèreté singulière, & rien n'y sent *la grossière antiquité*.

Si Pline a raison , cette tête n'est certainement point de Myron ; & si elle en est , Pline a compilé de cet ancien statuaire le jugement le plus faux & le plus défavorable. C'est un plaisir de voir comment le Pere Montfaucon s'évertue, dans le 11^e tome de l'*Antiquité expliquée* , à prouver que ce Jupiter est de Myron , & comment il esquive le jugement de Pline sur la manière dont Myron traitoit les cheveux. Quoi qu'il en soit , si ce Jupiter sublime est de Myron , les anciens donneurs d'éloges auront préféré la vache au maître du tonnerre. Mais les Athéniens étoient les *François* de la Grece , & devoient faire autant de jolis vers sur une vache que nous en avons faits sur la chatte en sculpture de Madame de Lesdiguières.

Voici encore une question : Ai-je bien ou mal traduit le texte ? Ma note est-elle ou non tirée *ex visceribus rei* ? Si ces devoirs sont mal remplis, j'ai deux torts : celui d'ignorant traducteur , & celui de mauvais observateur. Mais si , par hasard , je m'en suis passablement acquitté , je vous prie de voir à quoi sont exposés les pauvres gens qui pensent. Voici la douleur que m'a valuée cette note , de la part de M. Brotier , à la page 350, tome 6 de son édition de Pline. » M. Falconer » brouille toutes ces choses , les trouble & les corrompt ; » qu'il fût averti une fois qu'il a fait contre ces livres » de Pline une critique très injuste & indigne d'un artiste. » J'ai donné le latin en finissant la préface de ces notes ; j'en place ici le sens. Si je n'ai pas fait le mal que M. Brotier me reproche , il semble que j'aurai rempli le desir de l'artiste , ou du moins que je l'aurai voulu.

(34) Page 32. La science de Myron & de Polyclète n'alloit donc pas jusqu'à exprimer les attaches des muscles & les

veines ; car si Pline entend bien ce qu'il dit ici , c'est ainsi qu'il faut traduire *nervos* & *venas* , attendu que le statuaire ne représente point les nerfs proprement dits ; mais dans des cas particuliers , comme seroit un Hercule , un athlete , il articule la partie des tendons qui est apparente. Il faut croire que Pline l'entendoit ainsi , & que si le mot *tendo* ne se trouve point dans son ouvrage , quoique Celse , qu'il copie en plusieurs endroits , l'ait employé , c'est qu'au temps de Pline le terme *nerf* pouvoit encore être commun aux nerfs , aux ligaments & aux tendons ; du moins l'étoit-il du temps d'Hérophile , plus de 300 ans avant Pline , & Pline a copié & cité ce célèbre médecin. On fait la lenteur des progrès de l'anatomie depuis le médecin de Chalcédoine jusqu'à Pline , & le chemin qu'ils ont fait depuis lui jusqu'à nos jours.

Quoi qu'il en soit , je demande ce qu'étoient donc l'Hercule de Polyclète , celui de Myron & ses athletes , où les tendons , les attaches , les insertions , la force des muscles , n'étoient pas exprimés ; ou bien est-ce Plinè qui , n'entendant pas assez la matiere qu'il traite , y a jetté cette obscure équivoque ? L'origine de la sculpture se perd dans les siècles ; mais ses progrès ont été d'une lenteur inconcevable , puisque Pythagore , dans la 87^e olympiade , fut le premier qui exprima les veines & ce qui caractérise la force des muscles ; c'est-à-dire , qui le copia , le marqua , le fit paroître , le représenta dans ses figures : *exprimere* ne signifie que cela quand il n'est pas joint à un adverbe ; & l'adverbe comparatif qui suit ne doit se rapporter qu'à *capillumque*. Faites attention que Pline vient de dire que Myron traitoit encore fort grossièrement les cheveux , & qu'il dit ensuite que Pythagore les traitoit avec plus de soin , plus d'art ; & vous trouverez son raisonnement bien suivi , sauf à savoir s'il a bien jugé.

Pour mieux entendre tout ceci , donnons le latin : *Hic primus nervos & venas expressit , capillumque diligentius. Si diligentius*

ligeriùs ne doit pas se rapporter à *nervos* & *venas*, mais seulement à *capillum*, ma traduction & mon observation peuvent subsister. Observons bien que Pline dit en parlant de Myron : » Il n'a point exprimé les passions ; il n'a point traité les cheveux & les poils des parties naturelles d'une manière plus recherchée, plus correcte, que la grossière antiquité ». *Animi sensus non expressisse, capillum quoque & pubem non emendatiùs fecisse, quàm rudis antiquitas instituisse*. On voit que le *capillum quoque* de ce passage ne se rapporte pas à ce qui le précède. Il paroît clair aussi que le *capillumque* du second ne se rapporte pas davantage à *nervos* & *venas*. Ce sont deux propositions particulières, & qui, chacune dans leur sujet, sont parfaitement semblables : le verbe est sous-entendu à la seconde. Quant aux veines, on sait bien qu'on peut faire de belles statues sans qu'elles y paroissent : plusieurs figures antiques en font la preuve, c'est-à-dire celles dont le sujet n'en exige pas. Mais comme la remarque de Pline n'est ni particulière ni conditionnelle, & qu'il dit, en généralisant sa proposition, que Pythagore le Léontin fut le premier qui exprima les tendons & les veines, il s'ensuit qu'avant lui on ne les exprimait pas : donc on rendoit mal les sujets où ils devoient être exprimés.

Je ne crois pas que M. Poinfinet ait bien entendu ce passage, en ce qu'il voit dans le *Libyen* un homme fait, &, dans les trois figures qu'il fait suivre, trois enfants. Je ne puis voir dans le texte que trois statues, y compris *Libyn puerum*, après lequel mot *Libyn*, je ne prends pas la liberté d'admettre les deux points qu'y veut & qu'y met M. Poinfinet.

Je croirois que M. de Jaucourt a fait, au mot *Myron*, deux fautes capitales en quatre paroles. Il dit : *Myron, Athénien, disciple de Polyclete*. Pline dit cependant, en parlant de ces deux statuaires : » Ils étoient élèves du même maître », *condiscipuli*. Il dit aussi : » Polyclete, Sicyonien, étoit élève d'Agélade ».

Polycletus Sicyonius, Agelada discipulus... » Myron, né à
 » Eleuthere, fut élève d'Agélade ». *Myronem Eleutheris na-*
tum, & ipsum Agelada discipulum.

Notre littérateur a-t-il donc pensé que Pline est ici en défaut, & qu'il y est deux fois ? car on ne se méprend pas sur un texte aussi clair. On ne lit pas *Polycletis* quand on voit *Agelada*, ni *Atheniensis*, quand on voit *Eleutheris*. Je fais bien que Pausanias appelle *Athéniens* les habitants du bourg d'Eleuthere, parcequ'ils se donnerent aux Athéniens. Mais dans notre style, je crois que cela n'est pas clair : quand nous disons *un Parisien*, nous voulons qu'on entende un homme né à Paris ; & quand nous écrivons *un Athénien*, on entend nécessairement un homme né à Athenes.

Deux articles après celui de Myron, M. de Jaucourt dit que Polyclète fut élève d'Onatus ; s'il a eu de bonnes raisons pour ne pas croire Pline, il ne les a pas dites. Nous trouvons dans Pausanias un autre Polyclète, élève de Naucydès ; mais il étoit d'Argos.

S'il s'agissoit d'une production de génie, d'un ouvrage de pure imagination, où l'ame emportée ne connoît plus ce qui l'environne, on pardonneroit des fautes même plus graves en faveur du chef-d'œuvre où elles se rencontreroient. Mais dans l'Encyclopédie, où il n'est question que d'arranger des traits pris çà & là, un lecteur exige que vous soyez exact. Il est en droit de vous dire : » Soyez fidele, soyez clair : si je suis savant, crai-
 » gnez que je ne rie de vos fautes ; & si je suis ignorant, vous
 » ne devez pas m'égarer ».

(35) Page 32. M. de Jaucourt n'a pas apporté assez d'attention au texte de Pline, qui fait ici mention de trois Pythagores : celui de Rhégium, *Rheginus* ; celui de Léontium, *Leontinus* ; & celui de Samos, *Samius*. De là est venu qu'il a créé un statuaire qu'il nomme *Leontius* (page 821, tome 14 de l'Encyclopédie). Nous verrons ailleurs qu'une semblable inad-

vertence lui a fait produire un peintre qu'il appelle *Démon*. C'étoit bien assez que du Pinet eût fait ces deux fautes ; un habile homme ne devoit pas les répéter : à la bonne heure si c'étoit un artiste. Il est vrai que dans plusieurs éditions on trouve *Leontius* ; mais il faut se conformer aux meilleures, qui portent *Leontinus* : les notes du P. Hardouin sur ce passage suffiroient pour se déterminer.

(36) Page 34. M. de Caylus a pris cela pour un grand trait de connoisseur ; il auroit pu voir que c'est uniquement un récit d'historien. Pline ne dit pas que c'est lui qui trouve cette figure plus précieuse depuis qu'elle est dédorée : il dit : » On la trouve » plus précieuse telle qu'elle est ». *Pretiosiorque talis existimatur*. Puisqu'il fait mention de cette augmentation de valeur, il doit en rapporter la cause, & il n'y manque pas, en disant que la dorure avoit fait perdre les finesses du travail : c'est l'opinion publique que Pline rapporte ici, comme dans plusieurs autres endroits ; il semble que chacun en peut dire autant sans être connoisseur.

(37) Page 34. J'ai conservé dans la traduction la terminaison grecque du mot *symmetria*, pour qu'on n'en confondît pas ici le sens avec celui que l'usage a donné au mot *symmétrie* dans notre langue. Une composition dont les parties seroient symétriques, une figure dont les membres seroient symétriquement posés, seroient loin d'être regardées comme de nouvelles perfections de l'art. Il faut entendre ici, par le mot *symmétrie*, ce que nous appellons *proportion*. » La symmétrie ou » proportion du corps humain, dit Vitruve, est formée de » l'accord du bras, du pied, de la main, du doigt, & de toutes » les autres parties entre elles ». *In hominis corpore, à cubito, pede, palma, caterisque partibus, symmetros est*. Lib. 1, c. 2.

Est-il vrai, comme l'assure Pline, que l'idée exprimée en grec par le mot *symmetria* n'a pas de nom en latin, *non habet nomen symmetria*, lorsque lui-même emploie ailleurs le mot

proportio dans la même acception que *symmetria*? Ne condamne-t-il pas lui-même son assertion, en employant indifféremment ces deux mots comme synonymes?

Loin d'avoir peine à trouver des expressions qui offrent le même sens. que *symmetria*, il semble que l'on ne soit embarrassé que du choix. Je ne m'arrête pas aux périphrases par lesquelles Cicéron exprime la même idée, *convenientia partium*, *apta compositio membrorum*. Je ne parle pas non plus du mot *commodulatio* employé par Vitruve, & qui signifie *l'accord des parties à une même mesure*, parcequ'il étoit peut-être consacré à la musique & à l'architecture, comme celui de *module* l'est dans notre langue au second de ces arts. Mais Pline le neveu donne aux mots *congruentia*, *aqualitas*, le même sens dans lequel son oncle employoit le mot *symmetria*. Les adjectifs formés de ces mots se trouvent avec la même signification dans Suétone : *Latus fuit ab humeris & pectore; ceteris quoque membris, usque ad imos pedes, aqualis & congruens.* (In Tiberio).

Mais, comme l'observe le P. Hardouin, il est sur-tout un mot latin qui, dans sa formation & dans sa signification, répond exactement au mot *symmetria* : c'est *commensus*. Comme le substantif *symmetria* est formé du verbe *συμμετρέειν*, le substantif *commensus* est formé du verbe *commetiri*. Ces deux verbes signifient également *mesurer avec, se servir d'une mesure commune, employer une partie pour prendre la mesure du tout*. *Symmetria* dans Pline, *proportion* dans notre langue, signifient-ils autre chose que *l'accord avec une mesure commune, que le rapport des différentes parties mesurées entre elles*, comme l'exprime si bien le mot *commensus*? Le verbe *commetiri*, qui se trouve dans Cicéron, étoit en usage dès le temps de Plaute; & le substantif *commensus*, qui en est formé, & dont il s'agit ici, est employé plusieurs fois par Vitruve sous l'empire d'Auguste, dans le siècle où l'on place la splendeur de la langue latine.

Les expressions correspondantes au mot *symmetria* n'ont pas

échappé aux plus savants lexicographes. Ouvrez le *Theſaurus græcæ linguæ* de Robertſon, vous trouverez Συμμετρία, *commenſus, apta compoſitio membrorum, modus, proportio*. Conſultez le *Theſaurus latinæ linguæ* de Geſſner; vous lirez ΣΥΜΜΕΤΡΙΑ, *commenſuratio, commenſus Latinis dicitur, & convenientia membrorum, ſeu proportio*.

(38) Page 34. Si les prédéceſſeurs de Lyſippe, en faiſant leurs ſtatues quarrées, c'eſt-à-dire courtes, faiſoient » les hommes tels qu'ils étoient », *quales eſſent homines*, il en réſulteroit que dans la Grece les hommes reſſembloient, pour la plupart, à Veſpaſien, *vir ſtaturæ quadratæ*, & qu'il n'y en avoit pas qui fuſſent de ſtature élégante, ce qui n'eſt pas facile à croire : il en réſulteroit encore que Lyſippe n'auroit pas parlé en artiſte éclairé. Au lieu de ce qu'on lui fait dire ici, il a dû penſer & dire que ſes prédéceſſeurs copioient ſans choix, ſans principes, la nature commune & telle qu'ils la voyoient dans le premier individu qu'ils rencontroient; que pour lui, il faiſoit des hommes de la forme & de la proportion la plus noble, la plus élégante, & tels que le naturel les offre dans les tailles avantageuſes.

Cette maniere de figures quarrées, pratiquée avant Lyſippe, paroîtroit revenir, en quelque ſorte, à celle qu'introduiſit le Brun dans notre école, & qui fut long-temps ſuivie par une foule de nos artiſtes. Prenant à gauche l'antique, Michel-Ange, le Carrache & le Brun lui-même, ils diſoient aux élèves: Quand vous copiez la nature, ne faites pas ce que vous voyez; ſouvenez-vous de l'Hercule & du Laocoon; faites de gros muſcles aux bras, de gros mollets quarrés aux jambes, des mamelles bien cernées, bien découpées, les dentelés bien prononcés, bien arrondis. (Nous exceptons Puget & le Sueur, qui malheureuſement ne firent pas ſecte.) François le Moine, Carle Vanloo, Bouchardon, parurent. Alors on a dit: Commencez par bien voir les beautés & les vérités du naturel, & par

les rendre avec grace ; rectifiez ensuite ses défauts par l'étude des grands maîtres & les principes sublimes du plus bel antique. L'art se monta si bien sur ce système vrai , qu'il ne fut plus permis de faire de belles figures de pratique , & que celui qui s'en aviserait seroit sifflé.

Sifflerons-nous donc le Brun & les habiles gens de son école ? Non : mais nous distinguerons cette pratique fautive & maniérée , & nous ne balancerons pas à la blâmer , quelque recommandables que soient d'ailleurs les ouvrages où elle se trouve , parceque les objets d'imitation qui ne ressemblent pas à la belle nature sont blâmables.

Mais ce n'est pas précisément des formes particulières ni du caractère du dessin qu'il est question dans le passage que j'examine , & je n'ai fait cette légère excursion sur notre ancienne école , que pour mieux marquer ma reconnaissance aux maîtres qui nous ont le plus éclairés dans une partie si essentielle à l'art. Il ne s'agit dans le passage de Plin , que de têtes plus petites , de corps plus légers , moins charnus , & de figures qui paroissent plus longues que celles des prédécesseurs de Lyssippe ; ce n'est pas précisément le contraire des muscles quarrés , mais ce l'est des tailles quarrées & communes. Le mérite principal de Lyssippe fut donc d'avoir su franchir l'imitation servile de la nature commune , d'avoir développé dans ses statues ce qui plaît tant , ce qui remue l'ame sans répugner aux vérités naturelles , ce qui , en paroissant s'éloigner de la scrupuleuse exactitude , ne se rapproche que davantage de la vérité & de la beauté du premier ordre.

(39) Page 35. Je suis sûr que Plin ne s'imaginait pas que des hommes qui savent lire , écrire & raisonner , voudroient le faire passer contre son témoignage propre , contre son aveu même , pour ne devoir qu'à lui ce que nous lisons d'exact dans ce qu'il dit de la peinture & de la sculpture. Quand un écrivain expose des faits , des vues , des jugements sur quelque art que

ce soit, & qu'il déclare avec candeur que *ce qu'il rapporte est puisé dans les écrits des artistes*, il semble qu'il ne faut qu'ouvrir les yeux. Nous verrons pourtant dans la suite de ces notes, jusqu'à quel point on a voulu les fermer à ceux qui ne lisent pas Pline dans sa langue, & même (ce qui est plus hardi , plus singulier) à ceux qui peuvent le lire & l'entendre.

M. Poinfinet fait disparaître , dans sa traduction , le mot *artifices* de la place où il doit être , & le forge pour le mettre où Pline assurément ne devoit pas le placer. Cette parcelle de la traduction de M. Poinfinet est assez particuliere pour la joindre au texte de Pline. *Artifices qui compositis voluminibus condidere hac , miris laudibus celebrant & Telephanem Phœceum , ignotum aliàs , quoniam in Theffalia habitaverit , ubi latuerint opera ejus : alioqui suffragiis ipsorum æquatur Polycleto , Myroni , Pythagoræ , &c.* Voyez si ce latin aisé correspond bien exactement à la traduction que voici : » Ceux qui ont écrit sur » lavie & les ouvrages des grands artistes , couvrent de louanges » Téléphane de Phocée , inconnu d'ailleurs , parcequ'il habitoit » en Theffalie , où ses ouvrages sont demeurés cachés. Du reste , » ces écrivains ne craignent point de l'égalier à Polyclète , à » Myron & à Pythagore ». Si c'étoit un crime aux artistes qui ont écrit de l'art , d'en avoir écrit , encore faudroit-il en user comme Pline , & le dire , attendu qu'il ne faut jamais défigurer l'histoire , pas même celle de l'art.

(40) Page 36. Je crois que la *récompense* exprimée dans le rire de Phryné demande une explication , & que ce mot rappelle le Cupidon que Praxitele avoit donné à la courtisane. Que l'artiste ait plus ou moins réussi dans cette expression , qu'il y ait même pensé , c'est ce qu'on ne peut pas assurer. Mais il est certain que , dans ma supposition , Pline diroit fort spirituellement ce que l'artiste auroit fait ou dû faire. Je fais qu'on peut entendre autrement ce passage , & dire qu'on découvroit dans l'air voluptueux de Phryné le plaisir qu'elle avoit donné

à son amant, pour le récompenser de son amour. J'avoue que si j'ai plus de goût pour l'autre sens, c'est qu'il offre un intérêt historique, & qu'il renferme peut-être une idée plus ingénieuse. Mais je soumets cette opinion aux savants, & suis loin de vouloir prêter ma pensée à Pline. Voici le texte : *Hanc putant Phrynen fuisse, deprehenduntque in ea amorem artificis, & mercedem in vultu meretricis.* Ceci, n'est après tout, que de l'esprit, attendu qu'on n'étoit pas sûr que la statue représentât Phryné : *putant*, on croit. M. Poinfinet traduit : *On prétend surprendre & lire sur le visage satisfait de Phryné quelle sorte de salaire elle fait espérer à l'artiste.*

(41) Page 37. Praxitele fit ce conducteur de char, afin qu'on ne crût pas que Calamis eût moins bien réussi dans la figure d'homme que dans les chevaux ; cependant Calamis n'étoit pas moins habile à représenter les hommes que les chevaux : voilà le raisonnement de Pline. Pourquoi donc Praxitele vouloit-il sauver du blâme un artiste qui n'étoit pas dans le cas d'en mériter, un artiste qui fut toujours sans égal dans les deux genres, puisqu'il n'étoit pas moins habile à représenter les hommes que les chevaux ? Il semble que la contradiction est décidée. Connoisseur ou non, compilateur ou non, ne doit-on pas raisonner juste ?

Cependant je suis loin de vouloir ôter à Pline un sentiment honnête, & je vois avec plaisir que rapportant un trait honorable pour un artiste, mais qui pouvoit nuire à la gloire d'un autre, il a pris soin de mettre cette gloire à couvert, en avertissant que la générosité de Praxitele ne doit pas faire prendre une idée désavantageuse des talents de Calamis. C'est dommage que la contradiction ne fasse qu'un avec l'éloge : elle y est d'autant plus identifiée que ce Calamis qui fut toujours sans égal dans la représentation des chevaux, n'étoit pas inférieur non plus dans celle des hommes. Donc il y fut toujours sans égal ; donc les Phidias & les Euphranor, qui furent aussi sans

égaux, qui l'emporteroient sur tous les autres, ne sont chez Plin^e que des phrases, des manières de parler qui ne doivent pas tirer à conséquence.

(42) Page 38. Le P. Hardouin souhaiteroit dans sa note sur ce passage, qu'on lût *Æsculapium & salutem*; il peut avoir raison. Il rapporte des autorités qui feroient croire que cette leçon seroit la vraie. Hygia, fille d'Esculape & déesse de la santé, devoit naturellement accompagner le dieu de la médecine, & quand on le représentoit, elle y convenoit mieux que *Seleucus*. Ainsi Plin^e aura dit *Æsculapium & salutem*, ou bien, & *Hygiam*, comme il dit ailleurs, *Æsculapium & Hygiam*, *Æsculapio*, *Hygiâ*; mais *salutem* prêtoit davantage à la méprise d'un copiste, qui pouvoit en faire aisément *Seleucum*. Pausanias semble décider la question; voici ce qu'il dit : Του δὲ ἈΣΚΛΗΠΙΟΥ ἄγαλμα Βρύαξις ἐκ αὐτῷ, ἐκ τὴν ὙΓΙΕΙΑΝ ἐποίησεν. *Bryaxis a fait la statue d'Esculape & celle d'Hygia* (de la Santé). On avoit coutume de les représenter ensemble, & il est bien probable que l'ouvrage rapporté par Pausanias est celui dont parle Plin^e.

M. Brotier n'avoit pas fait attention au passage de Pausanias, lorsqu'il a dit, p. 353, tome 6 : » Il n'y a rien à changer ici ». *Nihil ergo mutandum*. Il répond au P. Hardouin que Plin^e parle plus bas d'un roi Séleucus parmi les ouvrages des artistes. Cela est indifférent à la question; le P. Hardouin ne doutoit pas que l'on eût pu représenter le roi Seleucus: il s'agit seulement de savoir si Bryaxis a fait un Seleucus, & s'il a représenté Esculape sans y joindre la figure de la Santé.

Tant d'autres se trompent, que M. Brotier est ici fort excusable. Encouragé par tant d'exemples, je vais risquer de me tromper aussi. Il me semble que divers interpretes soient convenus de se méprendre sur ces trois mots de Suétone : *Qualis artifex pereo!* On dit qu'il s'agit là d'un *musicien*, parceque la musique étoit un des talents de Neron, & celui dont il paroît-

soit se glorifier le plus. Mais ne seroit-ce pas plutôt d'un *libitinaire* qu'il seroit ici question ? Le sujet conduit naturellement à cette idée.

Néron commande que sa fosse soit faite en sa présence, *Scrobem coram fieri imperavit* ; il en fait prendre la mesure sur celle de son corps, donne ses soins pour qu'on rassemble tout ce qui doit servir à ses funérailles, & les orner : il en devient, en versant des larmes à chaque demande qu'il fait, le propre ordonnateur ; mais il ne met pas la main à l'ouvrage. Aussi l'écrivain ne dit-il pas *opifex*, terme qui auroit désigné celui qui creuse la fosse, le fossoyeur, ou tel autre manœuvre employé au travail de l'inhumation ; mais il dit *artifex*.

L'architecte ou le décorateur qui dirige, qui ordonne un édifice, est *artifex*, artiste : le tailleur de pierres est *opifex*, ouvrier. Mais, selon les idées de Néron, l'ordonnateur d'une fosse où l'on va bientôt déposer un cadavre, *curando mox cadaveri*, est un homme qui exerce un état humiliant. Chez les Romains, l'office de libitinaire étoit de présider aux soins d'enterrer ou de brûler les morts, état plus ou moins honorable, mais qui devoit paroître bien humiliant pour un empereur, l'exerçât-il pour lui-même. Ainsi, je crois entendre le monstre enfin atterré dire encore en expirant : » Maître du monde il n'y a qu'un instant, le sort, pour mieux briser mon orgueil, me réduit non » seulement à boire avec la main l'eau croupie d'une mare « ; *Aquam ex subjecta lacuna potaturus manu hausit : Et hæc sunt, inquit, Neronis decocta* : » mais encore aux fonctions d'un libitinaire ». *Qualis artifex pereo !* » dans quel métier je meurs » !

Suétone rapporte un mot de Néron, qui tremblant, éperdu, ne devoit plus guère penser à ses talents pour la musique. Ajoutez, je le répète, que ne faisant pas alors la fonction de musicien, mais celle d'enterreur, que rien dans cet instant, ni dans tout ce qui le précède, ne rappelant l'idée de musique, il paroît que ce *pereo*, je meurs, ne doit signifier que, *je meurs dans la*

fonction de libitinaire , puis-que je m'occupe des soins d'inhumation mon cadavre. C'est le dégoût , l'humiliation mortuaire , & non l'enthousiasme du musicien , que je vois dans le Qualis artifex pereo !

Quelque prévenu que je sois en faveur de cette interprétation , je ne la soumets pas moins à qui voudra la réfuter , si pourtant on croit qu'elle en vaille la peine.

(43) Page 38. M. de Jaucourt a commis sur ce passage une faute assez singulière. Voici ce qu'il dit en parlant de Pannæus , *Encyclop. tome 12, page 262* : » Phidias son frere, ce » sculpteur si célèbre , avoit aussi exercé l'art de la peinture ; il » avoit peint dans Athenes l'Olympien , c'est-à-dire Périclès , » *Olympium Periclem , dignum cognomine*, pour me servir des » termes de Pline. *Hist. nat. l. 34, c. 7* ». Voilà bien , à la vérité , quelques uns des termes de Pline ; mais voici sa phrase entière : *Ctésilaus (fecit) vulneratum deficientem, in quo possit intelligi quantum restet anima: & Olympium Periclem dignum cognomine*. Il ne s'agit pas là de *Phidias*, dont Pline ne parle plus depuis long-temps , mais de *Ctésilaüs* , ce qui est un peu différent. Il paroît difficile de faire de ces sortes de fautes , quand on lit Pline , & qu'on ne copie pas M. de la Nauze. On sera plus surpris encore , quand on lira dans le tome 14 , page 818 , à l'article du statuaire *Ctésilas* , que , dans ce même passage , il s'agit de sculpture & non de peinture , de *Ctésilaüs* & non de *Phidias* , & que M. de Jaucourt y rapporte les mêmes paroles de Pline dans un sens différent , qui est le vrai.

Ce passage n'est pas plus heureux en Italie. L'auteur de l'*Entusiasmo* (Milan , 1769) écrit qu'il y est parlé du gladiateur mourant que nous avons , & il dit : *Il gladiator moribondo di Ctesila fu però messo da Plinio sopra tutte le più stupende opere dall' antiquita* , page 137. Malheureusement c'est d'une figure de bronze que parle Pline , & qu'il ne met pas au-dessus de tous les plus étonnans ouvrages de l'antiquité : le gladiateur mou-

rant est de marbre, comme on fait. On ne s'attend pas à de pareilles rencontres de la part d'un Italien. Mais enfin quand des littérateurs, des savants, des académiciens, font de ces sortes de méprises, sont-elles plus pardonnables chez eux que chez un artiste à qui il peut arriver d'en faire autant ?

(44) *Page 38.* Il falloit nous dire si ce cerf étoit bien fait, & non pas seulement qu'il sautilloit : mais il est toujours bon de savoir que dans la 95^e olympiade, 50 ans environ après Phidias, des statuaires grecs produisoient de pareilles amusettes. Il est bon de voir aussi que Pline les rapporte sans les apprécier. — Mais ce cerf étoit un ouvrage de mécanique. — C'étoit, si je ne me trompe, de la mécanique assez mal employée. L'historien ne nous apprend ni l'usage ni l'objet de cette production sautillante.

(45) *Page 39.* C'est Dédale de Sicyone. Pline ne parle pas de l'ancien Dédale, Athénien, comme sculpteur ; il méritoit pourtant une place dans le catalogue de ceux qui ont commencé l'art : cet artiste avoit eu dans son temps une réputation étonnante. Diodore de Sicile n'en laisse aucun doute : » Dédalé sur-
» passa, dit-il, tous les hommes dans les ouvrages de la main,
» & sur-tout dans la sculpture... En effet, ses statues étoient faites
» avec tant d'art, & imitoient le naturel de si près, qu'on a dit
» qu'elles étoient parfaitement semblables à des êtres vivants,
» qu'elles voyoient, qu'elles marchaient, en un mot qu'elles
» avoient tous les mouvements que l'on remarque dans l'homme qui vit & qui pense ». *Diod. l. 4, c. 31.*

Il est vrai que Diodore met ces beaux éloges sur le compte de gens qui jusques là n'avoient vu pour toutes statues que des bûches maussadement fabriquées. Il est vrai aussi que Platon a écrit dans son dialogue *du Beau* : » Si Dédale revivoit,
» disent les statuaires de nos jours, & qu'il produisît les ouvrages qui lui acquirent autrefois tant de réputation, il ne passeroit que pour un ignorant ». Mais cette ignorance n'étoit

pas une raison pour notre auteur de supprimer ce statuaire, dont il parle ailleurs comme inventeur de plusieurs outils & comme architecte, sur-tout ayant fait mention du potier Dibutade & des premiers peintres qui dégrossirent l'art. » Il est certain, dit Pausanias, que Dédale fit un assez long séjour auprès de Minos à Gnosse, pour y fonder une excellente école de sculpture. Il dit ailleurs : » Les ouvrages de Dédale sont grossiers, & ne présentent rien de beau à la vue; cependant ils portent un certain caractère de divinité. » Quoiqu'il doive y avoir beaucoup à rabattre de cet éloge, & que Platon ait sans doute plus approché du vrai, il n'en est pas moins certain que Pline eût été plus exact, s'il eût fait mention de Dédale, comme fondateur d'une très ancienne école de sculpture. M. de Jaucourt dit que ce Dédale vivoit 30 ou 40 ans avant la guerre de Troie, je ne sais sur quelle autorité. Mais l'ancien Minos, premier roi de Crete, pour lequel il travailla, commença son règne 223 ans avant la prise de Troie, suivant les marbres d'Arondel.

(46) Page 39. Si Euphranor avoit trouvé le secret merveilleux, & perdu depuis, de donner à la fois à une statue trois expressions différentes, manifestées en même temps, & dont chacune fût également claire pour le spectateur, il paroît que Pline a eu tort de ne pas appuyer davantage sur une circonstance si extraordinaire, pour faire sentir dans toute son étendue l'inconcevable talent de l'artiste qu'il vouloit célébrer, ce qui en valoit mieux la peine que les détails qu'il a faits sur les raisins de Zeuxis, & la ligne fendue en quatre par Apelles & Parrhasius.

Mais si les trois expressions, ou plutôt les trois idées renfermées dans le Pâris, étoient marquées, non par des signes contradictoires & inalliables dans une même statue, mais par des attributs qui rappellassent à ceux qui savoient son histoire trois principaux traits de sa vie; comme, par exemple, s'il tenoit Hélène dans ses bras, ou que près d'elle il lui exprimât son

amour ; si en même temps il tenoit une pomme & une fleche : on pouvoit aisément reconnoître l'amant d'Hélène, le juge des déesses & le meurtrier d'Achille. En ce cas, Pline auroit dû faire mention de ces attributs. Alors tout le merveilleux se seroit évanoui ; il ne seroit plus resté que le récit simple d'une ressource ordinaire de l'art pour caractériser une figure : l'emblème.

Vous plaît-il davantage de croire que ces trois expressions étoient rendues sur la physionomie de Pâris ? Je le veux bien , pourvu cependant que vous puissiez allier dans les traits d'un visage de bronze l'air judicieux , imposant , majestueux , à l'air charmant ; passionné , galant , & à l'air cruel , fourbe & lâche.

(47) Page 40. Voilà de ces manieres de parler qui font dire que *Pline étoit un grand connoisseur*. Plusieurs de ceux qui ont de trop fortes prétentions à la connoissance des arts , sans avoir cette connoissance , tenant le même langage , qui est celui des gens d'esprit, ont intérêt de se persuader & de persuader aux autres que Pline étoit un grand connoisseur. Ils font à peu près ce raisonnement : » Pline a parlé des arts comme nous en parlons ; » donc il étoit connoisseur : nous parlons des arts comme Pline » en parle ; donc nous sommes connoisseurs ».

M. de Jaucourt n'a pas lu Pline ici avec assez d'attention ; il lui fait dire : » Le travail de cette figure étoit encore plus cou- » lant que les eaux de ce fleuve ». Pline a été plus modeste , & n'a rien pris sur lui ; il a écrit : *Plurimi dixere* , bien des gens ont dit. Quoique le style de Pline soit quelquefois dur , serré , obscur & sentant son déclamateur , il est cependant noble , vif , énergique , élégant & rempli de goût. Je trouve avec M. de Buffon » que Pline communique à ses lecteurs une certaine li- » berté d'esprit , une hardiesse de penser , qui est le germe de » la philosophie ». Mais de l'élégance & du goût dans la dic- tion il n'en résulte pas plus de connoissance dans telle ou telle science , que d'une science acquise il ne résulte nécessairement

du goût ; observation qu'on auroit pu faire avant de conclure du beau style & de certaines manieres de s'exprimer de Pline , qu'il se connoît bien aux arts dont il parle , & dont par fois il dit des choses fort élégantes & fort justes.

(48) *Page 40.* M. Poinfinet confond cet Hégéfius avec Agafias , auteur du gladiateur , & fait tomber sur celui-ci ce que Quintilien dit de peu avantageux du premier. Cependant il transcrit, d'après Reinesius, l'inscription gravée au bas de la statue du gladiateur, & il copie de sa main le nom d'ΑΓΑΣΙΑΣ : ce qui ne l'empêche pas de faire dire à Quintilien , qui a parlé de Calon & d'Hégéfius , que l'auteur rare du célèbre gladiateur travailloit rudement , & approchoit du goût toscan. Enfin il ignore que l'inscription qu'il copie se lit encore aujourd'hui sur le marbre de l'ouvrage même. Quelle est la cause de tant de méprises ? celle qui égare toujours les savants : la foiblesse de vouloir parler de ce qui leur est inconnu.

(49) *Page 40.* Je commence par transcrire ici la note de M. Poinfinet , pour justifier cet endroit de ma traduction , que je ne suis point d'avis de changer.

» Isidore est ici le nom du propriétaire de l'Hercule de Pa-
 » rium , & non pas d'un statuaire , comme on l'a cru jusqu'ici ;
 » car ce n'est pas ici la place des artistes grecs , dont le nom
 » commenceroit par un *iota*. D'ailleurs , dans toute cette liste ,
 » le nom du statuaire mis au génitif précède constamment
 » l'énonciation de l'ouvrage , au lieu que cet *Isidori* finit la
 » phrase : d'où je conclus qu'il faut un point après *tonantis* , &
 » qu'il faut lire ensuite : *Hegesia in Pario colonia, Hercules*
 » *Isidori* ».

Dans toute cette liste , le nom du statuaire mis au génitif ne précède pas constamment l'énonciation de l'ouvrage ; le passage même en est la preuve , puisqu'on y lit : *Et Castor & Pollux ante adem Jovis tonantis, Hegesia. In Pario colonia Hercules Isidori.* Quelqu'ingénieux que soit le changement

que fait M. Poinfinet dans la ponctuation, je ne crois pas qu'il soit juste, puisque le principe sur lequel il le fonde n'existe point; ainsi nous pourrions résoudre cette question par le passage même qui la fait élever. Sans trop charger mon papier d'exemples, j'observe cependant que Pline dit : *Medeam Timomachi, Venerem Apellis*; & qu'au liv. 36, ch. 5, on en voit neuf exemples de suite, soit où non pour finir la phrase. Mais Pline ne dit-il pas spécialement pour la finir, *quinta* (amazona) *Phradmonis*? Voy. vers le commencement de cette même section 19.

Si l'on suppose que Pline ait suivi l'alphabet grec, le nom d'Isidore doit venir après celui d'Hégésias, & M. Poinfinet n'a pu le nier que par inadvertence. Mais Pline a suivi l'alphabet latin : cela est prouvé par les noms de Théodore & Xénocrate, qui se trouvent après celui de Strongylion. Suivant l'alphabet grec, Théodore seroit placé après Hégésias, & Xénocrate après Nicératus.

M. Poinfinet, toujours appuyé sur les mêmes raisons, & changeant encore là ponctuation, a fait un magnat athénien du statuaire Iphicrate, auteur de la Lionne. Il fait de ce magnat le propriétaire des charriots à quatre & à deux chevaux, qui étoient l'ouvrage d'Aristide.

Enfin je traduis conformément à la ponctuation des imprimés & des manuscrits, qui se rapportent tous, comme aussi celui de Pétersbourg; ils n'ont pas le point après *torantis*, mais seulement une virgule. Les *Junius*, les *Hardouin*, tous les interpretes, excepté M. Poinfinet, ont donc eu de bonnes raisons pour avoir cru jusqu'ici que *Hercules Isidori* veut dire un *Hercule fait par le statuaire Isidore*, & peut-être les interpretes futurs ne seront pas d'un autre avis.

(50) Page 40. Voici le texte : *Leochares aquilam (fecit) sentientem quid rapiat in Ganymede, & cui ferat, parcentem unguibus etiam per vestem, puerum*. Et voici la traduction

qu'on

qu'on en trouve dans le quatorzieme tome de l'Encyclopédie, page 821. » *Léocharès*, dit Pline, exécuta un aigle enlevant » Ganymede, sentant le mérite du poids dont il est chargé, » & la grandeur de celui auquel il le porte, craignant de blesser avec ses ongles les habits mêmes du jeune Phrygien ».

M. de Jaucourt dit : *Admirez comme Pline parle de cet ouvrage*. Si cet ouvrage étoit admirablement composé, admirablement exécuté, il devoit être admirable : mais son idéal n'étoit que raisonnable ; car on ne trouveroit guere de peintres & de sculpteurs assez ineptes pour faire enfoncer les ongles de l'aigle dans le corps de Ganymede, s'ils traitoient ce sujet. Il ne me reste donc plus à admirer que les expressions de Pline ; car il ne dit pas un mot de la composition ni de l'exécution : il s'exprime avec le sentiment que lui inspire l'idéal de l'ouvrage ; c'est l'homme d'esprit qui parle, & voilà tout. Qu'y a-t-il d'admirable au-delà ? Sera-ce la phrase ? admirons-la.

M. Poinfinet traduit : » On voit qu'il craint d'offenser avec » ses ongles les habits mêmes de Ganymede ». Si *etiam per vestem* ne signifie pas *même à travers le vêtement*, la traduction de M. de Jaucourt & celle de M. Poinfinet sont bonnes, & je dois convenir que la mienne est infidele.

(51) Page 40. Cette statue mérite donc plus d'éloges que le Jupiter Olympien de Phidias, qu'on avoue universellement ne pouvoir être égalé. Liv. 34, chap. 8. Elle en mérite donc plus que le groupe de Laocoon, *préférable à tout ce qui a été fait en peinture & en sculpture*. Liv. 36, ch. 5. Plus enfin que la Vénus de Praxitele, qui est la premiere, non seulement de cet artiste, mais aussi de toute la terre.

(52) Page 42. Il ne faut pas insister sur cette misere, dont Pline n'auroit pas dû parler ici. Je puis remarquer seulement qu'il devoit au moins ne pas confondre ces petits talents, quelque *délicatesse* qu'ils eussent, avec ceux des grands statuaires.

Dans la sculpture, les petits travaux en bronze n'ont presque aucun mérite, à cause du soutien de la matière.

L'admiration cessera pareillement sur l'art des anciens pour fondre des objets de cette exiguité, quand on saura que, par un art plus admirable, les modernes fondent le tissu immense des vaisseaux du cœur, du poumon, &c. jusqu'aux capillaires les plus imperceptibles, sans l'avoir appris des anciens. On peut savoir que les fontes dont je parle s'opèrent avec un mélange d'étain, de plomb & de bismuth. A les voir bien nettes & bien conservées, comme j'en ai vues, on les prendroit pour du bel argent. On fait aussi de ces injections en argent fondu; M. Lieberkuhn, savant anatomiste de Berlin, exécute supérieurement ces sortes de fontes. *Voyez* le Supplément à l'Encyclopédie, art. *Injection*; voyez aussi M. de Buffon, tome 3, p. 136.

(33) Page 44. A l'occasion de ces deux Céphissodotes, qui vivoient, l'un dans la 102^e olympiade, l'autre dans la 120^e, observons que M. de Jaucourt a déposé dans l'article *Muses* un de ces traits dont l'esprit humain ne doit pas tirer vanité. Selon Pausanias, un Céphissodote fit trois statues des muses; Strongylion & Olympiosthene en firent aussi chacun trois : ce qui complétoit les neuf. Pausanias n'en dit pas davantage. M. de Jaucourt fait entendre que, selon les idées de Varron, il n'y avoit anciennement que trois muses (ainsi que l'abbé Bannier le rapporte), mais qu'à Sicyone on nomma trois sculpteurs pour faire chacun les trois statues des muses, afin de choisir les trois meilleures, & qu'on les dédia toutes les neuf à Apollon, parcequ'on les trouva toutes de la plus grande beauté. Après cet exposé, M. de Jaucourt ajoute : « Il a plu » ensuite à Hésiode d'imposer des noms à chacune de ces statues » Hésiode imposer des noms à des statues faites cinq ou six cents ans après lui, cela paroît bien extraordinaire.

(54) Page 46. Plin affecte presque généralement, dans son ouvrage, de placer les noms par ordre alphabétique, excepté

lorsqu'il suit l'ordre chronologique. Cette méthode pourroit faire supposer qu'il se seroit plus réglé sur les tables des matieres, car elles ne sont pas d'invention moderne, qu'il n'auroit pensé & observé par lui-même. On verra dans la suite quelques preuves bien certaines de ce fait. Quant à celle de l'ancienneté des *index*, Pline lui-même la donne au livre 30, chap. 1, lorsqu'il dit qu'Hermippus mit des tables aux ouvrages de Zoroastre : *Vicies centum millia versuum à Zoroastre condita, indicibus quoque voluminum ejus positis, explanavit.*

(55) Page 46. Pausanias dit aussi que Callimaque eut le surnom de *cacizotechnos* ; mais il ajoute qu'il fut le premier qui perça le marbre : sur quoi il faut observer que Vitruve, artiste lui-même, dit que ce statuaire fut surnommé par les Athéniens *catatechnos*, l'adroit, l'ingénieur, à cause de la légèreté & de la délicatesse de son travail en marbre, *propter elegantiam & subtilitatem artis marmoreæ*, l. 4, c. 1. S'il fut le premier qui perça le marbre, la nouveauté du fait pouvoit donner de l'admiration & lui valoir un surnom flatteur. Il resteroit à savoir dans quelles olympiades il vivoit, & nous aurions une époque précise du temps où la sculpture a commencé chez les Grecs à imiter les légèretés du naturel ; mais les anciens ne nous en ont rien appris.

Si Callimaque avoit le talent que Vitruve lui attribue, & s'il étoit vrai, comme on l'a conjecturé, qu'il étoit en réputation peu après la 60^e olympiade, Pline se seroit exprimé avec bien peu d'exactitude, lorsqu'il écrivoit, n^o. 3, que Myron n'avoit pas mis plus de soin, de recherches dans certaines parties de ses ouvrages, *que la grossiere antiquité*. Cette maniere de s'exprimer fait entendre que personne n'étoit encore sorti de cette grossièreté ; & elle seroit fort déplacée, si Callimaque étoit en possession, cent ans avant Myron, de la délicatesse & de la légèreté dans le travail. Mais il est inutile de raisonner plus long-temps

sur des dates si incertaines , & de se répandre en conjectures sur des conjectures.

Mes recherches sur le temps précis où vivoit Callimaque ne m'en ayant rien appris de certain, j'eus recours aux dictionnaires ; & si je n'y trouvai pas ce que je cherchois, je fus un peu surpris de rencontrer dans l'Encyclopédie, tome premier, page 618, ce que je n'y attendois pas : l'article est de M. Blondel, architecte du roi. Il dit : « Voyez là définition de ces différentes expressions, aussi bien que celle des arts qui dépendent de l'architecture, tels que la sculpture, peinture, &c. » Je savois que ces deux arts, quelque ingénieux qu'ils soient, n'étoient pas les premiers de tous ; mais je ne savois pas qu'ils dépendissent de l'architecture, & je crois que M. Blondel ne le fait pas plus que moi. Croyons que cet habile homme a voulu parler de la sculpture & de la peinture en ornements.

La peinture ni la sculpture, en ce qu'elles représentent les divers objets de la nature, n'ont jamais *dépendu* de l'architecture : mais quand leurs productions sont jointes à quelque édifice, & qu'elles en font partie, il faut bien qu'alors elles s'y accordent, & qu'à son tour l'architecture se prête à ces deux arts. Si un architecte se proposoit, par exemple, de faire peindre l'Olympe dans le plafond d'un entre-sol, il faudroit ou qu'il renonçât à l'Olympe, ou qu'il relevât le plafond. Qui est-ce qui ignore que la musique ne *dépend* point d'une petite chambre ? Cependant si on y exécute un concert, il ne faut employer ni tambours, ni trompettes, ni aucun des instruments qui pourroient faire un très bon effet sur la vaste étendue de la mer. Voilà comment la peinture & la sculpture peuvent *dépendre* de l'architecture, & voici comment l'architecture *dépend* à son tour de la peinture & de la sculpture.

Quand on construit une galerie pour placer des tableaux, il faut la situer au nord ; il faut que ses jours soient disposés de la manière la plus avantageuse, pour que les tableaux soient bien

vus ; il faut que la composition & les ornements de cette architecture soient fort simples , afin que leur effet ne fasse aucun tort à celui des tableaux. Quand c'est une galerie pour placer des statues , chacun fait , ou doit savoir , quelle simplicité l'architecte doit y mettre , & comment il doit observer que les jours n'y viennent que du haut. Quand on fait une statue pour une place publique , & que cette place , & même son projet , ne sont faits qu'après la statue , il seroit un peu difficile de prouver que cette sculpture *dépendît* de l'architecture. On disoit à Bouchardon : *Votre statue sera peut-être trop grosse ou trop petite pour la place.* Il répondit : *Avant qu'on ait seulement choisi le sol de cette place , je ne serai plus.* Et il faisoit son modele ; & ce modele , qui ne *dépendoit* pas de l'architecture de cette place , étoit beau.

Je demanderois volontiers à certains juges qui font les entendus , quel rapport nécessaire une statue peut avoir avec la grandeur de la place où elle est posée. Est-ce le quart , le sixieme , le dixieme , &c. ? Tout homme de bon sens qui regarde une statue équestre ou autre , se met à la distance qu'il sent lui être nécessaire pour bien voir , & l'espace qu'il laisse derriere lui doit lui être indifférent. Si la place lui paroît trop grande , ce n'est pas la faute d'une statue qui , par exemple , seroit du double de la grandeur naturelle. Faudroit-il que le sculpteur fît une statue de trois ou quatre cents toises pour une place de trois ou quatre lieues , si on s'avisoit d'en construire une de cette étendue ? Il y a des gens qui se logent dans la tête des regles de proportion extravagantes , sans pouvoir assigner aucune raison solide pour les prouver ; & c'est ainsi qu'ils décident que la statue de Bouchardon est trop petite pour la place. S'ils savoiient que la statue fut faite la premiere , ils changeroient au moins l'objet de leur reproche. Mais ni la statue ni la place n'en méritent.

Si on vouloit regarder cet accord avec des mesures comme

une dépendance, on trouveroit que l'architecte dépend plus nécessairement du peintre, lorsque, dans la construction d'une coupole, il est *obligé* de pratiquer au-dessus de la corniche des jours pour éclairer la peinture de la coupole : mais où est l'homme assez bête pour en conclure qu'en général *l'architecture dépend de la peinture* ? Il est vrai qu'il y a des prêcheurs qui n'appellent jamais l'architecture que la reine des arts ; & la raison qu'ils en donnent , c'est qu'elle assigne à chacun la place qu'il doit occuper dans un édifice. Ils n'apperçoivent pas qu'ils ne font de l'architecture que le maréchal des logis. Qui est donc le général de l'armée ? Eh ! messieurs, c'est le génie qui préside à tout. Ainsi , laissons une sottise insolente & brutale à ce fou d'Abraham Bosse, qui, chassé de notre académie par arrêt du conseil du 24 décembre 1662, a placé, dans sa *Maniere de dessiner l'architecture antique*, la statue de l'architecture sur un piédestal, ayant à ses pieds les emblèmes de la peinture & de la sculpture, avec cette modeste inscription : *La reine des arts*. Vous me direz : Vafari n'a-t-il pas écrit dans sa préface, que la peinture & la sculpture sont *al servizio e ornamento* de l'architecture ? Je vous répondrai que, dans le sens de décoration, cela est vrai.

Jean de Laët, éditeur de *M. Vitruvius Pollio*, Amsterdam 1649, a dit en latin, dans un avertissement *ad benevolum lectorem* : » J'ai ajouté quelques petits traités sur la peinture, la » sculpture, & semblables arts ; non que par elles-mêmes elles » fassent partie de l'architecture, mais cependant elles la parent » comme leur maîtresse, & lui obéissent comme les servantes », *Denique subjunxi quosdam libellos de pictura & sculptura, & similibus artibus, quæ licet per se architecturæ partem non faciunt, tamen illam comunt tanquam dominam, illique ancillantur*. Il faut convenir qu'ici la dose est un peu plus forte, qu'elle passe la raillerie, & que son parfum a pu déranger des cerveaux faits comme celui d'Abraham Bosse. Mais il seroit

difficile d'entendre tenir un propos semblable à nos architectes actuels; car vous noterez que c'est de la peinture & de la sculpture des Apelles & des Phidias que parle Jean de Laët.

On lit dans le journal encyclopédique, premier octobre 1782, page 155, *Un sujet allégorique par M. le Comte, sculpteur, d'après les ordres de M. Desmaisons*. L'ouvrage est dans une des salles du palais. M. Desmaisons est un architecte de l'académie, décoré du cordon de Saint-Michel; & j'ignore qu'un artiste d'une académie fasse travailler, *d'après ses ordres*, un artiste aussi d'une académie, sur-tout dans un siècle poli. †

L'auteur très estimable des monuments de la Grece, seconde édition, fait quelques tentatives pour assimiler l'architecture à la poésie: « Souvent l'architecture, comparée à ces deux arts, n'offre, comme la peinture, qu'un seul tableau qui ne change point; elle offre aussi quelquefois, comme la poésie, une succession de tableaux variés. » *Essai sur la théorie de l'architecture*, page 17. Si nous comparons cela aux grossièretés d'Abraham Bosse & de Jean de Laët, nous le trouverons modéré. Ce n'est pas que si M. Le Roy eût fait un retour sur son idée, il n'eût senti qu'il n'y a pas une parité assez entiere entre les tableaux du poëte & ceux de l'architecte, pour qu'ils puissent soutenir une semblable comparaison. Si le poëte disoit, Voyons ce que vos tableaux représentent; quels caracteres, quels traits d'histoire ou de morale retracent-ils à mon esprit? quelle instruction me donnent-ils? quelle passion s'empare de mon ame quand je les vois? j'ignore la réponse de l'architecte; mais je crois que le poëte seroit difficile à contenter.

Lui représenteroit-on que la grandeur, la puissance des nations est attestée par les beaux monuments de l'architecture, & que c'est beaucoup dire à l'esprit que de lui offrir ce tableau sublime? Hélas! vous confondez les idées, répliqueroit-il. Cette grandeur, cette puissance, n'en voyez-vous pas également le signe dans ces pyramides énormes, & dénuées de ta-

bleaux, que nous a transmis l'Egypte ? D'ailleurs tous les arts du génie, & ceux d'agrément, lorsqu'ils sont perfectionnés, n'attestent-ils pas aussi la grandeur, la puissance & le luxe des nations ? Ce n'est donc ni de cela, ni de tout ce que vous pourriez dire de semblable, qu'il s'agit entre nous, mais du caractère de vos tableaux successifs & variés, comparé au caractère des tableaux qu'offre la grande poésie. C'est à cela qu'il me faudroit une réponse nette & satisfaisante, & vous ne me la donnez pas.

Après avoir senti la supériorité de la poésie, disons un mot de la peinture. M. Le Roy compare aussi les successions variées de l'architecture aux tableaux peints, qui n'ont point de succession ; & son objet, si je ne me trompe, est de faire penser que la peinture est un art plus borné que l'architecture. J'oserais n'être pas de cet avis, & j'exprimerai mes doutes par quelques interrogations.

Quand vous voyez un tableau qui n'offre qu'un instant, si le sujet, traité par un grand maître, peint un trait de morale, ne vous en donne-t-il pas une leçon ? Ne vous montre-t-il pas l'expression & le caractère des hommes qui ont avec vous un rapport immédiat ? Si c'est un trait de bienfaisance, votre ame ne dit-elle pas doucement, Je voudrois l'avoir fait ? Si vous avez l'enthousiasme de la vertu, si l'occasion d'en faire un acte se présente, je vous demande comment vous pourrez ne pas imiter le tableau. S'il faut marcher quelques toises pour découvrir les différents tableaux d'un grand morceau d'architecture, n'apercevez-vous pas aussi, en faisant quelques pas, différentes vues dans une coupole, dans un grand plafond, dans un fort grand tableau ? Ces vues, en même temps qu'elles sont pour vos yeux une cause de variétés agréables, ne font-elles pas éprouver à votre ame plusieurs sensations toutes plus ou moins instructives ? Les beaux tableaux de l'architecture vous en disent-ils autant ? vous instruisent-ils de même ?

Quittons l'interrogation ; il ne s'agit plus de douter. Je veux comparer un grand & superbe morceau d'architecture à un petit tableau qui ne représente qu'un instant. Vous avez élevé un des plus beaux monuments connus dans l'Europe ; vous avez fait le péristyle du Louvre : au bas de la colonnade on a exposé le *testament d'Eudamidas*, & j'ai vu les deux ouvrages. Tout ce que votre art a de puissance & d'énergie s'est développé à mes yeux : j'ai senti l'accord, l'harmonie d'un grand ensemble ; & malgré les défauts de cette construction mes yeux ont été délicieusement affectés. L'idée morale est venue, & j'ai dit : Le maître qui a fait construire une telle façade à son palais, doit être un homme puissant, un grand prince : tout ici me l'annonce & m'en impose. Mais le *palais doré* de Néron s'est aussi présenté à ma mémoire, & je n'ai plus vu dans le péristyle du Louvre qu'un signe équivoque. Forcé d'abandonner l'idée d'une vaine illusion morale, il m'a fallu revenir uniquement aux conventions de l'art & à la science du constructeur.

Je m'approchai du tableau de Nicolas Poussin ; tableau presque noir et d'un foible coloris. Un homme vertueux qui, après avoir servi sa patrie, meurt sur un grabat ; sa vieille mère & sa fille en pleurs au pied de ce lit modeste ; il n'y a pas d'autre siège ; un médecin, un écrivain du testament, voilà tout le faste de cette composition. Mais le sujet, que ne dit-il pas ! Vous le connoissez. Cet héroïsme de confiance, d'amitié sainte & sacrée, que d'idées tendres, précieuses & sublimes, n'imprime-t-il pas au fond d'une ame honnête & sensible ! Cependant ce n'est qu'un petit tableau, il ne change point de scène, elle est unique : je lui aurois sacrifié comme au Dieu inconnu ; & si, au pouvoir qu'il a d'affecter profondément, il réunissoit le charme séducteur & vrai du beau coloris, j'aurois été frappé bien plus profondément encore.

Depuis que les hommes peignent, bâtissent & font des sta-

rues, nous savons qu'on a sacrifié à des images : mais nous n'avons pas encore appris qu'on ait adressé des vœux à l'architecture. Pourquoi cela ? C'est que la peinture & la statuaire sont relatives, & que l'imagination, supposant que les êtres célestes ont une forme humaine, y rapporte un original dont le type est dans la nature.

M. Le Roy dit aussi : » Pour imiter la proportion forte & » mâle de l'Hercule, on a donné six diamètres de hauteur aux » colonnes, sept pour imiter celle d'un homme plus svelte, » comme seroit le gladiateur, & huit pour imiter celle d'un » jeune homme (*Essai sur la théorie de l'architecture*, page 17) ». Il dit ailleurs que, peu après *Ion*, fils de *Xuthus*, les Grecs donnerent plus de six diamètres à leurs colonnes, & qu'ils les firent ressembler à la force & à la beauté du corps de l'homme (ibid. page 14). Vitruve écrit cela, mais il dit six diamètres : *Dimensi sunt virilis pedis vestigium ; & cum invenissent pedem sextam partem esse altitudinis in homine, ita in columnam transfulerunt*. Lib. 4, cap. 1. Il se trompe en ce que la longueur du pied humain n'est pas la sixième partie de la hauteur d'un homme, & que ceux d'alors étoient proportionnés comme nous le sommes.

Supposons pour un instant que les Grecs eussent calculé leurs colonnes sur la proportion des statues indiquées par M. Le Roy, il résulteroit qu'ils se seroient trompés, puisque l'Hercule & le gladiateur n'ont pas quatre & demi de leur diamètre, & qu'il n'y a aucun jeune homme qui ait huit des siens. Il résulteroit aussi, selon Vitruve & M. Le Roy, que tout homme qui auroit la taille d'une colonne, qui lui ressembleroit, auroit la force et la beauté du corps de l'homme. N'imputons point cette inadvertence à notre architecte françois ; Vitruve l'a entraîné : pour les premiers Grecs, je crois qu'ils n'y ont jamais pensé, & qu'on leur prête des suppositions qu'ils auroient eu bien tort d'imaginer.

Votre art est beau , très beau ; il est imposant : on ne l'insulte point , on ne l'injurie point ; mais il n'a pas besoin d'une apologie appuyée sur une base aussi frêle que le roseau. Pourquoi chercher où ils ne sont pas , vos principes de décoration ? Pourquoi vouloir qu'une colonne soit un homme , une femme , une fille , quand elle en est si différente ? Et quand on a si bien raison d'ailleurs , pourquoi se donner gratuitement autant de tort ? Michel-Ange prétendoit aussi qu'il falloit , pour être bon architecte , savoir l'anatomie du corps humain : ce grand artiste , qui la savoit si bien , avoit-il raison d'en appliquer la science à l'architecture ?

Voulez-vous savoir comment on s'exprime sur nos trois arts , quand on a le sentiment de leur objet ? comme l'auteur de l'histoire philosophique des deux Indes. » Le génie , » dit-il , qui préside au dessein , éleva trois arts à la fois : je » veux dire l'architecture , où la commodité même ordonna » les proportions de la symmétrie , qui contribue au plaisir » des yeux ; la sculpture , qui flatte les rois & récompense » les grands hommes ; la peinture , qui perpétue le souvenir des belles actions & les soupirs des ames tendres (tom. 7 , pag. 117) ». Ces dernières paroles semblent avoir été dites en face du *testament d'Eudamidas*.

(56) Page 47. *Ut obiter hoc quoque noscatur tam inane exemplum*. Je me suis soumis , pour ce passage assez obscur , à l'interprétation du P. Hardouin & de M. Brotier , à qui l'on ne contestera pas une intelligence très étendue de la langue latine. *Levitatis exemplum* , dit le P. Hardouin , *quod eos diligebat quos proavus odisset*. (Exemple d'inconstance , parce que Caton d'Utique aimoit ceux que son bisaïeul avoit haïs). M. Brotier s'exprime à-peu-près de même. Je serois porté à croire que Pline a seulement voulu dire : » C'est un fait de peu d'importance que je me contente de rapporter en passant ». M. Poinfinet traduit : » Afin qu'on n'aille pas se figurer autre

» chose , & prendre Caton d'Utique pour un amateur de statues ». Et il ajoute en note : » Pline paroît cependant l'avoir pris pour tel au livre 7, où il s'écrie : *Quanta morum commutatio !* » On ne trouve dans le texte aucune trace de cette contradiction. Pline dit ici que Caton d'Utique réserva seulement la statue de Zénon , parceque c'étoit celle d'un philosophe , & non par amour pour les arts ; & au livre 7, chap. 30, sect. 31 , après avoir rapporté que Caton l'ancien fit renvoyer de Rome le philosophe Carnéade & ses deux collègues, il ajoute : *Quanta morum commutatio !* » Quel changement dans la façon de penser ! Caton l'ancien opina toujours à chasser de l'Italie tous les Grecs ; & Caton d'Utique , son arriere-petit-fils , amena à Rome un philosophe après son tribunat militaire , & un autre après sa légation en Cypre. Il est remarquable que la même langue fut chassée de Rome par l'un des Catons , & introduite par l'autre ». *Eamdemque linguam ex duobus Catonibus , in illo abjecisse , in hoc importasse memorabile est.* Les philosophes amenés à Rome par Caton d'Utique n'étoient pas des statues. Pline ne dit pas dans un endroit que Caton aimât les statues , & dans l'autre qu'il ne les aimât pas : il dit seulement qu'il aimoit & la personne des philosophes & leurs images ; & il est , à cet égard , au-dessus du reproche.

(57) Page 47. Le P. Hardouin supprime une partie de la phrase qui , sans être une redondance , comme le croit Pintianus , fait le sens complet. Il semble donc qu'il faut , *In Cyprio coronarium & regulare est , utrumque ductile. Coronarium tenuatur in laminas : taurorumque felle tinctum , &c.* Le P. Hardouin met , *In Cyprio coronarium tenuatur in laminas , &c.* & remarque dans son *index emendationum*, que les manuscrits n'en contiennent pas davantage. Ce surplus n'est peut-être en effet qu'un développement , une explication qu'on aura placée dans le texte : car le manuscrit de

Petersbourg est , en cela , conforme au P. Hardouin. Si ce peu de mots est une addition , elle ne me paroît ni d'un *soit glossateur* , ni d'un *copiste ignorant* , puisque , loin de faire aucun tort à l'auteur , elle rend son discours plus clair : mais il est bon d'en avertir. Quoi qu'il en soit , & au risque de me tromper , j'ai cru devoir , en cet endroit , abandonner le P. Hardouin , même le manuscrit que je cite , & sans tirer à conséquence , traduire selon les éditions où le sens me paroît plus suivi & plus net. MM. Poinssinet & Brotier sont conformes au P. Hardouin.

(58) Page 49. Je traduis par *étain & plomb* le *plumbum argentarium vel album* , & le *plumbum nigrum* du texte ; & je n'ai d'autre remarque à faire à l'occasion de ce passage , sinon que Blaise de Vigenere , qui , je crois , s'entendoit en métallurgie , trouve que Pline s'y entendoit fort peu. Voici ce qu'il dit dans son article *de la ferrumination ou soudure* ; car à ce sujet , notre auteur parle aussi d'étain & de plomb :
 » Pline montre avoir eu quelque odeur de ces mélanges ;
 » mais grossièrement , & comme à travers quelque épaisse
 » obscure nuée.... Pline se seroit fort abusé aussi-bien qu'en
 » infinies autres choses où il s'est embarqué par un oui-dire....
 » Pline nous en compte ici des merveilles & en peu de
 » mots , s'étant contenté de ce qu'il a pu ouir superficielle-
 » ment d'infinies choses qu'il a atteintes comme en passant , sans
 » en avoir expérience... Certes il écrit à la volée de tout ce qui
 » lui vient en la fantaisie & qu'il s' imagine : ce qui nous ap-
 » prend qu'il ne se faut pas toujours fier à tout ce que les
 » auteurs mettent ; car la plupart du temps , c'est après les
 » autres , sans en avoir eu connoissance».

Quoique cela ne soit pas de mon sujet , en apparence au moins , encore est-il bon de le montrer à ceux qui pourroient croire que je suis particulier , bizarre , en ce que je ne veux pas fermer absolument les yeux , & juger sur parole. J'ou-

blois de dire que Vigenere parle ainsi à mesure qu'il donne ses preuves.

(59) Page 49. M. Poinfinet, sans y être autorisé par aucun manuscrit, ni par aucune édition, fait ici un changement au texte de Pline, & transforme en négation l'affirmation qu'on y a toujours lue. Il fait dire à Pline : *Cyprio si NON addatur plumbum, colos purpura fit in statuarum praetextis* ; puis il traduit ainsi : *La couleur rouge des bandes des robes prétextes se fait avec du cuivre de Chypre pur & SANS MÉLANGE de plomb.*

Pour justifier ce changement, on peut dire que si Pline eût voulu qu'on ajoutât du plomb à ce cuivre, il en auroit spécifié la dose, comme il fait dans toute la section. Mais ne peut-on pas répondre aussi que l'exactitude de Pline n'étant pas rigoureuse, & que cet auteur ne se piquant pas d'être toujours semblable à lui-même, une telle raison, pour ajouter à son texte, ne seroit pas déterminante ? M. Poinfinet en donne encore une autre qui ne paroît pas l'autoriser davantage au changement qu'il fait : » Tous les fondeurs, dit-il, déposent contre la leçon » *Si addatur plumbum*, sachant bien par expérience que la » couleur en question se fait avec de la limaille de franc cuivre » de rosette, broyée à la molette, & appliquée avec de la » colle à l'huile, & que le plomb nuiroit directement à l'o- » pération. »

Quand tous les fondeurs le déposeroient, quand leur déposition seroit une vérité, cela empêcheroit-il que le texte de Pline ne fût son texte, & qu'il ne se soit trompé ici comme en mille autres endroits ? Quoique Pline ne soit pas un auteur sacré, on n'en devroit pas moins s'interdire la licence d'ajouter à ses discours, & d'en retrancher pour le rendre exact. La déposition des fondeurs n'a pu donner à M. Poinfinet le droit d'ajouter au texte de son auteur ce qu'on n'y a jamais vu. Quelque raison qu'on voulût don-

ner pour autoriser cette licence , toujours est-il vrai que le texte parle de *statues* , & que la traduction de M. Poinfinet parle des *bandes des robes prétextes*. Voyez la note précédente.

Si ma traduction est aujourd'hui fort différente , c'est que je vois dans *statuarum prae-textis* les couvertures , les *nimbos* qu'on mettoit au-dessus des statues , principalement de celles des dieux & des empereurs. Après avoir dit (liv. 16 , c. 9.) l'usage que faisoient les payfans de différentes écorces d'arbres , & qu'au temps des moissons & des vendanges ils en fabriquoient des vaisseaux pour le vin , & des paniers , Plinie ajoute , *atque prae-texta tuguriorum* , ils en font aussi la couverture de leurs chaumières. C'est l'avant-toit , les bords avancés du toit , les égoûts , les prominences , en un mot le *prae-textum* ; & ces avances de toits , ces *severondes* étant faites d'un tissu d'écorces , elles furent aussi nommées *prae-texti*. Peut-être ce nom leur venoit-il par métaphore , des robes prétextes ; peut-être aussi fut-ce le contraire. Servius Tullius , dit-on , se vêtit le premier de cette robe après avoir vaincu les Etrusques : mais avant lui , des payfans ne pouvoient-ils pas aussi couvrir leurs cabanes d'un tissu d'écorces , & le nommer *prae-textum* ?

J'ai lu avec attention tout ce que dit Plinie de la pourpre & de sa teinture , & je n'y ai vu nulle part qu'il dise que le cuivre de Cypre , soit qu'on y mêlât ou qu'on n'y mêlât pas du plomb , y fut employé. J'ai lu également la traduction de M. Poinfinet , où je n'ai trouvé non plus autre chose que le coquillage nommé *pourpre* , le *buccin* , le *murex* , en un mot que des poissons à coquilles qui fournissent cette teinture. Par cette raison encore , il ne m'est pas permis de traduire Plinie de manière à le faire tomber dans une contradiction que je ne lui trouve pas. Si j'eusse cru qu'elle lui appartînt , je l'aurois observée comme j'en observe d'autres.

Au surplus , je trouve ici les éditeurs , commentateurs , glos-

sateurs en défaut, ceux que j'ai vus du moins, & je suis réduit à moi seul. Chacun se tait sur ce passage, soit qu'il ait paru clair, ou qu'on n'ait pas trouvé le moyen de l'éclaircir. La connoissance que je puis avoir des fontes en bronze me le fait trouver absurde, en traduisant comme il y avoit à peu près dans ma précédente édition : *Il prend une couleur de pourpre dans les robes prétextes des statues*. Je n'approuve pas non plus une traduction qui parle des tuniques de laine blanche, bordées de pourpre, & que les tailleurs faisoient à Rome, quand le texte dit *statuarum prætextis*. Il m'a donc fallu recourir à mon auteur, & voir si je ne pourrois pas l'entendre par lui-même : je ne fais si j'ai réussi. M. Poinfinet, que j'honore assurément, vandra bien être un de mes juges, & je l'en prie.

(60) Page 50. Le chapitre 14 de ce livre offre pourtant un passage qu'il ne faut pas omettre, parcequ'il ajoute à la preuve des foibles connoissances que Plinè avoit dans l'art.

» Cependant le fer reçut aussi de la part des hommes un
 » honneur plus doux. Lorsque l'artiste Aristonidas voulut re-
 » présenter le repentir d'Athamas, après avoir, dans sa fureur,
 » précipité son fils Léarque, il mêla du fer & du bronze, afin
 » que la rougeur de la confusion fût exprimée par la rouille qui
 » se distinguoit à travers l'éclat du bronze. Cette figure est en-
 » core aujourd'hui à Thebes ».

Et tamen vita ipsa non defuit honorem mitiorem habere ferro quoque. Aristonidas artifex cum exprimere vellet Athamantis furorem Learcho filio præcipitato residentem pœnitentiâ, æs ferrumque miscuit, ut rubigine ejus per nitorem æris relucente, exprimeretur verecundiæ rubor. Hoc signum exstat Thebis hodierno die. L. 34, c. 14, l. 40.

Ce procédé bizarre ne paroît pas avoir été suivi par tous les anciens statuaires. En effet, ce devoit être un objet bien ridicule, bien désagréable & bien choquant, que ce barbouillage de rouille & de bronze ; & l'écrivain qui le rapporte, sans y
 ajouter

ajouter un mot d'observation, ne laisse aucun doute sur son ignorance des vrais moyens du statuaire pour rendre les expressions. Si ces moyens eussent été présents à l'esprit de Pline, s'il les eût connus, il auroit dit : Ce n'est là qu'un effort impuissant & ridicule pour vouloir rendre ce que les vrais, les habiles statuaires savent exprimer par l'action, la forme, les traits du naturel, & jamais par une prétendue rougeur, qui défigureroit la plus belle expression, bien plus qu'elle n'aideroit à la représenter. D'ailleurs, la confusion d'Athamas ne devoit pas se peindre par la couleur de ses cheveux & de quelques autres parties, & le fer n'alloit pas se loger justement où l'artiste assignoit le siege le plus apparent de la confusion.

Fin des notes sur le xxxiv livre de Pline.

TRADUCTION

DU TRENTE-CINQUIEME LIVRE

DE PLINE.

SECTION PREMIERE.

Honneur de la peinture.

Nous avons indiqué en partie la nature des métaux & celle de leurs produits, qui constituent les richesses : l'enchaînement de la matiere nous a conduits à l'immensité de remedes qu'ils fournissent, & aux ténèbres dont les enveloppent ceux qui les débitent, comme aussi aux travaux lents de la ciselure & de la statuaire (a), & à la délicatesse de la teinture. Reste à parler des différentes especes de terres & de pierres, dont le nombre est encore plus grand, & dont les Grecs, sur-tout, ont traité en particulier dans beaucoup de livres. Pour nous, nous mettrons dans cette matiere une brièveté convenable à notre plan, sans omettre pourtant rien de nécessaire, ou de ce que produit la nature en ce genre.

(a) Chez les Latins, la *statuaire* est l'art de faire des statues de bronze; la *sculpture*, celui d'en faire de marbre; & la *plastice* ou *plastique*, celui de modeler.

CHAPITRE PREMIER.

PARLONS d'abord de ce qui nous reste de la peinture , de cet art vraiment noble , autrefois que les rois & les peuples le recherchoient , & qu'il illustroit ceux qu'il daignoit faire passer à la postérité. Mais aujourd'hui il est absolument banni par les marbres , & même par l'or ; cette manie est poussée si loin , que non seulement les murailles sont toutes couvertes de marbre , mais qu'on le creuse même pour y former en mosaïque & en ciselure des représentations d'animaux & d'autres objets. Les compartiments & les portions de montagnes renfermées dans les chambres à coucher ne plaisent déjà plus ; & nous commençons à peindre la pierre (a). C'est une invention du temps de Claudius ; & c'est sous Néron que pour varier l'uniformité du marbre, on y a incrusté des taches qui n'y étoient pas, afin que celui de Numidie fût marqué de figures ovales , & que celui de Synnade se distinguât par la couleur du pourpre, ainsi

(a) Pline parle ici de trois inventions différentes : la mosaïque, dont il ne marque pas l'origine , mais qui étoit connue du temps de Scipion l'Africain , & qui fut peut-être apportée de Numance : l'art de peindre le marbre, en y faisant pénétrer les couleurs, ce qui se faisoit vraisemblablement par le moyen de la cire ; cette invention date de l'empire de Claude ; & enfin les incrustations de taches artificielles, qui furent inventées sous Néron.

que la mollesse voudroit qu'ils eussent été produits (a). Ces ornemens suppléent à ce que les montagnes ne produisent plus, & le luxe ne cesse de travailler pour avoir plus à perdre dans les incendies.

CHAPITRE II.

SECTION SECONDE.

Honneur des portraits.

PAR la peinture on transmettoit à la postérité la ressemblance la plus parfaite des grands hommes ; cet usage est entièrement passé. Ce sont des boucliers de bronze que l'on consacre à leur mémoire , des bustes en argent dont à peine on peut distinguer les ressemblances. On substitue même d'autres têtes aux statues ; ce qui a occasionné bien des couplets satyriques : tant il est vrai qu'on aime mieux exposer aux regards une matiere précieuse , que de se faire connoître soi-même ! Et cependant les mêmes personnes forment des galeries de tableaux anciens & de portraits étrangers. Pour eux , ils ne se font honneur que de ce que coûtent leurs portraits que brise un héritier, ou que les voleurs dérobent ; comme il ne reste d'eux

(a) Du Pinet a changé ici en hommes les deux adjectifs *Nu-
midicus* & *Synnadicus*. Il a procuré au premier les honneurs de
l'ovation , & a vêtu le second d'une robe de pourpre. Il a été
trompé par les mots *ovatus* & *purpura*.

aucune ressemblance , ils ne laissent que la représentation de leurs richesses & non la leur. Ces mêmes gens ornent d'images d'athletes leurs places d'exercices & les salles où ils se parfument (1). Ils ont dans leurs chambres à coucher & portent avec eux le portrait d'Epicure ; ils font des sacrifices en l'honneur de sa naissance , le vingtième jour de la lune (2) ; ce sont des fêtes qu'ils ne manquent pas d'observer chaque mois , & qu'ils appellent *icades*. Cela se fait sur-tout par ceux qui ne veulent pas être connus même pendant leur vie. Oui , cela est certain , l'oisiveté a perdu les arts ; & parcequ'il n'y a plus d'ames qui puissent servir de modeles , on néglige même la représentation des corps. Nos ancêtres pensoient bien différemment : ce n'étoient pas des statues de bronze ou de marbre , faites par des artistes étrangers , qu'on voyoit dans leurs vestibules ; c'étoient les portraits de leurs aïeux (3). Les bustes en cire étoient rangés par ordre sur des tablettes , ils accompagnoient les funérailles de leurs descendants ; & , à la mort d'un homme , tous ceux de sa famille qui avoient vécu avant lui formoient un peuple entier qui l'entouroit. Là , des titres correspondants & généalogiques étoient entrelacés avec ses images ; les archives de chaque maison se remplissoient de manuscrits & des monuments des actions qu'un homme avoit faites pendant sa magistrature. On voyoit , au dehors des portes & à l'entrée des maisons , les images des na-

tions vaincues; leurs dépouilles y étoient suspendues, fans qu'il fût même permis à un acquéreur de les en détacher. Ainsi jusqu'aux maisons, après avoir changé de maître, triomphoient encore. C'étoit un aiguillon pour la gloire, parceque les murs reprochoient tous les jours à un maître lâche qu'il usurpoit le triomphe d'autrui. On voit avec quelle indignation l'orateur Messala défendit qu'on mêlât aux portraits de sa famille ceux des Levinus, qui lui étoient étrangers. Une raison semblable fit produire à l'ancien Messala ses livres sur les familles romaines, lorsque, passant dans le vestibule de Scipion Pomponianus, il eut aperçu que, par adoption testamentaire, & à la honte du nom d'*Africain*, les *Salution* (c'étoit le surnom de Pomponius) s'étoient insinués dans la famille des Scipions. Mais qu'il soit permis de dire, fans déplaire aux Messala, que s'approprier les images étrangères des hommes illustres, c'est rendre une sorte d'hommage à leurs vertus; ce qui est bien plus honnête que de mériter que personne ne daigne s'approprier les nôtres.

Je ne dois pas omettre une invention nouvelle. On ne se contente pas de consacrer dans les bibliothèques, en or, en argent ou en bronze, la figure de ceux dont l'esprit immortel parle encore dans ces mêmes lieux; on va même jusqu'à imaginer celles qui n'existent plus, & nos regrets enfantent les portraits qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous, comme

ceux d'Homere (a). Il n'y a pas, je crois, une plus grande preuve de bonheur que celle qui fait toujours desirer à chacun de savoir quels étoient nos traits. L'inventeur de ces portraits imaginaires fut, à Rome, Asinius Pollion, lorsque fondant le premier une bibliothèque, il fit un bien public de l'esprit des grands hommes. Je ne saurois dire si les rois d'Alexandrie & de Pergame, qui formerent à l'envi des bibliothèques, ne l'ont pas précédé dans cette invention. Que la passion des portraits ait autrefois dominé, c'est ce que prouvent & Atticus, l'ami de Cicéron, par l'ouvrage qu'il donna sur cette matière (4), & Marcus Varron, qui, par une très heureuse découverte, inséra dans la multitude de ses livres, non seulement les noms de sept cents hommes illustres, mais encore en quelque sorte leurs portraits. C'est ainsi qu'il sauva leurs figures de l'oubli, & les garantit des ravages du temps. Inventeur d'un bienfait envié même des dieux (b), non seulement il assura

(a) M. Brotier a rétabli, d'après tous les manuscrits de la bibliothèque du Roi & l'*editio princeps*, cette belle leçon que le caprice de quelque éditeur suivi par tous les autres avoit fait disparaître : *Pariuntque desideria non traditos vultus*. J'ai eu devoir la suivre.

(b) Le P. Hardouin, au lieu de ces mots *inventione muneris etiam diis invidiosus* de quelques imprimés, corrige selon des manuscrits, & non d'après ses conjectures, *inventor muneris etiam diis invidiosus*.

à ces personnages l'immortalité , mais il les envoya par toute la terre , afin qu'ils fussent présents partout , & qu'on pût par tout les posséder (5).

CHAPITRE III.

SECTION TROISIEME.

*Quand les portraits furent mis sur des écussons ,
& quand ils furent exposés en public.*

VARRON n'a conservé que des portraits d'étrangers. Appius Claudius , consul avec Servilius , l'an 259 de Rome , fut le premier (à ce que je trouve) qui établit l'usage de consacrer publiquement des écussons chargés des portraits particuliers de sa famille ; car il plaça ses ancêtres dans le temple de Bellone , & voulut qu'ils fussent considérés dans un endroit élevé , & qu'on pût lire les titres de leurs dignités. Beau spectacle, sur-tout lorsque les enfants, dont on voit les images en petit , offrent ensemble comme une espece de nid de la postérité d'un grand homme : personne alors ne regarde ces écussons sans plaisir & sans intérêt (6).

SECTION QUATRIEME.

Quand ils furent placés dans les maisons.

Après Appius Claudius , M. Æmilius , collègue de Lutatius dans son consulat , en plaça de semblables , non seulement dans la basilique émilienne , mais

encore dans sa propre maison. Cet usage est vraiment militaire ; car les boucliers des héros qui combattirent à Troie étoient ornés de figures, & c'est de là (a) qu'ils ont été nommés *clypei*, & non pas, comme la subtilité mal-adroite des grammairiens l'a voulu, de *cluo* (b). C'est de la valeur qu'est venu l'usage de graver sur le bouclier le portrait de celui qui s'en servoit. Les Carthaginois ont fait en or ces boucliers & ces portraits, & ils les portoient avec eux dans le camp. Il est certain que Q. Marcius, qui vengea en Espagne les Scipions, lorsqu'il fit les Carthaginois prisonniers, en trouva un semblable d'Asdrubal, qui resta au-dessus de la porte du temple de Jupiter Capitolin, jusqu'au premier incendie qui le consuma (7). On a remarqué que nos ancêtres étoient là-dessus d'une telle indifférence, que, l'an de Rome 575, sous le consulat de L. Manlius & Q. Fulvius, M. Aufidius, entrepreneur des réparations du Capitole, avertit le sénat que des boucliers qui, depuis plusieurs lustres, passaient pour être de bronze, étoient d'argent.

SECTION CINQUIÈME.

Des commencements de la peinture. De la peinture monochrome (d'une seule couleur.) Des premiers peintres.

Les commencements de la peinture sont incer-

(a) Du mot grec γλύφειν, graver.

(b) Avoir de la réputation.

tains, & c'est une discussion étrangère à l'objet de cet ouvrage. Les Egyptiens assurent qu'elle fut inventée, chez eux, six mille ans avant qu'elle eut passé en Grece; mais il est évident que c'est une vaine jactance (8). Les Grecs disent, les uns qu'elle fut inventée à Sicyone, les autres chez les Corinthiens; mais tous conviennent que ses commencements furent d'enfermer dans une ligne l'ombre d'un homme. Voilà quel a été son premier état: son second, après qu'elle fut devenue plus difficile, a été de peindre chaque tableau d'une seule couleur; on nomma cette maniere *monochromaton*, depuis qu'on en eut trouvé une autre plus difficile: elle subsiste encore. On dit que la peinture linéaire fut inventée par Philoclès, Egyptien, ou par Cléantes, Corinthien (9). Les premiers qui l'exercerent furent Ardicès de Corinthe & Téléphane de Sicyone, sans se servir encore d'aucune couleur; ils jettoient cependant des traits dans l'intérieur du contour. De-là vint la coutume d'écrire sur le tableau le nom de ceux qui étoient représentés (10). Le premier qui inventa l'art de colorer les figures avec des tessons de pots d'argille broyés, fut, dit-on, Cléophante de Corinthe. Nous ferons voir bientôt que c'est cet artiste, ou un autre du même nom, qui, fuyant l'oppression de Cypselus, tyran de Corinthe, suivit en Italie, au rapport de Cornélius Népos, Demarate, pere de Tarquin l'ancien, roi des Romains.

SECTION SIXIEME.

Antiquité des peintures en Italie.

En effet la peinture étoit déjà parfaite , même en Italie. Il est certain qu'il existe encore aujourd'hui des peintures plus anciennes que notre ville dans le temple d'Ardée : & j'avoue qu'il n'y en a pas que j'admire autant que celles-là , qui , depuis tant de siècles qu'elles sont dans la coupole du bâtiment , ont conservé toute leur fraîcheur. Lanuvium offre également une Atalante & une Hélène ; elles sont nues , peintes au premier coup , par un même artiste , & d'une très grande beauté ; la première a l'air d'une vierge : elles n'ont pas été endommagées , quoique le temple soit en ruines. L'empereur Caligula , épris d'une passion impudique pour ces figures , avoit entrepris de les faire enlever ; mais la nature de l'enduit ne le permit pas (11). Il subsiste à Céré des peintures encore plus anciennes ; & quiconque les examinera avec attention (a) conviendra qu'il n'y a point d'art qui ait atteint si promptement à la perfection , puisqu'il paroît qu'il n'existeroit pas encore du temps de la guerre de Troie (12).

(a) *Quisquis eas diligenter estimaverit.* M. Poinfinet a traduit : *Quiconque les estimera suivant leur mérite ;* mais il me semble qu'on n'estime pas avec soin , diligence , attention , *diligenter.*

CHAPITRE IV.

SECTION SEPTIEME.

Des peintres romains.

CET art fut aussi honoré de bonne heure chez les Romains ; car c'est de lui que l'illustre maison de Fabius a tiré son surnom de *Pictor* ; & le premier qui le porta , peignit le temple du Salut , l'an de Rome 450 (a). Cette peinture a subsisté jusqu'à notre temps , que le temple fut brûlé sous le regne de Claude. Peu après on a célébré la peinture du temple d'Hercule , dans le marché aux bœufs : ouvrage du poëte Pacuvius. Il étoit fils de la sœur d'Ennius , & la gloire de cet art s'accrut à Rome par celle que Pacuvius s'étoit acquise sur la scène. Après cela il ne se trouva plus entre les mains de gens au-dessus du commun , à moins qu'on ne veuille citer de notre temps , Turpillius , chevalier romain , natif de Vénétie , dont il existe encore de beaux ouvrages

(a) Je ne crois pas qu'il faille ici traduire *ædes Salutis* par le temple de la Santé , comme on le voit souvent traduit : voici ma raison. Ce fut dans une bataille contre les Samnites que Bubulcus , étant consul , voua ce temple. Il ne s'agissoit pas là de santé seulement , mais du salut de Rome. La victoire remportée , Bubulcus fut censeur , fit bâtir le temple ; & lorsqu'il fut créé dictateur , il en fit la dédicace. Fabius l'orna de sa peinture. *Ædem Salutis , quam consul voverat , censor locaverat , dictator ædificavit.* (Liv. dec. 1 , l. 10 , cap. 2.)

à Vérone. Il a peint de la main gauche ; on n'en connoît pas d'exemples avant lui (13). Antistius Labéon , prétorien , & qui même avoit été proconsul de la province narbonnoise , & qui vient de mourir fort âgé , se vantoit des petits tableaux qu'il peignoit ; mais cela lui valut du ridicule & du mépris (14). Je ne dois pas omettre une délibération remarquable entre des personnes du premier rang , au sujet de la peinture. Q. Pédius , petit-fils de Q. Pédius , qui ayant été consul , avoit obtenu le triomphe , & que César étant dictateur avoit institué son héritier conjointement avec Auguste , étoit muet ; Messala l'orateur , parent de la grand'mère de l'enfant , fut d'avis qu'il falloit lui enseigner la peinture : ce qu'Auguste approuva. L'enfant mourut ayant déjà fait de grands progrès. Je pense que la considération particulière pour cet art à Rome augmenta par le moyen de M. Valerius Maximus Messala , qui le premier exposa un tableau à côté du palais d'Hostilius , l'an 490 de la fondation de la ville : ce tableau représentoit la bataille où il défit , en Sicile , Hiéron & les Carthaginois. L. Scipion en fit autant , & plaça dans le Capitole le tableau représentant sa victoire en Asie. On rapporte que son frère , Scipion l'Africain , en fut piqué ; non sans raison , puisque son fils avoit été fait prisonnier dans le combat. L. Hostilius Mancinus , qui s'étoit jetté le premier dans Carthage lors de l'assaut , offensa pareillement Scipion Émilien , en

exposant dans la place publique un tableau qui représentoit le plan de cette ville & les attaques, & en se tenant auprès pour en expliquer le détail au peuple : complaisance qui lui valut le consulat à l'élection suivante. Aux décorations des jeux scéniques donnés par Claudius Pulcher, on admira beaucoup la peinture lorsque des corbeaux, trompés par l'image, volèrent à la ressemblance des tuiles (15).

SECTION HUITIÈME.

Quand les tableaux étrangers commencerent à être estimés à Rome.

Lucius Mummius, à qui sa victoire dans l'Achaïe valut le surnom d'Achaïque, fit le premier estimer à Rome les tableaux étrangers. Car ayant remarqué qu'à la vente du butin le roi Attale avoit donné six cents mille sesterces d'un tableau d'Aristide, qui représentoit Bacchus, étonné d'un si haut prix, il soupçonna qu'il y avoit dans ce tableau une certaine vertu qu'il ne connoissoit pas ; en conséquence, il le retira malgré les plaintes d'Attale, & le plaça dans le temple de Cérès : c'est, je crois, le premier tableau étranger qui fut rendu public à Rome. Je trouve qu'ensuite l'usage devint commun d'en exposer dans la place ; ce qui a fourni à l'orateur Crassus cette plaisanterie (a), lorsque, sous les

(a) Cicéron & Quintilien disent que c'étoit l'orateur C. Julius César.

anciennes boutiques , pressé par un témoin qu'il ré-
cusoit, & qui lui disoit , *Dites donc, Crassus, qui vous*
pensez que je sois ; Semblable à celui-ci , répondit-il ,
en montrant dans un tableau un Gaulois qui tiroit
la langue d'une maniere très désagréable. Il y avoit
aussi dans la place le tableau de ce vieux pasteur avec
son bâton , au sujet duquel l'ambassadeur des Teu-
tons , à qui on demandoit combien il l'estimoit , ré-
pondit qu'il ne voudroit pas de l'original vivant ,
quand on le lui donneroit pour rien.

SECTION NEUVIEME.

*Quand la peinture fut distinguée , & par qui elle
devint publique à Rome.*

Mais ce fut Jules César , qui , étant dictateur ,
mit les tableaux principalement en honneur dans
le public , par la consécration qu'il fit , devant le
temple de Vénus Génitrix , d'Ajax & de Médée.
Après lui ce fut Marcus Agrippa , homme qui avoit
plutôt de la rudesse dans le caractère , que du goût
pour le luxe : il est certain qu'on a de lui un discours
très beau & digne du plus distingué des citoyens ,
tendant à consacrer au public toutes les statues &
tous les tableaux , ce qui auroit mieux valu que de
les reléguer , par une espece d'exil , dans les maisons
de campagne. Malgré sa sévérité , il ne laissa pas
que d'acheter de ceux de Cyzique trois mille deniers
deux tableaux , l'un représentant Ajax , & l'autre

Vénus (16). Il avoit aussi fait encadrer dans des marbres, à l'endroit le plus chaud de ses thermes, de petits tableaux, qu'on a enlevés depuis peu, quand on a réparé le bâtiment.

SECTION DIXIÈME.

Qui furent ceux qui exposèrent leurs victoires peintes.

L'empereur Auguste, qui a rendu publics plus de tableaux que personne, en a déposé deux dans la partie la plus apparente de la place qui porte son nom; l'un représente la guerre, & l'autre le triomphe. Il a placé aussi dans le temple de César son pere, Castor & Pollux, la Victoire, & d'autres tableaux dont nous parlerons en faisant mention des artistes. Il a aussi fait encadrer dans les murs de la salle qu'il a consacrée dans la place d'assemblée, deux tableaux: l'un représente une Némée assise sur un lion, & tenant une palme (17); près d'elle est un vieillard debout avec son bâton; au-dessus de sa tête est suspendu un tableau représentant un char à deux chevaux: Nicias a écrit qu'il l'avoit peint à l'*encaustique*; car telle fut l'expression qu'il employa. On en voit un autre où, si l'on excepte la différence de l'âge, la ressemblance d'un fils encore jeune avec son pere déjà vieux est un objet d'admiration. Au-dessus d'eux vole un aigle, qui étouffe un serpent dans ses ferres. Philocharès, en y mettant son nom, a attesté qu'il étoit l'auteur de cet ouvrage (18). Combien est immense;

menſe , à n'en juger même que par ce ſeul tableau , le pouvoir de l'art , puisſque le ſénat & le peuple romain conſiderent depuis tant de ſiècles , à cauſe de Philocharès , deux perſonnages auſſi communs que Glaucion & ſon fils Ariſtippe (*a*) ! Tibere , prince qui n'étoit rien moins que populaire , a auſſi placé dans le temple d'Auguſte les tableaux dont nous parlerons bientôt.

CHAPITRE V.

SECTION ONZIEME.

De l'art de peindre.

EN voilà bien aſſez ſur la dignité d'un art qui expire. Nous avons parlé des couleurs ſimples dont les premiers peintres ſe ſont ſervis , lorsſque nous traitions des couleurs métalliques. En parlant des artiſtes nous dirons qui ſont ceux qui ont introduit les différentes eſpeces de peintures d'une ſeule couleur ; ceux qui en ont inventé de nouvelles , dans quel temps , & quelles elles ont été , parceque le plan de notre ouvrage exige que nous parlions d'abord de la nature des couleurs. Enfin l'art parvint à ſe diſtinguer ; il inventa la lumière & les ombres ; & ,

(*a*) Glaucion eſt un vieillard , Ariſtippe eſt ſon jeune fils. M. Poinſinet fait de ces deux perſonnages très ignobles , *ignobiliffimos*, les deux fils de Philocharès. Plinie , qui ne mépriſe pas les arts , n'eût pas traité d'ignobles les fils d'un célèbre artiſte.

par cette opposition, les couleurs se firent alternativement ressortir l'une l'autre. Il reçut ensuite un autre éclat que celui de la lumière (19); & parce qu'il est entre elle & l'ombre, il fut appelé *ton*. L'union des couleurs & leur passage fut ce qu'on nomma *harmonie* (a).

CHAPITRE VI.

SECTION DOUZIÈME.

Des couleurs naturelles & des couleurs factices, outre les métalliques.

LES couleurs sont, ou foncées, ou éclatantes. Elles le sont ou par leur nature, ou par leur mélange. Les couleurs éclatantes sont fournies à l'artiste par celui qui fait peindre; comme le vermillon, l'azur, le cinabre, la chrysocolle, l'*indicum*, le *purpurissum* (20): les autres couleurs sont foncées. De quelque espèce qu'elles soient, les unes sont naturelles, les autres factices. Les naturelles sont la *sinopis*, la terre rouge, le blanc d'Égypte, le *melinum*, la craie rouge, l'orpin. Les autres sont factices: les unes tirées des métaux dont nous avons parlé, les autres de matières plus viles, comme l'ochre, la céruse brûlée, la san-

(a) Pline emploie le mot grec *harmogé*. C'est par le moyen des demi-teintes & de la réunion des tons, que les peintres parviennent à ce qu'ils appellent *le passage* des couleurs ou des teintes.

daraqne , le *sandyx* , le *syricum* , l'*atramentum*.

SECTION TREIZIÈME.

De la sinopsis.

La *sinopsis* fut trouvée d'abord dans le royaume de Pont , & c'est de la ville de Sinopi qu'elle reçut son nom. Elle naît aussi en Egypte , aux isles Baléares , & dans l'Afrique. Mais la meilleure se tire des cavernes , dans l'isle de Lemnos & dans la Cappadoce. La plus excellente se trouve attachée à des pierres. L'intérieur de la masse est d'une seule couleur ; le dehors est tacheté : les anciens peintres s'en servoient pour accorder , tempérer la lumière. On emploie trois especes de *sinopsis* , celle d'un rouge vif , celle d'un rouge pâle , & une autre qui tient le milieu. Le prix de la meilleure est trois deniers les dix livres : on s'en sert ou avec le pinceau , ou pour colorer le bois. Celle qui vient d'Afrique vaut aussi huit as la livre : on l'appelle *cicerculum* (a). La plus rouge de toutes s'emploie avec avantage à faire des compartiments. Celle qui est d'une couleur plus foncée & plus sombre est du même prix : elle sert pour les bases des compartiments. Employée comme médicament , sèche ou liquide , elle est un adoucissant , & on s'en sert avec avantage , soit en emplâtres , soit en cataplasmes : elle est bonne contre les ul-

(a) Gris-brun.

ceres situés dans les parties humides , comme la bouche & le fondement. En clystere , elle arrête la diarrhée : prise en potion , au poids d'un denier , elle arrête les pertes des femmes : calcinée , elle guérit les petites pustules qui viennent aux yeux , sur-tout employée avec du vin.

S E C T I O N Q U A T O R Z I E M E .

De la rubrique. De la terre de Lemnos.

Quelques uns ont prétendu que la *sinopis* étoit une terre-rouge de la seconde sorte : car ils donnoient la préférence à celle de Lemnos , qui approche le plus du vermillon , & qui a été fort vantée par les anciens , ainsi que l'isle où elle naît. On ne la vendoit que cachetée , ce qui la fit appeller *sphragis* (a). On la mêle avec le vermillon pour le falsifier. Elle est fort estimée en médecine : car employée en liniment , elle apaise les fluxions & les douleurs des yeux ; elle arrête l'écoulement des fistules lacrymales ; on la fait boire dans du vinaigre à ceux qui crachent le sang ; on la prend en potion contre les maladies des reins & de la rate , contre les regles trop abondantes des femmes , & contre les poisons & les piquures des serpents de terre & d'eau : c'est pourquoi elle entre dans tous les antidotes.

(a) Cachet. La terre figillée.

SECTION QUINZIEME.

De la terre d'Egypte.

Entre les autres especes de terre rouge , celles d'Egypte & d'Afrique sont très utiles aux ouvriers , parcequ'elles sont mieux absorbées par les couleurs. Ces terres naissent aussi dans les mines de fer.

SECTION SEIZIEME.

De l'ochre.

De cette terre rouge , calcinée dans des pots neufs enduits de lut, on fait l'ochre : plus la chaleur du fourneau a été violente , meilleure elle est. Toute terre rouge est sicative ; aussi l'emploie-t-on en emplâtres , & contre le feu sacré (a).

SECTION DIX-SEPTIEME.

Du leucophorum.

Une demi-livre de sinopis de Pont , mêlée & broyée pendant douze jours avec dix livres de filis , brillant & deux livres de meline de Grece , produit le leucophorum : c'est un mordant pour attacher l'or sur le bois.

(a) Ce que nous appellons populairement le feu S. Antoine , l'érysipèle.

SECTION DIX-HUITIEME.

Du paratonium.

Le *paratonium* (le blanc d'Egypte) tire son nom du lieu où il se trouve en Egypte. On dit que c'est une écume de la mer, rendue solide par son mélange avec le limon; effectivement, on y trouve des fragments de coquillages. On le fait aussi en Crete & à Cyrenes. On le falsifie à Rome avec de la craie de Cimoles cuite & épaissie (a). Le prix du meilleur est un denier les six livres. De toutes les couleurs blanches c'est la plus onctueuse & la plus durable pour les enduits, à cause de son poli.

SECTION DIX-NEUVIEME.

Du melinum.

Le *melinum* est blanc aussi : le meilleur vient de l'isle de Mélos. Il s'en trouve aussi à Samos; mais les peintres ne s'en servent pas, parcequ'il est trop gras. Ceux qui le tirent se couchent sur la terre pour en chercher les veines entre les pierres. Son usage en médecine est le même que celui de la craie rouge : appliqué sur la langue, il la dessèche; il diminue & fait tomber les poils. Il vaut un petit sesterce la livre. La céruse est une troisième couleur dans la classe des blancs; j'en ai parlé à l'article du plomb. Il y

(a) De la terre cimolée.

avoit une terre qui étoit une céruse naturelle, dont les anciens se servoient pour peindre les navires : elle fut trouvée à Smyrne, dans les terres de Théodote. Actuellement toute la céruse se fait avec du plomb & du vinaigre, comme nous l'avons dit.

SECTION VINGTIÈME.

De la céruse brûlée.

Le hafard fit trouver l'*ufta* dans l'incendie du Pirée, par de la céruse brûlée dans des boîtes de fard. Nicias, dont nous avons parlé plus haut, a le premier employé l'*ufta*. On regarde actuellement comme la meilleure celle d'Asie, qu'on appelle *purpurea*. Elle vaut six deniers les dix livres. On la fait aussi à Rome, en brûlant du filis marbré, qu'on éteint avec du vinaigre. Sans l'*ufta*, on ne peut ombrer.

SECTION VINGT-UNIÈME.

De la terre d'Eréttrie.

La terre rouge nommée *eretria* tire son nom de la contrée qui la produit. Nicomaque & Parrhasius l'ont employée. Elle est rafraîchissante & émolliente. Employée cuite pour les blessures, elle fait revenir les chairs : elle est sur-tout utile pour dessécher, pour les douleurs de tête, & pour reconnoître s'il y a du pus dans une partie ; car si après l'avoir employée en liniment, délayée avec de l'eau, elle ne desseche pas, on en conclut qu'il y a du pus renfermé.

SECTION VINGT-DEUXIEME.

De la sandaraque.

Juba dit que la *sandaraque* & l'*ochre* se font dans l'isle Topaze , située dans la mer rouge : c'est de là qu'on nous les apporte aujourd'hui. Nous avons dit comment on faisoit la *sandaraque*. On en fait aussi de falsifiée , avec de la céruse calcinée dans un fourneau. Sa couleur doit être une couleur de flamme. Elle vaut cinq *as* la livre.

SECTION VINGT-TROISIEME.

De la sandyx.

Cette couleur , calcinée avec une partie égale de terre rouge appelée *rubrica*, forme la *sandyx*. Je vois cependant par ce vers , que Virgile a cru que la *sandyx* étoit une herbe :

Sans nos soins la sandyx teint l'agneau qui la pâit.

La livre vaut moitié moins que la *sandaraque* : il n'y a point de couleurs plus pesantes.

SECTION VINGT-QUATRIEME.

Du syricum.

Le *syricum* est aussi une couleur rouge factice , avec laquelle nous avons dit qu'on falsifioit le *minium*. Il se fait avec la *sinopis* & la *sandyx* mêlées ensemble.

SECTION VINGT-CINQUIEME.

De l'atramentum.

Je rangerai l'*atramentum* parmi les couleurs factices, quoiqu'il y en ait un qui est terre. Ce dernier a deux origines ; car il découle de la terre comme concrétion saline, ou bien on le fait d'une terre couleur de soufre. Des peintres ont fait du noir avec des charbons corrompus qu'ils tiroient des tombeaux ; mais toutes ces especes sont nouvelles & difficiles à se procurer. On l'obtient plus commodément du noir de fumée, qu'on tire de la résine ou de la poix brûlée. On a construit pour cela des laboratoires qui ne permettent pas à la fumée de s'échapper. On en tire également de très estimé du bois nommé *tada* (a). On le falsifie avec le noir de fumée des fourneaux & des bains, & on s'en sert pour écrire. Il y en a qui font brûler de la lie de vin desséchée : ils prétendent que si la lie est d'un bon vin, le noir qui en provient ressemble au noir de l'Inde. Polygnote & Micon, peintres très célèbres à Athenes, en ont fait de marc de raisin : on l'appelle *tryginon* (b). Apelles est l'inventeur de celui qui se fait de l'ivoire brûlé, qu'on nomme *elephantinum* (c). On en apporte aussi de l'Inde, qu'on appelle

(a) Sorte de pin dont on faisoit les torches.

(b) Exprimé de la lie.

(c) Noir d'ivoire.

indicum ; j'en ignore la composition. Les teinturiers en font aussi d'une efflorescence noire qui s'attache à leurs chaudieres d'airain. On le fait aussi de bois de *tada* brûlé, dont on broye les charbons dans un mortier. Les seches fournissent un noir admirable ; mais celui-là n'est pas factice. Tout noir se perfectionne au soleil : celui pour écrire, en y mêlant de la gomme ; celui à peindre les murailles, en y mêlant de la colle. Le noir dissous dans le vinaigre est le plus tenace.

S E C T I O N V I N G T - S I X I E M E .

Du purpurissum.

Des autres couleurs, qui, à cause de leur cherté, étoient fournies par ceux qui faisoient peindre, comme je l'ai dit, la plus précieuse est le *purpurissum*, qui se fait avec de la craie à polir l'argent : on la teint en même temps que les étoffes de pourpre, & elle prend la couleur plus vite que les laines. La meilleure est celle qui, jettée la première dans la chaudiere bouillante, se sature des sucres encore dans toute leur force. La seconde en qualité est celle qu'on jette dans le même bouillon, après en avoir retiré la première, & ainsi de suite. La qualité des dernières diminue toujours en proportion que le bouillon devient moins chargé de couleur. C'est pourquoi l'on préfère celle de Pouzzol à celle de Tyr, de Gétulie, ou de Laconie, d'où viennent les pourpres les plus

précieuses. La raison en est que cette craie s'imbibe sur-tout d'*hyfginum* (a), & qu'on la force à absorber de la garance. Le plus commun *purpurissum* vient de Canuse : il vaut depuis un jusqu'à trente deniers la livre. Ceux qui peignent, mettent sur une couche de *sandyx*, du *purpurissum* avec du blanc d'œuf, & donnent ainsi à leur couleur l'éclat du vermillon. S'ils veulent faire du pourpre, ils mettent sur une couche de bleu du *purpurissum* broyé avec du blanc d'œuf.

SECTION VINGT-SEPTIEME.

De l'indicum.

Après cette couleur, l'*indicum* est la plus estimée. Il vient de l'Inde; & c'est un limon adhérent à l'écume des roseaux. Quand on le broye, il est noir; mais en le délayant, il donne un bleu pourpre admirable. Une autre espece est l'écume de la pourpre qui furnage sur les chaudières des teinturiers. Ceux qui la falsifient colorent de la fiente de pigeons, ou de la craie de Sélinuse, avec de l'*indicum*; ou bien ils teignent de la craie annulaire avec du verre pilé (ou pastel). On l'éprouvé sur les charbons : celui qui est pur, produit une belle flamme couleur de pourpre, & sa fumée une odeur de mer. Quelques uns, par

(a) *Hyfginum*, plante qui, ajoutée à la teinture d'écarlate, la rend plus foncée, *Plin. lib. 9, c. 41.*

cette raison, croient qu'on le tire des rochers. Le prix de l'*indicum* est de dix deniers la livre. Dans la médecine, il appaise le spasme & les convulsions, & il dessèche les ulcères.

SECTION VINGT-HUITIÈME.

De l'armenium.

L'Arménie nous envoie une couleur qui en porte le nom. C'est une pierre qui se teint comme la chryfocolle. La meilleure est celle qui en approche le plus, en tirant un peu sur le bleu. Elle valoit trente *nummes* la livre ; mais on a trouvé en Espagne un sable qui reçoit la même préparation : ce qui a fait tomber cette couleur à six deniers. Elle diffère du bleu par un peu de blancheur qui la rend plus claire. Son usage en médecine est seulement pour nourrir les poils, & principalement ceux des paupières.

SECTION VINGT-NEUVIÈME.

Du verd appien.

On a trouvé depuis peu deux autres couleurs ; elles sont à très bas prix : l'une est un verd nommé *appianum*, qui imite la chryfocolle, comme s'il n'y en avoit déjà pas assez de contrefaçons. On la fait aussi avec une craie verte ; elle vaut un sesterce la livre.

SECTION TRENTIEME.

De l'annulaire.

L'*annulaire* est un blanc dont on se sert en peinture pour la carnation des femmes. On le fait d'une craie à laquelle on mêle des verroteries que le peuple porte à ses anneaux , ce qui lui a fait donner le nom d'*annulaire*.

CHAPITRE VII.

SECTION TRENT-UNIEME.

Quelles couleurs ne prennent pas sur l'humide.

DE toutes les couleurs , le *purpurissum* , l'*indicum* , le bleu , le *melinum* , l'orpin , l'*appianum* , la céruse , veulent être employés sur un enduit sec , & ne prennent pas sur l'humide. On teint les cires avec ces mêmes couleurs pour les peintures à l'encaustique , non sur les murailles humides , qui ne souffrent point cette espece de peinture , mais sur les vaisseaux de guerre , & même à présent sur ceux de transport. Puisque nous environnons les dangers de peintures agréables , qu'on ne s'étonne point si nous peignons aussi les bûchers : on veut que ceux qui vont chercher les combats & la mort , y soient conduits pompeusement (21). A la vue de cette variété d'un si grand nombre de couleurs , que l'antiquité devient admirable !

SECTION TRENTÉ-DEUXIÈME.

Avec quelles couleurs les anciens peignoient.

C'est avec quatre couleurs seules qu'Apelles, Echion, Mélanthius, Nicomaque, ces peintres célèbres dont chacun des tableaux valoit toutes les richesses des villes, ont fait ces ouvrages immortels; savoir, pour les blancs, avec la meline; pour les jaunes, avec l'attrique; pour les rouges, avec la sinopis de Pont; & pour les noirs, avec l'*atramentum* (22). Aujourd'hui que le pourpre est si commun, qu'on en peint les murailles, que l'Inde nous apporte le limon de ses fleuves, le sang corrompu des dragons & celui des éléphants (23); on ne voit plus de peinture estimée. Tout a donc été meilleur, quand on avoit moins d'abondance. Cela vient, comme nous l'avons dit, de ce que l'on s'attache à présent au prix des matières, & non pas à celui du génie.

SECTION TRENTÉ-TROISIÈME.

Quand furent exposées les représentations des combats des gladiateurs.

Je ne passerai pas sous silence une folie de notre siècle en fait de peinture. Néron s'étoit fait peindre d'une proportion colossale, de 120 pieds, sur de la toile: chose inconnue jusqu'alors (24). Quand ce tableau fut achevé dans les jardins de Maïa, il fut brûlé par la foudre avec la plus grande partie des jar-

dins. Un de ses affranchis, donnant à Antium un spectacle de gladiateurs, orna, comme on fait, les galeries publiques de peintures qui représentoient les portraits des gladiateurs & de tous leurs valets. Depuis plusieurs siècles on a ici un goût décidé pour la peinture. Ce fut C. Térentius Lucanus qui le premier fit peindre & exposer des combats de gladiateurs. Il en donna pendant trois jours, dans la place publique, trente paires à son aïeul qui l'avoit adopté: il en exposa le tableau dans le bois consacré à Diane.

CHAPITRE VIII.

SECTION TRENTÉ-QUATRIÈME.

De l'antiquité de la peinture ; de l'excellence de trois cents cinq ouvrages, & des artistes qui les ont faits.

JE vais à présent parcourir avec la plus grande brièveté les hommes célèbres dans cet art ; car une ample discussion n'entre point dans mon plan (a) : c'est pourquoi il y en aura plusieurs qu'il suffira de nommer en passant, & à l'occasion des autres. Pour

(a) L'un des manuscrits de Daléchamps porte *ampla executio* (une discussion ample, détaillée). M. Brotier a suivi cette leçon. En effet, la leçon vulgaire, *talis executio* (une telle discussion), prête à Pline un mauvais raisonnement ; car si cette discussion n'entrôit pas dans son plan, il ne l'auroit pas faite.

les ouvrages distingués, soit existants; soit perdus; il convient d'en parler sommairement. L'exactitude des Grecs ne se soutient point dans cette partie : ils n'ont placé les peintres que plusieurs olympiades après les statuaires & les sculpteurs (25). Ils placent dans la 90^e olympiade le premier peintre dont ils parlent, quoiqu'il soit de tradition que Phidias avoit d'abord été peintre, & qu'il peignit à Athenes l'Olympien (Périclès) (a). On convient aussi que dans la 83^e olympiade, son frere Panæ-nus (b) peignit en Elide le dedans du bouclier de la Minerve faite par Colotès, élève de Phidias, & qui l'avoit aidé dans le Jupiter Olympien (26). Ne convient-on pas également que Candaule, roi de Lydie, le dernier des Héraclides, & qui fut souvent appelé *Myrsile*, paya au poids de l'or un tableau de Bularque, représentant le combat des Magnésiens? tant la peinture étoit déjà honorée! Il faut que cela soit arrivé vers le temps de Romulus, puis-

(a) M. Poinfinet, qui se conforme à la note du P. Hardouin, traduit *Olympiumque Athenis ab eo pictum*, par *fit à Athenes le tableau représentant Jupiter Olympien*. Durand, M. Brotier & d'autres, me paroissent bien fondés à croire que ce passage se rapporte à Périclès.

(b) Plutarque donne au frere de Phidias, qui peignit des batailles, le nom de *Plistenete*. Ou Plutarque s'est trompé, ou bien c'est Pline; ou bien encore Phidias avoit deux freres qui peignoient les batailles.

que

que Candaule mourut deux années avant la 20^e olympiade ; ou ; comme le prétendent quelques uns , la même année , si je ne me trompe , que Romulus ; ainsi dès ce temps , l'art étoit célèbre , quoique si loin encore de la perfection (27). S'il faut nécessairement en convenir , il paroît aussi que les commencements de la peinture remontent bien plus haut , & que ceux qui ne peignoient encore que d'une seule couleur (dont on ne fixe pas le temps) ont existé un peu avant , comme Hygiémon , Dinias , Charmade , qui le premier distingua les sexes dans la peinture , & Euimarus l'Athénien , qui osa entreprendre d'imiter toutes sortes de figures , & Cimon de Cléones , qui cultiva les découvertes de celui-ci. Ce fut ce dernier qui inventa les têtes de profil (28) , & qui varia les visages de ses figures , les faisant regarder ou de côté , ou en haut , ou en bas. Il distingua aussi les articulations des membres , il exprima les veines , il inventa les plis & les sinuosités des vêtements. Panænus , frere de Phidias , a peint la bataille de Marathon entre les Athéniens & les Perses. L'usage des couleurs étoit alors déjà si commun , & l'art étoit si parfait , que Panænus avoit peint , dit-on , les chefs ressemblants (29) : du côté des Athéniens , Miltiade , Callimaque , Cynégire ; de celui des Perses , Datis & Artapherne.

C H A P I T R E I X.

S E C T I O N T R E N T E - C I N Q U I E M E.

Le premier concours en peinture.

Du temps de Panæus on établit à Corinthe & à Delphes des concours de peinture, & il fut le premier de tous qui y disputa le prix avec Timagoras de Chalcis, qui l'emporta sur lui aux jeux pythiques (30), comme on le voit par d'anciens vers de Timagoras lui-même, qui prouvent évidemment l'erreur des chroniques. Il y eut encore d'autres peintres après eux, qui furent célèbres avant la 90^e olympiade : comme Polygnote de Thase, qui le premier peignit des femmes avec des robes brillantes, des coëffures de différentes couleurs, & qui le premier contribua beaucoup aux progrès de l'art, puisqu'il établit l'usage d'ouvrir la bouche aux figures, de faire voir les dents, & de changer l'ancienne immobilité des traits du visage (31). Il y a un tableau de lui dans le portique de Pompée, qui étoit devant le palais de son nom, où il a peint une figure avec un bouclier : il est douteux si elle monte ou si elle descend (32). A Delphes, il a peint le temple; & à Athenes, le portique appelé *Pæcile* (a). Il a fait gratuitement

(a) Le nom de *Pæcile*, qui signifie *varié*, fut donné à ce portique, à cause de la variété des peintures dont Polygnote l'avoit orné; il étoit situé sur le marché.

cet ouvrage , tandis que Micon étoit payé pour en peindre une partie : d'où il arriva que Polygnote fut plus estimé (33) ; car les amphiclyons , qui font l'assemblée publique de la Grece , ordonnerent qu'il eût par-tout son logement gratuit. Il y eut un autre Micon , qui est distingué par le surnom de *minor* ; sa fille Timarete exerça aussi la peinture.

SECTION TRENTÉ-SIXIÈME.

De ceux qui peignirent au pinceau ; des premieres inventions dans la peinture ; par qui elles ont été trouvées , & de ce qu'il y a de plus difficile dans cet art.

1°. Dans la 90^e olympiadé , il y eut Aglaophon ; Céphisodore , Phrylus , Evenor ; père de Parrhasius & maître d'un très grand peintre , dont nous parlerons dans son temps. Tous ces artistes étoient déjà célèbres , mais non pas tels cependant qu'on doive s'y arrêter dans un simple exposé (34). Je me hâte d'arriver à ceux qui furent les lumieres de l'art ; entre eux brilla d'abord Apollodore , Athénien , dans la 94^e olympiadé. Il fut le premier qui exprima la beauté , l'aspect des figures (35) , & le premier qui , à juste titre , ait contribué à la gloire du pinceau. Il y a de lui un prêtre en adoration , un Ajax frappé de la foudre , qu'on voit aujourd'hui à Pergame. On ne voit aucun tableau antérieur aux siens qui puisse attacher les regards (36).

2°. Les portes de l'art ouvertes par Apollodore (37), Zeuxis d'Héraclée y entra dans la quatrième année de la 95^e olympiade; & le pinceau (car c'est de la peinture au pinceau dont nous parlons encore), qui déjà commençoit à s'enhardir, acquit entre ses mains beaucoup de gloire. Quelques auteurs l'ont placé mal-à-propos dans la 89^e olympiade, au lieu qu'il falloit y placer Démophile d'Himère & Néséas de Thase, parceque ce fut l'un des deux, on ne fait pas bien lequel, dont il fut élève (a). Apollodore, dont nous venons de parler, fit contre lui des vers dont le sens étoit que Zeuxis lui avoit enlevé l'art, & qu'il l'avoit pris tout entier pour lui (b). Il acquit aussi tant de richesses, que, pour en faire parade, il portoit à Olympie des manteaux sur lesquels son nom brilloit en lettres d'or. Il se détermina ensuite à faire présent de ses ouvrages, parceque, disoit-il, aucun prix ne pouvoit les payer. Ce fut ainsi qu'il donna une Alcène aux Agrigentins, & un Pan au roi Archélaus. Il a fait

(a) Voyez Bayle, art. *Zeuxis*, rem. A. Il paroît qu'il prouve assez bien que Pline se trompe ici lui-même, & qu'il a tort de reprendre les écrivains qui plaçoient cet auteur dans la 89^e olympiade.

(b) Je lis, suivant la conjecture du P. Hardouin, *Artem ipsius ablatam Zeuxin ferre secum* : car en lisant *ipsis*, comme le texte le porte, l'épigramme se tourneroit contre son auteur lui-même.

une Pénélope , dans laquelle il paroît qu'il a peint les mœurs de cette princesse. Il fit aussi un athlète , dont il fut si content , qu'il écrivit au bas ce vers , devenu célèbre à cause du sujet :

On l'enviera plutôt qu'on ne l'imitera (38).

Son Jupiter sur le trône , entouré des dieux , est plein de majesté. Il a fait aussi Hercule enfant , qui étrangle des serpents en présence d'Amphitryon & d'Alcmene sa mere , qui est saisie de frayeur (39). On reproche cependant à Zeuxis d'avoir fait ses têtes & ses articulations trop fortes. Il avoit d'ailleurs tant d'exactitude & d'amour pour son art , que pour faire aux Agrigentins un tableau qu'ils devoient consacrer dans le temple de Junon Lacinienne , il examina leurs filles nues , & en choisit cinq pour peindre d'après elles ce que chacune avoit de plus beau (40). Il peignit aussi des camayeux en blanc (a) (41).

3^e. Il eut pour contemporains & pour rivaux Timanthe , Androcyde , Eupompe & Parrhasius.

CHAPITRE X.

ON dit que le dernier présenta un défi à Zeuxis. Celui-ci ayant apporté des raisins peints avec tant de vérité , que des oiseaux vinrent pour les becqueter , l'autre apporta un rideau si naturellement représen-

(a) *Monochromata ex albo.*

ré, que Zeuxis, fier du suffrage des oiseaux, demanda que le rideau fût tiré pour qu'on vît le tableau : alors Zeuxis ayant reconnu son erreur, accorda avec une franchise modeste le prix à son rival, parceque, lui-même n'ayant trompé que des oiseaux, Parrhasius l'avoit trompé, lui qui étoit un artiste (42).

4°. On dit qu'ayant peint ensuite un enfant qui portoit des raisins, & qu'un oiseau étant venu pour les becqueter, il se fâcha avec la même franchise contre son ouvrage, & dit : » J'ai mieux peint les » raisins que l'enfant ; car si j'eusse donné la même » perfection à celui-ci, l'oiseau auroit dû avoir » peur (43) ». Il a fait aussi des figures en argille, qui sont restées seules à Ambracie, quand Fulvius Nobilior en transporta les Muses à Rome. On voit à Rome, dans les portiques de Philippe, une Hélène de Zeuxis, & dans le temple de la Concorde, un Marfyas lié (44).

5°. Parrhasius d'Ephèse contribua beaucoup aux progrès de la peinture. Il a le premier observé la proportion, mis de la finesse dans les airs de tête, de l'élégance dans les cheveux, de la grace à la bouche ; & , de l'aveu des artistes, il a remporté la palme pour les derniers traits qui terminent & arrondissent les objets (45). Cette partie est dans la peinture le dernier point de la perfection. Peindre les corps & les milieux des objets, c'est sans doute beaucoup ;

cependant plusieurs y ont réussi : mais de bien rendre les extrémités des corps , & de bien terminer & arrondir les parties , c'est ce qu'on trouve rarement exécuté avec succès ; car l'extrémité doit s'entourer elle-même , & se terminer de façon qu'elle promette autre chose après soi , & fasse voir même ce qu'elle cache (46). C'est une gloire qu'Antigone & Xénocrate , qui ont écrit de la peinture , ont accordée à Parrhasius , non seulement comme un rapport historique , mais aussi comme un éloge (47). Il reste beaucoup de ses desseins , tant sur ses tablettes que sur du vélin , dont on dit que les artistes profitent. Cependant quand on le compare à lui-même , il paroît avoir réussi moins heureusement à exprimer le milieu des corps (48).

Il a peint le peuple d'Athenes assemblé (49), sujet ingénieusement choisi ; car il vouloit le montrer également léger , colere , injuste , inconstant , & en même temps exorable , doux , compatissant , magnifique , altier & bas , cruel & timide. Il peignit aussi le Thésée qui étoit à Rome au Capitole , & un amiral armé d'une cuirasse ; & dans un tableau qui est à Rhodes , Méléagre , Hercule & Persée. Ce qui augmente le merveilleux de ce tableau , c'est qu'ayant été frappé trois fois de la foudre , il n'a pas été effacé (50). Il a peint encore un grand-prêtre de Cybele ; tableau que Tibere aima beaucoup , qu'il renferma dans sa chambre à coucher , & que l'on esti-

moit soixante grands festerces , ainsi que Décius Eculéon le rapporte. Il a peint aussi une nourrice crétoise qui tient un enfant , un Philiscus , un Bacchus près duquel est la Vertu , & deux enfants dans lesquels on voit la sécurité & la simplicité de leur âge , un prêtre qui a près de lui un jeune enfant avec un encensoir (a) & une couronne. Il y a de lui deux tableaux très célèbres : l'un est un athlète armé , courant si ardemment au combat , qu'on croit le voir fuser : l'autre est un athlète quittant ses armes ; on sent qu'il est essoufflé. On estime son Enée , & Castor & Pollux peints dans un même tableau ; ainsi que Téléphe , Achille , Agamemnon & Ulysse. C'étoit un artiste fécond , mais personne n'a usé plus insolemment & plus arrogamment de la gloire que lui procuroient ses talents ; car il se donna des surnoms fastueux , s'appellant tantôt le magnifique , tantôt le prince de son art , celui qui l'avoit porté à sa plus haute perfection. Il se prétendoit sur-tout de la race d'Apollon , & se vantoit d'avoir peint l'Hercule qui est à Lindes , tel qu'il lui étoit apparu souvent en

(a) Ou plutôt un vase de parfums , *acerra*. C'étoit un coffre dans lequel on mettoit l'encens pour les sacrifices , comme on le voit sur les bas-reliefs antiques. Dans l'Eglise Latine on nomme ce petit vase *navette* , à cause de sa figure de gondole. L'Eglise Grecque , dont la Latine a reçu la forme de cette *navette* , la nomme *cymbion* , qui , dans cette langue , signifie également *petite nave* , *petite barque*.

fonge (51). Se voyant vaincu à la pluralité des voix par Timanthe , à Samos , sur son tableau de la dispute d'Ajax pour les armes d'Achille , il dit qu'il souffroit avec chagrin pour le héros , en le voyant vaincu une seconde fois par un indigne adversaire. Il peignit aussi de petits tableaux obscènes , se délassant par cette espèce de badinage impudique (52).

6°. Pour Timanthe , il eut le génie très fécond. Son Iphigénie fut célébrée par les éloges des orateurs. L'ayant représentée debout devant l'autel où elle devoit être immolée , il peignit tous les assistants dans l'affliction , particulièrement l'oncle de cette princesse ; & ayant épuisé les différents caracteres de la douleur , il voila le visage d'Agamemnon , ne trouvant plus possible de le faire paroître avec l'expression convenable à sa situation (a).

Il y a encore d'autres preuves de son génie , comme un cyclope endormi , peint dans un très petit tableau , auprès duquel , pour faire sentir la grandeur de sa taille , il a peint des satyres qui mesurent son pouce avec un thyrsé (53). Ce n'est que dans les ouvrages de ce peintre que l'on comprend toujours plus qu'il n'a exprimé ; l'art en est extrême , & son génie étoit encore au-dessus de son art. Il a peint un

(a) Ce que j'ai à dire sur ce tableau de Timanthe étant devenu trop long pour le placer en note , j'ai cru devoir le renvoyer ailleurs sous la forme d'une discussion particulière.

héros , qui est un ouvrage d'une grande perfection ; car il a porté au dernier point l'art de peindre les hommes (54). Ce tableau est actuellement à Rome dans le temple de la Paix.

7°. Euxénidas , dans le même temps , fut maître d'Aristide , excellent artiste. Eupompus le fut de Pamphile , maître d'Apelles. Il y a d'Eupompus un vainqueur dans un combat gymnique , tenant une palme. La réputation de cet artiste fut si grande , qu'il divisa en trois genres (*ou écoles*) la peinture , qui , avant lui , l'étoit en deux : l'helladique (*la grecque*) & celle qu'on appelloit l'asiatique. A cause de lui , qui étoit de Sicyone , la division de l'helladique produisit trois genres (*ou écoles*) : l'ionique , le sicyonien & l'attique (55).

8°. Pamphile a représenté une famille assemblée , la bataille de Phlius , & la victoire des Athéniens (56). Il a peint aussi Ulysse sur un radeau. Il étoit Macédonien , & il a été le premier peintre qui ait étudié toutes les sciences , sur-tout celle des nombres & la géométrie ; sans lesquelles il soutenoit que l'art de peindre ne pouvoit être porté à sa perfection. Il ne fit point d'élève à moins d'un talent attique , pour dix ans (57). Apelles & Mélanthe lui payerent ce prix. Ce fut par le crédit de cet artiste , que d'abord à Sicyone , & ensuite dans toute la Grece , on apprît , avant toutes choses , aux enfants libres les éléments de la peinture , c'est-à-dire à peindre sur du

buis ; & cet art fut reçu comme le premier degré des arts libéraux. Il fut même toujours honoré , de sorte que les gens libres purent l'exercer , & bientôt après , les nobles : un édit public & perpétuel défendit de l'enseigner aux esclaves. C'est pourquoi , ni en peinture , ni en sculpture , on ne voit aucun ouvrage célèbre fait par un esclave (58).

9°. Dans la 107^e olympiade vécurent aussi Echion & Thérimaque. Il y a de beaux tableaux d'Echion : un Bacchus , la Comédie & la Tragédie , Sémiramis parvenant de l'esclavage à la puissance souveraine , une vieille femme portant des lampes devant une jeune mariée remarquable par sa pudeur.

10°. Mais dans la 112^e olympiade , Apelles , de l'isle de Cos , a surpassé tous les peintres qui l'avoient précédé , & ceux qui l'ont suivi (59). Il a presque lui seul plus contribué aux progrès de la peinture , que tous les autres ensemble , par les livres qu'il a publiés sur les principes de cet art. Ce qui l'a principalement distingué , quoiqu'il y eût de très grands peintres de son temps , c'est une grace particuliere qui se trouve dans ses ouvrages. En même temps qu'il admiroit ceux de ses confreres , & qu'il leur donnoit à tous les louanges qu'ils méritoient , il disoit qu'il leur manquoit une grace , que les Grecs appellent *charis* (60) ; qu'ils avoient tout le reste , mais que dans cette partie lui-même n'avoit point d'égal. Il se donna encore un autre

éloge, en admirant un tableau de Protogene d'un travail immense, & d'un fini excessif (61); car il dit que tout étoit égal entre lui & Protogene, ou même supérieur chez celui-ci, mais qu'il avoit sur ce peintre un avantage, c'est que Protogene ne savoit pas quitter un ouvrage; ajoutant ce précepte mémorable, *Que trop de soin est souvent nuisible*. Sa candeur ne fut pas moindre que son talent; car il convenoit de la supériorité d'Amphion sur lui pour l'ordonnance, & d'Asclépiodore pour les mesures (les proportions), c'est-à-dire pour la distance qui doit être entre chaque objet.

11°. On fait ce qui se passa entre lui & Protogene. Celui-ci demouroit à Rhodes; Apelles y étant abordé, avide de connoître par ses ouvrages un homme qu'il ne connoissoit que par sa réputation, alla d'abord à son atelier. Protogene étoit absent; mais il y avoit sur le chevalet un fort grand tableau disposé pour être peint. Une vieille gardoit la maison: elle lui dit que Protogene étoit parti, & lui demanda son nom. Le voici, dit Apelles; & prenant un pinceau, il conduisit avec de la couleur, sur le champ du tableau, une ligne d'une extrême ténuité. Protogene de retour, la vieille lui dit ce qui s'étoit passé. On rapporte que l'artiste ayant d'abord observé la subtilité du trait, dit qu'Apelles étoit venu, que nul autre n'étoit capable de rien faire d'aussi parfait; que lui-même, dans cette même ligne, en

conduisit une encore plus déliée avec une autre couleur, & dit à la vieille en sortant que si cet homme revenoit, elle la lui fît voir, en ajoutant que c'étoit là celui qu'il cherchoit. La chose arriva : Apelles revint, & honteux de se voir surpassé, il refendit les deux lignes avec une troisieme couleur, ne laissant plus rien à faire à la subtilité. Protogene, s'avouant vaincu, courut en diligence au port chercher son hôte. On a jugé à propos de conserver ainsi à la postérité cette planche qui fit l'admiration de tout le monde, mais particulièrement des artistes. Il est certain qu'elle fut consumée dans le dernier incendie du palais des Césars, au mont Palatin. Je l'avois auparavant considérée avec avidité, quoiqu'elle ne contînt, dans sa plus spacieuse largeur, que des lignes qui échappoient à la vue, & qu'elle parût comme vuide au milieu de plusieurs excellents ouvrages : c'étoit par cela même qu'elle attiroit l'attention, & qu'elle étoit plus renommée que tout autre morceau (62).

12°. Apelles avoit une habitude à laquelle il ne manquoit jamais : c'étoit de ne laisser passer aucun jour, quelques affaires qu'il eût, sans exercer son art, en formant quelques traits; d'où est venu le proverbe, *Point de jour sans trait*. Quand il avoit fini un tableau, il l'exposoit dans la place à la vue des passants; & se tenant caché derriere, il écoutoit quel défaut on y remarquoit, préférant le jugement du public comme plus exact, que le sien. On rap-

porte qu'il fut repris par un cordonnier d'avoir fait à une chaussure trop peu de courroies. Le même cordonnier, tout fier de voir le lendemain que le peintre avoit rectifié ce défaut, voulut critiquer une jambe d'un ton moqueur : Apelles indigné se montra & lui dit qu'il n'avoit rien à juger au-dessus du soulier; ce qui a également passé en proverbe (63). Il avoit aussi une douceur honnête qui le rendit agréable à Alexandre. Ce prince venoit souvent le voir dans son atelier; car, comme nous l'avons dit, il avoit défendu, par une ordonnance, que personne ne peignît qu'Apelles. Cependant quand Alexandre, dans son atelier, raisonnoit sans connoissance sur son art, il l'engageoit avec douceur au silence, en lui disant que les enfants qui broyoient les couleurs rioient de ses propos : tant ses talents lui donnoient de pouvoir sur un roi d'ailleurs colere (64)! Alexandre fit voir, par un exemple très mémorable, combien il honoroit Apelles. Ce prince lui ayant ordonné de peindre nue, à cause de sa beauté singulière, la plus chérie de ses concubines, nommée Campaspe, & s'étant apperçu que le peintre, en obéissant, avoit conçu de l'amour pour elle, il la lui céda (a) : grand par son courage, plus grand par

(a) *Cùmque, dum paret, captum amore sensisset, &c.* Cette leçon fondée sur un manuscrit de Daléchamps, sur tous ceux que M. Brotier a consultés à la bibliothèque du roi, & sur l'*editio princeps*, doit être préférée à celle du P. Hardouin.

son empire sur lui-même , non moins admirable par cette action que par aucune de ses victoires , puisqu'il s'est vaincu lui-même , & a cédé à l'artiste , non seulement son lit , mais encore l'objet de son affection , sans aucun égard pour sa favorite , qui passoit en un instant des bras d'un roi dans ceux d'un peintre (65). Quelques uns croient qu'elle lui servit de modele pour peindre sa Vénus sortant de la mer (a).

13°. Apelles, bienfaisant même envers ses rivaux , mit le premier Protogene en réputation à Rhodes. Ses compatriotes le méprisoient , comme on fait le plus souvent des choses de son pays ; & Apelles lui ayant demandé quel prix il mettoit à ses ouvrages terminés , il lui en dit un fort modique. Apelles en offrit cinquante talents , & répandit le bruit qu'il les achetoit pour les vendre comme de lui : ce qui engagea les Rhodiens à faire attention au mérite de l'artiste , qui ne céda ses tableaux qu'à ceux qui y mirent un plus haut prix qu'Apelles (66).

14°. Il peignit le portrait avec une telle ressemblance , qu'Appion le grammairien a écrit à ce sujet un fait incroyable. Il dit qu'un de ces gens qui font métier de prédire d'après les traits du visage (& qu'on appelle métoposcopes) avoit , sur ses portraits , deviné les années de la mort , ou déjà ar-

(a) Vénus Anadyomene.

rivée ou future , de ceux qu'ils représentoient (67). Apelles étoit mal avec Ptolémée , lorsque ce prince accompagnoit Alexandre : une tempête ayant jetté l'artiste sur les côtes d'Alexandrie ; quand Ptolémée régnoit en Egypte , ses envieux subornerent un bouffon de la cour , pour le faire inviter , comme de la part du roi , à venir souper. Il y vint : mais Ptolémée indigné lui montrant ceux qui pouvoient l'avoir invité , lui demanda lequel avoit osé le faire ; l'artiste prit au foyer un charbon éteint , & traça sur la muraille une ressemblance , telle que dès les premiers traits le roi reconnut le bouffon. Apelles fit aussi le portrait d'Antigone qui étoit borgne , & imagina le premier la maniere de cacher les défauts d'un côté du visage ; car il le fit de profil , afin que ce qui manquoit au visage parût plutôt manquer dans la peinture , & il ne fit voir que le côté qu'il pouvoit montrer tout entier (68). Il y a parmi ses ouvrages des figures de mourants ; mais il n'est pas facile de dire quelles sont les plus excellentes de ses productions.

15°. Auguste consacra dans le temple de César son pere la Vénus sortant des ondes , nommée *Anadyomene* , tableau célébré par des vers grecs , tels qu'en surpassant l'ouvrage ils l'ont illustré. Le bas de cette figure ayant été endommagé , on ne put trouver personne pour le raccommoder , & ce dommage même tourna à la gloire de l'artiste. Ce tableau périt de pourriture , & Néron lui en substi-

tua un autre de la main de Dorothee. Apelles avoit commencé une autre Vénus à Cos , qui auroit surpassé cette premiere ; mais la mort envia la perfection de l'ouvrage , & personne ne se trouva qui voulût l'achever , en suivant l'ébauche déjà formée (69). Il a peint aussi , dans le temple de Diane d'Ephese , Alexandre le Grand tenant un foudre ; la main & le foudre paroissent sortir du tableau (70). L'ouvrage a coûté vingt talents. Que les lecteurs se souviennent que tous ces tableaux furent peints avec quatre couleurs. Celui-ci fut payé , non pas au compte , mais à la mesure des pieces d'or (71).

16°. Il a peint aussi la pompe de Mégabyse , prêtre de la Diane d'Ephese ; un Clitus à cheval , courant au combat ; son écuyer lui présente un casque qu'il demande (72). Il seroit superflu de compter combien de fois il peignit Alexandre & Philippe. Les Samiens admirent son Habron , & les Rhodiens son Ménandre , roi de Carie. Il a aussi peint Ancée. Ceux d'Alexandrie admirent son Gorgosthene , poëte tragique ; à Rome , on voit son Castor & Pollux , la Victoire , avec Alexandre le Grand. Il a peint une image de la Guerre , les mains liées sur le dos , & attachée au char triomphal d'Alexandre. Ces deux tableaux avoient été consacrés par Auguste , avec une modeste simplicité , dans les endroits les plus apparents de la place qui porte son nom. Claudius aima mieux faire ôter , dans l'un &

dans l'autre , la tête d'Alexandre , & y substituer celle d'Auguste. On regarde aussi comme d'Apelles , dans le temple d'Antonia , l'Hercule vu par derrière , si bien fait , que la peinture (ce qui est très difficile) montre sa figure plutôt qu'elle ne la promet (73). Il a peint aussi un héros nud (*a*) , & par cette peinture il a défié la nature même.

17°. Il existe , ou il exista de lui un cheval qu'il avoit peint pour un concours , dans lequel il appella du jugement des hommes à celui des quadrupèdes : car , s'apercevant que la brigue l'emportoit , il fit présenter à des chevaux les tableaux de tous ses concurrents ; mais les chevaux ne hennirent qu'à la vue de celui d'Apelles ; & l'on répète toujours depuis cette épreuve de son talent (74). Il a fait Néoptolème combattant à cheval contre les Perses ; Archélaüs avec sa femme & sa fille ; Antigone cuirassé , marchant à cheval. Les maîtres de l'art préférèrent à tous ses autres ouvrages le même roi à cheval , ainsi que Diane au milieu d'un chœur de vierges qui sacrifient ; tableau par lequel il paroît avoir surpassé les vers d'Homère , qui décrit le même sujet. Il peignit aussi ce qu'on ne peut peindre ; les tonnerres , les éclairs & les foudres , que les Grecs appellent *bronté* , *astrapé* , *ceraunobolia* (75).

(*a*) Au lieu de *heroa nudum* , quelques manuscrits disent , ainsi que celui de Pétersbourg , *Hero & Leandrum* ; leçon qui me paroîtroit celle de Pline.

18°. Ses découvertes dans l'art ont été utiles à d'autres. Une cependant n'a pu être imitée de personne; c'est qu'il mettoit sur ses tableaux finis un vernis noir si léger, qu'il faisoit ressortir l'éclat des couleurs, & les préservoit de la poussière & des ordures; il falloit le toucher pour l'appercevoir. Mais il avoit encore un grand motif de l'employer; pour que la vivacité des couleurs ne blessât pas la vue, il faisoit voir les objets comme de loin & à travers une pierre spéculaire; & par le même moyen il répandoit une sorte d'austérité sur les couleurs trop brillantes (76).

19°. Aristide de Thebes fut son contemporain; & le premier qui peignit l'ame & les sentiments (77); ce que les Grecs appellent *ethè* (les caracteres); il exprima aussi les troubles de l'esprit: son coloris étoit un peu dur. Il a fait le tableau qui représente la prise d'une ville; où l'on voit une mere blessée & mourante: près d'elle son enfant se traîne vers sa mamelle pour tetter; la mere paroît sentir & craindre qu'il ne suce le sang au lieu du lait déjà tari par l'approche de la mort (78). Alexandre avoit transporté ce tableau à Pella sa patrie. Il peignit aussi un combat contre les Perses; le tableau contient cent figures, &, pour chacune, il avoit fait prix à dix mines avec Mnason, tyran d'Elatée. Il a fait des charriots à quatre chevaux qui courent; un suppliant dont on entend presque la voix; des chasseurs avec

leur gibier ; le peintre Léontion , & Biblis morte d'amour pour son frere ; un Bacchus & Ariadne , ce tableau est à Rome au temple de Cérès ; un poëte tragique & un enfant , qui est au temple d'Apollon : ce dernier ouvrage fut gâté par l'ignorance d'un peintre à qui Marcus Junius , alors préteur , l'avoit envoyé afin de le nettoyer pour le temps des jeux apollinaires. On admire aussi dans le temple de la Foi , au Capitole , un tableau représentant un vieillard qui instruit un enfant à jouer de la lyre. Il a peint aussi un malade , sur les éloges duquel on ne tarit point : il fut si habile dans cette partie , qu'on dit qu'Attale acheta un seul de ses tableaux cent talents.

20°. Protogene brilla , comme nous l'avons dit ; dans le même temps ; Caune , ville sujette aux Rhodiens , fut sa patrie. Sa grande pauvreté dans ses commencements , & sa grande application à son art , furent cause de son peu de fécondité. On n'est pas d'accord sur son maître. Quelques uns disent qu'il peignit des navires jusqu'à l'âge de cinquante ans (a) , & croient en trouver la preuve dans ce que , peignant à Athenes le vestibule du temple de Minerve , lieu le plus fréquenté de la ville , & y représentant le célèbre Paralus , & une Hémionide

(a) C'est-à-dire qu'il les ornoit de quelques peintures , comme il sera dit d'Héraclide au n°. 30. C'est du moins le sens qui me paroît être celui de Pline.

qu'on appelle aussi Nauficaa , il ajouta pour accessoires, comme disent les peintres , de très petits vaisseaux longs , afin de faire connoître de quels commencements ses ouvrages étoient parvenus au comble de la gloire (79). Son Ialyse , qui est à Rome , consacré dans le temple de la Paix , l'emporte sur tous ses autres tableaux. On dit que tandis qu'il le peignit , il ne vécut que de lupins trempés , qui satisfaisoient à la fois la faim & la soif ; régime observé pour que son esprit ne s'émoussât point par une nourriture trop délicate. Il mit à ce tableau quatre couleurs l'une sur l'autre , pour le défendre des injures du temps & de la vétusté , afin qu'une couleur venant à tomber , l'autre lui succédât. Il y a dans ce tableau un chien fait d'une manière surprenante , attendu que le hasard y eut aussi part. Protogene , assez content des autres parties , ce qui lui arrivoit très rarement , ne trouvoit pas qu'il eût bien exprimé la bave d'un chien haletant. Le soin qu'il avoit pris lui déplaisoit ; il ne pouvoit en prendre moins , cependant il lui en paroissoit trop : l'art s'éloignoit de la vérité ; la bave n'étoit que peinte , elle ne sortoit pas de la gueule. Tourmenté d'inquiétude , parceque dans son ouvrage il vouloit la vérité & non la vraisemblance , il effaçoit souvent , il changeoit de pinceau , & rien ne le contentoit. Enfin , dépité contre son travail , parcequ'il se monroit trop il jeta son éponge remplie de couleurs sur cet

endroit qui lui déplaisoit tant ; elle replaça les couleurs comme le desiroit son exactitude , & dans ce tableau le hasard produisit la nature (80). Néalcès réussit , dit-on , pareillement en jettant son éponge pour faire l'écume d'un cheval qu'il peignoit retenu par un écuyer , qui le flattoit pour l'arrêter. Enfin Protogene & la fortune eurent ainsi part à ce chien. Pour éviter que le tableau d'Ialyse ne fût brûlé , le roi Démétrius , lorsqu'il assiégea Rhodes , ne fit pas mettre le feu du côté où il étoit , quoique ce fût le seul par où il pût prendre la ville ; & , pour épargner la peinture , il perdit l'occasion de la victoire. Protogene étoit alors dans une petite maison de campagne qu'il avoit dans le fauxbourg , c'est-à-dire dans le camp même de Démétrius. Il ne fut pas distrait par les combats , & n'interrompit pas un instant les ouvrages qu'il avoit commencés , si ce n'est quand le roi l'envoya chercher pour lui demander comment il osoit rester avec tant d'assurance hors des fortifications. Il répondit qu'il savoit que le roi faisoit la guerre aux Rhodiens , & non pas aux arts. Le prince mit donc une garde pour la sûreté du peintre , charmé de pouvoir conserver des mains qu'il avoit déjà épargnées. Pour ne point le déranger trop souvent en le faisant venir , il venoit le voir chez lui : oubliant ses vœux pour la victoire , au milieu des combats & de l'attaque des murs , l'ennemi vint considérer l'artiste. On dit encore aujourd'hui du tableau

que Protogene fit dans cette circonstance, qu'il le peignit sous le glaive. C'est un satyre qu'on nomme *anapavomenos* (a), & auquel, pour marquer mieux encore la sécurité dont il jouissoit alors, il fit tenir des flûtes (81). Il fit aussi un Cydippe, un Tlépolème; Philiscus, poëte tragique, occupé de sa composition; un athlète; le roi Antigone, & le portrait de la mere d'Aristote. Ce philosophe lui conseilla de peindre les actions d'Alexandre le Grand, à cause de leur immortalité; mais ce fut plutôt l'impulsion de son génie, & un certain goût pour l'art, qui l'y portèrent (82). Ses derniers ouvrages sont un Alexandre & le dieu Pan. Il a fait aussi des figures de bronze, comme nous l'avons dit.

21°. Dans le même temps vécut Asclépiodore; qu'Apelles admiroit pour la symmétrie (b). Ce fut à lui que le tyran Mnason donna trente mines pour chacun des douze grands dieux qu'il avoit peints. Le même paya cent mines à Théomneste pour chacun des héros qu'il peignit.

(a) Qui se repose. J'ignore pourquoi M. Poinfinet traduit, *dépérissant d'amour*. Il est, je crois, le seul qui entende cette expression dans ce sens.

(b) Il faut toujours entendre par le mot *symmétrie* la proportion ou l'ordonnance, sans quoi Apelles auroit admiré ce qui dans la peinture est toujours blâmable, & qui n'étoit pas dans les belles compositions des peintres anciens, si nous pouvions en juger par les meilleures de celles qui nous restent, & par quelques uns des meilleurs bas-reliefs.

22°. On doit mettre au nombre de ceux dont je viens de parler ; Nicomaque , fils & élève d'Aristodeme. Il a peint un enlèvement de Proserpine , qu'on a vu dans le temple de Minerve au Capitole , au-dessus de la petite chapelle de la jeunesse. Il y eut encore dans le Capitole un autre tableau du même , que Plancus y avoit placé ; il représentoit une Victoire traversant les airs sur un char à quatre chevaux. Nicomaque a le premier représenté Ulysse en chapeau (a). Il peignit aussi Apollon & Diane , & la mere des dieux assise sur un lion ; de belles bacchantes près desquelles se glissent des satyres. Il fit aussi la Scylla , qui est actuellement à Rome dans le temple de la Paix. Il n'y eut aucun peintre dont l'exécution fût plus prompte : car on dit qu'ayant entrepris de peindre , à jour préfix , le monument qu'Aristrate , tyran de Sicyone , érigeoit au poëte Téléstus , il ne vint que peu de jours avant celui où devoit être fini l'ouvrage : le tyran irrité vouloit le faire punir ; mais dans ce peu de jours Nicomaque eut achevé avec une promptitude & un art surprenant. Il eut pour élèves son frere Aristide , Aristocle son fils , & Philoxene d'Erétrie , qui a peint pour le roi Cassandre un tableau représen-

(a) Ce chapeau , selon la description qu'en fait S. Jérôme , épît. 28 , étoit demi-sphérique & devoit être aussi fort semblable à celui que portent les femmes du peuple à la Haye. M. Brotier transcrit le passage de S. Jérôme , t. 6 , p. 389. *Voyez sa note.*

tant le combat d'Alexandre contre Darius ; ouvrage qui ne le cede à aucun autre (83). Il peignit aussi un tableau lascif dans lequel trois Silènes font la débauche de table. Il imita la promptitude de son maître ; il inventa quelques moyens de peindre plus prompts , & qui même à présent sont encore plus abrégés (84).

23°. On compte aussi Nicophane parmi ces artistes ; il étoit élégant & précis : il aimoit à peindre les anciens événements à cause de leur immortalité. Il avoit une grande impétuosité d'esprit , & peu d'artistes peuvent à cet égard lui être comparés. Sa maniere étoit grande & noble (85). Persée , disciple d'Apelles qui lui adressa ses écrits sur la peinture , est resté fort loin de son maître & de Zeuxis. Aristide , élève d'Aristide le Thébain , fut aussi de ce temps : il eut deux fils , Nicéros & Ariston ; ce dernier fit un satyre couronné avec une coupe. Les élèves d'Ariston furent Antoride & Euphranor , dont nous parlerons bientôt (86).

SECTION TRENTE-SEPTIEME.

Des genres de peinture.

Car il convient d'ajouter ceux qui se sont rendus célèbres dans leur art par de plus petits ouvrages. De ce nombre fut Pyrécus , à qui très peu de peintres peuvent être préférés. Je ne puis croire qu'il ait avili sa réputation par les sujets qu'il s'est proposés , puisque

se bornant à des objets bas , il y a cependant acquis la plus grande gloire. Il peignit des boutiques de barbiers & de cordonniers , des ânes , des provisions de cuisine , & autres choses semblables ; ce qui l'a fait surnommer *Rhyparographos* (*a*). Mais ses tableaux font un plaisir infini ; & ils se sont vendus plus cher que les grands sujets de beaucoup d'autres. Au contraire , un seul tableau de Sérapion exposé sous les anciennes boutiques étoit si grand , dit Varron , qu'il cachoit tous ceux de la colonne Méniene. Ce peintre a très bien réussi pour les décorations ; mais il ne pouvoit pas peindre une figure d'homme. Dionysius au contraire n'a peint que des hommes , d'où on l'a surnommé *Anthropographos* (*b*). Calliclès a fait aussi de petits ouvrages. Calade peignit également en petit des sujets comiques. Antiphile a travaillé dans l'un & l'autre genre ; car il a fait une très belle Hésione , Alexandre & Philippe avec Minerve , ouvrages qui sont dans l'école des portiques d'Octavie ; dans celui de Philippe il y a de lui un Bacchus , un Alexandre enfant & un Hippolyte effrayé à la vue du taureau envoyé contre lui ; dans le portique de Pompée , un Cadmus & une Europe. Il peignit aussi une figure habillée ridiculement , à laquelle il donna le nom plaisant de *gryllus* ; ce qui fit appeller *grylli* ces

(*a*) Peintre de choses viles & communes , de bambochades.

(*b*) Peintre d'hommes.

fortes de peintures. Il étoit né en Egypte , & avoit appris son art de Ctésideme.

Il est juste de ne pas omettre le peintre du temple d'Ardée , sur-tout parcequ'on lui accorda le droit de bourgeoisie dans cette ville , & que l'on fit les vers suivans , qui sont écrits sur la peinture même : *Marcus Ludius Hélotas , originaire d'Etolie , décora de peintures dignes de la majesté du lieu le temple de la reine Junon , épouse du Dieu suprême. Son nom , consacré par ces ouvrages , est & sera toujours célèbre dans Ardée* (87). Ces vers sont écrits en anciennes lettres latines. Il ne faut pas non plus ravir à un autre Ludius l'éloge qu'il mérite. C'est celui qui , du temps d'Auguste , imagina le premier de peindre très agréablement sur les murailles , des maisons de campagne , des portiques , des arbrisseaux taillés en diverses figures (88) , des bois , des bosquets , des collines , des étangs , des cascades , des fleuves , des rivages , tels qu'on les souhaitoit. Il y joignit des figures d'espèces variées , comme des gens qui se promènent , d'autres qui navigent , & d'autres qui vont sur des ânes , ou en voiture , aux maisons de campagne. On voit aussi dans ses peintures des pêcheurs , des oiseleurs , des chasseurs , des vendangeurs , des hommes de qualité qui , par gageure , passent des femmes sur leurs épaules dans l'avenue marécageuse d'une maison de campagne ; ils glissent & tremblent pour leur charge. On y trouve enfin plusieurs autres sujets

très plaifamment & très finement inventés. Il a auffi imaginé de peindre , dans des promenades en plein air , des ports de mer qui font un effet très agréable à la vue , fans beaucoup de dépense (a).

Mais il n'y a de gloire que pour ceux des artistes qui ont peint des tableaux (89) : & en cela l'antiquité paroît encore plus respectable ; car les anciens n'or-noient pas les murailles pour les maîtres feuls des maifons ; ils ne faisoient pas de peintures qui , fixées dans un lieu , ne pouvoient être fauvées d'un incendie. Protogene fe contentoit d'une fimple cabane dans fon petit jardin. Il n'y avoit point de peinture fur les murs de la maifon d'Apelles. On ne s'étoit pas encore avifé de peindre des murailles entieres : le talent d'un artiste étoit pour toutes les villes , & un peintre appartenoit à toute la terre (90). Arellius fut auffi

(a) Voyez l'interprétation & la note du P. Hardouin fur ce paffage , qui varie beaucoup dans les différentes éditions : celle de 1514 eft affez conforme à ce Pere. Le manufcrit de Pétersbourg & l'un de ceux de Daléchamps portent : » De belles » joueufes de tambour , &c. ». *Nobiles tympaniftræ ; ancillæ , succollatis fponfione mulieribus , labantes quæ crepidis feruntur.*

Hermolaüs Barbarus lit : *Nobiles, paluftri accelfu villæ, succollantium specie mulieres, labentes trepidæque feruntur*, ce qui peut fignifier » de belles maifons de campagne , & fur leurs » avenues marécageufes on voit des payfannes embarraffées » gliffer, chanceler , s'embourber & tomber avec leur charge ». Mais tout le monde n'eft pas obligé , comme le voudroit un critique , de traduire fuivant la leçon d'Hermolaüs Barbarus.

célèbre à Rome , peu de temps avant Auguste ; mais il déshonora son art par un crime honteux : toujours passionné pour quelque femme , il peignoit les déesses , mais c'étoit sous les traits de ses maîtresses. Ainsi , par ses tableaux on pouvoit compter ses concubines (91). Amulius , peintre de sujets communs , parut dernièrement ; il étoit décent , correct & en même temps agréable. Il y avoit de lui une Minerve , qui , de quelque côté qu'on la regardât , regardoit le spectateur (92). Il ne peignoit que peu d'heures par jour , & avec tant de gravité , qu'il ne quittoit jamais sa toge , quoiqu'il fût élevé sur des échafauds. La maison dorée de Néron fut la prison des ouvrages de ce peintre ; c'est pourquoi on ne voit pas beaucoup de ses tableaux. Après lui Cornélius Pinus & Accius Priscus furent en réputation ; ils peignirent le temple de l'Honneur & celui de la Vertu , que Vespasien fit rétablir : mais Priscus approcha plus des anciens.

CHAPITRE XI.

SECTION TRENTE-HUITIÈME.

Du moyen d'empêcher le chant des oiseaux.

IL ne faut pas omettre , en parlant de la peinture , une aventure célèbre touchant Lépide. Pendant son triumvirat , les magistrats d'un certain lieu l'ayant conduit dans une maison entourée de bois , le len-

demain il se plaignit à eux avec menaces, que le chant des oiseaux l'avoit empêché de dormir; mais ils firent entourer l'endroit d'un dragon peint sur un parchemin très long, ce qui, dit-on, effraya les oiseaux & les fit taire. On connut ensuite que par ce moyen on pouvoit empêcher les oiseaux de chanter (93).

SECTION TRENTÉ-NEUVIÈME.

Qui a peint à l'encaustique & au pinceau.

On ne fait pas bien quel est celui qui le premier imagina de peindre en cire & à l'encaustique. Quelques uns croient que l'invention est d'Aristide, & que Praxitele la perfectionna (a); mais il y eut des peintures à l'encaustique plus anciennes, comme de Polygnote, de Nicanor & d'Arcésilas de Parium. Lyssippe écrivit aussi sur celle qu'il fit à Egine, *ἐνέκαστον* (b); ce qu'il n'auroit assurément pas fait, si l'encaustique n'eût pas été inventé (94).

(a) Y eut-il un Praxitele peintre, ou le statuaire peignit-il à l'encaustique? Junius nomme deux Praxiteles: mais comme il n'a pour lui d'autre autorité que celle de Plin, il ne peut éclaircir la question.

(b) C'est-à-dire, a-fait à l'encaustique, *inussit*.

SECTION QUARANTIÈME.

Qui les premiers peignirent les plafonds. Quand on commença à peindre les appartements. Le grand prix des peintures.

On dit aussi que Pamphile, maître d'Apelles, non seulement peignit à l'encaustique, mais qu'il enseigna cet art à Pausias de Sicyone, le premier peintre célèbre dans ce genre. Il étoit fils de Briès, qui fut aussi son premier maître. Lorsqu'à Thespies on répara les murs que Polygnote avoir peints, Pausias fit cet ouvrage au pinceau; & par la comparaison l'on trouva qu'il étoit beaucoup inférieur, parcequ'il n'avoit pas combattu dans son genre. Il imagina le premier de peindre les plafonds; car avant lui ce n'étoit pas l'usage d'orner ainsi les appartements. Il peignit de petits tableaux, & sur-tout des enfants. Ses rivaux disoient que c'étoit parceque cette espece de peinture convenoit à sa lenteur naturelle. C'est pourquoi, afin de donner une preuve de son talent & de sa promptitude, il peignit en un jour un tableau représentant un enfant, qui pour cela fut appelé *hemeresios* (a). Dans sa jeunesse il fut amoureux de Glycere sa compatriote, qui inventa les couronnes de fleurs; & en imitant à l'envi le talent de sa maîtresse, il conduisit cet art jusqu'à faire des couronnes variées d'une quantité prodigieuse de

(a) Fait en un jour.

fleurs. Il la peignit ensuite elle-même assise avec une couronne ; & ce tableau , un des plus beaux qu'il ait faits, est appelé par les uns *la faiseuse* , par d'autres *la vendeuse de couronnes* ; parceque Glycere avoit gagné sa vie à en vendre. Aux fêtes de Bacchus à Athenes, L. Lucullus acheta deux talents une copie de ce tableau ; une copie se nomme en grec , *apographos* (a).

24°. Pausias fit aussi de grands tableaux , comme le sacrifice de bœufs qu'on a vu dans le portique de Pompée ; car il est l'inventeur de cette espece de peinture (95) , qui fut ensuite imitée par beaucoup d'autres , mais dans laquelle personne n'a pu l'égaliser. Quand il vouloit faire voir la longueur d'un bœuf , il ne le peignoit pas vu en flanc , mais en face , en raccourci ; & , dans cette situation , on la distinguoit fort bien. Tandis que les autres peintres font blanchâtre ce qui doit être saillant , & emploient le noir pour le faire mieux ressortir ; pour lui , il fit un bœuf entièrement noir , & le corps des ombres de la même couleur : par un grand art , il a montré sur une surface unie le relief , & avec

(a) Pour avoir la permission de demander si cet article de dictionnaire n'est pas au moins inutile , rapportons le latin : *Hujus tabula exemplar , quod apographon vocant*. Si Pline croyoit ces sortes de versions nécessaires , il en a trop peu fait ; & s'il pensoit qu'elles fussent inutiles , pourquoi en voit-on beaucoup dans son ouvrage ? M. Poinfinet ne traduit point ce *quod apographon vocant*.

des parties brisées la solidité du tout ensemble (96). Il vécut à Sicyone, qui fut long-temps la patrie de la peinture. Tous les tableaux de cette ville furent ensuite vendus publiquement pour en acquitter les dettes, & transportés à Rome sous l'édilité de Scaurus.

25°. Après Pausias, dans la 104^e olympiade, Euphranor de l'isthme de Corinthe, & dont nous avons parlé au rang des statuaires, surpassa de beaucoup tous les autres. Il a fait & des colosses, & des statues de marbre, & des coupes. Docile & laborieux plus que personne, il excella dans tous les genres, & fut égal à lui-même. Il paroît qu'il a le premier exprimé la dignité dans les héros, & fait usage de la proportion (97). Mais il a toujours fait les corps trop grêles, les têtes & les articulations trop grosses. Il a aussi composé des traités sur la symmétrie (la proportion) & sur les couleurs (98). Ses ouvrages sont un combat de cavalerie (99), les douze grands dieux, un Thésée, au sujet duquel il dit que celui de Partholus avoit été nourri de roses, mais que le sien l'avoit été de chair. Il y a de lui, à Ephèse, des tableaux fameux; Ulysse qui, feignant d'avoir perdu l'esprit, attela un bœuf avec un cheval; des hommes en manteau qui réfléchissent; un capitaine qui remet son épée dans le fourreau (a).

(a) *Des hommes en manteau, &c* M. Foinfinet traduir,
Tome I.

26°. Dans le même temps vécut Cydias , dont l'orateur Hortensius acheta le tableau des Argonautes cent quarante-quatre grands festerces , pour lequel il fit faire une salle dans son *Tusculanum*.

27°. Antidote fut disciple d'Euphranor. Il y a de lui, à Athenes , un combattant armé d'un bouclier , un lutteur , & un joueur de flûte estimé entre un petit nombre de bons ouvrages.

28°. Il fut plus laborieux que fécond : son coloris étoit triste (100). Ce qui lui a fait le plus d'honneur , c'est son disciple Nicias , Athénien , qui peignit très bien les femmes , observa la lumière & les ombres , & s'appliqua sur-tout à faire ressortir les figures du tableau (101). Ses ouvrages sont une Némée qui fut apportée d'Asie à Rome par Silanus , & placée , comme nous l'avons dit , dans le lieu destiné aux affaires publiques ; un Bacchus dans le temple de la Concorde ; un Hyacinthe qui avoit plu à César Auguste , & qu'il rapporta après la prise d'Alexandrie ; c'est pour cette raison que Tibere le consacra dans le temple d'Auguste. Il a aussi fait une Diane. A Ephese , il y a de lui le tombeau de Mégabyse , prêtre de Diane ; à Athenes , l'évocation des

deux hommes. Voici le texte : *Nobiles ejus tabula Ephesi , Ulysses simulatâ vesaniâ bovem cum equo jungens , & palliati cogitantes ; dux gladium condens*. Je vois là trois tableaux , & je ne vois pas que le nombre des hommes en manteau soit déterminé.

ombres , décrite par Homere. Nicias refusa de vendre ce tableau au roi Attale, qui lui en offrit soixante talents (102) ; & comme il étoit fort riche , il aimoit mieux en faire présent à sa patrie. Il a fait aussi de grands tableaux , du nombre desquels sont Calypso , Io & Andromede. L'Alexandre qui est dans les portiques de Pompée est excellent , ainsi qu'une Calypso assise. On lui attribue encore des quadrupedes. Il a peint très heureusement les chiens. C'est de ce Nicias que Praxitele répondit , quand on lui demanda lesquels de ses ouvrages de marbre lui plaisoient le plus, que c'étoient ceux où Nicias avoit mis la main ; tant il estimoit son vernis (103) ! On ne fait trop si c'est celui-ci , ou un autre de même nom , qu'on place dans la 112^e olympiade.

29^e. On compare , on préfère même en quelque sorte à Nicias, Athénion de Maronée, élève de Glaucon , Corinthien : son coloris étoit plus austère , & avec cette austérité , plus agréable ; en sorte qu'on voit par sa peinture combien il étoit savant dans son art. Il peignit l'historien Phylarque dans le temple d'Eleusine ; à Athenès , une assemblée de famille qu'on appelle *syngenicon* ; un Achille en habit de fille , & reconnu par Ulysse. Il s'est principalement distingué par le tableau d'un palefrenier avec un cheval (104). S'il ne fût pas mort jeune , aucun peintre ne lui eût été comparable.

30^e. Héraclide , Macédonien , a aussi de la ré-

putation. Il commença par peindre des vaisseaux ; & quand le roi Persée eut été fait prisonnier , il alla demeurer à Athenes , où étoit alors Métrodore , qui , peintre & philosophe , étoit consommé dans les deux sciences. C'est pourquoi L. Paulus , après la défaite de Persée , ayant demandé aux Athéniens de lui envoyer leur meilleur philosophe pour l'éducation de ses enfants , & un peintre pour peindre son triomphe , ils choisirent Métrodore , en assurant L. Paulus qu'il étoit très excellent pour l'un & l'autre objet ; & Paulus en jugea de même.

Dans le temps du dictateur César (105) , Timomaque de Byfance fit pour lui un Ajax & une Médée , que ce prince plaça dans le temple de Vénus *Genitrix* : Timomaque les lui vendit quatre-vingts talents attiques. M. Varron évalue le talent attique à six mille deniers. On estime du même peintre , Oreste , Iphigénie en Tauride ; Lécythion , maître à voltiger ; des alliances ; deux hommes en manteau , se disposant à plaider ; l'un est debout , l'autre assis. Il semble pourtant que c'est dans sa Gorgone que son art l'a particulièrement favorisé.

31^e. Aristolaüs , fils & élève de Pausias , fut un des peintres les plus sévères : on a de lui un Epaminondas , un Périclès , une Médée , la Vertu , un Thésée , l'image du peuple d'Athenes , un sacrifice de bœufs. Il y en a qui estiment aussi Méchopanes , élève de Pausias , pour une exactitude qui ne

peut être sentie que par les artistes ; du reste il étoit dur dans son coloris , & donnoit beaucoup dans le jaune (106). Mais pour Socrate , il plaît avec raison à tout le monde ; on le voit par son Esculape représenté avec ses filles , Hygia , Eglé , Panacée (*a*) ; par son Jason , & son paresseux qu'on appelle *ocnos* ; celui-ci fait une corde de genêt , qu'une âne ronge à mesure qu'elle est tordue (107).

32°. Après avoir jusqu'ici indiqué les plus excellents dans l'un & l'autre genre , je parlerai de ceux qui en ont approché. Aristoclide , qui peignit le temple d'Apollon à Delphes. Antiphile , estimé pour avoir peint un jeune garçon soufflant un feu qui éclaire , & le visage de l'enfant , & l'appartement , qui d'ailleurs est fort beau (108) ; pour un autre tableau représentant un atelier en laine , où des femmes se hâtent toutes d'achever leur tâche ; pour un Ptolémée à la chasse ; mais sur-tout pour un très beau satyre couvert d'une peau de panthere , qu'on nomme *aposcopevonta* (*b*). Aristophon est estimé pour un Ancée blessé par un sanglier , avec sa femme Astypale qui partage sa douleur ; & par un tableau d'une grande composition , dans lequel sont Priam , Hélène & la

(*a*) *Hygia* , la santé ; *Eglé* , l'éclat qu'elle donne ; *Panacée* , la guérison de tous les maux.

(*b*) Qui vise à un but , ou qui avec la main se garantit du soleil.

Créduité, Ulyſſe, Déiphobe & la Ruſe (a). Androbiuſ a peint Scyllis qui coupe les ancres de la flotte des Perſes. Artémon a peint une Danaé que des brigands admirent, la reine Stratonice, Hercule & Déjanire : mais ſes plus beaux ouvrages ſont dans les portiques d'Octavie ; ſavoir, l'Hercule qui, s'é-
rant dépouillé ſur le mont Œta de ce qu'il avoit de mortel, entre dans le ciel du conſentement des dieux ; & l'hiſtoire de Laomédon avec Hercule & Neptune. Alcimaque a peint Dioxippe, qui, dans le pancrace à Olympie, remporta la victoire ſans combat. Cœnuſ a peint des alliances (b).

(a) Le manſcrit de Pétersbourg dit auſſi *Dolus*, & non pas *Dolon*, comme on l'a mal à propos mis dans pluſieurs imprimés. On auroit dû ſentir que *Dolus* eſt l'attribut d'*Ulyſſes*, *Deiphobuſ*, ainſi que *Credulitas* eſt celui de *Priamuſ*, *Helena*.

(b) *Cœnuſ ſtemmata*. C'eſt la leçon du manſcrit qu'a ſuivi Daléchamps ; c'eſt celle de trois manſcrits de la bibliothèque du roi, conſultés par M. Brotier ; c'étoit celle du manſcrit qui a ſervi à la première édition, ſi ce n'eſt que les deux premières lettres du mot *Cœnuſ* y étoient altérées. La leçon d'Hermolaïuſ Barbaruſ, *Coniti Nemea*, ne peut être admiſe, puiſque le mot *coniti* eſt barbare. Celle du manſcrit de Pétersbourg ne forme pas de ſens : *Vicit coeuntem Marathon*.

Pluſieurs ſavants ont confondu le *pancrace* avec le *pentathle* ou la réunion des cinq eſpeces de combats. Mais le pancrace étoit un pugilat à outrance, où les athlètes employoient toute la force de leur corps (*pan cratos*) pour terraffer leur adverſaire, qui devoit avouer ſa défaite. Quelques uns même expiroient plutôt que de ſe déclarer vaincuſ. Lycurgue défendit cet

33^e. Ctésiloque , élève d'Apelles , s'est signalé par un tableau libertin : c'est Jupiter accouchant de Bacchus ; il a une riche coëffure , & pousse des plaintes féminines au milieu des déesses , qui s'acquittent des fonctions de sages-femmes (*a*).

Cléon fut connu par un Cadmus. Ctésidème , par la prise d'Æchalie & par une Laodamie. Clésidès est fort connu par l'injure qu'il fit à la reine Stratonicé. Cette princesse ne lui ayant pas fait une réception honorable , il la peignit se prostituant à un pêcheur dont le bruit couroit qu'elle étoit amoureuse : il exposa ce tableau dans le port d'Ephèse , & s'enfuit à force de voiles. La reine trouva l'une & l'autre ressemblances si admirablement exprimées , qu'elle ne voulut point qu'on enlevât le tableau. Cratinus peignit des comédiens à Athenes , dans le Pompée (*b*).

exercice aux Lacédémoniens , comme plus capable d'effrayer que d'animer le courage , & parcequ'un citoyen de Sparte ne devoit pas s'avouer vaincu.

(*a*) Je crois que M. Poinfinet traduit inexactement ce passage , sur-tout en rendant *obstetricia dearum* par *les sages-femmes du ciel*. Nous ne savons pas que , dans l'ancienne mythologie , des sages-femmes exerçassent par état l'art des accouchements dans le ciel. C'est d'ailleurs faire dire à Plinie une espece d'impiété ironique , lorsqu'elle ne paroît pas dans son intention , s'il est permis d'en juger par sa phrase.

(*b*) Edifice où l'on conservoit les décorations nécessaires pour les pompes & cérémonies publiques. On vient de voir le

34°. Il y a d'Eutychide une Victoire qui conduit un char à deux chevaux. Eudore s'est fait remarquer par une décoration de théâtre ; il fit aussi des figures de bronze.

35°. Hippias est connu par un Neptune & une Victoire. Habron a peint l'Amitié & la Concorde , & des représentations de dieux. Léontisque fit un Aratus victorieux avec un trophée ; une joueuse de lyre. Léon a fait une Sapho.

36°. Nicéarque, une Vénus au milieu des graces & des amours ; un Hercule accablé du repentir de sa fureur. Néalcès fit une Vénus : cet artiste avoit de l'invention & de la finesse dans son art ; car peignant un combat naval entre les Egyptiens & les Perses , & voulant faire entendre que c'étoit sur le Nil , dont l'eau est semblable à celle de la mer , que ce combat s'étoit donné , il fit voir par un épisode ce que l'art ne pouvoit rendre , en peignant un âne qui buvoit sur le rivage & un crocodile qui le guettoit (109).

37°. Enias a peint une assemblée de famille.

sujet d'un tableau de Cléfidès. M. Poinfinet adopte la leçon *volutantem cum piscatore* , & traduit , » se roulant à la nage en » pleine eau avec un pêcheur ». Quoique *volutare* signifie à la lettre , *se rouler* , je crois que *volutans* n'a ici d'autre signification que *se plongeant* , *se vautrant dans la débauche & la volupté* , *se prostituant* en un mot. M. Brotier suit la leçon *volutuantem* , avec laquelle ma traduction s'accorde à la lettre.

38°. Philiscus a peint l'atelier d'un peintre avec un enfant qui souffle le feu. Phalérion, une Scylla.

39°. Simonide a peint Agatharque & Mnémosyne. Simus a fait un jeune homme qui se repose dans la boutique d'un foulon, un homme qui célèbre la fête de Minerve, & une belle Némésis.

40°. Théodore a fait un homme qui frotte d'huile des athletes, le meurtre de Clytemnestre & d'Egiste par Oreste, la guerre de Troie en une suite de plusieurs tableaux qui sont à Rome dans le portique de Philippe, & Cassandre qui est dans le temple de la Concorde. Il a peint Léontium, maîtresse d'Episcure, dans l'attitude de la méditation; il peignit aussi le roi Démétrius. Théon a fait Oreste furieux: Thamyras, le joueur de lyre: Tauriscus, un homme qui lance le disque, Clytemnestre, un compagnon du dieu Pan, le roi Polynice qui redemande son royaume, & Capanée.

41°. En parlant de ces artistes, il ne faut pas oublier un fait remarquable. Erigonus, broyeur de couleurs du peintre Néalcès, fit lui-même de si grands progrès dans la peinture, qu'il laissa un élève fameux; c'est Papias, frère du modelleur Eginete (110). C'est aussi une chose singulière & bien digne d'être observée, que les derniers morceaux des artistes, & ceux mêmes qu'ils ont laissés imparfaits, comme l'Iris d'Aristide, les Tyndarides de Nicomaque, la Médée

de Timomaque, & la Vénus d'Apelles, dont nous avons parlé, sont plus admirés que leurs productions terminées. Car c'est dans ceux-là qu'on découvre par les traits laissés la pensée de l'artiste; & le chagrin de voir ces ouvrages imparfaits est un attrait qui les rend plus recommandables : on regrette la main arrêtée dans l'instant qu'elle les exécutoit (111).

42°. Il y a encore d'autres artistes qui ne sont pas à mépriser, dont cependant je ne ferai mention qu'en passant : Aristonide, Anaxandre, Aristobule le Syrien; Arcésilas, fils de Tisicrate; Corybas, élève de Nicomaque; Carmanide, élève d'Euphranor; Dionysiodore de Colophone; Diogénès qui vécut avec le roi Démétrius; Euthymede; Héraclide le Macédonien; Mydon de Soles, élève de Philomaque le statuaire; Mnésithée de Sicyone; Mnasitimo, fils & élève d'Aristonidas; Nessus, fils d'Habron; Polémon d'Alexandrie; Théodore de Samos & Stadiéus, tous deux élèves de Nicosthene; Xénon de Sicyone, élève de Néoclès.

43°. Il y eut aussi des femmes qui peignirent. Timarète, fille de Micon, peignit une Diane, tableau conservé à Ephèse parmi des peintures très anciennes. Irene, fille & élève du peintre Cratinus, a peint une jeune fille qui est à Eleusis : Calypso, un vieillard & le charlatan Théodore. Alcisthene peignit un danseur. Aristarète, fille & élève de Néarque, a fait un Esculape. Du temps de la jeunesse de Marcus Varron,

Lala de Cyzique , laquelle fut toujours fille , peignit à Rome au pinceau , & sur l'ivoire avec le poinçon. Elle fit sur-tout des portraits de femmes. Elle a peint à Naples une vieille dans un grand tableau ; elle fit aussi son portrait au miroir. Personne dans la peinture n'eut autant de promptitude ; elle étoit si habile , que le prix de ses ouvrages passoit de beaucoup celui des productions en ce genre des plus célèbres artistes de son temps ; savoir , Sopolis & Dionysius , dont les tableaux remplissoient les cabinets (112). Il y eut aussi une certaine Olympias , dont on ne fait autre chose , sinon qu'elle eut pour élève Autobule.

SECTION QUARANTE-UNIEME.

De l'encaustique.

Il est certain qu'il y avoit anciennement deux manieres de peindre à l'encaustique ; savoir , avec la cire , & sur l'ivoire avec le poinçon , & qu'elles ont été les seules jusqu'à ce qu'on ait commencé à peindre les vaisseaux. On ajouta cette troisième maniere , en étendant avec le pinceau des cires fondues au feu ; sorte de peinture qui ne s'altère ni par le soleil , ni par le sel de la mer , ni par les vents.

SECTION QUARANTE-DEUXIEME.

De la peinture des vêtements.

On peint en Egypte des étoffes d'une façon bien extraordinaire. Après avoir foulé la toile blanche , on

la frotte, non avec des couleurs, mais avec des mordants qui les imbibent. Ces mordants ne paroissent point sur l'étoffe; mais l'ayant plongée dans une chaudiere de teinture bouillante, un instant après on l'en retire peinte. Et ce qu'il y a d'étonnant, c'est que, n'y ayant qu'une seule couleur dans la chaudiere, l'étoffe qui en sort est de différentes couleurs, selon la qualité des mordants, & ces couleurs ne peuvent être effacées ensuite par le lavage: ainsi la chaudiere, qui auroit confondu les couleurs, si on y eût plongé l'étoffe déjà peinte, en distribue, en arrange plusieurs, toutes d'une seule immersion; elle peint en cuisant, & les vêtements ainsi brûlés deviennent plus durables que s'ils ne l'eussent pas été.

CHAPITRE XII.

SECTION QUARANTE-TROISIEME.

Les premiers inventeurs de l'art de modeler.

EN voilà assez & trop sur la peinture: il convient à présent de parler de l'art de modeler en argille. Dibutade de Sicyone, potier de terre, fut à Corinthe, par le moyen de sa fille, le premier inventeur de ce même art de faire des portraits d'argille. Amoureuse d'un jeune homme qui partoît pour un long voyage, elle renferma dans des lignes l'ombre de son visage marqué sur une muraille à la lumière

d'une lampe. Son pere appliqua de l'argille sur ce trait, & en fit un modele qu'il fit cuire avec ses autres poteries. On dit que ce modele se conserva dans le Nymphæum jusqu'à la destruction de Corinthe par Mummius. Il y en a qui prétendent que l'art de modeler a été trouvé d'abord dans l'isle de Samos, par Rhécus & Théodore, long-temps avant que les Bacchiades eussent été chassés de Corinthe; & que les modeleurs Euchir & Eugrammus accompagnerent dans sa fuite de cette ville Démarate, qui donna le jour en Etrurie à Tarquin l'ancien, roi de Rome. Ce furent eux qui répandirent en Italie l'art de modeler en argille. Dibutade imagina de mêler à l'argille de la terre rouge, ou de modeler avec cette terre. Il fut aussi le premier qui plaça des masques sur le haut des toits; il les nomma d'abord modeles (113). Ensuite, il fit d'après eux des figures *perfectionnées*. De là vinrent les ornements du faîtage des temples; & à cause de lui, ceux qui les faisoient furent appellés *modeleurs*.

SECTION QUARANTE-QUATRIEME.

Qui le premier moula sur un visage & prit l'empreinte des statues.

Le premier qui fit un portrait en moulant avec du plâtre sur le visage même, & qui après avoir coulé de la cire dans ce creux, la répara, fut Lyfistrate de Sicyone, frere de Lyfippe dont nous avons

parlé. Ce fut aussi ce même Lyfistrate qui le premier imagina de rendre la ressemblance : avant lui on ne s'étudioit qu'à faire les plus belles têtes possibles (114). Il inventa aussi l'art de multiplier les figures par le moyen des moules ; usage qui devint si général , qu'on ne fit plus aucune figure , aucune statue , sans argille. D'où il paroît que cette science est plus ancienne que celle de fondre l'airain (115).

SECTION QUARANTE-CINQUIÈME.

Célébrité des modeleurs :

Les plus célèbres artistes en ce genre ont été Damophile & Gorgase : ils étoient aussi peintres. Ils ont orné de leurs ouvrages dans ces deux genres le temple de Cérès , au grand cirque , à Rome. Une inscription en vers grecs qui s'y trouve apprend que les ouvrages à droite sont de Damophile , & ceux à gauche de Gorgase. Varron observe qu'avant la construction de ce temple , c'étoient des figures toscanes qui étoient dans tous les temples , & que quand on répara celui-ci , on coupa les peintures qui étoient sur les murailles , qu'on les encadra , & que les figures qui étoient sur le faite du toit furent dispersées. Chalcosthene fit aussi à Athenes des ouvrages en terre crue , dans le lieu qui , du nom de son atelier , est appelé Céramique. M. Varron rapporte qu'il a connu à Rome un nommé Posis , qui a fait des fruits & des raisins si ressemblants , qu'on ne

pouvoit à la vue les distinguer des fruits réels (116). Le même auteur loue beaucoup Arcésilas , ami de L. Lucullus , dont les modeles se vendoient aux artistes mêmes plus cher que les ouvrages des autres. Il a fait une figure de Vénus génitrice qui est dans la place de César , & qu'on fut si pressé de dédier , qu'elle fut posée avant d'être achevée. Ensuite Lucullus convint avec le même artiste du prix de soixante mille sesterces pour une figure de la Félicité , dont la mort de l'un & de l'autre nous a privés. Octavius , chevalier romain , voulant avoir une coupe de sa composition , il lui en vendit le modele en plâtre un talent. Varron loue aussi Pasitele , qui a dit que l'art de modeler est la mere de la statuaire , de la sculpture & de la ciselure ; & quoiqu'il excellât dans tous ces genres , il ne fit point d'ouvrages sans d'abord en avoir fait un modele (117). Il ajoute que cet art fut cultivé en Italie , sur-tout en Etrurie ; & que ce fut de Frégelles que Tarquin l'ancien fit venir l'artiste qu'il chargea de faire la statue de Jupiter qu'il vouloit consacrer dans le Capitole. Cette figure étoit d'argille ; c'est pourquoi on avoit coutume de lui mettre du vermillon. Les quadriges qui étoient sur le faite du même temple , & dont nous avons souvent parlé , étoient aussi modelés. Le même artiste fit l'Hercule qui conserve à Rome , encore aujourd'hui , son nom de la matiere dont il est fait. Cette matiere étoit alors en honneur pour les statues

des dieux ; & nous n'avons pas à rougir de ceux qui en ont adoré de semblables : ils ne dissipoient ni l'or , ni l'argent , pas même pour les dieux (118).

SECTION QUARANTE-SIXIÈME.

Des ouvrages en argille.

Il subsiste encore en plusieurs lieux de tels simulacres. Les faîtes des temples, dont on voit encore un grand nombre à Rome & dans les villes municipales , sont d'un travail admirable (119) ; & , par la solidité que l'art & le temps leur ont donnée , ils sont plus recommandables que l'or , & certainement moins dangereux. Aujourd'hui même au milieu des richesses , on ne se sert pas , dans les sacrifices , de vases murrhins ou de crystal ; mais on fait les libations avec de petits vases de terre (des simpules).

Le reste de ce chapitre & de ce livre traite des différentes propriétés des especes particulieres de terre , & n'a point de rapport à la peinture & à la sculpture.

N O T E S

SUR LA TRADUCTION

DU TRENTE-CINQUIEME LIVRE

D E P L I N E.

(1) Page 133. *E*t ceromata sua exornant. Au ch. 13, l. 47, Pline montre tout son mépris pour cette sorte d'exercice, quand il dit qu'en fortifiant le corps, il détruit les forces de l'esprit : *Exercendo... corpora, vires animorum perdidit*. Il savoit pourtant que le gouvernement romain, militaire & tyrannique, avoit besoin des forces du corps ; & les premiers Romains, qui s'exerçoient aussi beaucoup, n'avoient pas pour cela l'esprit plus énervé.

(2) Page 133. Epicure avoit ordonné par son testament de fêter tous les ans sa naissance le 10 du mois gamélion, qui répondoit à la fin de décembre & au commencement de janvier, & de célébrer le 20 de chaque mois sa mémoire & celle de son disciple Métrodore par une assemblée. Ou le texte de Pline a été altéré dans une première copie par la duplication du chiffre X, & par l'omission du mot gamélion, ou il a confondu la fête de chaque mois, célébrée en mémoire d'Epicure, avec celle qu'on célébroit tous les ans pour l'anniversaire de sa naissance ; ou enfin les Epicuriens de Rome, bien plus amis des plaisirs de la table que d'Epicure, feignoient de croire que la fête de chaque mois étoit instituée pour rappeler la naissance du philosophe, & changeoient en fêtes bacchiques ce qui ne devoit être, suivant la volonté du testateur, qu'une assemblée modeste, *synodos*. Voy. *Diog. Laërt. l. X*. Du mot *icades* qui signifioit ces fêtes du 20 de chaque mois, les Epicuriens furent surnommés *Icadastes*.

(3) *Page 133.* Pline fait un double reproche aux Romains : celui d'avoir recours à des artistes étrangers , & celui de ne plus mettre dans leurs maisons les portraits de leurs aïeux. Il explique trop bien lui-même la cause du second reproche , pour qu'il soit besoin d'y ajouter un mot d'observation , si ce n'est l'éloge que mérite son zèle pour la vertu.

Mais a-t-il autant raison sur l'autre article , & faut-il blâmer une nation qui , n'ayant pas de bons artistes , en appelle d'étrangers , ou acquiert leurs productions ? Pour bien juger ce reproche de Pline , il faudroit premièrement savoir s'il y avoit à Rome , ou une académie , ou quelque autre cause d'émulation , & si la nation favorisoit le progrès des arts , ou n'en tenoit aucun compte ; si une académie , au cas qu'elle existât , avoit uniquement pour objet l'éducation convenable à des peintres & à des sculpteurs.

Avec ces préliminaires nous pourrions excuser ou blâmer les Romains de n'avoir pas eu de fort bons peintres & d'excellents statuaires ; car le peu que nous en connoissons de nationaux ne fait pas règle. Ne louons ou ne blâmons jamais un pays sans bien savoir ce qui s'y passe ; & si des écrivains mendiants , mendiés , salariés , nous en disent des merveilles , rabbattons-en toujours beaucoup : ne donnons pas plus de croyance à des imputations trop défavorables.

Mais Pline , dira-t-on , qui n'étoit ni mendiant , ni mendié , ni salarié , devoit savoir ce qui se passoit dans son pays , & nous ne voyons nulle part qu'il ait voulu le calomnier. Hé bien ! croyons donc que son reproche n'est pas sans fondement , & que s'il a vu ramper les beaux arts dans la nation qu'il habitoit , s'il a connu la cause de cette inertie , il a pu même , en ne s'expliquant pas nettement , sévir contre les torts d'un empire dont le souverain & quelques riches dépenseroient beaucoup en tableaux & en statues des Grecs , parcequ'ils n'employoient pas les vrais moyens de former des artistes nationaux.

Pline a donc raison ; & je crois qu'il l'auroit davantage , s'il eût indiqué d'autres causes du mauvais état des arts à Rome , que *l'oïfiveté, la mollesse : Ita est profectò ; artes d'sidia perdidit* Ils étoient dans leur plus grande force en Grece , lorsqu'elle ne le cédoit pas en mollesse aux Romains. Voyez aussi les progrès qu'ils firent depuis dans le pays de Pline , & dans un temps où les ames n'y étoient ni plus grandes ni plus vertueuses que dans l'ancienne Rome.

(4) Page 135. Il paroît certain que ces trois mots , *Atticus ille Ciceronis*, désignent Atticus, l'ami de Cicéron. J'avois donc eu tort de croire le P. Hardouin , édition de 1723 , & de suivre moins le texte que la note de cet éditeur. J'ai eu plus de tort , quand , après la première faute , j'ai dit avec trop de confiance que MM. de la Nauze & de Jaucourt avoient mal entendu ce passage.

On peut quelquefois être trompé par le P. Hardouin , quand on n'est pas prévenu de se tenir sur ses gardes. En voici un exemple : Pline , en parlant de la gravure en pierres fines , dit à la fin de son 37^e livre : *Purimum verò in his terebrarum proficit fervor* , c'est-à-dire , *la rapidité des tarières avance beaucoup l'ouvrage*. Mais le P. Hardouin s'est avisé de faire cette note sur le mot *fervor* : *In scalpendis gemmis prius calefieri terebras decet*. Il avoit peut-être jetté les yeux sur la traduction de Dupinet , qui porte : *Il n'y a rien de meilleur que de chauffer les tarières*. Cette erreur ayant passé de la traduction de Dupinet dans la note du P. Hardouin , a été accueillie par M. Poinfinet , qui a traduit : *Rien n'est meilleur pour cela que de chauffer le foret*. Ces savants , n'ayant pas fait entrer dans la masse de leur érudition les procédés des arts , ignoroient que les instruments de fer & d'acier s'amolliissent au feu , y perdent leur trempe , & deviennent incapables d'agir sur une matière dure. Ils ignoroient que ces outils s'échauffent quand on les fait agir , & que l'artiste est obligé d'avoir toujours de l'eau près de lui , & de les

rafraîchir souvent. Les instruments du graveur en pierres fines sont des *bouterolles*, qui ne percent point, mais qui usent la pierre en tournant sur le travail; il les abreuve avec de l'huile d'olive dans laquelle est délayée de la poudre de diamant, & il se garde bien de les chauffer. Ainsi les traducteurs ont beau posséder la langue de leur auteur, s'ils ne connoissent pas les objets qu'il a traités, il leur est impossible d'éviter les contresens, & ils y sont entraînés par les savants mêmes qu'ils se font une loi de consulter.

(5) Page 136. Cette invention n'étoit-elle pas des desseins à la plume qui représentoient les personnes dont Varron parloit, comme j'en ai vu dans les anciens manuscrits de Térence pour les masques & les actions des acteurs? Avec plus de clarté, Pline nous eût épargné de vaines conjectures. Si le Dictionnaire encyclopédique, ce monument immortel, eût traité les articles *Dessein* & *Gravure* avec cette légèreté, l'amateur futur des beaux arts n'auroit aucun remerciement à faire aux auteurs de ces articles. Ils auroient eu beau dire » que c'est » une très heureuse découverte enviée même des dieux », *Inventor muneris etiam diis invidiosi* : c'est précisément, leur diroit-on, parceque cette invention est heureuse, qu'il falloit la développer, & laisser à un écolier de rhétorique la petite & fausse idée de la jalousie des dieux. Quand on écrit pour la postérité, il ne faut ni lui dire les choses à demi, ni l'induire à se tromper.

M. Poinfinet donne ici une note contraire à la mienne, & dit que *ces sortes de portraits étoient sans doute de petites médailles dont l'assemblage composoit un médaillier*. Si Pline avoit eu cette pensée, auroit-il autant exagéré l'*invention*? en auroit-ce été une?

Ce passage pourroit faire conjecturer que les anciens ont connu la gravure en taille-douce : mais cela n'est pas vraisemblable. Enfin, puisque Pline a refusé de nous instruire, con-

tentons-nous de jeter un coup-d'œil sur ce qui est dit de nos gravures dans le septieme tome de l'Encyclopédie.

M. le chevalier de Jaucourt s'est CRU OBLIGÉ de nommer les illustres graveurs, & de jeter EN PASSANT quelques fleurs sur leur tombe. C'est dommage que les fleurs lui aient manqué pour quinze ou vingt de nos bons graveurs morts avant l'année 1757, date de ce volume, ou qu'il n'ait point passé près de leur tombe : car à cette époque de 1757, M. de Jaucourt s'arrête, & dit : « Il y a d'illustres graveurs qui vivent encore dont nous ne pouvons parler, mais dont les ouvrages feront passer les noms à la postérité ». Cependant parmi les graveurs françois dont la tombe n'a pas été ornée de fleurs, sont *Dorigni, Pesne, Cochin le pere, Chereau, Desplaces, Morin & Duchange*, lesquels, en vérité, méritoient des fleurs tout aussi bien qu'*Abraham Bosse*, qui pourtant avoit du mérite.

C'est encore dommage qu'on trouve au mot *Mellán*, « Les graveurs ordinaires ont presque autant de tailles différentes qu'ils ont de différents objets à représenter. . . . *Mellán* imitoit toutes choses avec de simples traits mis auprès les uns des autres, sans jamais les croiser en quelque maniere que ce soit ». Cela est vrai jusqu'à un certain point; mais les *Gérard Audran*, les *Edelinck*, & d'autres qui n'étoient pas des graveurs ordinaires, s'y prenoient autrement, & n'en imitoient que mieux toutes choses.

Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que le très bon article *Gravure* par M. *Warelet*, article qui n'est point fait *en passant*, contredit, en établissant les meilleurs principes, cet éloge peu réfléchi du travail de *Mellán*. Il est à croire qu'on ne s'en étoit pas aperçu avant l'impression. « La maniere de graver de *Mellán* & d'autres qui lui ressemblent, dit notre savant amateur, est libre & facile; elle a un mérite réel. On peut le blâmer aussi d'un peu d'affectation dans le tournoiement des tailles; il étoit bien aise qu'on lui sût gré de l'habitude

» qu'il avoit acquise. Il vaudroit mieux qu'il n'en eût point fait
 » parade , & qu'il ne l'eût employée que dans les endroits où
 » elle étoit nécessaire ». On sent ici l'homme sûr de ce qu'il
 dit, l'amateur qui, en opérant lui-même, ne balbutie point. Li-
 sez l'article *Gravure*, & vous sentirez les défauts de l'article
Graveur. Vous serez sur-tout fâché d'y trouver au commen-
 cement : » Si les anciens eussent connu l'art de graver , il se-
 » roit sans doute échappé quelques empreintes de tant de
 » rares productions de leur génie ; nous aurions du moins
 » quelques images des grands hommes que nous admirons ,
 » ce patrimoine de la postérité , & qui la touche si fort ». Sans
 compter les médailles & les belles pierres gravées, les statues
 & les bustes antiques ne transmettent-ils pas ce patrimoine à
 la postérité, d'une manière bien plus réelle qu'une estampe sur
 du papier, qui, quelque bien qu'elle soit, ne peut jamais re-
 présenter les objets que d'une seule vue ?

(6) Page 136. Quoique ces monuments consacrés à la mé-
 moire des hommes illustres fussent nommés en latin *clypei*,
 comme les boucliers militaires, ils n'avoient cependant d'autre
 usage que celui de représenter ceux qui avoient bien mérité
 de la république & de leur famille. C'étoient des tableaux, des
 médaillons, des écussons représentatifs. Si le nom de *boucliers*
 leur fut conservé, c'étoit peut-être pour la ressemblance de
 leur forme avec celle des boucliers militaires, ou parceque les
 boucliers étoient les plus anciens tableaux en gravure ou en
 bas-relief. Quand Tacite dit, *Cum censeretur clypeus auro &*
magnitudine insignis inter auctores eloquentia, il n'entend
 pas qu'on dût consacrer à Germanicus, parmi les orateurs, un
 bouclier militaire, mais un de ceux dont Pline fait ici men-
 tion. La toge & l'épée y avoient un droit égal. On a quelque-
 fois distingué ces écussons ou médaillons, des boucliers mili-
 taires par l'orthographe : on a dit *clypeus armorum* & *clupeum*
imaginis, *clypeus scutum* & *clupeum imago*. Les Grecs nom-

moient ceux dont il est ici question , *πίνακες* , *tabulae* , *tableaux*. Voy. *Antiq. expliq.* tom. 4 , pag. 63 , supplément. Voy. aussi *Mém. de l'Acad.* tom. 1.

(7) Page 137. Pline n'a pas vu ce bouclier; Tite Live ne l'a pas vu non plus , mais il a mieux approfondi l'histoire romaine; il est plus exact & plus voisin du premier incendie qui consuma le Capitole. Il dit que ce bouclier étoit d'argent : *In ea fuisse clypeum argenteum pondo centum triginta octo , cum imagine Barcini Asdrubalis* , &c. Dec. 3 , l. 25 , c. 39. Il n'est donc pas certain , *certe* , que ce bouclier fût d'or.

(8) Page 138. Voici ce que dit Platon sur la très haute antiquité de la peinture chez les Egyptiens : » Si on veut y » prendre garde , on trouvera chez eux des ouvrages de peinture ou de sculpture faits depuis dix mille ans (quand je dis » dix mille ans , ce n'est pas pour ainsi dire , mais à la lettre) , » qui ne sont ni plus ni moins beaux que ceux d'aujourd'hui , » & qui ont été travaillés sur les mêmes règles ». *Plat. de leg.* l. 2. Ces règles étoient sévèrement prescrites par les loix du pays , qui défendoient aux peintres & aux statuaires de rien innover dans l'art , ni d'imaginer de nouveaux sujets ou de nouvelles attitudes , en un mot de s'écarter en rien de ce qu'elles avoient statué : ainsi Platon étoit fondé à dire qu'il n'y avoit ni diminution ni augmentation dans les progrès. Pline va nous dire dans un instant qu'il ne paroît pas que l'art existât avant la guerre de Troie. Cela peut être vrai de la Grece : mais retranchez raisonnablement tout ce qu'il vous plaira de la date de Platon; il restera encore assez pour prouver l'existence de la peinture long - temps avant la guerre de Troie. Des voyageurs croyables , & qui ont séjourné plusieurs années en Egypte , y ont vu des divinités peintes sur les murs de quelques anciens monuments ; & ces peintures , plus ou moins bien conservées , sont de la plus haute antiquité.

Peut-être cette inertie des Egyptiens dans les arts , qui étoit

si propre à en arrêter les progrès, avoit-elle une raison politique; en ce cas, nous ne devons pas la blâmer. Mais je pense qu'en nous restreignant aux seules vues de l'art, nous n'irons pas jusqu'à dire avec M. le comte de Caylus : « Jamais les » Egyptiens ne se sont écartés des à-plombs. Tous les peuples » sages ont été fort éloignés d'un pareil défaut ». *Recueil d'antiquités*, premier vol. p. 49. Certainement les statuaires égyptiens alloient droit devant eux; on le voit dans leurs statues, & si bien statues, qu'elles n'ont en général ni mouvement, ni action, ni expression. A la vérité, elles sont toutes d'à-plomb; mais tous les peuples sages ou non, qui se sont mêlés de peinture & de sculpture, ont fait leurs figures d'à-plomb, sans la roideur égyptienne, quand le sujet ne requéroit pas une action plus décidée. M. de Caylus fait sa remarque à l'occasion d'une assez mauvaise tête de singe.

(9) Page 138. Il dit ailleurs, l. 7, c. 56, que, selon Aristote, ce fut Gygès qui inventa la peinture en Egypte : *Gyges, Lydus, picturam in Ægypto instituit, ut Aristoteli placet*. Serroit-il croyable que la peinture ayant déjà été exercée en Egypte fort long-temps avant qu'elle le fût en Grece, elle n'y parvint cependant que dans l'état informe de la silhouetè, du patron, du simple contour tracé autour d'une ombre, après tant d'années d'invention? Est-il croyable qu'alors Ardicès & Téléphane, peintres grecs, n'en fussent encore qu'à marquer quelques traits dans l'intérieur du contour? On aura plus sujet d'être surpris, si comme le dit Aristote, Euchir, parent de Dédale, fut le premier auteur de la peinture en Grece; il vivoit plus d'un siècle avant la guerre de Troie. Mais voici de quoi surprendre un peu davantage. Diodore nous apprend, liv. 1, sect. 2, qu'il y avoit des statues colossales en Egypte au temps d'Osymandias, Osymanthia, ou Osymandué, c'est-à-dire plus de deux mille ans avant Pline, & mille ans & plus avant qu'on se fût avisé d'y faire de la peinture; car notez bien qu'on n'a pas dû commencer la sculpture par des colosses.

Que la peinture & la sculpture des Egyptiens aient été plus ou moins foibles, c'est de quoi il ne s'agit pas dans ce moment; que cette date de mille ans soit plus ou moins précise, en un mot que le *Quicquid Græcia mendax audet in historia* de Juvénal soit plus ou moins applicable à Diodore & à la chronologie de son temps, c'est ce que nous ne sommes pas obligés de savoir précisément ici. Il ne nous faut qu'une présomption, même un peu vague, que la peinture existoit avant le siège de Troie; & nous l'avons si forte, qu'elle équivaut à une preuve. Sans donc rechercher quels furent les premiers inventeurs de l'un & de l'autre art, soit chez les Egyptiens, soit chez les Grecs, soit ailleurs, il paroît certain que Pline se contredit, qu'il consulte légèrement ses auteurs, & qu'il confond plus souvent les objets qu'il ne les distingue. Il n'avoit pas non plus réfléchi sur les possibilités de l'art dans ses progrès, quand il a donné, comme on le verra, une époque trop récente à la peinture, ne la faisant pas exister avant la guerre de Troie.

L'histoire nous apprend qu'en Egypte on faisoit très anciennement des colosses, & que dans les mêmes temps on y exécutoit aussi des statues de médiocre grandeur. S'il en faut croire Diodore de Sicile, on voyoit au tombeau du roi Osymandué de fort belles figures colossales; & j'ai appris que pour en faire, le début n'est pas un colosse.

En réfléchissant sur la nature de l'esprit humain, on reconnoîtra que les premières tentatives dans les arts d'imitation auront été de faire une plante, un animal, un homme, tels qu'on les voyoit dans la nature. Des siècles se seront écoulés, l'art aura fait des progrès. Mais quand le faste des rois sera devenu gigantesque, & qu'ils auront cru que le colossal étoit un signe imposant de leur grandeur & de leur puissance, les carrières auront à peine suffi à l'immensité des édifices. Alors l'effigie du monarque aura été au moins de quatre-vingts pieds.

Homère eut des prédécesseurs qui tous ne faisoient pas des

Iliades, & les colosses ont été précédés par des statues de moindre grandeur; c'est la marche de l'esprit humain. D'abord ignorance & timidité, puis viennent les hardiesses, les écarts mêmes de l'imagination qui emportent le génie à tous les extrêmes. C'est à ce terme qu'ayant connu sa force, l'esprit humain revient sur lui-même, le goût s'épure; &, comme tout ce qui est créé, ses pas vers le dépérissement sont ensuite plus ou moins rapides.

Quand un artiste macédonien proposoit de former du mont Athos la représentation d'Alexandre, l'art étoit depuis longtemps cultivé dans la Grece. Quand Michel-Ange regretta de n'avoir pas exécuté sur la montagne de Carrare un colosse que les navigateurs eussent pu voir de fort loin, la sculpture commençoit à illustrer l'Italie. Combien de statues de médiocre grandeur n'avoit-on pas déjà faites avant ces deux époques!

(10) Page 138. Cet usage étoit encore observé dans les tableaux de Polygnote, qui vraisemblablement en avoient aussi besoin, puisque l'art étoit encore dans son enfance: *Ut illa prope rudia*, dit Quintilien (*Instit. Orat.* l. 12, ch. 10). Pline dit, à la section suivante, qu'il n'y a point d'art qui ait atteint si promptement à sa perfection. Assurément il se trompe; car en ne prenant l'origine de l'art qu'à Cléophrante de Corinthe, on trouvera que 400 ans après lui, au temps de Polygnote, l'art étoit presque au berceau: *Ut illa prope rudia*. Il semble que voilà, contre l'opinion de Pline, une croissance qui n'est rien moins que prompte. Il avoue lui-même ailleurs, par une contradiction, qu'avant Apollodore, qui vivoit 40 ou 50 ans après Polygnote, aucun tableau ne méritoit de fixer les regards. C'est peut-être cette médiocrité des tableaux d'alors qui avoit fait dire à Théophraste que Polygnote d'Athènes fut en Grece l'inventeur de la peinture. (Voyez Pline, liv. 7, ch. 56.)

Mais si ce Polygnote d'Athènes n'est pas celui de Thase, si

sur-tout ce n'est qu'un *personnage symbolique* qu'il ne faut pas confondre avec le *vrai peintre Polygnote*, qui étoit de *Thase & non d'Athenes*, comme le veut M. Poinfinet, je ne dois pas le produire. Mais Junius prouve suffisamment, par l'autorité de Suidas & d'Harpocracion, que le Polygnote de Thase & celui d'Athenes ne sont qu'un même homme, qui étoit de Thase par son origine, & d'Athenes parcequ'il étoit inscrit parmi les citoyens de cette ville. *Constat eum veteri quidem Thasium fuisse, non vero Atheniensem*. M. Poinfinet se laisse quelquefois emporter au goût de trouver des figures symboliques où il ne faut chercher que des faits ou des individus. Parceque le mot Polygnote signifie *habile, qui fait beaucoup*, il veut que le Polygnote d'Athenes soit un symbole & non pas un homme. Cette manie, qui ne peut être que celle d'un penseur, produit de singulieres hérésies en histoire.

Malgré le foible & unique témoignage de Pline, & malgré la luxure de l'empereur Caligula, ou celle du lieutenant-général Pontius, on pourroit douter de la *très grande beauté* des peintures d'Ardée, de Lanuvium & de Cæré, dont il va parler.

De savants antiquaires ont pourtant assuré le public de la supériorité de ces peintures. Ils n'ont pas apperçu qu'ils n'étoient fondés que sur deux foibles témoignages; celui du très peu connoisseur Pline, qui n'en parle que de son chef, & celui d'un débauché, quel qu'il soit, qui aimoit les nudités : c'est ce que le lecteur est prié d'observer. Le talent de compiler est assurément fort beau; mais celui de penser a bien aussi son mérite.

M. Goguet, auteur de l'*Origine des loix, des arts & des sciences*, mort en 1758, peu de temps après la publication de son livre, a fait une note sur le passage qui occasionna la mienne en 1773. On me permettra de la transcrire, afin qu'on ait sous les yeux la preuve que l'homme qui a su faire cet ouvrage n'a pas hésité, plusieurs années avant moi, à juger Pline à-peu près comme je l'ai jugé. Je n'ai connu son ouvrage que par l'édition de 1778.

» Les passages d'Aristote & d'Elie, que je cite, sont très
 » clairs & très précis. On n'en peut pas dire autant de celui
 » de Plin. Sa phrase est louche, suivant l'ordinaire de cet
 » écrivain bel esprit. On a même voulu donner à ce passage
 » un sens totalement contraire à celui que j'ai cru devoir
 » adopter. On veut faire dire à Plin que les portraits peints
 » par les artistes dont il parle étoient si ressemblants, que
 » pour faire connoître à la postérité les personnages qu'ils re-
 » présentoient, on avoit écrit leurs noms au bas de ces ta-
 » bleaux, de même que nous en usons aujourd'hui au bas
 » des portraits en taille-douce.

» Mais cette explication ne me paroît point être la pensée
 » de Plin. Je pourrois d'abord citer en ma faveur le suffrage
 » de tous les interpretes & commentateurs de cet ancien écri-
 » vain. Ils ont tous entendu le passage en question dans le
 » sens que je lui donne. Cependant, sans avoir recours à des
 » autorités qui peuvent souvent paroître douteuses, je crois
 » qu'on doit, dans cette occasion, interpréter Plin par Aris-
 » tote & par Elie. Ce principe posé, le passage de cet auteur
 » confirme le fait que j'ai avancé sur l'ignorance & l'impéritie
 » des premiers peintres. Je conviendrai en même temps que
 » cette explication paroît, en quelque sorte, mettre Plin
 » en contradiction avec lui-même : mais on peut répondre
 » que ce n'est pas le seul exemple qu'on en trouve dans ses
 » écrits. C'est au surplus le défaut de tous les auteurs qui ont
 » affecté de ne parler que par énigmes & par sentences ».
 (Page 172, tome 5.)

L'auteur n'avoit pas autant besoin qu'il le dit d'Aristote & d'Elie pour expliquer les paroles de Plin, attendu que celui-ci, ayant exposé la foiblesse des premiers essais de la peinture, ajoute : *Ideo adscribere institutum*, » De là vient la coutume
 » d'écrire les noms ».

(11) Page 139. Le manuscrit de Pétersbourg dit en parlant de l'Atalante ; *Sed altera ut virgo nominis quidem taciti*.

Pontius, legatus princeps, eas tollere conatus, è libidine accensus, si tecti natura permisisset. » Mais, à la vérité, on tait le » nom de la première qui ressemble à une vierge. Pontius, » lieutenant-général, épris d'une passion impudique pour ces » figures, essaya de les enlever ; mais la disposition du toit ne » le permit pas ».

Il importe peu lequel des deux textes est celui de Pline : mais ne pourroit-on pas justifier celui-ci ? 1°. Il y eut deux Atalantes également fabuleuses : peut-être ne prononçoit-on pas le nom de celle-ci, par quelque mystère de religion. Selon la traduction de M. Poinfinet, c'est » Hélène qui étoit représentée avec toute l'innocence virginale, c'est-à-dire avant » l'époque de ses enlèvements ». M. Brotier dit au contraire que cette innocence appartenoit à l'Atalante, *virgo autem fuit Atalanta*. Je l'avois cru & je le crois encore, parcequ'Hélène fut célèbre par des aventures qui n'étoient rien moins que virginales, tandis que les deux Atalantes étoient connues par leur chasteté, leur goût pour les forêts, la chasse & la retraite. Ces considérations décident le rapport du mot *altera*.

2°. On fait qu'il y eut plusieurs Pontius chez les Romains ; pourquoi l'un d'eux n'auroit-il pas voulu faire, & par le même motif, ce que l'autre texte attribue à Caligula ? Pontius Téléfinus fut consul sous Néron : C. Pontius Nigrinus le fut sous le règne de Caligula, l'an de Rome 790. Pline, qui mourut 42 ans après ce consulat, avoit dû connoître ce C. Pontius, & savoir ce qui s'étoit passé dans sa lieutenance ou sa légation. L'édition de Rome & l'un des manuscrits de Daléchamps lisent, *Pontius, legatus Caii principis*. La leçon du manuscrit de Pétersbourg est peut-être une corruption de celle-ci. Cependant Pline n'auroit-il pas pu écrire : *Legatus princeps* ? Quand Balbus représente à Cotta qu'il tient le premier rang à Rome, il dit, ou Cicéron dit pour lui, *Civis princeps*. (*Nat. Deor.* 2, 67).

3°. Il est possible que la construction du toit ne permît pas d'enlever la peinture, puisqu'elle étoit dans la coupole. *Similiter*, dit Pline, après avoir parlé des peintures du temple d'Ardée, lesquelles étoient aussi dans la coupole; & je ne crois pas que ce *similiter* puisse être mieux entendu que par *semblablement*, peint aussi dans la voûte. Selon le P. Hardouin & d'autres textes, le temple de Lanuvium étoit en ruines; le manuscrit de Pétersbourg & celui de Daléchamps ne le disent pas. Mais supposons qu'il le fût; n'étoit-ce pas une raison de plus pour rendre comme impossibles des travaux qui auroient achevé de tout détruire?

J'ai traduit *cominus pictæ* par *peintés au premier coup* (à fresque), & je crois le sens assez juste, selon le latin, selon le discours, selon le technique de l'art, & selon la pensée de Pline, auquel je ne voudrois pas faire dire une absurdité, quand il ne me paroît pas qu'il en dise. Dupinet traduit, *peintes l'une près de l'autre*; & Durand, *peintes d'une telle sorte qu'elles doivent être regardées de près*. Ils ne connoissoient pas l'art, & ne pensoient pas non plus à ce latin de Virgile, *Quid dicam, jacto qui semine cominus arva insequitur* (Georg. l. 1); car ils auroient vu qu'il est des circonstances où *cominus* doit être rendu par *aussitôt*, *d'abord*, *à l'instant même*, *sur le champ*. M. Brotier interprete comme Durand, puisqu'il dit, *ut cominus aspiciantur*. Mais je ne saurois croire que les peintures d'une coupole dussent être regardées de près.

M. Brotier a fait, sur la belle conservation des peintures d'Ardée, une note qui ne doit pas rester sans réponse, parcequ'elle attaque la pratique de nos peintres. Leurs couleurs, dit-il, sont bientôt altérées, & ils ignorent le moyen de faire ainsi durer leurs ouvrages. Il cite à ce sujet les peintures que le P. Sicard a vues en Egypte, & qui sont encore plus anciennes que les peintures d'Ardée. Il en dit autant des peintures colossales & monstrueuses que le P. Marquette a vues sur des roches

voisines du Pekittanoui qui se jette dans le Mississipi. Il parle enfin de ce qu'il a observé lui-même en Italie. Mais il ne fait pas attention que la peinture à fresque se conserve incomparablement mieux dans les pays chauds & secs que dans nos climats septentrionaux & humides ; que les peintres italiens n'ont pas de secrets particuliers pour assurer la conservation à leurs ouvrages , & que si les mêmes artistes qui ont peint les fresques de l'Italie ou celles de l'Egypte les avoient faites en France , il y a long-temps qu'elles seroient dégradées. *Vid. notas Gabr. Brotier , ad librum Plin. 35 , tom. 6 , pag. 369.*

(12) *Page 139.* On voit, en lisant toute la section sixieme, que l'admiration de Pline retombe bien plus sur la beauté que sur l'ancienneté des peintures d'Ardée , de Lanuvium & de Cæré ; & je suis loin de l'en blâmer , si en effet ces peintures étoient d'une grande beauté. Mais ce seroit un assez fort argument contre ce que Pline dit ailleurs de la foiblesse où l'art étoit encore long-temps après que ces peintures furent faites.

Pline dit ensuite que la peinture n'existoit pas encore au temps de la guerre de Troie. Cependant Ulysse avoit un manteau de pourpre sur lequel étoit représenté un chien qui étrangloit un faon de biche. Hélène, selon l'expression d'Homere, brodoit en laine & en soie de différentes couleurs les combats des Grecs & des Troyens. Il n'y a guère d'apparence que les dames eussent connu l'art de nuancer leurs couleurs , s'il n'existoit pas de peinture avant leur broderie. Il y avoit des statues dans la ville de Troie , puisqu'au rapport de Pausanias , Ménélas en emporta le simulacre de la déesse Praxidice. Et Théano ne prit-elle pas des mains d'Hécube un tapis qu'elle posa sur les genoux de la statue de Minerve ? Il y avoit chez les Phéaciens des statues d'or , représentant de jeunes garçons qui tenoient des flambeaux pour éclairer un salon. Homere , qui chantoit traditionnellement , n'eût pas admis ces différents ouvrages , si leur existence , imparfaite encore chez les Troyens ,

ne l'y eût autorisé. Il auroit pu même les omettre, ainsi que plusieurs autres choses dont il ne parle pas, quoiqu'on sache qu'elles existoient.

Que le poëte ait exagéré, qu'il ait attribué aux arts d'alors ce qui n'étoit vrai que des arts de son temps; nous ne trouverons pas cependant les Troyens assez barbares dans les autres usages, pour être entièrement privés de celui des beaux arts; ou bien il faudroit dire qu'il est absolument faux qu'ils eussent aucune sculpture, soit religieuse, soit politique, ou soit même purement de luxe. Nous verrons plus bas que Pline lui-même assure le contraire, & ce qu'il dit ne suppose pas une nation qui en seroit encore à tailler grossièrement une piece de bois, pour lui donner à peu près une figure humaine.

Sans vouloir nous engager dans l'obscurité des temps fabuleux, sans sortir des faits les plus généralement reconnus pour les moins incertains, nous observons que la Troade fut gouvernée par plusieurs rois antérieurs à Teucer; que Dardanus son successeur avoit fait bâtir un temple magnifique dans la ville de Samothrace; qu'il y avoit mis plusieurs statues de dieux (c'étoient, si vous voulez, les dieux Cabires); qu'il apporta son culte & ses usages, lorsqu'il vint régner dans la Troade; & qu'enfin, après plusieurs générations, Tros fonda la ville de Troie. Disons toujours avec les historiens, que ce peuple étoit fort religieux; qu'il étoit guerrier, commerçant; qu'il passoit pour être un des plus civilisés de la terre; & que sous le regne de ses rois il se distingua par sa magnificence & par de superbes édifices. Tout cela suppose beaucoup d'industrie & plusieurs sortes d'arts: mettez-y la perfection au degré qu'il vous plaira; ce n'est pas mon affaire.

Il ne faut qu'ouvrir Pausanias, pour savoir que la Grece étoit remplie de statues, faites bien avant le siege de Troie. Celles d'un certain ordre sont fort anciennes; & je trouve dans le second livre d'Apollodore, que Danaüs en consacra

une

une à Minerve : c'étoit trois cents ans environ avant le siege de Troie. Or il n'est guere à présumer que, la peinture ayant tant d'analogie avec la sculpture, il n'y eût pas aussi des tableaux du même temps : ces deux arts ont dû prendre naissance à peu près ensemble. Je soumets cette conjecture aux savants, aux artistes éclairés, à tous ceux qui savent appercevoir la marche naturelle & progressive des deux arts. Que l'un & l'autre aillent toujours d'un pas égal, cela dépend des circonstances religieuses ou politiques ; c'est-à-dire, de l'encouragement & de l'emploi qui sont plus ou moins également accordés à chacun d'eux.

Dédale étoit statuaire un siecle ou deux, dit-on, avant la guerre de Troie. Euchir, parent de Dédale, fut, selon Aristote, l'inventeur de la peinture en Grece. Pline, sans réfuter cette opinion, la rapporte, l. 7, c. 56.

Quoi qu'il en soit, les Troyens avoient des statues consacrées, & des brodeuses habiles. Si on brode à la Chine, c'est que, bien ou mal, on y peint. Qu'est-ce qui ne sait pas que la broderie & la tapisserie sont le reflet & l'écho de la peinture ? J'ai vu en Hollande quelques tableaux chinois représentant des sites agréables. Ils sont moins fautifs en perspective que le commun des peintures de ce pays ; mais quoiqu'on les regarde comme de bons ouvrages, il me semble qu'on pourroit les comparer à nos plus médiocres tableaux en ce genre.

Homere dit que les douze vaisseaux que commandoit Ulysse, en allant à Troie, étoient peints en vermillon ; & Pline, l. 33, c. 7, rapporte ce témoignage d'Homere, en ajoutant que ce poëte parle rarement des autres sortes de peintures : *Alias circa picturas pigmentaque rarus*. Selon Hérodote, cet usage étoit fort ancien, & même ne se pratiquoit plus de son temps. Il semble que le vermillon n'ayant jamais été une des couleurs les plus communes, même en Grece, ceux qui en faisoient une si grande consommation pour embellir leurs

vaisseaux, devoient encore avoir l'usage de quelques autres couleurs, & conséquemment qu'ils pouvoient peindre bien ou mal, comme à la Chine. Il sembleroit aussi que par-tout où l'on teint des étoffes en couleurs diverses, on doit faire des représentations colorées, quand on y en fait en sculpture.

Voilà des présomptions suffisantes pour croire qu'il y avoit alors de la peinture. Pline vient de dire au chap. 3, sect. 4, » que les boucliers des héros qui combattirent à Troie étoient » ornés de figures ». S'il y avoit sur ces boucliers des bas-reliefs bons ou mauvais, il y avoit à Troie de la peinture bonne ou mauvaise; & si l'on peut s'en rapporter au savant grammairien Servius Honoratus, qui vivoit sous Constantin, on ne doutera pas de l'existence de la peinture avant le siège de Troie. Il dit dans son commentaire sur le second livre de l'Enéide, vers 396, » Neptune étoit peint sur les boucliers des Grecs, » & Minerve sur ceux des Troyens » : *In scutis Græcorum Neptunus, in Trojanorum fuerat Minerva depicta.*

Le bouclier d'Achille si bien sculpté, & même coloré dans Homère, est, selon quelques écrivains, la preuve de l'excellence de la peinture avant le poète; car Homère, dit-on encore, ne représentoit pas les objets tels qu'ils étoient de son temps, mais comme ils avoient été dans les temps anciens. Ne pourroit-on pas dire que les ornements de ce bouclier, ouvrage de Vulcain, n'avoient pas plus de réalité chez Homère, que ceux de l'égide de Jupiter dont se couvrit Minerve pour aller au secours des Grecs? On voyoit sur cette égide la Terreur, la Discorde, la Rage, la tête de la Gorgone, &c. Le merveilleux de ces ouvrages étant dû à l'art de Vulcain, il n'en faut pas conclure qu'il y eût alors des artistes mortels assez habiles pour en faire autant; & il ne leur faut pas chercher d'autres graveurs qu'Homère. C'est lui, c'est son imagination qui, malgré les notes de madame Dacier, a pu faire de ce bouclier un tableau mouvant. Si d'ailleurs il a donné

dans sa description l'idée du plus bel ouvrage en ce genre, c'est que ce grand poëte, qui en trouvoit le germe encore foible, ne touchoit à rien qu'il ne vivifiât; c'est qu'il savoit prédire la perfection d'un art qui de son temps étoit encore imparfait: ainsi Homere est créateur de son riche bouclier d'Achille, comme il l'est de sa redoutable égide de Jupiter & de la ceinture de Vénus.

De ce qu'il a coloré le bouclier d'Achille, s'ensuit-il que le *coloris fut connu & pratiqué avant lui*, ainsi que le dit l'article *Coloris* de l'Encyclopédie? Homere a *coloré*, mais n'a pas *colorié* le bouclier. On peignoit sans doute avant lui; mais si le grand art de colorier eût été connu, vous eussiez vu le poëte, laissant le *jaune*, le *noir* & le *noirâtre*, mêler sa magie à celle des grands coloristes, & vous donner, soit là, soit ailleurs, des idées sublimes de cette partie de la peinture.

Homere avoit une connoissance profonde de tous les arts. Madame Dacier l'a dit; & pour l'assurer, cette dame avoit sans doute une égale connoissance de tous les arts: autrement, pouvoit-elle juger de celle d'Homere? Voyons cependant s'il connoissoit en effet les procédés des arts.

Je prie les statuaires, les orfèvres, les fondeurs, & tous ceux qui travaillent les métaux, de me dire ce qu'ils entendent par les paroles suivantes, & s'ils pourroient faire un ouvrage d'après ce qu'elles énoncent.

» Il dirige (Vulcain) ses soufflets & leur ordonne d'allumer
 » le feu: ils embrasent vingt fourneaux à la fois par leur
 » souffle docile, qui, selon ses desirs & ses travaux, est tantôt
 » tranquille & doux, tantôt impétueux & terrible. Ce dieu
 » jette ensuite au milieu des flammes ardentes de dures barres
 » d'airain, d'argent, & d'un or précieux; & dressant une
 » énorme enclume, il prend d'une main les fortes tenailles,
 » & de l'autre le lourd marteau. D'abord il fait un bouclier so-
 » lide, immense, où il déploie son industrie.... Cinq plis

» composent la forte épaisseur de ce bouclier, & Vulcain rassemble tout son art pour en décorer la surface des ornements les plus variés ». (*Iliade*, liv. 18, traduct. de M. Bitaubé.)

S'il n'est là question que de la manière dont un dieu s'y prenoit pour faire un bouclier, c'est une exception à nos moyens ; mais je fais une question, elle est simple : Pourroit-on faire un bouclier en s'y prenant comme le dieu Vulcain s'y prenoit ?

Au surplus, je crois qu'avec du génie il a été plus aisé de bien décrire une composition, supposée de sculpture, quand on sculptoit encore mal, que de bien exécuter le même ouvrage, quand l'art eut atteint sa perfection. Celui du poète créateur ou descripteur est de dire en termes harmonieux :

» Des jeunes gens de l'un & l'autre sexe, & d'une rare beauté,
 » dansent en se tenant par la main : les jeunes filles sont vêtues d'un lin doux & léger, & les garçons ont des tuniques d'un tissu plus fort, & qui teintes d'une huile précieuse jettent un léger éclat. Celles-là sont parées de belles couronnes, & ceux-ci ont pour ornement des épées d'or suspendues à des baudriers d'argent. Tantôt, pliant leurs pieds dociles, ils voltigent en rond, semblables à une rapide roue que la main du potier essaie, pour voir si elle tourne à son gré ; tantôt ils se mêlent & courent former divers labyrinthes : la foule des assistants qui les environne regarde d'un œil enchanté cette danse merveilleuse. Deux sauteurs se distinguent au milieu du cercle ; ils entonnent le chant, & s'élèvent d'un vol agile ». (*Plus bas*, même livre.)

Voilà l'art du poète quand il a pensé. Croyez-vous que celui du peintre & du sculpteur puisse vous présenter aussi facilement les situations & les expressions diverses de ce tableau charmant ? Croyez-vous qu'il n'y ait pas plus de difficulté à peindre une robe d'une étoffe légère, ou à la sculpter, qu'à dire que de jeunes filles sont vêtues d'un lin doux & léger ? Représentez-

sente-t-on aussi aisément de belles filles, qu'on dit qu'elles sont *d'une rare beauté*? Quand le peintre ou le statuaire ont pensé, ils sont loin d'avoir fait. » En général, dit *M. de Voltaire*, les imaginations des peintres, quand elles ne sont qu'ingénieuses, sont plus d'honneur à l'esprit de l'artiste qu'elles ne contribuent aux beautés de l'art. Toutes les compositions allégoriques ne valent pas la belle exécution de la main qui fait le prix des tableaux » (*de l'imagination*). Il est tout autrement difficile d'être bon coloriste & dessinateur élégant, que grand arrangeur de mots & rimeur exact », dit l'abbé du Bos, sect. 11.

Mais la poésie, cette inspiration divine, comme on l'a dit si souvent, cet enthousiasme, ce feu céleste, le premier art du génie, l'ame des nôtres, aura nos premiers hommages. Sa vaste étendue, son élévation sublime, les grands ressorts qu'elle fait mouvoir, sont sa supériorité; & les mots ne sont pour elle que des signes aisés: *Verbaque provisa rem non invita sequuntur*. Ce qui n'empêche pas que les bons vers ne soient difficiles à faire.

Je n'ajoute plus qu'un mot. Avant Homère il y eut des poètes & des historiens du siège de Troie. Des critiques savants & judicieux conviennent qu'il a consulté les ouvrages de ses prédécesseurs: on l'a même accusé d'avoir pris l'Iliade dans la bibliothèque de Memphis. Oserions-nous assurer qu'il n'aura pas trouvé dans quelques écrits contemporains la peinture & la sculpture établies chez les Troyens? Si ces ouvrages perdus existoient encore, peut-être aurions-nous des lumières assez certaines pour changer en certitude nos conjectures, fondées, comme on voit, sur quelques raisons.

Jean Vossius, *de origine & progressu idololatriæ*, rapporte aussi quelques autorités pour combattre l'assertion de Plin: mais ce savant n'a peut-être pas voulu trop s'engager; car ce qu'il dit ne répond que foiblement au titre de son chapitre:

Picturam antiquiorem esse temporibus Iliacis, contra quam à Plinio proditum est. L. 3, cap. 45.

(13) Page 141. Si Turpilius a peint toute sa vie de la main gauche, il en résulte seulement qu'il étoit gaucher; & par conséquent il étoit aussi adroit de la main gauche, que les autres hommes le sont de la droite. On en dit autant de Holben & de Nicolas Mignard, & à peine l'a-t-on remarqué. Je n'avois pas encore fait attention que je me suis habitué, sans trop savoir comment, à travailler aussi de la main gauche : Pline m'en fait souvenir. Quoique je travaille presque également de la droite, je ne vois rien dans cette pratique de fort singulier : je remarque seulement que, dans notre art, il est avantageux d'être ambidextre.

Jouvenet, qui, toute sa vie, avoit peint, comme un autre, de la main droite, & qu'une paralysie obligea de peindre de la gauche un plafond pour la ville de Rouen, & son beau tableau du *Magnificat*, est beaucoup plus étonnant que Turpilius; & l'on n'en fait mention dans Paris que pour ne pas oublier cette petite singularité d'un grand artiste, dit fort judicieusement M. de Jaucourt, d'après le comte de Caylus. Voici l'autre partie de son observation : » Pline paroît admirer cette particularité; mais l'habitude fait tout pour le choix des mains, » & il ne faut pas une grande philosophie pour faire cette réflexion. D'ailleurs cette habitude entre pour beaucoup moins » qu'on ne l'imagine dans un art que l'esprit seul conduit, » & qui donne sans peine le sens de la touche, en indiquant » celui de la hachure, & qui produit enfin des équivalents » pour concourir à l'expression générale & particulière ». *Encyclop.* tom. 12, page 277.

Est-il bien vrai que Pline paroisse admirer cette particularité ? Le *lavâ is manu pinxit, quod de nullo ante memoratur*, n'est-il pas le simple énoncé d'un fait ? Pline a parlé d'une chose assez indifférente, sans l'admirer ; il est vrai qu'il l'auroit

pu supprimer. Mais il paroîtra un peu étonnant qu'après s'être donné des peines pour faire de Pline *un grand connoisseur*, on renverse d'un trait de plume une grande partie de ses connoissances, & qu'on donne la même atteinte à sa philosophie.

(14) *Page 141.* Nous avons aussi nos Labéons, & l'on se moque également de leur vanité ridicule & de leurs mauvais ouvrages; quand ils sont passables, on connoît la main qui les a baptisés. L'intention de Pline n'est pas de dire qu'on se moquoit du proconsul seulement parcequ'il peignoit, puisque le but de la section est de louer la peinture, & de remarquer que des personnages très distingués l'ont exercée; que même l'illustre famille de Fabius en a tiré son nom de *Pictor*, sans en rougir: mais comme sans doute Labéon n'étoit qu'un barbouilleur qui se vantoit trop de son mérite en peinture, il étoit, avec raison, l'objet de la risée. D'ailleurs, il avoit des idées républicaines qui, n'étant plus de saison, le faisoient haïr des puissants, lesquels ne manquèrent pas de donner un bon ridicule aux foiblesses paternelles qu'on lui voyoit pour sa maigre peinture.

Madame de Pompadour voulut passer pour savoir graver en pierres fines & sur cuivre. Arrivée à la cour à l'âge de vingt ans, n'ayant jamais dessiné, livrée par état aux plaisirs & à la dissipation, elle aimoit les arts qu'elle n'avoit ni le temps ni le talent de cultiver; mais elle payoit bien, & l'on travailloit bien pour elle. On signa son nom sur quatre pierres fines qu'un artiste célèbre grava chez sa protectrice, à Versailles, dans l'embrasure d'une croisée. On le signa aussi sur 69 planches de cuivre, & l'on voit sur quelques unes qu'une main novice les a touchées & gâtées. C'est ainsi que nous avons les œuvres en gravure de madame la marquise de Pompadour, par les mains & les talents de quelques bons artistes. Mais pendant vingt années, les sciences, les lettres, les arts, durent à ce jeu qui ne trompoit personne, un encouragement dont ils man-

quoient depuis long-temps. Quand l'artiste compare le recueil de Mariette à celui de madame de Pompadour, & qu'il les voit également bien gravés, il ne peut s'empêcher de sourire; mais, si son ame n'est ni froide ni dure, il doit sentir de la reconnoissance.

(15) *Page 142.* Sans nous arrêter à ce que Pline dit plus haut de la perfection de la peinture en Italie dès le temps de Tarquin l'ancien, il semble que l'art n'étoit pas assez nouveau à Rome, lorsque Caius Claudius Pulcher donna les jeux publics, pour que l'effet des décorations peintes dût causer une si grande admiration. Dès l'an 450, on décoroit les temples de peintures, & particulièrement le temple du Salut qui devoit être un des plus fréquentés. En 490, le peuple voyoit des tableaux de batailles exposés dans la place publique. Plutarque dit que Marcellus enseigna le premier aux Romains à estimer & à admirer les beautés & les graces des chefs-d'œuvre de la Grece (les tableaux & les statues), qu'ils ne connoissoient pas auparavant. Marcellus fut tué l'an de Rome 545. En 563, L. Scipion mit au Capitole un tableau de sa victoire en Asie. En 573, le peuple voyoit les combats des gladiateurs, représentés dans le temple de Diane, où C. Térentius Lucanus fit placer ces peintures. En 585, Métrodore peignit à Rome le triomphe de Paul Emile; triomphe où le peuple voyoit deux cents cinquante chars conduisant des tableaux & des statues. En 599, Pacuvius exerçoit la peinture à Rome. En 606, Hostilius Mancinus exposa publiquement, dans un tableau, les attaques de Carthage. Enfin, en 653, Sopolis, Dionysius & Lala peignoient à Rome. Le peuple romain devoit donc être un peu fait à la peinture, lorsque l'an 654, édilité curule de Pulcher, il voyoit les peintures d'un théâtre, parceque 204 années suffisent pour familiariser un peuple avec un art déjà exercé chez lui.

• En Grece, au temps des Parrhasius, des Zeuxis & des

Apelles, on avoit fait des contes à-peu-près semblables à celui de ces corbeaux, que Plin & d'autres ont eu soin de rapporter. Ce n'étoit donc pas tant la nouveauté de l'objet, que la niaiserie de la populace qui lui caufoit cette admiration, cette *surprise*, disposition qu'elle a dans tous les temps ; ou bien, ce n'est aussi qu'un conte. Ainsi la *surprise* doit être qu'un homme sensé s'amuse à tenir froidement registre des badauderies de la populace.

Si c'étoit la première fois que le peuple romain voyoit les décorations peintes, ce n'étoit pas la première fois qu'il voyoit de la peinture ; il savoit que son objet est d'imiter le naturel.

Il y avoit 44 ans que tous les tableaux de Corinthe étoient à Rome ; il y en avoit 65 que tous ceux de Syracuse y avoient été apportés par Marcellus : *Signa tabulasque quibus abundabant Syracusæ Romam devexerit*, Liv. l. 5, dec. 3. Il y avoit même 176 ans, selon Florus, qu'après la défaite de Pyrrhus, Curius Dentatus y en avoit apporté un grand nombre. *Si pom-pas ; aurum, purpura, signa, tabulæ, Tarentinaque delicia*, l. 1, c. 18. Voilà des faits que Plin auroit dû rapporter avant les tableaux de Corinthe ; il n'auroit pas dit : Le Bacchus d'Aristide fut, je crois, le premier tableau étranger & public à Rome. Peut-être les ignoroit-il, ou bien il ne se les rappelloit pas. Toujours est-il certain, de son aveu, que l'usage des tableaux fut établi publiquement à Rome en 608, après la destruction de Corinthe ; & quoique l'art ne fût pas encore vraiment cultivé chez les Romains au temps de ces corbeaux, le public ne pouvoit-il pas avoir une connoissance, grossière à la vérité, mais que la vue des tableaux étrangers devoit au moins & nécessairement lui avoir donnée ?

Il y auroit cependant ici une raison particulière pour ne pas croire que cette peinture eût pu tromper ou les corbeaux ou d'autres oiseaux : les décorations de ce théâtre, intérieures ou extérieures, étoient sans doute faites pour être vues &

jugées d'en bas ; la perspective devoit y être observée de manière que les lignes, qui de cette vue produisoient l'illusion, l'ôtassent lorsqu'elles étoient vues d'en haut. Or c'étoit vraisemblablement par le haut que les corbeaux venoient sur ces tuiles peintes : si on les suppose assez bons observateurs de la perspective, on trouvera qu'ils devoient la voir renversée, & par conséquent s'en éloigner ; & s'ils y venoient, c'étoit par hasard. On l'a dit, & on l'a prouvé ; l'effet de certaines peintures sur les animaux n'est rien moins qu'un titre de perfection.

(16) Page 144. M. Brotier dit 300000 deniers, *tres centena millia denariorum*, qu'il évalue à 228437 livres. Les 3000 deniers, selon le P. Hardouin, feroient aujourd'hui 24000 livres. Le manuscrit de Chifflet, cité par Daléchamps, & loué par Hardouin, ne porte non plus que 3000 deniers. Il paroît que M. Brotier a corrigé le texte, parceque la somme lui a paru trop foible ; car lorsque ses corrections sont fondées sur les manuscrits, il les cite ; ce qu'il ne fait pas ici. En supposant le texte fautif, on peut croire qu'il a trouvé la vraie correction, qui ne consiste qu'à rétablir une ligne sur le nombre III, pour faire 300000 ; X. III, au lieu de 3000, X. III. Mais la somme est bien forte.

(17) Page 144. M. de Caylus & des commentateurs croient que c'étoit une figure de la forêt de Némée que représentoit le premier de ces trois tableaux. Cependant, comme une ville, une rivière, une contrée, une déesse fille de Jupiter & de la Lune, portoient aussi ce nom, il seroit difficile, sur le témoignage de Plin qui ne s'explique pas, de décider que ce tableau représentât la forêt de Némée. On seroit plus fondé à croire que cette fille de Jupiter ayant donné son nom à la forêt, c'étoit plutôt la déesse qui étoit représentée que la forêt. On le croiroit aussi par l'expression simple de *Nemea*, au lieu de *Nemea sylva* dont il se seroit servi, s'il eût entendu la forêt ; comme ailleurs, en parlant de celle d'Hercynie, il dit *Mœsia*

sylva, *Hercynia sylva*. Ne dir-il pas *Sila sylva*, *Caledonia sylva*?

(18) Page 144. M. Poinfinet dit sur ce passage : « On n'a voit point compris jusqu'ici que *le char* à deux courriers, & *l'aigle* tenant un serpent, étoient deux emblèmes. On en faisoit des tableaux particuliers. Je pense avoir démontré la méprise ».

Il faut que M. Poinfinet n'ait pas jetté les yeux sur la traduction de Durand, quoiqu'elle soit bien connue dans la littérature; il y auroit lu au sujet du premier tableau : « Une Némée assise sur un lion, & tenant une palme à la main. A côté d'elle est un vieillard avec son bâton, par-dessus la tête duquel est une Victoire en éloignement, qui fend les airs sur un char à deux chevaux, &c. ». Et au sujet du second : « Au-dessus du père & du fils est un aigle dans les airs, qui tient un dragon entre ses serres », pages 20 & 21. Et il appuie même sa manière de traduire par une note; il dit qu'en lisant avec le manuscrit de Daléchamps, *Cujus supra caput in tabula biga dependet*, on trouvera que ce char faisoit partie de ce tableau. Il en dit à-peu-près autant de l'aigle. M. Poinfinet qui suit la leçon vulgaire, *Cujus supra caput tabula biga dependet*, auroit dû penser que les mots *supra caput dependet* ont une signification qu'il falloit exprimer, & qui n'est pas rendue par cette traduction vague : *Au-dessus est représenté un char à deux chevaux*.

Plinie dit lui-même dans sa préface : « Il n'y a, je pense, que trois peintures dont l'inscription porte d'une manière absolue, *Il a fait*; j'en parlerai en leur lieu ». *Tria non amplius, ut opinor, absolute quæ traduntur inscripta*, Ille fecit; quæ suis locis reddam. Il faut donc trouver dans Plinie trois peintures inscrites ainsi : Nicias n'a écrit que sur le tableau du char à deux chevaux, qu'il l'avoit peint à l'encaustique; Philocharès écrivit sur celui du vieillard & de son fils,

qu'il étoit *fait* ; plus loin , on verra ce que Lyssippe écrivit aussi sur sa peinture à Egine. Voilà , si je ne me trompe , les trois inscriptions promises dans la préface , & la promesse me paroît exactement remplie.

Que cette explication soit juste ou fausse , j'ignore que jusqu'ici elle ait été faite

(19) Page 146. Le mot du texte est *splendor* , & je ne crois pas qu'il signifie le *clair-obscur* , ainsi qu'on le prétend. Voyons ailleurs le sens que peut avoir cette expression. Pline dit en parlant des vases appellés *murrhins* : *Splendor his sine viribus , nitorque veriùs quàm splendor* , l. 37 , c. 2. » Leur » éclat est foible ; c'est plutôt un léger poli qu'un éclat ». On voit que *splendor* dit plus que *nitor* , & que ce mot n'exprimerait pas ce qu'on entend par *clair-obscur* , puisqu'il ne s'agit d'autre chose que des couleurs qui se marient dans les vases murrhins , & de leurs reflets nuancés , comme on les voit dans l'arc-en-ciel , ce qui n'est pas le *clair-obscur*. S'il en étoit question dans notre passage , voici comme Pline auroit raisonné : » Le clair-obscur est placé entre la lumière & l'ombre » : *Inter lumen & umbram*. Cette manière de parler de l'art n'en montreroit assurément pas une grande connoissance. Il est donc certain qu'en se conformant aux avis les plus généralement reçus , on feroit dire à Pline une forte absurdité.

Ceux qui veulent , par le mot *splendor* , entendre le clair-obscur , n'ont pas fait attention à l'emploi que Pline fait de ce mot , section 13 , lorsqu'en parlant de la *sinopsis* , il dit que les anciens s'en servoient pour accorder & tempérer la lumière : *Hæcque usi sunt veteres ad splendorem*. Si *splendor* signifioit *clair-obscur* , il faudroit donc traduire que l'on employoit la *sinopsis* à cause de son clair-obscur ; car dans les deux passages le mot est pris dans la même acception. M. Poinssinet me paroît avoir bien traduit & bien expliqué dans ses notes le mot *splendor*.

J'ai admiré les peines de plusieurs écrivains qui ont voulu , en expliquant ce passage , y trouver le *clair-obscur* tel que nous le connoissons ; & j'ai vu que ce qui seroit fort aisé à comprendre , si on y alloit simplement , devient difficile & forcé en proportion des préjugés qu'on y apporte.

(20) Page 146. La note de M. Poinfinet ne me paroît guere ici conforme au texte qu'il donne lui-même. Il met très bien la virgule entre *indicum* & *purpurissum* , & dans sa note il raisonne comme s'il n'y avoit point de virgule. De plus , il fait dire à Pline , *purpurissum* , *indicum* ; *purpurissum* ; leçon tout-à-fait particuliere , & que je n'ai vue dans aucune édition (à commencer par la premiere de Rome , 1740) ni dans le manuscrit de Pétersbourg. Ne faudroit-il pas appuyer au moins de quelque autorité les changements de cette espece , quand on les fait au texte d'un auteur ? Si la répétition du mot *purpurissum* se trouvoit dans quelque texte , il faudroit , je crois , prouver alors qu'elle-même n'est pas une faute de copiste.

(21) Page 157. Il faut qu'un navire soit peint ou goudronné pour en empêcher la pourriture. Pourquoi ne seroit-il pas orné de quelque chose d'agréable ? Si l'objet de l'art est en partie d'orner les palais , les temples , les théâtres , pourquoi ne le seroit-il pas aussi d'orner les vaisseaux ? Quand on loue des paysages peints sur des murailles , doit-on observer en moraliste un peu trop rigoureux la peinture d'un vaisseau ? Si vous n'admettez que le nécessaire à la rigueur , pourquoi tant exalter & respecter même la peinture des anciens ? Pline aime à moraliser & à déclamer quelquefois assez mal à propos , en beau style cependant ; car *pericula expingimus* est une belle & poétique métaphore.

Je n'oserois pas adopter ici la maniere de traduire de M. Poinfinet , qui rend ces mots , *Juvatque pugnatores ad mortem , aut certè cadem , speciosè vehi* , par cette phrase :
» Les gladiateurs mêmes qui vont à une mort certaine , ou du

» moins à un carnage évident, s'y font mener avec pompe
 » dans des chars colorés ». Cette version est ingénieuse; mais
 je n'en crois pas moins que le mot *pugnatueros* désigne les
 combattants conduits au carnage & à la mort dans ces vais-
 seaux enrichis de peintures dont Pline vient de parler.

(22) Page 158. Ne nous arrêtons pas au blanc, au jaune,
 au rouge & au noir; on a tant fait de raisonnemens absurdes
 à ce sujet, que ce seroit trop abuser du temps que d'y répon-
 dre. Il suffit de dire que les Tiriens, les Rubens, & tous les
 grands coloristes, ont pleinement répondu, par leurs ouvra-
 ges, à Pline & aux peintres dont il exalte si haut les quatre
 couleurs.

Mais que dirons-nous des tableaux dont un seul ne pou-
 voit être payé que par les richesses des villes: *Cùm tabula eo-
 rum singula oppidorum venirent opibus?* Sans vouloir donner
 atteinte au sublime talent d'Apelles, d'Echion, de Mélan-
 thius & de Nicomaque, il paroît évident que Pline se livre à
 une exagération qu'on ne passeroit pas même à un poëte; car
 si nous prenons le plus cher des tableaux dont il marque le
 prix, & que nous comparions à ce prix, non les richesses des
 villes, mais celles d'un riche habitant de quelque ville que ce
 fût où l'on achetoit des tableaux, nous verrons combien
 cette estimation est puérile.

L'exagération de Pline a été renouvelée depuis peu. Le ba-
 ron della Brusca possède à Catane (ville considérable de la
 Sicile, & dans laquelle on compte 35000 ames.) une fort belle
 pierre gravée, représentant Vénus dans la forge de Vulcain; &
 le comte Gaëtani, dans son enthousiasme pour cette pierre,
 disoit: *Elle vaut seule autant que tout Catane ensemble.* Pline
 en a-t-il plus raison? Le *Voyage en Sicile*, p. 139, ajoute à
 ce récit: » Mais comme le nom de l'artiste ne s'y trouve point,
 » ce morceau n'est pas absolument de la valeur dont le comte
 » GAËTANI l'estime ».

(23) Page 158. Mon objet *ici* n'étant pas d'examiner Pline sur autre chose que sur ses connoissances dans l'art , je ne fais aucune recherche touchant ce qu'il dit des couleurs. Mais l'article du pourpre , fait avec le sang des dragons ou serpents , & celui des éléphants est trop bien une pure fable pour ne pas le remarquer , sans cependant s'y arrêter , parcequ'elle est connue de tout le monde. Pline donne une pareille origine au cinnabre (l. 33 , c. 7). Chacun fait que le cinnabre naturel est un minéral , & que la sandaraque , *sandaracha* , est une gomme qui découle du cedre & du génévrier.

Du temps d'Apelles , dit-il , la peinture étoit meilleure que de son temps. Si cela est vrai , ce n'est pas parceque , du temps d'Apelles , on avoit moins de couleurs ; mais parceque , du temps de Pline , avec plus de moyens de bien faire , on avoit moins de talent. Ou Pline veut faire entendre que la dégénération de la peinture doit être attribuée à la plus grande abondance des couleurs , ce qui est faux ; ou il ne fait que déclamer sans rien dire. Un camaïeu d'un grand maître est un bel ouvrage ; le tableau d'un mauvais peintre qui auroit employé toutes les couleurs de Rubens , seroit un méchant tableau : un excellent tableau colorié vaut mieux qu'un excellent camaïeu ; voilà ce qu'il y a de vrai.

Il se pourroit que les peintres nommés dans le texte n'eussent pas été réduits à quatre couleurs , & même qu'ils employassent le pourpre ; car , ainsi qu'on le verra dans une dissertation particulière , Polygnote l'employoit cent ans auparavant.

Cette couleur étoit chère ; mais Alexandre , qui en avoit apporté 5000 quintaux de Suse , n'en refusoit pas sans doute à son peintre Apelles.

Disons encore que Timomaque , qui florissoit un demi-siècle seulement avant Pline , est mis par notre auteur au rang des plus grands peintres qu'il y ait jamais eu ; il le fait contemporain de Jules César. Ce grand peintre étoit-il seul alors ? Et

quoique la matière fût plus abondante , il paroît , selon Plinè lui-même , que l'ouvrage n'en étoit pas plus mal , & qu'on voyoit encore *de la peinture estimée*.

(24) Page 158. Voilà beaucoup de froideur & d'aridité , lorsqu'il s'agit de transmettre à la postérité une opération qui excite l'enthousiasme de M. de Jaucourt (Dict. encyclop. art. *Portrait*). » Opération de l'art vraiment surprenante , dit-il , » au-dessus de l'esprit humain , & qu'aucun de nos modernes , » excepté Michel-Ange seul & le Corrège , n'auroit osé entre- » prendre ».

M. le chevalier de Jaucourt , après avoir rapporté le latin du passage de Plinè , ajoute à l'article cité : » Ce fait extrêmement » singulier & unique dans l'histoire a fourni à M. de Caylus » quelques réflexions que je trouve trop curieuses pour les » passer sous silence ». J'ignore le sens que M. de Jaucourt donne ici au mot de *curieuses* ; mais j'assure que le passage de M. le comte de Caylus est plus curieux qu'on ne pense. Il est un peu long ; mais comment s'en faire une idée juste , si on ne l'a pas sous les yeux ?

» Ce fait , dit M. de Caylus , nous indique les grands » moyens d'exécution que les artistes d'alors pouvoient avoir. » Si ce colosse a été bien exécuté , & s'il a eu ce qu'on appelle » de l'effet , comme on ne peut presque pas en douter , puisque » Néron l'exposa à la vue de tout le peuple , on doit regarder ce » morceau , non seulement comme un chef-d'œuvre de peinture , » mais comme une chose que peu de nos modernes auroient été » capables de penser & d'exécuter. Michel-Ange seul l'auroit » osé , & le Corrège l'auroit peint ; car aucun de nos modernes » n'a vu la peinture en grand comme ce dernier. Les figures » colossales de la coupole de Parme qu'il a hasardées le pre- » mier en sont une preuve ; car il n'est pas douteux qu'un » pareil ouvrage de peinture ne soit plus difficile que tous » les colosses de sculpture : chaque partie dans ce dernier » genre,

» genre conduit nécessairement aux proportions de celle qui
 » l'approche. D'ailleurs, la sculpture porte ses ombres avec
 » elle, & dans la peinture il faut les donner, il faut les pla-
 » cer, & , pour ainsi dire, les créer successivement; il faut en-
 » fin avoir une aussi grande machine tout à la fois dans la tête;
 » il est absolument nécessaire qu'elle n'en sorte point, non
 » seulement pour les proportions & le caractère, mais pour
 » l'accord & l'effet. L'esprit a donc beaucoup plus à travailler
 » pour un tableau d'une étendue si prodigieuse, que pour tous
 » les colosses dépendants de la sculpture. Cette immense pro-
 » duction de l'art fut exposée dans les jardins de *Marius* :
 » c'est une circonstance qui ne doit rien changer à nos idées;
 » car elle ne prouve pas que ces espaces réservés dans Rome
 » ne fussent plus étendus que nous ne le croyons : le terrain
 » étant aussi cher, & les maisons aussi proches les unes des
 » autres, la distance nécessaire pour le point de vue de ce ta-
 » bleau n'étoit pas fort grande. La règle la plus simple de
 » ce point de vue donne une distance égale à sa hauteur;
 » ajoutons-y deux toises, pour faire encore mieux embrasser
 » l'objet à l'œil, & nous n'aurons jamais que vingt-deux
 » toises; ce qui n'est pas fort considérable, si l'on pense que
 » ces jardins de *Marius* étoient publics, & si l'on suppose,
 » avec quelque apparence de raison, que l'on aura choisi le
 » terrain le plus espacé.

» Cet ouvrage surprenant, mais ridicule en lui-même, fut
 » consumé par la foudre, comme si l'entreprise étoit trop au-
 » dacieuse pour la peinture. Pline fait souvent des exclama-
 » tions pour des choses assez médiocres; cependant il se con-
 » tente de rapporter tout simplement un fait aussi singulier
 » qu'étonnant : ce n'est pas qu'il l'ait trouvé assez grand par
 » lui-même, pour n'avoir pas besoin d'être appuyé & relevé;
 » il semble au contraire qu'il l'a trouvé tout simple. Pour moi

» j'avoue que cette opération de l'art me paroît au-dessus
 » de l'esprit humain ».

Je suppose que ce discours, lu en 1752 à l'académie des belles-lettres, a été lu à celle de peinture & sculpture quelques années plus tard : supposition d'ailleurs indifférente, mais nécessaire pour l'usage que j'en vais faire. Je suppose encore qu'un des membres, après cette lecture, fit la réponse suivante :

» Messieurs, j'ai admiré, comme chacun de vous, le dis-
 » cours de M. le comte de Caylus. Cet amateur distingué ne
 » cesse de répandre des lumieres sur les arts ; ses observations
 » lui fournissent perpétuellement des vues qu'il a l'attention
 » de vous communiquer avant de les rendre publiques. Cet
 » hommage n'est pas un vain cérémonial académique ; l'objet
 » de M. le comte est plus réel : il veut non seulement vos suf-
 » frages, mais encore vos avis. D'ailleurs, une des vues prin-
 » cipales de vos assemblées est de *se communiquer les lumieres*
 » *dont chacun est éclairé, n'étant pas possible qu'un particulier*
 » *les puisse toutes avoir, ni pénétrer sans assistance dans la*
 » *difficulté des arts si profonds & si peu connus* : ce sont les
 » termes de vos premiers statuts, article 9 ; je puis donc ris-
 » quer quelques observations sur une seule partie du dis-
 » cours que nous venons d'entendre.

» Je suppose ainsi que M. le comte de Caylus, que ce co-
 » lossse étoit *un chef-d'œuvre de peinture, & si bien un chef-*
 » *d'œuvre*, que Michel-Ange & le Corregge eussent été seuls
 » en état de l'entreprendre. Car il ne faut pas douter de la
 » supériorité d'un ouvrage *que Néron exposa à la vue de tout*
 » *le peuple* ; & cette exposition est sans doute une preuve de
 » ses grandes connoissances en peinture ; car, dit Suétone,
 » *Nero pingendi fingendique non mediocre habuit studium.*
 » Nous ne devons pas croire non plus que le délire de cette
 » ame atroce, qui vouloit se montrer de 120 pieds de haut,

» l'ait emporté sur la distinction d'un foible ou d'un bon ou-
 » vrage. Mais si le colosse étoit si merveilleux, n'en résulte-
 » roit-il pas que Pline auroit été un mince observateur de
 » l'appeller *une folie en fait de peinture*, sans dire un mot de
 » sa beauté merveilleuse ? Voici encore un autre embarras.
 » Pline se plaint que vers le temps où il vivoit *on ne voyoit*
 » *plus de peinture estimée* ; que même, depuis plusieurs sie-
 » cles, le génie de la peinture ne faisoit plus que de foibles
 » efforts. S'il étoit certain que Pline ait eu les vraies connois-
 » sances de l'art, auroit-il manqué de faire, au moins en pas-
 » sant, une exception de cette *merveilleuse opération de l'art* ?
 » N'auroit il pas vu dans ce *chef-d'œuvre* autre chose qu'un
 » *foible effort de génie* ? Je fais ces deux questions pour m'ins-
 » truire, & très assurément c'en est ici le lieu.

» Je passe à une autre observation. M. le comte de Caylus
 » a fait sentir en abrégé les grandes difficultés qu'il y a de
 » bien exécuter une coupole, qu'il a comparée avec des co-
 » losses en sculpture. Ne seroit-ce pas comparer deux objets
 » qui n'ont point de rapport ? Une coupole qui, par exemple,
 » contiendrait cent figures, ne ressembleroit pas, au moins
 » pour la composition, à la statue la plus colossale ; & en
 » ce sens la figure de Néron, peinte dans les jardins de Maïa,
 » ne paroît pas avoir beaucoup de rapport avec la coupole de
 » Parme par le Corregge.

» Quant aux proportions où, dans la sculpture, chaque partie
 » conduit nécessairement à celle qui l'approche, cela est vrai pour
 » une statue nue : mais si elle est drapée, si c'est un groupe, si
 » c'est un grand bas-relief, j'y vois les proportions de la *machine*
 » générale que le sculpteur doit avoir *tout à la fois dans la tête*,
 » indépendamment des proportions particulières que le peintre
 » observe comme le sculpteur, en faisant les études nues de
 » toutes les figures ; & si la coupole contient plus d'objets que
 » le bas-relief, je n'y vois, pour le compositeur, qu'une diffé-

» rence du plus au moins , mais toujours fondée sur les mêmes
 » principes qui font agir les mêmes ressorts. La *machine* étant
 » plus compliquée , plus étendue dans une coupole , il est cer-
 » tain qu'en proportion l'esprit a plus à travailler que pour
 » un ouvrage en sculpture de moindre volume : auquel cas ,
 » l'esprit d'un peintre a moins à travailler que celui d'un sculp-
 » teur , quand ce dernier fait un plus grand ouvrage. Voici ,
 » je crois , comment il faudroit établir cette proposition : Les
 » statuairens qui exécutoient des colosses de 30, 40, 50, 70
 » condées de hauteur , avoient tout à la fois dans la tête une
 » aussi grande *machine* que le peintre qui exécutoit la figure
 » de Néron de 120 pieds de hauteur , & il étoit absolument
 » nécessaire que cette *machine* n'en sortît point. Le statuaire
 » Zénodore faisoit aussi le colosse de Néron de 120 pieds de
 » haut , selon Suétone ; & j'ose croire que ce colosse étoit aussi
 » difficile à sculpter , que l'autre l'étoit à peindre.

» M. le comte de Caylus a dit que la *sculpture* porte ses
 » ombres avec elle ; que dans la *peinture* il faut les donner , il
 » faut les placer , & , pour ainsi dire , les créer successivement.
 » Qu'il en soit ainsi de la *peinture* , c'est une vérité certaine :
 » aussi n'est-ce pas cette proposition qui me paroît difficile à
 » concevoir ; c'est son rapport avec une autre proposition que
 » je vais exposer. Je prie la compagnie de les comparer en-
 » semble , & de me communiquer les lumières.

» Vous vous souvenez , messieurs , que dans une séance du
 » mois de février 1759 M. le comte de Caylus lut un dis-
 » cours sur la sculpture. Comme il est imprimé , que je l'ai lu
 » plusieurs fois , & presque retenu tout entier , voici un en-
 » droit de ce discours qui m'embarrasse un peu aujourd'hui :
 » La *peinture* choisit celui des trois jours qui peuvent éclairer
 » une surface : la *sculpture* est à l'abri du choix ; elle les a
 » tous ; & cette abondance n'est pour elle qu'une multiplicité
 » d'études & d'embarras ; car elle est obligée de considérer

» & de penser toutes les parties de sa figure, & de les tra-
 » vailler en conséquence ; c'est elle-même, en quelque façon,
 » qui s'éclaire ; c'est sa composition qui lui donne ses jours,
 » & qui distribue ses lumieres : A CET ÉGARD, LE SCULPTEUR
 » EST PLUS CRÉATEUR QUE LE PEINTRE. Mais cette vanité
 » n'est satisfaite qu'aux dépens de beaucoup de réflexions & de
 » fatigues, tandis que le peintre a toutes les oppositions de la
 » couleur, les accidents & les effets de toute la nature à son
 » commandement, pour produire l'accord & l'harmonie ; par-
 » ties qui concourent le plus à l'agrément, c'est-à-dire aux
 » charmes de la vue.

» Je vois la contrariété des deux opinions : mais je n'apper-
 » çois pas le moyen de les concilier. Dans la première, la diffi-
 » culté de produire les ombres est du côté de la peinture ; ici,
 » elle est du côté de la sculpture. Je crois en effet que le sculp-
 » teur donne lui-même ses ombres, les place, les crée réelle-
 » ment, puisque ce n'est que par son intelligence à placer les
 » saillies, que les ombres sont produites à propos. Je crois
 » aussi qu'il faut beaucoup de réflexions pour placer les saillies,
 » de manière que l'ouvrage produise des ombres avanta-
 » geuses, de quelque côté qu'il soit éclairé, & qu'un à peu
 » près ne suffiroit pas, parcequ'il produiroit un mauvais effet à
 » certains jours ».

Je suppose qu'ici l'académicien réitéra la priere qu'il venoit de faire à la compagnie de vouloir bien lui fournir un moyen de concilier ces deux contradictions ; qu'il se fit alors une rumeur sourde dans la salle ; que les voisins de M. le comte de Caylus voulurent interrompre l'académicien ; qu'il pria qu'on voulût bien l'écouter encore, n'ayant plus que pour un instant à parler ; qu'on fit silence, & qu'il continua ainsi :

» M. le comte de Caylus dit que la circonstance de l'empla-
 » cement du colosse ne doit rien changer à nos idées. Les idées
 » que nous nous sommes faites jusqu'ici, sont qu'un empla-

» cement choisi pour exposer un objet à la vue de tout le
 » peuple étoit suffisant. Cependant M. de Caylus assure que
 » cette même circonstance ne prouve pas que les espaces fus-
 » sent plus étendus que nous ne le croyons. J'avoue que le rap-
 » port de cette conclusion avec son principe ne me paroît
 » pas évident; d'ailleurs, il n'y a rien eu d'établi sur ce que
 » nous croyons; & si, par exemple, le raisonnement eût été
 » celui-ci : L'ouvrage de 120 pieds de haut étant exposé à la
 » vue du public, cette circonstance prouve que les jardins de
 » Maïa étoient fort vastes; je crois qu'une telle maniere
 » d'exposer le fait eût peut-être mieux répondu aux idées
 » que les premières paroles semblent annoncer.

» M. le comte de Caylus observe ensuite que le terrain
 » étant fort cher à Rome, & les maisons fort proches les unes
 » des autres, les jardins de Marius étoient trop petits pour
 » que la figure de Néron fût vue à une distance convenable.
 » Cela paroît d'autant plus étonnant, qu'à Rome, au temps
 » de Néron, les jardins étoient immenses. Ils renfermoient
 » des villages, des champs, des viviers, des potagers, des
 » vergers, des palais, des terres labourables; c'est au moins
 » ce que nous apprennent les anciens historiens, & ce que
 » signifie chez eux le pluriel *horti*. Dire que Néron fit placer
 » son colosse dans un lieu trop petit, par la raison que le ter-
 » rain étoit cher, & les maisons voisines les unes des autres,
 » n'est-ce pas aussi contredire un peu trop le témoignage his-
 » torique, lorsqu'il nous montre ce despote effréné, qui ren-
 » versoit tout dans Rome pour bâtir froidement sa maison
 » dorée, laquelle renoit depuis le palais impérial jusqu'au
 » mont Esquilin? Il paroît donc vraisemblable que ce colosse
 » étoit placé de maniere à pouvoir être vu fort à son avan-
 » tage; l'expression dont Pline se sert n'en laisse aucun doute:
 » il ne dit pas que cette peinture étoit dans le jardin, mais il
 » dit dans les jardins de Maïa, in Maianis hortis; ce qui est

» très différent, & qui démontre qu'il y avoit là plus de 22
» toises de reculée.

» La foudre qui punit l'entreprise trop audacieuse de la
» peinture, est sans doute une idée fort juste, dont on trouve
» des exemples dans Pline. Elle conduiroit à penser aussi que
» les jardins où étoit placé ce colosse avoient une étendue
» trop *audacieuse*, puisqu'ils furent presque entièrement brû-
» lés du même coup de foudre; mais le sujet de cette discussion
» n'est pas du ressort de notre académie ».

Enfin je suppose qu'après ce petit discours on disputa
long-temps; qu'on perdit de vue l'état de la question;
que les avis se trouverent partagés, mais que M. de Caylus les
réunit tous, en disant à l'académicien qui avoit parlé: » C'est
» ainsi qu'en employant la franchise honnête, en se mettant
» au-dessus de la petite crainte de déplaire aux esprits faux,
» on peut accroître les connoissances de l'art. En mon parti-
» culier, je vous fais mon remerciement: je m'étois trompé
» tout haut, vous me rectifiez de la même manière; cela est
» dans l'ordre, & j'en profiterai. Je demanderois seulement
» que la contradiction où je suis tombé, en donnant sur un
» même objet, tantôt la préférence à la peinture, tantôt à la
» sculpture, ne fût pas jugée à la rigueur. Ces deux opinions
» ont été produites dans des temps différents; & vous savez,
» messieurs, mieux que personne, que sans cette chaîne de
» principes fixes & invariables qui vous sont réservés, il n'est
» guere possible d'éviter les contradictions ». Et M. le comte
de Caylus étoit capable de parler ainsi dans l'académie.

(25) Page 160. Le mot du texte est *toreutas*, qu'on en-
tend ordinairement par *graveurs* ou *ciseleurs*. Mais je croirois
que Pline ne lui donne pas ici d'autre signification que celle de
sculpteurs: la suite de son raisonnement paroît le démontrer,
puisque'il nomme Phidias & Colotes, pour prouver qu'on
peignoit long-temps avant que ces artistes fussent célèbres

dans la sculpture, & même qu'on faisoit des tableaux qui se payoient au poids de l'or. Quoiqu'on ne trouve pas ici le mot *sculptores* que Pline emploie ordinairement pour désigner les artistes qui travaillent le marbre & les autres matieres qui ne se fondent point, il n'entend pas, si je ne me trompe, les ciseleurs, parceque la ciselure proprement dite n'entre point en parallele avec la peinture, & que c'est des deux arts qui ont entre eux le plus de rapport qu'il doit parler. Pourquoi donc n'y a-t-il pas *sculptores*? Je crois en voir la raison: c'est qu'en supposant qu'il ait écrit *toreutas*, il regarde peut-être les sculpteurs, non comme travaillant le marbre, mais comme exécutant & composant des bas-reliefs, & il parle spécialement des bas-reliefs, parcequ'ils ont un rapport plus prochain avec les tableaux.

Pline dit au livre 34, n°. 1 & 2, que Phidias & Polyclète exerçoient *artem toreuticen*. S'il eût entendu qu'ils étoient simplement graveurs ou ciseleurs, il les eût nommés, quand il marque au livre 33 les meilleurs artistes en ce genre, & qu'il appelle *calatores*. Quoique le nom de *toreutes* convienne aux ciseleurs, & que les Grecs les appellaient ainsi, peut-être ce mot avoit-il, comme bien d'autres, plusieurs significations, & qu'on l'employoit pour désigner celui qui composoit un bas-relief, comme pour celui qui le ciseloit, quand ce n'étoit pas le même artiste qui faisoit tout. Les Grecs nommoient aussi *anaglyptes* celui qui faisoit des bas-reliefs ciselés: dans ce sens, Plinè auroit pu donner également ce nom aux plus grands statuaires, lorsqu'il les envisageoit comme faisant de ces ouvrages.

Cependant, si on vouloit qu'il ne fût question ici que des simples ciseleurs, je pense qu'on imputerait à notre Pline une faute de plus, & qu'il ne me paroît pas avoir commise. Pouvons-nous croire qu'au dixieme chapitre de ce livre, n°. 8, il entende la ciselure à l'exclusion de la sculpture, lorsqu'il dit que l'art dont il parle n'étoit exercé chez les Grecs par aucun

esclave, & cela 100 ans environ après que Phidias eût produit le sublime Jupiter Olympien ? Les Myron, les Alcamene, les Polyclète, les Scopas, les Praxitele, avoient aussi paru ; leur illustration venoit-elle principalement de la ciselure ? Les éditions varient tant & si bizarrement sur ce *toreutas*, que je n'ai aucune certitude de sa légitimité ; car qui peut m'assurer que dans son manuscrit original, Pline n'avoit pas écrit *sculptores*, ainsi qu'il conviendroit, au lieu de *toreutas*, ou de quelque autre mot que ce soit ?

On connoît l'étonnante variété des manuscrits & des imprimés de cet auteur ; des hommes très habiles ont successivement rectifié des milliers de passages ; mais il se peut que, dans la partie des beaux arts, ils aient encore laissé quelque chose à faire. C'est pourquoi je ne veux pas toujours donner tort à Pline, sur-tout quand il ne s'agit que d'un mot.

Ne perdons pas de vue son plan, dans les trois livres que j'examine. Il écrit premièrement de la *statuaire*, puis de la *peinture*, puis de la *sculpture*. Il paroît donc fort naturel que selon l'ordre établi dans son ouvrage, il ait dit en parlant des Grecs : *Ils n'ont célébré les peintres que plusieurs olympiades après les statuaires & les sculpteurs*. Quelques éditions, celle de Rome par exemple, au lieu de *ac toreutas*, porte *auñtores*, qui ne produit là qu'un sens absurde. Mais voyez combien cet *auñtores* est voisin du mot qui doit être à sa place, & comme il est facile que la corruption ait été faite : pour peu qu'une ou deux lettres fussent en partie effacées, ou mal formées dans un manuscrit, un copiste mal habile aura bientôt fait du mot *sculptores* le mot *auñtores*. Si le manuscrit que j'ai entre les mains n'étoit pas mutilé dans cet endroit, qui sait si je n'y trouverois pas le mot convenable, comme ailleurs j'y ai trouvé ce qu'on n'a pas dans les imprimés, & où la méprise ne peut pas avoir également lieu ? M. Brotier interprete *les graveurs, les ciseleurs*,

(26) Page 160. M. de Jaucourt, après avoir parlé de ce bouclier, ajoute : » Si ce mélange de peinture & de sculpture » dans un même ouvrage révolte aujourd'hui notre délica- » tesse.... gardons-nous bien d'étendre nos reproches jusqu'à » l'historien ; ce seroit le blâmer de son attention à nous trans- » mettre les anciens usages , & d'une exactitude qui fait son » mérite & sa gloire ».

M. de Jaucourt me permettra de lui observer : 1°. que s'il s'agissoit des loix fondamentales d'un empire, de quelque atteinte aux mœurs ou à la morale, ou qu'il fût question des livres sacrés, l'expression, *gardons-nous bien*, pourroit s'employer à propos ; mais qu'il s'en faut infiniment qu'elle ait ici la même valeur, attendu que l'*historien des arts* n'a aucun droit, ni divin, ni humain, de fermer la bouche à la critique.

2°. Qu'il n'est venu dans l'esprit de personne de blâmer l'exactitude d'un historien à rapporter un usage, quoique nous n'approuvions pas cet usage ; que l'admonition de M. de Jaucourt, de quelque côté qu'on veuille l'envisager, à quelque objet qu'on veuille l'appliquer, est donc absolument gratuite, puisqu'il reste toujours la liberté d'avoir un avis sur le bon ou le mauvais effet de ce même usage.

3°. Qu'avant de nous taxer de délicatesse, il faudroit qu'il eût établi quels sont les vrais principes de l'art ; qu'il se fût informé à qui le mélange de peinture & de sculpture, dont il est ici question, étoit le plus agréable, ou de la populace des amateurs, ou des vrais connoisseurs ; qu'il eût appris, par les mêmes informations, si les plus grands maîtres, ceux dont le goût étoit le plus sûr, le plus mâle, & qui n'étoient point des *délicats*, l'ont approuvé, l'ont pratiqué. Sans ces précautions, M. de Jaucourt risqueroit de mettre sur le compte du goût le plus juste ce qui ne doit être que sur celui du goût faux & dépravé. Mais M. de Jaucourt a copié cette phrase de M. de la Nauze. Pourquoi copier M. de la Nauze ?

4°. Enfin que , sans blâmer Pline d'avoir rapporté ce fait , on pourroit souhaiter au moins qu'il eût répandu quelques lumières sur un usage assez particulier , peut-être même pour le temps , & que sans donner atteinte à son *exactitude* , il nous eût instruit , en sa qualité d'*historien* des arts , de l'opinion des anciens sur ce *mélange de peinture & de sculpture*.

Quand Pline rapporte, l. 33, c. 7, que les anciens barbouilloient quelquefois de vermillon le visage de Jupiter , il n'est pas obligé de parler du bon ou du mauvais goût dans l'art , attendu qu'il s'agit là d'un usage religieux. Loin de blâmer son attention , nous devons louer son *exactitude* à nous transmettre une pieuse barbarie qui se pratiquoit encore dans les siècles de la politesse romaine. Mais il n'en est pas ainsi quand on parle spécialement d'un art ; on doit rendre raison de ce qu'on en dit , sur-tout quand on présente à son lecteur un procédé très particulier , & qui ne paroît pas avoir été suivi par beaucoup d'artistes.

(27) Page 161. Il y a quelque apparence que Pline se trompe & qu'il se contredit , puisqu'au chapitre suivant il assure qu'aucun tableau fait avant Apollodore , qui vivoit 300 ans après Bularque , ne méritoit de fixer les regards : *Neque ante eum tabula ullius ostenditur quæ teneat oculos*. Vous noterez que Polygnote & plusieurs autres peintres , à qui Pline donne de la célébrité , avoient aussi paru , & avoient fait par conséquent de ces tableaux qui , selon lui-même , ne méritoient pas d'être regardés. Il y a là deux fautes assez considérables : celle d'avancer , presque en même temps , deux assertions contradictoires , & celle de ne posséder pas la matière que l'on traite.

Le texte dit , *Manifestâ jam tum claritate artis atque absolute* ; une autre leçon porte *Non absoluta* : on met la première sur le compte des copistes. Mais ne paroîtroit-il pas bien plus vraisemblable qu'un bon raisonneur aura trouvé l'absur-

dité si forte , qu'il l'aura supprimée dans une copie ou dans une édition ? Les copistes n'ajoutent pas ; ils défigurent ; ils estropient ; ils passent aussi par-dessus quelques mots. Toutes les fautes de Pline disparaîtront quand on voudra ; il n'y a qu'à changer , supprimer & ajouter.

Le manuscrit de Pétersbourg , auquel je déferé particulièrement , est ici conforme au P. Hardouin , & je m'y tiens.

(28) Page 161. Si le lecteur n'étoit pas déjà fait aux disparates de Pline , il pourroit s'étonner de celle-ci. Après avoir nommé Hygiémon , Dinias , Charmade , Eumafus , tous prédécesseurs de Cimon , il dit que Cimon inventa de peindre des têtes *de profil* , *obliquas imagines*. La peinture la plus informe , la plus grossière , a dû commencer par un trait de profil : Pline lui-même en rapporte l'histoire dans la fille du potier Dibutade , qui fit la *silhouette* de son amant. Mais personne ne croira que quatre peintres , dont les noms méritoient de passer à la postérité , n'aient pas été au-delà du profil ; parceque cela n'est ni dans l'ordre des choses , ni dans celui des progrès successifs de l'art , ni par conséquent croyable. En supposant que les Grecs n'aient pas pris l'art chez les Égyptiens ou chez les Etrusques , & qu'ils l'aient inventé eux-mêmes à leur tour , on croira sans peine que le premier esclave , le premier berger , auront été les inventeurs du profil en en traçant un grossièrement sur un mur ou sur le sable ; usage qui s'est perpétué jusqu'aujourd'hui , & qui a produit l'art mesquin des *silhouettes* , ou pour le dire plus savamment , la *sciographie* d'antichambre. Il est donc contre toute vraisemblance que Cimon , successeur de quatre peintres , dont le dernier avoit déjà fait faire des progrès à la peinture , en fût encore à inventer le profil. Il faut prouver à présent que c'est bien ce mot que Pline a dit quand il a écrit ; *Hic Cimon catagraphā invenit , hoc est obliquas imagines* , & qu'il n'a point entendu que ce fussent des têtes en raccourci.

Chacun fait que feu M. le comte de Caylus avoit beaucoup de mérite, & particulièrement beaucoup de ces connoissances qui font un antiquaire recommandable; mais chacun ne fait pas qu'il n'entendoit pas toujours Pline, dont cependant il a souvent parlé, & qu'il a souvent cité. Voici une de ses méprises sur cet auteur. Comme elle est adoptée par M. le chevalier de Jaucourt dans le quatorzieme tome de l'Encyclopédie, page 258, j'ai deux raisons de la relever. » Il faut entendre, » dit-il, par le mot grec *catagrapha*, & en latin *obliquas imagines*, non des visages ou des figures de profil, comme le » P. Hardouin le croit, mais des têtes vues en raccourci ».

Sans s'arrêter au mot grec *καταγραφη*, il n'est question que de savoir comment l'entendoit Pline, & comment il l'a traduit. *Catagrapha*, dit-il, signifie *obliquas imagines*: & M. de Jaucourt fait bien que le mot latin *obliquus* veut dire, *de côté, en travers, transversal*, & conséquemment *de profil*.

Je suis certain qu'il n'ignore pas non plus qu'Horace, pour exprimer le coup de dent que le porc vandroit porter de côté sur la main de celui qui l'égorge, dit: *Verris obliquum meditantis ictum*, &c. (carm. 22, l. 3.) Comment donc un aussi habile littérateur a-t-il pu se déterminer à dire qu'*obliquas imagines* ne signifie pas *des visages* ou *des figures de profil*?

Il faut pour bien entendre un auteur, 1°. le lire tout entier; 2°. observer le sens qu'il donne aux mots dont il se sert; 3°. expliquer un passage par un autre où le même mot est nécessairement employé dans le même sens; c'est la méthode analogique. Voyons dans un autre endroit de Pline ce qu'il entend ici par *obliquas imagines*. » Apelles, dit-il, fit un portrait d'Antigonus qui étoit borgne, & imagina le premier la » maniere de cacher les défauts d'un côté du visage, en le faisant de profil, afin que ce qui manquoit au visage parût » plutôt manquer à la peinture, & il ne montra que le côté » qu'il pouvoit montrer tout entier». *Pinxit & Antigoni*

regis imaginem altero lumine orbam, primus excogitatâ ratione vitia condendi: obliquam namque fecit, ut quod corpori dèerat, pictura potius deesse videretur; tantùmque eam partem è facie ostendit, quam totam poterat ostendere. (Lib. 35, cap. 10, n°. 14.)

Voyons à présent le mot dont Pline se sert pour signifier un *raccourci* : ce mot fournit si clairement le moyen d'entendre le passage mal interprété, qu'il n'est pas concevable comment d'habiles gens ont bien voulu s'y méprendre. Pline dit, l. 35, c. 11, sect. 11, n°. 24 : » Pausias, voulant faire voir la longueur d'un bœuf, ne le peignit pas en flanc, mais en raccourci ci, & cependant on distinguoit aisément sa grandeur ». *Cùm longitudinem bovis ostendere vellet, adversum eum pinxit, non transversum : & abundè intelligitur amplitudo. Adversus* étant l'opposé de *transversus*, il signifie bien & duement ce que les peintres & les sculpteurs appellent un *RACCOURCI*.

Pour fortifier encore cette preuve, observons que Pline, après avoir dit que Cimon inventa les têtes *de profil*, ajoute : » Et il varia les visages de ses figures, les faisant regarder ou de côté, ou en haut, ou en bas », *respicientes, suspicientesque, & despicientes*. Voilà trois différens *raccourcis* ajoutés au profil, & que Pline en distingue fort clairement; ce qu'il n'eût pas fait si le mot *obliquus* signifioit *raccourci*, ou ç'eût été un bien pauvre écrivain, parcequ'il auroit dit, *Cimon peignit les têtes en raccourci, & il les peignit aussi en raccourci*.

Etre vu de profil, & regarder de côté, n'est pas la même chose : l'un dépend du spectateur qui est censé placé de manière qu'il voit la personne de profil, quoiqu'elle regarde droit devant elle; l'autre dépend d'un mouvement du cou, qui fait que la personne représentée, ayant le corps sur un plan, tourne & incline la tête sur un autre plan, ou bien qu'elle jette un regard de côté; ce que les Latins nommoient *limis oculis*.

(29) Page 161. Cette preuve de la perfection de l'art est

assez mince. Dans tous les temps , & dans tous les pays , on a vu de mauvais peintres faire des portraits ressemblants. Pline avoit oublié sans doute que la fameuse bataille de Marathon s'étoit donnée dans la 72^e olympiade , 60 ans avant que Panæ-nus fût connu , puisqu'on n'a commencé à parler de lui qu'à la 87^e : ces ressemblances ne pouvoient être que des copies de portraits faits du temps de ceux qu'ils représentoient , ou bien Panæ-nus avoit une mémoire prodigieuse ; car Miltiade étant mort environ un an après cette bataille , Callimaque & Cynégire y ayant été tués , Datis & Artapherne étant en Perse , ou morts , ou fort âgés , il étoit un peu difficile que Panæ-nus fît leurs portraits d'après eux-mêmes. L'intrépide Cynégire , quoique frere du poëte Eschyle , avoit-il déjà son portrait fait avant la journée de Marathon ? Mais supposé que le mérite de l'artiste fût dans sa force à trente ans , il n'auroit pu voir des hommes qui étoient morts il y en avoit à peu près soixante. Ainsi mettons hardiment ce trait au nombre de ceux que Pline a témérairement compilés & datés. N'arrive-t-il pas tous les jours que nos peintres & nos statuaires font des portraits d'hommes illustres qui existoient avant eux , & qu'ils n'ont pu voir ? Des portraits du temps suppléent à la présence du naturel.

M. de Jaucourt fait fleurir Panæ-nus dans la 55^e olympiade. Il n'a pas observé sans doute que ce Panæ-nus , qui travailloit avec Colotès , élève de Phidias , devoit être plus jeune que son maître. Il n'a pas observé non plus que lui faisant peindre le bouclier de Minerve dans la 83^e olympiade , il auroit pu avoir alors 130 ans , à ne lui en donner que 15 ou 16 à la journée de Marathon ; car M. de Jaucourt , trompé par M. de la Nauze qu'il copie , convient *qu'il devoit même être assez jeune , seize ans après la bataille de Marathon*. Voyez comment cette chronologie est arrangée dans l'article *Panæ-nus* , page 261 du douzieme tome de l'Encyclopédie.

On trouve dans le même volume , au mot *Cimon* , un com-

mentaire où, après avoir fait dire à Pline tout ce qu'il ne dit pas, on ajoute, toujours d'après M. le comte de Caylus :
 » Pline a écrit de la peinture comme auroit pu faire un homme
 » de l'art qui auroit eu son génie ». On n'a pas fait attention que Pline, qui dit ici qu'au temps de Panæus, frere de Phidias, l'art étoit déjà si parfait, *adeoque ars perfecta erat*, que ce peintre fit un très beau tableau; & quelques lignes plus haut, qu'au temps de Romulus il étoit déjà porté à sa perfection, *manifestâ jam tum claritate artis atque absolute* ; on n'a pas fait attention, je le répète, qu'ailleurs il assure que les tableaux faits avant Apollodore, qui vivoit environ quarante ans après ce Panæus, ne méritoient pas seulement d'être regardés. Où sont donc ces grands progrès, cette perfection ? Il semble qu'un homme de l'art qui auroit fait des raisonnements pareils n'auroit pas eu le génie de son art : au moins son génie n'eût été ni conséquent ni historique.

Des commentateurs disent que cet *adeoque ars perfecta erat* est une addition de copiste. Avec cette méthode, employée sans trop de ménagement, on pourroit, aussi bien que les copistes, faire dire à un auteur tout ce qu'il n'a pas dit. M. Brotier, qui regarde aussi ce membre de phrase comme une intercalation, nous apprend lui-même qu'il se trouve dans tous les manuscrits de la bibliothèque du roi : c'est nous prescrire le devoir de le conserver.

(30) Page 162. Vers la 84^e olympiade, au temps de Phidias & de Polygnote, on a établi des concours de peinture. Il semble qu'on n'établît pas des concours publics pour encourager un art, lorsqu'il est parvenu à sa maturité. On les établit quand les talents des artistes commençant à s'annoncer, fixent déjà l'attention du public. On continue, lors même que l'art est formé, pour le soutenir, l'élever encore, & pour ne pas le décourager. Les jeux pythiques furent renouvelés par Euryloque dans la 48^e olympiade : si les peintres n'y furent admis

admis que dans la 84^e, c'est que leur talent n'étoit pas encore assez distingué pour concourir plutôt. La poésie, l'éloquence ; la musique, y avoient été admises 160 ans auparavant, parce-que les progrès de ces talents avoient devancé ceux de la peinture. Cet établissement fournit donc au moins une présomption historique de l'état foible de la peinture au temps de Polygnote, dont Quintilien appelle les ouvrages des ébauches imparfaites, pour ne pas dire grossières : *Propè rudia ac veluti mox futura artis primordia*. (Instit. orat. l. 12, c. 10.) Pausanias, Pline, & tous ceux qui s'appuient sur ces foibles connoisseurs, auroient beau dire le contraire ; ces paroles de Quintilien sont fondées sur l'histoire de l'art.

(31) Page 162. L'art étoit donc bien peu avancé, puisque d'ouvrir la bouche aux figures, de faire voir leurs dents, d'animer l'ancienne immobilité des traits, c'étoit *beaucoup* contribuer aux progrès de l'art : *Plurimumque pictura primus contulit*. Tous ces petits progrès, si éloignés de la perfection, ne s'accordent pas avec les assurances que Pline donne ailleurs de la perfection de l'art long-temps avant Polygnote ; & ils prouveroient assez bien que l'or n'étoit pas fort cher, ou que l'ancienne immobilité des traits l'étoit un peu trop, quand on payoit au poids de l'or, ou que l'on couvroit d'or un tableau de Bularque. Cependant *ars perfecta, absoluta pictura, absolutectione artis*, sont des expressions qui doivent avoir un sens dans le discours de Pline : voyons donc s'il nous seroit possible de le découvrir, afin que nos remarques ne portent pas à faux.

Pour faire disparaître la contradiction répétée qui se trouve entre l'art qui étoit parfait, & les tableaux qui étoient encore fort loin de la perfection, il faudroit supposer que les différentes parties qui constituent l'art de peindre étoient trouvées, comme le dessein le plus juste, la composition la plus parfaite, la distribution des lumières & des ombres la mieux entendue, le coloris le plus vrai, l'harmonie, le clair-obscur, à

un degré éminent , mais qu'il ne s'étoit encore rencontré aucun artiste qui sût mettre en œuvre tous ces moyens ; ce qui n'empêchoit pas que l'art ne fût complet , parfait , absolu. Mais cette distinction seroit peut-être d'une métaphysique un peu étrange ; car je ne crois pas qu'on puisse dire raisonnablement : *Aucun peintre au monde n'a encore fait que de très mauvais tableaux ; cependant l'art de peindre est à son point de perfection.* Chacun fait que le mot *art* est un terme abstrait qui ne renferme aucune idée , s'il n'est joint à la collection & à la disposition technique des regles selon lesquelles il s'exécute. Il n'y a pas hors de nous un être qui s'appelle *peinture* ; il n'y a que des peintres qui pratiquent , & c'est le résultat de leurs opérations qui s'appelle *peinture*.

Si nos Mairêt, nos Hardy, nos Garnier, nos Chapelain, & cinquante autres , étoient fort loin de la perfection , quoiqu'il y eût un Homère , un Sophocle , un Euripide , un Virgile , c'est que la grande poésie étoit encore chez nous au berceau , tandis qu'elle avoit , dit-on , été portée bien des siècles auparavant au plus haut degré chez d'autres nations. Alors , avec cette supposition , on pouvoit dire à Garnier & à ses semblables : Vos tragédies sont imparfaites , mais l'art est parfait. Il en est ainsi de toutes les connoissances , de tous les talents ; ils ne se sont développés , ils ne sont devenus parfaits , si quelque chose peut l'être , qu'autant qu'il s'est trouvé des hommes qui les ont parfaitement exercés , ou qui ont connu séparément les différentes parties qui , réunies , constituent leur perfection. La physique des anciens étoit imparfaite , parcequ'ils n'avoient pas de fort bons physiciens. Ainsi avant Apollodore la peinture n'étoit pas parfaite , selon Pline lui-même , puisqu'il n'y avoit pas encore eu de peintres qui eussent possédé la totalité ou du moins un grand nombre des parties qui constituent la perfection de la peinture.

Comme il est nécessaire de voir les objets sous plus d'une

face, si on veut un peu les connoître, ne pourroit-on pas dire encore : Lorsque Pline annonce un artiste qui le premier a fait de vraiment bons tableaux, il ne se sert plus des termes de *perfectio artis*, *absolutio artis* ; il dit, *primus gloriam penicillo jure contulit* ; il appelle ces grands peintres *lumina artis* : paroles qui montrent bien qu'alors il entend la perfection de l'art dans les ouvrages des artistes. Quelque attention que paroisse mériter cette observation, elle n'est cependant qu'un cercle vicieux, en ce qu'elle rentre dans la premiere supposition à laquelle on vient de lire la réponse ; & si cette réponse est bonne, il est inutile de la répéter. Pline a dit que l'art de peindre étoit parfait : effaçons cela du livre de Pline, ou convenons que les connoissances de l'art lui ont manqué, ou qu'il a manqué lui-même aux regles du raisonnement.

(32) Page 162. Il n'y a presque rien à dire ici au texte de Pline, sinon qu'on ne fait s'il a loué ou blâmé le tableau de Polygnote. Mais un écrivain célèbre, qui a dû lire Pline avec attention, a mis dans l'Encyclopédie, tome 12, page 263, ce qu'il n'est jamais permis d'avancer sans produire les paroles de l'auteur.

» On voyoit à Rome du temps de Pline, dit M. de Jau-
 » court, un tableau de Polygnote qui *représentoit un jeune*
 » *homme* armé de son bouclier, dans une attitude qui laissoit
 » en doute s'il montoit ou s'il descendoit. *Pline en fait beau-*
 » *coup d'éloges*, parcequ'il se trouve une beauté réelle dans
 » une attitude indécise, & dans une contenance mal assurée,
 » qui peint l'irrésolution de l'esprit. Il arrive très souvent
 » qu'un soldat qui escalade, ou qui s'avance à l'ennemi,
 » s'arrête tout-à-coup, sans savoir d'abord s'il poursuivra,
 » s'il continuera de monter, ou s'il prendra le parti de des-
 » cendre : or ces sortes de positions vacillantes sont difficiles
 » à être bien représentées par un peintre. L'habile artiste dont
 » nous parlons avoit pourtant saisi celle-ci ; & l'habile écrivain

» de la nature a eu soin d'avertir qu'on en voyoit à Rome le
 » tableau sous le portique de Pompée ». Mais c'est M. de la
 Nauze qui l'a dit; falloit-il copier ce qu'il a dit de préférence
 à ce que dit Pline ?

Voici le texte où il n'est question ni de jeune homme, ni
 d'escalade, ni d'ennemi, ni d'irrésolution d'esprit, ni de beau-
 coup d'éloges: *Hujus est tabula in porticu Pompeii, quæ ante
 curiam ejus fuerat : in qua dubitatur, ascendentem cum clypeo
 pinxerit, an descendentem.*

Si c'est là un éloge, je demande comment un homme d'es-
 prit s'y prendroit pour blâmer une position équivoque sur la-
 quelle il ne voudroit pas prononcer plus positivement. On ne
 conçoit pas celle de cette figure, à moins de dire que son ac-
 tion étoit manquée; car si on monte, on plie le genou de la
 jambe qui leve, & le pied en est plus haut que l'autre. Au
 contraire, si on descend, on plie le genou de la jambe sur la-
 quelle on pose; l'autre jambe est tendue, & le pied en est plus
 bas que celui sur lequel on est porté, à moins qu'on ne des-
 cende à reculons. Si c'est une échelle, il n'y a pas plus d'équi-
 voque; on regarde en haut quand on monte, & en bas quand
 on descend.

Ainsi l'action de la figure, qui laissoit en doute si elle mon-
 toit ou descendoit, étoit repréhensible, ou mal vue par le des-
 cripteur. Mais comme la pensée de Pline est ici fort incer-
 taine, quoique ses paroles soient claires, il ne falloit pas, je
 crois, l'expliquer sans nécessité, plus qu'il n'a voulu s'expli-
 quer lui-même.

Mais M. le comte de Caylus a dit dans les Mémoires de
 l'académie: *La place que ce tableau occupoit dans Rome dépose
 en faveur de l'estime qu'on faisoit & de l'ouvrage & du peintre.*
 (tome 27, page 37.) La place qu'occupoit ce tableau pouvoit
 lui avoir été donnée pour conserver une antiquité qui attestoit
 l'état de la peinture en Grece quatre siècles auparavant. La place

qu'occupent un tableau & une statue n'est pas une meilleure preuve de leur mérite, que la place qu'occupe un homme en place ne l'est du sien; il y eut, & il y aura toujours de médiocres comme de bons tableaux dans les plus rares collections. M. Brotier écrit dans sa note qu'ici j'ai dit beaucoup d'injures: *Huic Plinii loco plurimum conviciatur Cl. Falconet*. S'il me les eût indiquées, je me serois fait un devoir de les supprimer; & s'il m'eût prouvé que je me suis trompé en accusant Pline de bien des erreurs sur les arts, je corrigerois avec plaisir mes fautes d'après ses avis.

(33) Page 163. Dans cette dernière phrase du texte latin, *Unde major huic auctoritas*, le pronom *huic* sembleroit indiquer que l'estime des Athéniens fut pour Micon; mais la raison & l'honnêteté levent aisément cette équivoque. D'ailleurs Plutarque, dans la vie de Cimon, prouve invinciblement, par l'unanimité des historiens, que ce désintéressement appartenoit à Polygnote.

Les Grecs étoient trop sensibles aux actions nobles, pour ne l'avoir pas été au procédé d'un artiste qui, préférant la gloire à l'intérêt, ne voulut aucun salaire de son travail; aussi étoit-ce à sa patrie qu'il faisoit cette générosité. N'eût-il même voulu accepter qu'une partie du prix qu'on lui en auroit offert, un désintéressement si honnête & si peu commun est senti par toutes les nations policées; on ne pourroit en excepter aucune sans l'avilir.

Mais ne pourroit-on pas interpréter malignement le procédé de cet artiste? il y a tant de moyens de calomnier une action honnête! Tout ce que je puis dire, c'est que l'assemblée publique de la Grece qui distingua Polygnote, & qui estima moins Micon, eût été justement indignée s'il se fût trouvé là d'odieux interpretes d'une belle action: car les amphictyons se connoissoient en actions louables, & n'auroient pas voulu passer pour s'y méprendre.

L'histoire ancienne & la moderne fournissent quelques traits semblables à celui de Polygnote : peut-être sont-ils rares ; mais je n'ai pas vu qu'on les ait censurés par de fort bonnes raisons. Lorsque Nicias refusa soixante talents de Ptolomée pour un de ses tableaux , & qu'il aima mieux en faire présent à sa patrie , parcequ'il se croyoit assez riche , nous n'avons pas encore lu qu'on lui en ait fait un crime. Peut-être entendoit-il siffler autour de lui quelque reptile contemporain : le reptile a rentré dans la fange , l'action honnête a franchi les siècles , & nous la louons , mais à la distance de deux à trois mille ans.

Je trouve dans l'Encyclopédie , article *Désintéressement* :
 » C'est en général celle des vertus que les mal-honnêtes gens
 » connoissent le moins , celle à laquelle ils croient le moins ;
 » celle enfin qu'ils craignent & qu'ils haïssent le plus dans les
 » autres , quand ils sont forcés de l'y reconnoître ». L'article est de M. d'Alembert. Peut-être faut-il en excepter Aristote & S. Chrysostôme. Le philosophe dit que ceux qui abandonnent les occasions d'avoir de l'argent sont sages , mais non prudents : il n'y a rien-là de trop outré pour un philosophe enrichi. Le saint prononce que cet abandon est une suggestion du diable. Voy. Arist. *Eudemior* , l. 5 , c. 8 ; & l'homélie 7 de S. Chrysostôme sur les actes des apôtres.

(34) Page 163. Si dès le temps de Romulus l'art étoit déjà porté à sa perfection ; si 360 ans après il étoit déjà si parfait , que Panæus , pour me servir des termes de M. le chevalier de Jaucourt , *peignit avec grande distinction la fameuse journée de Marathon* ; pourquoi tous ces artistes déjà célèbres , *omnes jam illustres* , ne méritoient-ils pas qu'on s'y arrêtât ? Ils parurent après Polygnote & après Panæus , qui ont pourtant mérité les hommages de Pline. Cette inconséquence , jointe à tant d'autres plus choquantes encore , n'empêche pas la présentation de regarder l'ouvrage que j'examine avec une vénéra-

tion qu'on se garderoit bien d'accorder à un moderne qui auroit plus de justesse dans le raisonnement , plus de connoissance dans l'art , & un aussi bon style.

Indépendamment des autres causes de cette injustice , il est certain que l'imagination , moins rare que la réflexion , ne coûte ni peine , ni veille , ni travail : c'est un instrument qui , sans nous en prévenir , fait entendre des sons qui nous égarent , ou produisent des idées sublimes. Souvent un écrivain intéresse par son style , plus encore que par la matière qu'il traite. S'il est ancien , l'envie n'existe plus & fait place à l'enthousiasme. Est-il difficile , la vanité se pique de le bien entendre ; l'imagination se monte , on se prévient , on devine , on suppose , & l'on décide avec d'autant plus de hardiesse qu'on entend moins. Il arrive de là qu'on voit dans un livre ce qui n'y est pas , & qu'on n'apperçoit point ce qu'on ne peut ou ne veut pas y voir.

Il en est de même des productions de nos arts. Lorsqu'un poète , un orateur , font parler un tableau , mouvoir une statue , on veut toujours que ce soit une preuve de leurs profondes connoissances dans l'art & de la beauté de l'ouvrage , comme si les vers & la prose n'avoient pas souvent prodigué l'éloge à de médiocres & de mauvaises productions.

D'ailleurs , il n'y a guere d'hommes polis & sensibles qui ne disent à l'artiste qu'ils croient devoir louer , que ses figures vont parler , vont marcher ; qu'elles parlent , qu'elles marchent. Sont-ce toujours de grands connoisseurs ? Non : tel homme voit un sentiment , une expression , qui souvent n'existe que dans le feu ou la beauté de son imagination ; tel autre s'est fait une coutume de prostituer l'éloge. Si de toutes ces personnes on vouloit faire des initiés , il n'y auroit qu'à s'entendre , & convenir des faits. Alors on ne disputeroit ni sur les mots , ni sur le fond ; il n'y auroit plus qu'à régler les rangs , & voici de quelle maniere.

Celui-ci est un grand connoisseur, diroit-on ; car depuis des siècles on l'a pris pour tel. Cet autre l'est assurément, puisqu'il occupe une place où il faudroit l'être. Celui qui décide continuellement l'est aussi, car on l'écoute : on le consulte même de préférence, & rarement ses décisions sont rejetées. Celui qui se tient constamment, & depuis beaucoup d'années, appliqué à l'étude & à la pratique de son art, pourroit bien l'être encore ; mais ni morgue, ni insolence, ni fausseté de sa part, ne nous en imposent ; ainsi nous le placerons après les autres.

Je traduis, *Evenor, pater Parrhasii, & præceptor maximæ pictoris, de quo suis annis dicemus*, par » Evénor, pere de » Parrhasius, & maître d'un très grand peintre, dont nous parlerons dans son temps », parceque le latin ne dit pas autre chose. Mais M. Poinfinet lui fait dire : » Evénor, pere de Parrhasius, en qui il forma un élève immortel & le premier du monde, dont nous parlerons à sa date ». Pourquoi, par une traduction aussi forcée, faire dire à Pline ce qu'il est loin d'avoir dit ? Pourquoi lui prêter une contradiction de plus ? Ne dit-il pas qu'Apelles surpassa les peintres qui le précédèrent & ceux qui le suivirent ? Ne dit-il pas aussi qu'Euphranor surpassa de beaucoup tous les autres ? C'étoit bien assez, sans lui faire dire encore que Parrhasius étoit *le premier peintre du monde*, puisqu'il ne le dit pas.

(35) Page 163. Le mot *species*, que Pline emploie ici, est un de ces termes vagues dont il est quelquefois difficile de déterminer le sens : essayons pourtant de découvrir celui qu'il a dans ce passage. Le P. Hardouin dit dans ses notes que Pline entend par ce mot *la beauté, la grace du visage & du port*. Si cela est, les peintres que notre auteur a célébrés plus haut, & qui parurent avant Apollodore, avoient donc fait des figures sans beauté, sans grace ; Polygnote ne mettoit donc ni grace ni beauté dans ses ouvrages.

Quand M. le comte de Caylus traduit, *Hic primus species*

exprimere instituit, par » Il fut le premier qui exprima la couleur locale » ; je demande si ce françois répond bien au latin qui le précède.

M. de Jaucourt a beau nous assurer, dans son article *Apolodore*, que c'en est la traduction ; j'aurois plutôt cherché la couleur locale dans le mot *harmonie*, *harmogé*, que Pline dit au chapitre 5, section 11 de ce livre. Je l'aurois cherchée au n°. 18 du chap. 10, où il dit que le vernis d'Apelles faisoit paroître plus foncées les couleurs trop brillantes ; ce qui mettoit plus de repos & d'harmonie dans ses tableaux, si toutefois ce vernis & son effet n'est pas un conte mal arrangé par Pline : j'en parlerai quand il sera question d'Apelles. Enfin, je l'aurois cherchée, mais avec beaucoup de précaution, dans ce passage si connu de Plutarque : » Le peintre Apollodore, qui le premier entre les hommes a découvert la corruption (*la ruption*) & la couleur de l'ombre, étoit d'Athenes ». *Ἀπολλόδοτος ὁ ζωγράφος, ἀνθρώπων πρῶτος ἐξευρὼν φθόραν καὶ ἀπόχρωσιν σκίας, Ἀθηναῖος ἦν.* (Plut. Si les Athéniens ont été plus grands dans les armes ou dans les lettres, c. 2.) Mais cette découverte d'Apollodore ne seroit pas encore la couleur locale, bien moins encore le clair-obscur, comme l'a avancé M. l'abbé Millot, tome 2, page 109, de ses *Eléments d'histoire générale*. Enfin je n'aurois sur-tout pas osé traduire *species* par *couleur locale*, parceque ce terme qui convient à tout ce qui frappe la vue, du verbe *spētare* (voir), se prend pour *espece*, *image*, *représentation*, *apparence*, *aspect*, *air*, *port*, *figure*, *forme*, *beauté*, *grace du visage*, &c., & que Pline l'emploie certainement ici dans une de ces dernières acceptions.

Si M. de Jaucourt s'est donné la peine de lire le neuvième chapitre du 37^e livre de Pline, section 52, il a dû voir qu'il distingue *species* de *color*, & il n'a pas dû croire M. de Caylus sur un passage latin, sans un bon garant. » L'iris opposée au soleil renvoie contre un mur ombré l'apparence & les cou-

» leurs de l'arc-en-ciel » : *Subtecto percussa sole, SPECIES & COLORES arcûs cœlestis in proximos parietes (iris) ejaculatur.*

J'entends par couleur locale celle qui , étant naturellement la même , prend des tons , des nuances différentes , selon le lieu qu'elle occupe ; celle qui est soumise à la vérité & à l'effet des distances , & qui dépend de la perspective aérienne.

Si l'on doutoit encore du sens que Pline donne ici à *species* , on le trouveroit aussi dans ces vers de la septieme fable de Phedre :

O quanta species , inquit ! cerebrum non habet.

Enfin Cicéron n'en laisse aucun doute , quand il dit : *Quæ compositio membrorum , quæ conformatio lineamentorum , quæ figura , quæ species , humanâ potest esse pulchrior ?* Nat. deor. l. 1 , n°. 18 : ce que M. l'abbé d'Olivet , qui savoit traduire , a rendu ainsi : » Quelle plus belle forme que celle de l'homme , » pour l'assortiment des membres , pour la proportion des » traits , pour la taille , pour l'air » ?

M. de Caylus a mis au bas de la page 195 du 25^e tome des Mémoires cette petite note : » L'espece , quand il s'agit de » couleurs , ne peut , ce me semble , être entendue autrement » ; c'est-à-dire autrement que par *couleur locale*. Mais il ne s'agit pas ici de *couleur* , il est question de la peinture en général & de ses progrès.

(36) Page 163. Remarquons bien toujours que , selon Pline , les tableaux faits avant la 94^e olympiade ne méritoient plus d'être regardés quand Apollodore parut. N'oublions pas que Polygnote florissoit dans la 83^e ; c'est environ 40 ans avant que les tableaux méritassent de fixer les regards de ceux qui voyoient les ouvrages d'Apollodore. Nous trouverons alors que les éloges donnés à Polygnote étoient moins dûs à son mérite réel qu'à la disette où l'on étoit encore de meilleurs peintres. Nos jugemens ne sont fondés que sur des comparaisons ;

mais sur quoi sont fondés ceux des enthousiastes de Polygnote ? Il faut nécessairement que Plin ait tort , s'ils ont raison : quand il seroit de leur avis , ils pourroient encore se tromper avec lui.

M. de Jaucourt a fait , au sujet du *peintre Apollodore* , trois méprisés un peu surprenantes. Il a dit » que Plin le jeune avoit » un vieillard debout , de la main de cet artiste , qu'il ne se » lassoit point d'admirer ». Mais ce vieillard étoit une petite statue d'airain de Corinthe dont Plin le jeune ne dit pas l'auteur , qu'il paroît même ne pas connoître ; car s'il eût su de qui étoit l'ouvrage , il n'est pas douteux que pour lui donner plus de célébrité , il auroit ajouté le nom du statuaire à la description & à l'éloge qu'il fait de la statue. Voici ce qu'il dit ; *Ex hereditate quæ mihi obvenit , emi proximè Corinthium signum , modicum equidem , sed festivum & expressum , quantum ego sapio : qui fortasse in omni re , in his certè perquam exiguum sapio. Hoc tamen signum ego quoque intelligo , &c.*

1°. M. de Jaucourt fait un tableau d'une statue. 2°. Il attribue cette statue , dont l'auteur n'est pas nommé , au peintre Apollodore , quoique rien ne nous apprenne qu'il ait jamais fait de statue. 3°. Enfin il fait faire une statue d'airain de Corinthe par un homme qui étoit mort deux siècles avant qu'il y eût de l'airain de Corinthe.

Mais le même M. de Jaucourt , qui fait faire par un peintre un ouvrage en airain de Corinthe , a aussi fait l'article *Cuivre de Corinthe*. Là , sans nommer Plin , il fait main basse sur l'airain de Corinthe. Il assure , avec de bons garants sans doute , que c'est une pure fable qui ne mérite aucune croyance. Cependant , plus loin , il trouve que Plin , qu'il nomme alors , parle *exactement* , quand il dit que de ces métaux ainsi fondus dans l'incendie de Corinthe , il en résulta trois especes d'airain : l'une où l'or étoit dominant ; l'autre où c'étoit l'argent ; & la troisième où l'or , l'argent & le cuivre étoient en portions

égales : car c'est là précisément ce que dit Pline. Plutarque, au second chapitre de sa *Pythie*, a fait aussi des conjectures sur l'airain de Corinthe : il est bon de les lire, afin de ne pas croire trop légèrement, & que Pline ait dit la vérité, & que M. de Jaucourt n'ait pas eu un précurseur très connu, que, si je ne me trompe, il auroit dû nommer.

(37) Page 164. Qui voudra lire Pline comme il n'a pas écrit, ouvrira le douzième tome de l'Encyclopédie à la page 265, & il trouvera qu'il parle ici de *coloris* & de *clair-obscur*, qu'il nomme *les portes de l'art*. Cependant Pline ne dit autre chose, sinon que le pinceau commençoit déjà à s'enhardir, *audentemque jam aliquid penicillum* : ce qui ne signifie ni le *coloris*, ni le *clair-obscur*, mais l'art en général. La forte envie de trouver chez les peintres anciens le beau *coloris* & le *clair-obscur* avant le temps, produit bien des écarts & des infidélités.

M. Brotier vient d'assurer aussi que cet *audentemque*, &c. signifie le *clair-obscur*. Il fortifie son opinion par le passage de Quintilien : *Luminum umbrarumque Zeuxis invenisse rationem traditur*. Si la version de l'abbé Gédoyen avoit ici quelque crédit, je pourrois m'appuyer sur ces paroles : » On dit que le » premier de ces deux peintres inventa le mélange des lumières & des ombres ».

Ce traducteur, me diroit-on, s'en est tenu à l'écorce, & n'a pas saisi le sens. Laissons donc l'écorce, & consultons le sens. Quintilien venoit de dire que Zeuxis & Parrhasius parurent ensemble peu d'années après Polygnote & Aglaophon, qui n'en étoient encore qu'au rudiment de l'art, *Ut illa propè rudia*. Calcul fait, il n'y auroit eu que vingt années depuis le rudiment jusqu'à la science du *clair-obscur* ; je crois que ce peu de temps ne suffit pas. M. Brotier est de mon avis, puisqu'il dit, contre celui de Pline qui prétend que la peinture n'existoit pas avant la guerre de Troie : » L'art n'arriva pas si

» promptement à sa perfection » : *Ars... non fuit adeo celebriter consummata.* (tome 6 , page 369.)

Quintilien , arrivé à Euphranor , qui surpassa , dit-il , tous les autres , n'hésite pas à dater de cette époque la perfection de l'art chez les Grecs : on verra plus loin combien de temps il y eut depuis Zeuxis jusqu'à Euphranor. Il paroît donc certain que les paroles de Quintilien signifient l'art d'exécuter avec intelligence les lumieres & les ombres particulieres ; & c'étoit bien assez pour l'âge de la peinture.

Ailleurs Pline rapporte qu'Echion peignit une vieille femme portant des lampes devant une jeune mariée. Là , M. Brotier dit , *Manifestum est , ex hac tabula , notam fuisse antiquis luminum & umbrarum rationem*, le clair-obscur. » Il est manifeste , par ce tableau , que les anciens ont connu le clair-obscur ». Tome 6 , page 383. Pour probable , oui ; pour manifeste , non : car on peut produire , sans le secours des lampes ; toute la magie du clair-obscur ; & avec des lampes on pourroit faire un tableau sans clair-obscur. Je pense qu'on se trompera toujours , car j'ai aussi mon opinion , tant qu'on prendra chez les anciens *lumen & umbra* pour le clair-obscur.

On n'ignore pas que cette partie séduisante & rare de la peinture est spécialement l'art de rassembler les grandes masses d'ombres & de lumieres avec tant d'industrie qu'on n'en aperçoive pas l'artifice : intelligence qui dépend autant de la distribution des objets que du corps des couleurs & des accidens. Voilà du moins ce que j'en ai lu , vu & retenu. Si le tableau d'Echion présentoit cet effet , je n'ai plus rien à dire : mais il faudroit me le montrer. Tant que je lirai seulement *luminum & umbrarum rationem* , je ne verrai pas encore le clair-obscur , mais bien la distribution harmonieuse des ombres & des lumieres particulieres.

(38) Page 165. Plutarque rapporte aussi le même vers devenu célèbre ; mais il dit qu'il étoit écrit sur un tableau

d'Apollodore. Comme ce peintre étoit contemporain de Zeuxis, il n'y a guere d'apparence que celui-ci, gonflé d'orgueil & de vanité, se fût abaissé jusqu'à copier l'esprit & l'orgueil d'un rival qui avoit fait des vers contre lui. Il est plus vraisemblable que la plupart des anciens écrivains s'en rapportoient, sur-tout pour les matieres qu'ils ne touchoient qu'en passant, à la premiere indication qui leur tomboit sous la main. Ils se rencontroient quelquefois ; mais, comme aujourd'hui, plusieurs faits étoient ou transposés ou défigurés, & souvent n'avoient pas plus de réalité que l'homme tué sur une croix par Michel-Ange : sottise absurde qui a pourtant trouvé des écrivains. On sait que les Grecs n'étoient pas avares de formettes, & je crois que nous les valons bien de ce côté. Si vous voulez savoir de quoi étoit faite la fameuse Diane d'Ephese, Vitruve vous dira qu'elle étoit de cedre ; Xénophon, qu'elle étoit d'or ; Pline, qu'elle étoit d'ébene ou de bois de vigne ; & d'autres vous diront qu'elle étoit d'ivoire : devinez si vous pouvez.

Vous avez vu que, selon Pline, Zeuxis paroît avoir peint *les mœurs*, c'est-à-dire les passions, les affections de l'ame, dans sa Pénélope. Vous trouverez dans la poétique d'Aristote, que ce même Zeuxis ne savoit pas exprimer les mœurs. » On peut dire, même en général, que l'on trouve entre presque tous nos poètes la même différence qui est entre les peintres Zeuxis & Polygnote. Ce dernier exprimoit parfaitement les mœurs, & on n'en trouve aucune idée dans les ouvrages de l'autre. (Trad. de M. Dacier.) Et puis passionnez-vous pour soutenir, sur des garants qui se contredisent ainsi, le mérite de tel artiste dont vous ne pourrez jamais voir les ouvrages.

(39) Page 165. Il est des rencontres si bizarres, qu'on ne peut s'empêcher d'en dire un mot en passant. Le premier volume des peintures d'Herculanum offre, à propos de ce tableau

de Zeuxis, le raisonnement que voici : *Se questa pittura si confronti con quella di Zeusi descrittafi da Plinio, la gran somiglianza che si scorge tra esse, può farci sospettare che'l nostro pittore avesse in parte imitato un così eccellente originale.* (Page 34.).

On me permettra de dire que cela n'est pas vraisemblable, attendu qu'il ne l'est pas que Zeuxis fût assez mal-adroit compositeur, pour que son tableau ressemblât, ne fût-ce qu'en partie, à celui d'Herculanum.

Les gens instruits verront dans la phrase italienne, comparée avec la gravure, planche 7, combien le mérite de Zeuxis & les connoissances de Pline sont déprimés par ceux qui nous proposent de confronter huit ou dix mots latins avec un tableau qui n'existe plus & avec une composition presque stupide.

Mais ce Zeuxis, dont les compositions avoient, nous disent les anciens, de la noblesse, de la chaleur, & dont le pinceau lui acquit tant de gloire; ce Zeuxis, qui, suivant Quintilien, avoit mérité parmi les peintres le nom de *législateur*, parce qu'il donnoit aux dieux & aux héros leur vrai caractère; Zeuxis enfin auroit-il fait une aussi froide, une aussi fausse composition? Auroit-il mis là un mesquin Jupiter assis sur un cube, qu'on appelle *un trono*, & qui par-dessous son bras tire une petite épée? Pour quel usage? ne voit-il pas, ne fait-il pas que le petit Hercule étranglera les serpents? Quel besoin Jupiter avoit-il de venir là mettre l'épée à la main? Comme tout cela est petit, faux, mesquin!

Qu'est-ce que ce vieux & froid capucin d'Amphitryon avec sa jupe? on le prendroit pour une nourrice en supprimant sa barbe. Et cette Alcmene, dont le geste, ou, si vous voulez, la froide exclamation vers le ciel est si déplacée, elle ne voit donc pas Jupiter qu'elle touche? La présence du dieu, ce trône qu'on lui avoit préparé sans doute, elle n'en fait & n'en voit rien. On cite Pline & son *Almena matre coram pavente*; on

est-elle donc saisie de cette frayeur qui lui convient selon le sujet ? Elle a presque le pied sur un des serpents qu'étrangle son fils , objet où doit être toute son attention , & qui pourtant ne l'attire pas. Quoique placée sur un plan reculé , elle se trouve d'une tête plus haute que la figure d'homme , & elle a la mesure de Jupiter assis sur le devant du tableau. Rejettera-t-on ces fautes sur le copiste ? Dira-t-on qu'elles n'infirmement pas l'idéal de la composition ? Quel idéal , lorsque les convenances , l'expression , la poésie du sujet , n'ont pas le sens commun ? Quelle idée se fera-t-on , d'après cette prétendue copie , d'un original qui fut , dit-on , *una pittura bella oltre modo* ? Pour en juger , il n'y a qu'à mettre la gravure à côté du discours.

Si vous essayez cette épreuve avec un certain vase campanien , & l'éloge qu'en fait Winckelmann , peut-être jugerez-vous que les murailles d'un corps-de-garde auroient quelque droit à revendiquer cet éloge , quoique l'antiquaire assure (hist. de l'art , ch. 3 , section 3.) que *la composition qui orne ce vase est estimée une des plus savantes que l'on connoisse*. Le potier campanien , auteur de *la composition* , ne se doutoit assurément pas de l'éloge futur. Mais le vase appartenoit à M. Mengs quand son ami écrivoit : l'amitié est respectable même dans ses foiblesses. Voyez page 196 , tome 1 , de la traduction de l'*Histoire de l'art*. Rien de cela n'est changé dans la nouvelle traduction de M. Huber.

(40) Page 165. Quand on est un peu familier avec l'art , on ne donne pas pour une preuve singulière de l'exactitude d'un peintre le choix qu'il fait de plusieurs modèles , parceque les peintres & les sculpteurs en ont fait , en font , & en feront autant , pour produire un ouvrage vraiment étudié. La nature n'est pas ordinairement parfaite dans un seul individu. Ce n'est pas que quelques artistes , incités tout autant par le goût de la débauche que par celui de l'étude , ne fassent quel-
quefois

quelquefois servir l'un de prétexte à l'autre : mais nous ne les voyons ici que comme artistes.

Vous verrez plus loin , dans un petit dialogue de Socrate avec Parrhasius , que les artistes grecs se servoient ordinairement de plusieurs modeles pour faire une belle figure. Les procédés des artistes étoient sans doute moins connus de Pline que de Socrate. Il ne faudroit pas citer non plus l'usage contraire de quelques artistes , comme une preuve de froideur & de négligence pour l'art qu'ils exercent. Plus d'une fois Bouchardon n'a étudié qu'avec un seul modele des ouvrages tout aussi importants pour lui que pouvoit l'être pour Zeuxis le tableau d'Hélène. Si je ne nomme que Bouchardon , c'est pour ne pas faire un catalogue de plusieurs artistes célèbres qui ont suivi cet usage.

Les modernes pourroient plus volontiers que les anciens rassembler moins d'individus pour faire une seule & belle figure , parcequ'à l'exception de certains sujets , ils ont dans les monuments de la sculpture antique la regle du beau , à laquelle ils doivent rapporter l'objet vivant qui leur sert de modele. C'est ainsi que nous rectifions les défauts du naturel sur les principes de la belle sculpture grecque. Mais les Grecs , nos maîtres dans cette partie , étoient créateurs ; ils établissoient & formoient cette regle du beau , que nous devons suivre à quantité d'égards : il étoit donc nécessaire & même naturel qu'ils travaillassent à établir ce beau , dont les principes n'étoient pas encore fixés. Cette dernière partie de mon observation n'est sans doute pas neuve ; mais il seroit injuste de l'exiger de Pline.

Je ne conseillerois pas pour cela aux peintres & aux statuaires de s'en tenir toujours à un seul modele ; ce n'est que par la comparaison de plusieurs avec le bel antique , qu'ils s'assureront d'autant mieux du choix qu'ils doivent faire , & qu'ils connoîtront la supériorité des statuaires grecs. Suivant

Cicéron, ce ne furent pas les Agrigentins qui fournirent à Zeuxis toutes ces belles filles nues ; ce furent les Crotoniates qui faciliterent ainsi l'artiste à leur peindre une Hélène où toutes les beautés fussent réunies. A laquelle des deux autorités faut-il croire ? & qu'importe laquelle mérite la préférence ?

(41) Page 165. M. le comte de Caylus assure, page 160, tome 25, des Mémoires de l'académie des Belles-Lettres, que voilà *le plus grand éloge que l'on puisse donner à un peintre*. Les peintres auront de la peine à le croire, tant qu'ils ne verront pas les camaïeux en blanc de Zeuxis, & qu'ils sauront d'ailleurs que cette sorte de peinture est la plus bornée, puisqu'elle tient encore au simple dessein. Pline écrivoit, à la section 5 de ce livre, que cette peinture monochrome étoit plus difficile que l'opération de renfermer l'ombre d'un homme dans une ligne tracée tout autour ; l'éloge n'est pas magnifique, & M. de Caylus auroit dû s'en appercevoir.

(42) Page 166. Ce conte est répété par-tout comme une merveille. Cependant chacun sait ou doit savoir aujourd'hui combien il est facile de faire illusion dans ce genre de peinture. Quand on rapporte de ces historiettes, il faut ne les donner que pour ce qu'elles valent. Un écrivain qui auroit ajusté ce conte dans un discours étranger aux arts, mériterait peu de reproches : mais quand un philosophe historien s'est engagé à traiter un sujet *ex professo*, quel que soit son siècle, il doit qualifier les choses telles qu'elles sont ; & si son siècle n'est pas appréciateur, lui-même doit l'être.

(43) Page 166. C'est encore un beau petit conte. Tous les jours des oiseaux approchent, sans en avoir peur, du plus beau tableau & de la plus belle statue ; ils s'y reposent même. Lorsqu'un âne voulut, dit-on, manger un beau chardon peint dans une des batailles d'Alexandre par le Brun, pourquoi n'avoit-il pas peur de ce cheval blanc qui galope tout auprès, &

de cette foule de cavaliers & de soldats qui sont en mouvement dans ce tableau ? Ce n'étoit pas que les hommes & les chevaux fussent plus mal représentés que le chardon ; c'est que l'instinct des bêtes les conduit à l'apparence de ce qui leur est propre , & qu'au-delà , un âne est un mauvais connoisseur en peinture.

Les objets variés & groupés , les lumières & les ombres diversement projetées, sont autant de causes qui empêchent les animaux de rien distinguer dans un tableau : si l'enfant eût porté le même raisin vers sa bouche , l'oiseau ne seroit pas venu pour le béqueter : si le chardon n'eût pas été seul dans un coin du tableau de le Brun , ou qu'il eût été bien groupé avec d'autres objets , l'âne ne l'eût pas aperçu. Et puis, tout cela est-il bien vrai ?

(44) Page 166. Plinè emploie huit ou dix fois les mots *re-ligatus* , *religare* , & toujours M. Poinssinet, si je ne me trompe, les traduit par *lié* , *attaché* , & *lier* , *attacher*. Ils n'ont pas d'autre sens chez Plinè , & même ils peuvent signifier *lié fortement* , *bien ferré* , *lié à plusieurs tours* , *relié*. Cependant cet habile littérateur traduit ici *Marsyas religatus* par un *Marsyas délié*. Voici la note qu'il ajoute pour sa justification : » Délié & » mis en liberté , après avoir été écorché vif par Apollon ; ta- » bleau savant & effrayant , où se remarquoit sans doute une » grande connoissance de l'anatomie nerveuse , veineuse & » fibreuse , & une vive expression de douleur. Sur l'interpré- » tation complètement justifiée de *religatus* , dans le sens de » *délié* , voyez les notes sur Horace , tome 1 , page 162 , de » notre édition de ce poète ».

Un homme ainsi mis en liberté , après avoir été écorché vif , seroit une figure effrayante sans doute ; mais le sang qui ruisseleroit de la tête aux pieds en feroit un objet où rien de ce que dit M. Poinssinet ne pourroit se remarquer. Comment cette forêt vasculaire , fibreuse , tendineuse , pourroit-elle être bien distincte , quelque bon écorcheur que fût Apollon ? D'ail-

leurs , en supposant que chez Horace & ailleurs , *reliatus* signifie quelquefois *délié* , ce n'est pas une raison pour qu'il ait ici le même sens , & par le sujet l'acception est décidée.

Ce n'est pas parcequ'on a toujours vu dans ce passage un Marfyas lié , que je l'y vois aussi : mais c'est qu'il ne me semble pas raisonnable de l'entendre autrement ; que tout y concourt dans le sujet , l'objet , les convenances & l'histoire de l'art.

(45) Page 166. Si Parrhasius fut le premier qui trouva ce qui constitue la beauté en peinture , quelle sorte de beauté étoit donc celle qu'Apollodore avoit déjà trouvée ? & s'il fut le premier qui ait observé *la symmétrie* , *la proportion* , quelle étoit donc celle que d'autres avoient si bien trouvée avant lui , & dont Pline fait mention ?

Ce n'est pas qu'il fût le premier pour le temps , vous dira quelque bienveillant interprète ; car le *primus* de Pline , trop souvent répété , seroit sujet à bien des inconvénients : mais c'est que Parrhasius avoit le premier remis en usage ce qu'un autre avoit inventé , ou qu'il se l'étoit approprié , ou bien qu'il l'avoit perfectionné. Alors voilà tous les *primus* de Pline devenus clairs.

M. le chevalier de Jaucourt dit que *ces mots sont remarquables* : il a raison , s'il entend qu'ils contiennent une incohérence & une contradiction remarquables. Mais quand , après avoir transcrit , *primus symmetriam pictura dedit* , il ajoute : » Ces paroles signifient que les airs de tête de ce » peintre étoient piquants ; qu'il ajustoit les cheveux avec » autant de noblesse que de légèreté ; que ses bouches étoient » aimables , & que son trait étoit aussi coulant que ses contours étoient justes : c'est le sublime de la peinture : *hec est in pictura sublimitas* ». Quand , dis-je , il ajoute cette glose , on ne fait plus où l'on en est ; les mots , les phrases , le sens , tout est renversé. Si un artiste en eût fait autant , on crieroit : Il a sauté six lignes du latin ; il a mis en bas ce qui est en haut ;

il est dans une espèce de délire , & sa médiocrité s'avise de calculer à l'insu du génie. Il faut convenir que , pour cette fois , l'artiste l'auroit bien mérité. Lisez le texte original de Pline , & la page 262 , tome 12 de l'*Encyclopédie*.

M. Poinfinet a oublié de traduire *confessione artificum* , » de » l'aveu des artistes ». Imaginer que cette sorte de négligence réitérée n'ait pour objet que d'ôter aux artistes l'avantage d'avoir fourni des matériaux à Pline (ce qui seroit un bien foible projet), c'est ce qu'il n'est pas permis d'imputer à un traducteur impartial : mais j'y supplée pour ceux qui ne lisent pas le latin. On auroit souhaité qu'après *Antigone & Xénocrate* , une petite note eût dit que c'étoient deux artistes : j'y supplée encore. *Est enim benignum , ut arbitror , & plenum ingenui pudoris , fateri per quos profeceris , non ut plerique ex iis quos attigi fecerunt.* » C'est , si je ne me trompe , la marque d'un » bon esprit & d'un naturel plein d'une honnête pudeur , d'a- » vouer les sources auxquelles on est redevable , comme n'ont » pas fait la plupart de ceux qui m'ont ouvert la route ». *Præf. ad Vesp.* (Trad. de M. Poinfinet.) Pline avoit cette pudeur : son traducteur ne doit pas la lui ôter.

(46) Page 167. Le texte est si beau , si clair , si expressif , il est si précisément le langage des artistes , que je ne puis m'empêcher de le transcrire : *Corpora enim pingere & media rerum , est quidem magni operis ; sed in quo multi gloriam tulerint. Extrema corporum facere , & desinentis picturae modum includere , rarum in successu artis invenitur. Ambire enim debet se extremitas ipsa , & sic desinere , ut promittat alia post se , ostendatque etiam quæ occultat.* M. de Caylus veut (p. 166 , tom. 19 , *Mém. de l'acad.*) qu'il soit ici question du coulant & de la justesse des contours ; c'est trop s'éloigner du sens. Il est vrai que , par réflexion , notre amateur y revient deux pages ensuite : il dit que c'est le moëlleux des contours , ce qui donne principalement une extrême rondeur aux figures. Voilà

qui est entendu à merveille, & l'on s'y retrouve. Pourquoi donc, dans la même page, censurer Durand, qui traduit :
 » L'extrémité universelle de la figure doit comme s'arrondir
 » & s'envelopper de toutes parts, & finir de telle manière,
 » qu'elle en promette d'autres derrière elle, en indiquant,
 » pour ainsi dire, les mêmes objets qu'elle éclipse ». A travers ce langage, on apperçoit le sens; & l'on ne voit pas la raison de se plaindre d'un traducteur, quand il donne l'idée *du moëlleux des contours*, conformément à son original, & qu'il ne prétend pas que le texte signifie *le coulant des contours*, quand il n'y a pas dans ce texte un mot qui le dise.

C'est *Demontiosius* qu'il falloit tancer, pour avoir, par ignorance, défiguré le sens de ce beau passage : il dit sur les mots, *Et desinentis pictura modum includere* : » Je ne fais pas
 » ce que cela veut dire, & j'aime mieux lire *modo illudere* ;
 » car la peinture est un art qui se moque des spectateurs ». Voilà un de ces commentateurs dont il faut se moquer, parcequ'il s'avise de parler de peinture, & qu'il *ne fait pas* la signification de quatre mots qui expriment l'arrondissement, l'enveloppé, le tournant des parties. Pour Winckelmann, il entend que Parrhasius étoit foible en anatomie. Il devoit croire que si Pline avoit eu cette pensée, il auroit su l'exprimer. Voyez tome 3, page 64, de la traduction de M. Huber.

(47) Page 167. Autant ce seroit une charlatanerie, une adresse basse, indigne d'un galant homme, & dont la petite vanité & le mépris des autres seroient le principe, de taire ses sources où un écrivain a puisé ce qu'il dit d'un art, autant est-il honnête d'avouer, comme le fait Pline, que ce sont les écrits des artistes, ou, si vous voulez, leur fréquentation, qui fournissent aux littérateurs ce qu'il y a de mieux dans leurs écrits sur les arts. Que la morgue & la pédanterie secouent tant qu'elles voudront les grelots de leur marotte, il peut s'élever une voix qu'on n'attend pas; elle peut un beau jour

démasquer le vain fantôme imposteur qui croit depuis longtemps nous effrayer de son ombre.

Quoiqu'il soit de la plus grande évidence qu'ici Pline copie deux artistes, M. de la Nauze a osé dire (page 257, Mém. de l'acad. tome 25) : *Pline n'a pas copié les écrits des artistes*. A mon tour, j'oserois demander à ce savant si Pamphile, Apelles, Protogene, (car il écrivit deux livres de la peinture & des statues, quoique Pline ne le dise pas, mais Suidas nous l'apprend,) étoient ou non des peintres. Vitruve, Xénocrate, Antigone, Parrhasius, Asclépiodore, Apollodore, Mélanthius, Enphranor, Métrodore, Ménechme, & Pasitele, *qui a écrit cinq livres sur les ouvrages célèbres dans l'univers*, étoient-ils des artistes ou n'en étoient-ils pas ? On pourroit nommer encore Timarete, fille de Micon, Artémon & Théomneste. Je lui demanderois ensuite la preuve que les trois livres où Pline a parlé des beaux arts ne sont pas une compilation des écrivains grecs & latins, & si l'on y voit quelque part qu'il ait rejeté *les écrits des artistes*, ou qu'il ne s'en soit pas servi ; car tout cela est nécessaire à savoir, avant d'affurer qu'il *ne les a pas copiés*. Enfin, je demanderois à M. de la Nauze si, quand il a lu cette phrase, *Artifices qui compositis voluminibus condidere hæc*, &c. l. 34, c. 8, n°. 9, il n'a pas trouvé qu'elle signifiait, » Les artistes qui nous ont conservé dans leurs écrits » ce que je rapporte, &c. ». Oui, Pline copioit les écrits des artistes ; & leurs écrits lui ont fait mettre dans le sien ce qu'on y trouve de mieux sur l'art : quand il ne les a pas consultés, quand il ne les a pas entendus, quand il a défiguré ce qu'ils ont dit, il a produit les contradictions & les absurdités qui sont répandues dans ses trois livres. Les artistes écrivoient mal, je le veux ; Pline écrivoit bien, je l'avoue : mais ces artistes ne pouvoient-ils pas écrire de fort bonnes choses en mauvais style ? Ils étoient, si vous voulez, comme ce savant chymiste qui appliquoit les principes de l'art aux phénomènes du monde

en langage des halles. Le philosophe l'écoutoit, admiroit son génie en riant, & alloit écrire des vérités sublimes; ou s'il comprenoit mal son chymiste, il étaloit des erreurs & du beau style.

De Piles ne nomme que cinq artistes qui aient écrit; il qualifie Xénocrate & Antigone de simples littérateurs. Il n'avoit donc pas lu chez l'auteur qu'il abregé & qu'il copie, *Xenocrates... de sua arte composuit volumina*. Peut-être n'avoit-il pas vu non plus, quelques lignes après, *Antigonus, qui condidit volumina de sua arte*. Plusieurs artistes encore, que Pline n'a pas nommés, ont écrit sur leur art.

(48) Page 167. M. de Caylus a traduit, *Minor tamen videtur, sibi comparatus, in mediis corporibus exprimendis*, par » Il mettoit trop de sécheresse & de petite maniere dans les » détails du corps ». Le terme vague *exprimere* laisse la liberté du choix; il n'y a que la connoissance de la matiere qui puisse en déterminer le sens. Comme Parrhasius faisoit bien tourner ses contours, qu'il les faisoit bien enveloppans, bien moëlleux, sans sécheresse, les peintres traduiraient, s'ils voulaient interpréter ce passage: » Il mettoit trop de mollesse, trop de » pesanteur, dans le milieu des corps »; car la *sécheresse* & la *petite maniere* ne sont point les défauts d'un peintre qui fait donner du gras & du tournant à ses contours. Quoi qu'il en soit, de l'aveu des artistes qui ont écrit de la peinture, Parrhasius a remporté la palme pour les derniers traits qui terminent & arrondissent les objets. » Cependant, ajoute Pline, quand » on le compare à lui-même, il paroît avoir réussi moins heureusement à exprimer le milieu des corps ». Où étoit donc ce dernier point de la perfection, ce *summa sublimitas* que Pline lui accorde? Si cet éloge étoit tiré des ouvrages perdus d'Antigone & de Xénocrate, que Pline consultoit souvent, ce seroit une nouvelle preuve à joindre à toutes celles que l'on trouvera répandues dans ces notes, qu'alors les peintres eux-

mêmes étoient encore loin de connoître toutes les parties de la peinture. A présent, pour accorder la même perfection à un artiste, il faudroit qu'en lui chaque partie d'exécution se soutînt par son accord avec les autres parties, & que toutes ensemble formassent ce que l'on peut appeller le beau d'unité.

Nous ignorons parfaitement comment peignoit le célèbre Parrhasius, parceque nous ne voyons rien de lui, & qu'une description, encore moins un éloge, ne donne jamais l'idée juste du faire d'un peintre. Mais nous savons que les ombres, les tons qui terminent & arrondissent les objets, c'est-à-dire le moëlleux des contours, quoique difficiles à exécuter, le sont beaucoup moins que les milieux, sur-tout lorsque ces milieux reçoivent la lumiere en face. Le foyer alors y est établi dans toute sa force; & sans omettre aucun des tons divers que présente le naturel, il faut que toutes les parties, leur forme, leur saillie, leur profondeur, soient observées, & se distinguent sans le secours d'aucune ombre; intelligence de la plus grande difficulté, & qui n'est réservée qu'à fort peu de peintres. On l'admire dans les têtes en face, qui, toutes claires & presque sans ombres, ne perdent rien de leur saillie & de leur rondeur. Rubens & Van-Dyck en ont peint avec le plus grand succès. On l'admire aussi dans ces masses de lumieres harmonieuses, frappées à propos sur la chaîne d'une composition. C'est là ce qui, à meilleur titre, pourroit se nommer le *summa sublimitas* de la peinture; ce n'en est cependant encore que la grande intelligence.

Mais supposons que Plin ait écrit, comme on le lit dans quelques éditions, *Hæc est in pictura summa subtilitas*, & voyons si de cette maniere son jugement seroit fort exact. *Subtilitas*, dans l'ouvrage de Plin, ne signifie autre chose que *finesse, adresse, délicatesse, légèreté*, quand il est appliqué aux productions de l'art & aux ouvrages de la main. Ainsi, en disant que bien faire *les derniers traits qui terminent & arron-*

diffent les objets, c'est la plus grande, la dernière finesse de l'art, il paroît seulement qu'il auroit été affecté de cette partie aux dépens des autres ; mais qu'il n'auroit pas montré, par ce jugement, l'étendue de ses connoissances dans l'art, & voici mes raisons.

La justesse des expressions, la précision des contours, l'étude combinée des attaches & de l'emmanchement de toutes les parties d'une figure, l'accord des tons des différents objets relativement à la distance & à l'emprunt les uns des autres, sont des parties de l'art qui ont, de droit, la préférence sur la fonte des contours ; & la finesse, la délicatesse, l'adresse de leur exécution, l'emporteront toujours, parceque ces parties sont la base indispensable d'un bon ouvrage. Ainsi, que Pline ait dit *subtilité* ou *sublimité*, ni l'un ni l'autre ne lui sont favorables.

Il y a un moyen de le justifier ; & ce moyen nous éclaire sur l'état de l'art chez les anciens : c'est de dire que Pline n'avoit pas vu dans les peintres *qui savoient mieux que Parrhasius exprimer le milieu des objets*, cette belle partie de la peinture exécutée à un degré aussi supérieur que nous le voyons dans les ouvrages des grands coloristes modernes. Ou Pline ne connoissoit pas la magie de la couleur, ou les anciens peintres ne la connoissoient pas eux-mêmes ; le lecteur choisira celui des deux partis qui lui conviendra le mieux. S'il est bon observateur, il remarquera que ceux qui ont écrit de la peinture, depuis les grandes écoles modernes, ont parlé de la magie de la lumière, de la distribution harmonieuse des groupes, de la chaîne des objets, en un mot des grands ressorts d'une composition, tandis qu'aucun des anciens n'en a dit un mot ; & s'il a lu ce qu'on a écrit de l'art depuis le temps de Cimabué jusqu'à celui de Léonard de Vinci inclusivement, il n'oubliera pas non plus qu'il n'y a rien trouvé qui fit soupçonner que les parties dont nous parlons existassent alors

dans la peinture. Il en est de même des écrits des anciens.

(49) Page 167. Il peut paroître singulier que Pline désigne ici le sujet de ce tableau par un mot grec (*démon*) : mais l'ouvrage de Parrhasius avoit été célèbre dans la Grece sous le nom de *demos* (le peuple), & les Latins le lui avoient conservé.

M. de Jaucourt a fait le nom d'un peintre de ce mot qui signifie le peuple. (Encycl. tome 12 , page 250.) Ce littérateur habile donna peut-être sa confiance à un petit traité latin sur la peinture , par Léon Baptiste Alberti, où , dans le deuxième livre, il dit, *Est & Dæmonis pictoris mirifica laus*, & raconte que ce *Démon* imaginaire peignit les Athéniens coleres, injustes, &c.

Dupinet a donné dans cette erreur, répétée par ses copistes, y compris de Piles : elle avoit été relevée long-temps avant que M. de Jaucourt la renouvelât. Elle est d'autant plus remarquable, qu'elle ne peut s'accorder avec la construction latine ; car quel barbare auroit jamais écrit : *Pictor quidam, nomine Demon, pinxit Atheniensium*.

Le manuscrit de Pétersbourg & l'édition de 1514 portent : *Pinxit & Dæmonem Atheniensium*. (Il a peint le génie des Athéniens). Cette leçon paroîtroit mériter la préférence : car le mot *démon* (le peuple) sembleroit exiger après lui *Atheniensem* & non pas *Atheniensium*. On n'a jamais dit *populum Romanorum*. Mais le grand nombre d'expressions opposées que Parrhasius vouloit peindre , & qui ne peuvent être réunies dans une seule figure , semble s'opposer à cette correction ; ou il faudra convenir que le peintre , voulant excéder les bornes de son art , aura sûrement manqué son objet.

M. de Jaucourt, après avoir fait un *Démon natif d'Athenes*, qui vivoit dans la 93^e olympiade, qui s'attachoit fort à l'expression, qui fit le tableau d'*Ajax* en concurrence avec *Timanthe*, parle quatre pages plus bas, article *Parrhasius*, du tableau allégorique que cet homme célèbre fit du peuple

d'Athenes, tableau qui brilloit de mille traits ingénieux, & monroit dans le peintre une richesse d'imagination inépuisable. Il entre dans un détail un peu infidèle de cette composition, & il ajoute : » Voilà un tableau d'après nature ». Ensuite il rapporte la dispute de Parrhasius avec Timanthe pour leurs tableaux d'Ajax, quoiqu'ailleurs il ait dit que *Démon fit le tableau d'Ajax en concurrence avec Timanthe.*

Voilà donc comme on écrit l'histoire de l'art, & comme on entasse des matériaux incohérents, des rêves mensongers où le public va puiser ses instructions. Il faut espérer que, dans la nouvelle Encyclopédie, des hommes éclairés dans les beaux arts corrigeront les fautes qui, sur cette matière, sont jettées à pleines mains dans l'ancienne. Il faut cependant avouer qu'un littérateur qui a produit tant d'articles divers, & plusieurs excellents, est bien pardonnable de n'avoir pas toujours eu sa tête toute entière aux différents objets qu'il traitoit; mais l'est-il également de traiter des sujets où il prouve si bien qu'ils ne sont pas de son ressort? *Sumite materiam vestris, qui scribitis, aquam viribus*; on ne sauroit trop se le répéter.

M. le comte de Caylus (Mém. de l'acad. p. 164) se donne beaucoup de peine pour prouver que Parrhasius ne pouvoit pas représenter la ville d'Athènes avec douze expressions. Il suivoit apparemment l'édition de 1514, qui ne donne qu'une seule figure au tableau de Parrhasius. Loin que ce peintre pût réunir dans une seule figure l'expression de tant de passions diverses, nous verrons (note 52 de ce même livre) qu'il n'étoit peut-être pas en état de réussir parfaitement dans l'expression de chacune des figures que lui permettoit son sujet, tel qu'il est énoncé dans la plupart des manuscrits & des éditions.

M. de Caylus ajoute que le terme, *il vouloit, volebat*, ne signifie là qu'une volonté d'intention que Parrhasius avoit confiée à quelques amis, mais qu'il n'exécuta point. Il n'observe donc pas que Plinè parle d'un tableau, & non d'un projet : il

ne dit pas *volebat pingere*, mais *pinxit*. Le *volebat ostendere* (il vouloit montrer, il avoit intention de montrer) pourra tout au plus laisser de l'incertitude sur le succès : il semble même que Pline fait assez entendre qu'il ne fut pas heureux.

Notre amateur assure de plus que le mot *argumentum* ne peut guere se traduire que par le mot *projet*. Ce mot signifie *raisonnement, preuve, sujet*; & quand on voudroit l'expliquer par le mot *projet*, Pline marque assez que c'étoit un projet exécuté & peut-être manqué. M. Poinfinet traduit, *Et il falloit articuler & réunir toutes ces expressions dans un même sujet*, quoique Pline ne le dise pas : & quand il le diroit, on ne voudroit pas le croire. Durand a saisi le sens; il dit *dans un même cadre*.

(50) Page 167. Cette phrase, dans un écrit moderne, marqueroit l'ignorance de l'auteur; mais, dans Pline, elle est au-dessus du reproche, parcequ'on ne peut pas exiger de lui des idées qu'il ne pouvoit avoir. On ne connoissoit encore de l'électricité que la propriété que possède l'ambre d'attirer les corps légers : on étoit loin de croire que la foudre dût épargner de certains corps, parcequ'ils étoient imperméables au fluide électrique. Il faut croire que Parrhasius mettoit sur ses tableaux un vernis moins beau peut-être que celui qu'Apelles inventa, dit-on, soixante ans après. La matiere résineuse dont ce vernis étoit composé dut préserver le tableau, qui, sans aucune merveille, fut trois fois impunément frappé de la foudre. Les Romains furent étonnés du prodige, & les hommes les plus instruits n'en furent pas moins frappés que le peuple; nos contemporains, éclairés par des observations alors inconnues & par une théorie plus étendue de la nature, ne voient dans des événements semblables que des effets nécessaires d'une cause physique : ainsi ce qui fut une merveille dans un siècle devient, pour un siècle plus éclairé, une chose commune que l'on raconte avec une sorte d'indifférence. » La-

» foudre, dit M. Valmont de Bomare, se glissa entre un mur
 » & un tableau; les quatre barres de bois qui tenoient tendue
 » la toile du tableau furent désassemblées, séparées de la
 » toile, & portées à quelque distance; la toile du tableau
 » se trouva mise en rouleau : la peinture n'en a point été alté-
 » rée. » (Dict. d'hist. nat. art. *Tonnerre.*) Si cet événement
 fût arrivé dans le 15^e siècle, & que le tableau eût représenté
 un sujet de piété, l'effet électrique devenoit un miracle, &
 le tableau eût été offert à la vénération des peuples.

(51) Page 169. Quoi ! un auteur qui, dit-on, a écrit
 de la peinture comme auroit pu faire un homme de l'art qui au-
 roit eu son génie, parle avec cette froideur, & même avec une
 forte d'ironie, d'un beau rêve pittoresque ! Il a un trait de
 flamme sous la main, & le laisse échapper ! Il ne se doute
 pas qu'un cerveau échauffé de son sujet le voit en dormant,
 le touche, lui parle, reçoit sa réponse ! Il ne fait pas qu'Ho-
 mere & Phidias voyoient les noirs sourcils de Jupiter; que ces
 sourcils les faisoient trembler; que c'est ainsi, & que ce n'est
 qu'ainsi, qu'à leur tour ils faisoient trembler leurs lecteurs &
 leurs spectateurs !

Pline, quoique vous ne croyiez ni l'existence d'un dieu, ni
 l'immortalité de l'ame, vous dites pourtant que Bacchus appar-
 rut en songe à Lyfandre, pour l'avertir de ne pas troubler les
 funérailles de Sophocle (L. 8, c. 29.). Vous dites qu'un ar-
 chitecte vit Diane en songe, & qu'elle lui promit de poser
 elle-même une grosse pierre (L. 3, c. 14.). Vous aviez écrit
 vingt livres des guerres de Germanie, à la sollicitation de l'ame
 de Drusus Néron, laquelle vous en pria dans un de vos rêves
 (*Plin. jun. epist. 5, lib. 6.*). Tout cela s'accorde assez mal
 avec votre doctrine de l'ame & de la divinité. Mais passons ces
 petites inconséquences : une de plus n'auroit pas été une af-
 faire, sur-tout lorsqu'il s'agissoit d'un cerveau échauffé par
 l'enthousiasme de l'art. Voulez-vous savoir pourquoi cette

apparition d'Hercule ne vous a pas frappé comme elle frappe celui qui vous parle ? C'est que vous n'avez pas l'imagination de l'artiste , quoique vous jugiez l'artiste ; c'est que vous dissertez froidement là où il faudroit sentir avec chaleur ; c'est que vous n'êtes pas initié , que votre ame n'est point échauffée , que votre cerveau ne fait pas souvent le rêve du poète , du peintre , du statuaire ; & qu'ainsi vous m'empêchez de croire votre apparition de Drusus. Vous n'eussiez produit ni l'Apollon du Belveder , ni l'Hercule de Parrhasius. Vous veniez de peindre si bien en peu de mots les deux athletes de cet artiste ! N'étoit-ce donc qu'un jeu de votre esprit sans connoissance de l'art , puisque du même trait de plume vous tombez , par une accusation triviale , dans la maniere la plus bourgeoise d'apprécier les inspirations de ce même art ? Les poètes bien éveillés se vantent à chaque instant de voir les dieux , de causer avec eux : & un peintre ne pourroit pas se vanter d'en avoir vu un seul en dormant ! Je vous aimois mieux quand l'ame de Drusus vous sollicitoit , dans un de vos songes , d'écrire les guerres de Germanie.

Ce n'est pas ainsi que *Rubens eût parlé d'un tableau de Raphaël* , & *Raphaël se seroit exprimé autrement en parlant d'un tableau de Michel-Ange* ; car ces trois grands artistes faisoient souvent le rêve sublime de Parrhasius ; rêve qu'Athénée saisit fort juste quand il dit : » Pour que l'ouvrage eût un plus exact » rapport au sujet , Parrhasius se mettoit à la place du dieu » qu'il avoit vu dans un songe » (L. 12 , c. 15.).

Parrhasius étoit donc un peintre sublime. Pourquoi pas ? Pourquoi n'auroit-il pu avoir le génie qui fait le grand artiste , & manquer encore dans l'exécution de plusieurs parties du peintre ? S'il ne réussissoit pas fort heureusement à *exprimer le milieu des corps* , la saillie , l'effet , la vérité y manquoient donc ? Vous verrez dans la note suivante qu'il y manquoit encore autre chose.

Nous avons en France un exemple récent de quelques défauts d'exécution , joints au vrai génie de la peinture. *Boucher* avoit l'étoffe du plus grand peintre ; il n'a cependant laissé à la postérité d'autre preuve de ce qu'il auroit pu faire que des esquisses & des desseins dans nos porte-feuilles. Il aura sans doute un Plin pour le louer dignement , & faire connoître un artiste qui savoit rêver plus que de jolies pastorales. J'écris ceci devant des esquisses de *Boucher* ; elles sont du plus beau & du plus grand style. Que n'en a-t-il fait les tableaux ! & que n'a-t-il au moins conservé la bonne couleur , dont nous avons tant de fois regretté la perte en voyant plusieurs de ses derniers ouvrages ! Son éloge a paru , m'a-t-on dit : je n'en connois pas le Plin.

Le projet d'abaisser le mérite , soit des anciens , soit des modernes , est odieux , & on n'en devoit point accuser ceux qui , pour le progrès des arts , discernent le bon d'avec le mauvais. C'est pourtant à quoi s'occupent des gens qui peut-être pourroient mieux faire ; mais *le mépris qu'on a pour eux est égal au respect qu'on a pour les chefs-d'œuvre de l'art.*

Tant qu'on n'aura pas mis les plus beaux tableaux des Grecs à côté des plus beaux tableaux modernes , & que tous les connoisseurs ne se seront pas accordés à donner la préférence aux premiers , après en avoir fait la comparaison , il faudra écrire avec moins d'emphase , & ne pas comparer perpétuellement , par un sophisme ridicule , des passages de livres avec des tableaux , parcequ'il n'y a pas de nation qui n'exagere ses productions ; la grecque surtout , qui ne manquoit pas plus d'écrivains que de peintres. Voyez si ce qu'on a retrouvé de la peinture ancienne l'emporte sur la moderne des plus grandes écoles , & n'allez pas plus loin.

Quant à cette race d'égoïstes qui rapportent tout à eux-mêmes , la perspicacité de leur amour-propre leur fait saisir d'abord les rapports les plus éloignés qu'un discours , un ouvrage ,

vrage, une découverte, peuvent avoir avec eux ; & ce rapport, plus ou moins favorable, est la mesure de leurs jugements. En détruisant d'anciennes idoles, on touche à la propriété de ceux qui les desservent, & qui en tirent du profit, de quelque espece qu'il soit. Quel miracle donc, que s'ils n'osent anathématiser eux-mêmes, ils supposent une foule d'anathématisants, dans laquelle ils se placent en secret ? Que faut-il faire avec les pédagogues ridicules qui raisonnent mal des beaux-arts, & qui insultent aux connoissances des artistes ? aller droit son chemin, & les laisser dire.

M. l'abbé Millot a cru que le faste de Parrhasius, ainsi que celui de Zeuxis, avoit sa source dans la trop grande considération où étoient les beaux arts à Athenes. (*Voyez son hist. gén. tome 2, p. 111.*) Mais n'y avoit-il pas des artistes modestes, & n'y avoit-il que des artistes qui étalassent un faste orgueilleux ? Le medecin Ménécrate, qui vivoit alors, portoit une robe de pourpre, une couronne d'or, un sceptre, menoit à sa suite les malades qu'il croyoit avoir guéris, & se faisoit appeller Jupiter Ménécrate. Un simple déclamateur des vers d'Homere n'étoit pas moins de luxe. Est-ce que la profession de medecin, celle de déclamateur de vers, étoient alors trop considérées ? Non ; c'est qu'il y a de ces sortes de fous dans tous les temps, dans tous les pays, & dans toutes les professions.

(52) Page 169. *Pinxit & minoribus tabellis libidines, eo genere petulantis joci se reficiens.* Il n'est pas concevable que Pline ose appeller un *badinage* les tableaux obscènes que Parrhasius peignoit pour se délasser, pour se refaire, *se reficiens*. Il vaut mieux croire qu'il ne les connoissoit pas, & sur-tout celui que Tibere avoit honorablement placé dans sa chambre. Suétone rapporte le sujet de cette peinture, *in qua Meleagro Atalanta ore morigeratur*, dit Suétone : sujet si obscène qu'on ne peut même l'exprimer en françois. D'ailleurs, l'in-

dulgence excessive de Pline s'accorderoit mal avec le reproche qu'il fait plus loin au peintre Arellius, d'avoir *déshonoré son art par le crime honteux* de donner aux déesses qu'il peignoit la ressemblance de ses maîtresses.

Mais puisque nous envisageons Parrhasius comme peintre, nous ferons une autre observation sur une partie de son talent, & sur l'éloge un peu léger qu'on en a fait. Est-il vrai qu'il réussissoit *PARFAITEMENT dans l'expression des passions*, comme on l'assure, *Encyclop.* tome 12, page 262 ? Est-il vrai que Pline le *dise*, comme on l'assure encore au même endroit ? On a vu dans cette traduction qu'il n'y a pas un mot qui puisse en donner l'idée ; & voici le texte sur lequel on se fonde : *Primus argutias vultûs dedit* ; » Il a le premier » mis de la finesse dans les traits du visage ». Passons à un trait plus curieux, & dont M. de la Nauze a fait usage en partie, mais pour le faire entendre en sens contraire. Écoutez Xénophon.

» La conversation de Socrate n'étoit pas même inutile à » ceux qui professoient les arts ou par goût ou par état ; car » étant un jour entré chez le peintre Parrhasius, & discutant avec lui : La peinture, lui dit-il, est la représentation » des objets visibles : ainsi les corps convexes & concaves, » ceux qui sont dans l'ombre ou qui sont éclairés, ceux qui » sont raboteux & ceux qui sont unis, vous les imitez & les » représentez par le moyen des couleurs. Cela est vrai, répondit le peintre. *Socr.* Et quand vous imitez de belles » formes, comme il n'est pas facile de trouver dans un seul » individu toutes les parties exactement irréprochables, vous » rassemblez de plusieurs ce que chacune a de plus beau ; » & c'est ainsi que vous parvenez à former l'image de beaux » corps. C'est ainsi que nous faisons, dit Parrhasius. *Socr.* Et les » qualités de l'ame, agréables, douces, aimables, desirables, » engageantes, les exprimez - vous, ou sont-elles inexpré-

» mables ? Comment exprimeroit-on , répondit Parrhasius ,
 » ce qui n'a ni correspondance de parties , ni couleurs , ni
 » aucune des qualités que vous nommiez auparavant , & en-
 » fin ce qui n'est point du tout visible ? N'arrive-t-il pas , dit
 » Socrate , quelquefois à un homme d'en regarder un autre
 » avec amitié ou avec haine ? *Parrh.* Cela me semble ainsi.
 » *Socr.* Cette différence de regards peut donc se représenter
 » dans les yeux ? Certainement , dit Parrhasius. *Socr.* Et dans
 » la prospérité ou dans l'adversité de nos amis , les visages
 » de ceux qui y prennent part & de ceux qui n'y en prennent
 » point vous paroissent - ils avoir le même air ? *Parrh.* Non ,
 » par Jupiter. *Socr.* Car dans la prospérité les visages devien-
 » nent joyeux ; dans l'adversité , abattus : peut-on donc re-
 » présenter cette différence ? *Parrh.* Certainement. *Socr.* Donc
 » aussi la noblesse & la liberté , la bassesse & la servitude ,
 » l'honnêteté & la sagesse , l'insolence & la grossièreté , pa-
 » roissent à travers le visage , les attitudes , les vêtements &
 » les mouvements des hommes. *Parrhasius.* Vous dites vrai.
 » *Socrate.* Donc ces choses peuvent se rendre en peinture ?
 » *Parrh.* Certainement. *Socr.* Lequel aimez-vous donc mieux
 » voir , des hommes qui annoncent des mœurs honnêtes , ver-
 » tueuses , aimables , ou ceux qui en représentent de déshon-
 » nêtes , de mauvaises & de haïssables ? *Parrh.* Il y a , par Ju-
 » piter , une grande différence ». *Xenoph. de memor. Socr.*
 l. 3 , c. 10.

Voilà donc Socrate qui , par degrés , fait accoucher Parrha-
 sius de l'aveu que les qualités de l'ame peuvent être exprimées
 dans la peinture , & que par le regard , le mouvement des
 yeux , elle doit rendre toutes les affections de l'ame. Le sens
 de cette conversation prouve assez que l'artiste avoit ignoré
 jusques là quelques parties essentielles de son art. Il peignoit
 donc sans expression ; ou du moins il n'avoit pas encore ima-

giné qu'il fût possible de représenter les expressions délicates dont Socrate lui parloit.

Voilà donc Parrhasius, qui, selon Plîne, exprima le premier la finesse dans les traits du visage, & qui, selon M. de Jaucourt, *réussissoit PARFAITEMENT dans l'expression des passions*; le voilà qui avoue à Socrate que le desir, la douceur, les qualités de l'ame agréables, aimables, engageantes, ne sont pas possibles à représenter en peinture. Sans doute qu'après cet entretien l'artiste aura étudié ces différents caractères. Mais voyez la conséquence qui résulte encore de son aveu, c'est qu'il ne les avoit pas vus dans les ouvrages des peintres qui l'avoient précédé, ni dans ceux de ses contemporains: donc ces caractères n'y étoient pas; donc ce qu'en dit Plîne, d'après les écrivains grecs, étoit moins dans les tableaux que dans l'imagination de ceux qui en faisoient l'éloge. Les questions de Socrate supposent aussi que lui-même n'avoit apperçu aucune de ces expressions dans les tableaux de son temps; & Socrate, qui avoit exercé la sculpture, devoit avoir des connoissances dans l'art. J'avois fait ces observations plusieurs années avant que M. Levesque les répétât dans une note de sa traduction des Entretiens de Socrate par Xénophon, t. 2, p. 87. (*Paris, Didot.*)

Il ne faut pas dire que la conversation entre le philosophe & le peintre est supposée par Xénophon, pour faire paroître l'adresse de Socrate à convaincre les gens. Xénophon, contemporain de Socrate & de Parrhasius, connoissoit les deux interlocuteurs; s'il n'ignoroit pas la logique *obstetrix* du philosophe, il pouvoit connoître aussi le talent du peintre: ce qu'il leur fait dire n'est donc que ce qu'ils ont dit ou pu dire, s'ils ont traité cette matiere ensemble; sans quoi l'écrivain auroit assez mal-à-propos insulté un peintre célèbre. Mais Xénophon paroît hors d'atteinte; il a rapporté *les propos mémorables de Socrate*, & il assure, en commençant son discours, que

le philosophe disoit toujours aux artistes des choses profitables. C'est ainsi qu'il prouvoit à Parrhasius que la peinture devoit représenter les affections de l'ame. C'est ainsi qu'il enseignoit au statuaire Cliton qu'un excellent sculpteur doit représenter les actions de l'ame par les mouvements du corps. Cependant il fait compliment à l'artiste de l'ame qu'il donne à ses statues ; il lui demande par quel artifice il leur imprime cette admirable vivacité : mais cette ame, cette vivacité, comme le témoigne la contexture du discours, n'étoient que dans les attitudes & les expressions des différentes parties du corps, comme on en voit un exemple remarquable dans le groupe antique des lutteurs.

Le statuaire, par un grand artifice, a imprimé une admirable vivacité dans toutes les parties du corps, tandis qu'il n'a mis aucune expression dans les belles têtes de ces deux jeunes hommes qui se pressent de toutes leurs forces & s'appliquent de grands coups de poing : sujet à expression, & même à beaucoup d'expression, s'il en fut jamais. Si les statues de Cliton n'avoient que cette sorte de vivacité, Socrate avoit raison, & le conseil qu'il donnoit au statuaire n'étoit pas plus gratuit que celui qu'il donnoit au peintre. Plus d'une très belle statue grecque en feroit la preuve.

Il est sans doute très remarquable que ce peintre, qui apparemment étoit déjà renommé, ait dit que des expressions qui ne dépendent ni de la couleur ni de la proportion ne pouvoient être représentées en peinture ; qu'elles étoient invisibles, & qu'il ait fallu que Socrate le fit appercevoir qu'elles ne l'étoient pas. Il le sera bien aussi, qu'en parlant *ex professo* de cet artiste ancien, on ait glissé sur un trait aussi connu que l'est celui de son entretien avec Socrate. Est-ce ménagement déplacé, mauvaise foi, ignorance, oubli ? Il étoit du moins à propos que quelqu'un prît le soin de suppléer à cet oubli. Rollin dit dans son histoire ancienne : » Parrhasius avoit été

» formé dans la peinture par Socrate , à qui un tel disciple ne
 » fit pas peu d'honneur ». Mais nous ne savons pas qu'il y ait
 eu entre le philosophe & l'artiste autre chose qu'une conversa-
 tion , dans laquelle il fut sur-tout question des passions douces.

(53) Page 169. Ce n'est là qu'un trait de jugement fort
 simple & fort commun ; l'exemple en est dans la nature , &
 chacun l'y voit à chaque instant. Qui est-ce qui n'a pas rencon-
 tré une femelle avec tous ses petits autour d'elle , & tant d'au-
 tres oppositions semblables ? Quand on ne le rencontreroit pas
 communément , un peintre qui a vu dans Homere le *cyclope*
Polyphème avec *Ulysse* & ses compagnons ne donne pas une
preuve de génie quand il en a fait l'équivalent , & ce n'est point
 une *invention*. Si je fais la statue de *Vénus* ornée de sa cein-
 ture imaginée par Homere , aurai-je *inventé* la ceinture de
Vénus ?...

(54) Page 170. Dans la 95^e olympiade , *Timanthe a peint*
un héros qui est un ouvrage très parfait. Cette perfection ne
 devoit exister qu'autant que l'héroïsme & la dignité étoient
 supérieurement exprimés : condition sans laquelle les paroles
 de Pline n'auroient qu'un sens faux , & la représentation du
 héros n'auroit pas été *très parfaite*. Il a porté au dernier point
 l'art de peindre les hommes , *Artem ipsam complexus viros*
pingendi. Cela est bientôt dit ; mais en supposant que cela pût
 être , il falloit prévoir qu'au chapitre 11 , section 40 , n^o. 25 ,
 on diroit qu'*Euphranor* , bien long-temps après , fut le *premier*
 qui exprima dans les héros la dignité , & qu'il fut aussi le *pre-*
mier qui employa la proportion. C'est dommage que vers la
 84^e ou 86^e olympiade *Phidias* eût fait son *Jupiter* , *que personne*
n'a égalé. S'il y eût employé la proportion & la dignité , qu'au-
 roit donc été cette statue ? Pline apparemment ne se relisoit
 pas.

Quoiqu'*Euphranor* fût statuaire , & que *Phidias* le fût
 aussi , le premier est ici jugé comme peintre ; mais quand il

Le feroit comme statuaire, les principes de dignité & de proportion étant les mêmes dans les deux arts, & ces deux arts étant également exercés & encouragés, l'erreur de Pline feroit tout auffi bien prouvée au fujet de Timanthe.

(55) Page 170. Quoique le mot *école* n'ait pas ici le fens que nous donnons à notre école académique, il en rappelle cependant l'idée; ainfi, à fon occafion, je remarquerai une petite inadvertence qui fe trouve dans les ouvrages d'un homme illuftre. Le motif n'eft pas ici de critiquer M. de Voltaire, mais d'avertir qu'un homme de mérite a mal fait de copier fa méprife. Voyez *Encyclopédie*, tome 12, page 253, article *Peinture*.

Qu'un écrivain de la foule fe foit trompé en mille & mille manieres, les erreurs ne font point contagieufes : c'eft une pierre jettée dans l'eau; le trou fe rebouche de lui-même, & on n'en voit plus la place. Mais qu'un efprit du premier ordre ait déposé dans fes ouvrages quelques faux traits de plume, vous pouvez compter qu'ils feront copiés, tout auffi bien que ce qu'il aura écrit de plus exact.

On lit dans l'*Effai fur l'hiftoire générale*, chap. 42 : » Les » académies font fans doute très utiles pour former des élèves, » fur-tout quand les directeurs travaillent dans le grand goût; » mais fi le chef a le goût petit, fi fa maniere eft aride & » léchée, fi fes figures grimacent, fi les tableaux font peints » comme des éventails, les élèves, subjugués par l'imitation » ou par l'envie de plaire à un mauvais maître, perdent en- » tièrement l'idée de la belle nature ».

Dans notre académie, que M. de Voltaire avoit en vue, les élèves ne chercheroient point à plaire à un directeur qui peindroit mal; fa mauvaife maniere, s'il en avoit une, ne les subjugueroit pas. Chaque élève a fon maître dont les principes, les ouvrages & les leçons, tout cela plus ou moins bon, lui fervent de guide; pour s'égarer, en fuivant la maniere d'un

directeur mauvais peintre, il faudroit qu'il fût son élève. Chez nous, le directeur influe beaucoup moins, pour ne pas dire point du tout, sur l'étude des jeunes gens, que chaque maître & chaque professeur en particulier. Nos réglemens ont prévenu ce danger : on a pensé que *directeur* ne signifioit pas toujours *très bon artiste*, ni même *homme fort intelligent*. Quand ces trois qualités se trouvent réunies, on en profite : autrement le directeur, dans l'un ou l'autre cas, ne l'est que pour la forme. En effet, si le directeur devoit former les élèves, il faudroit qu'il fût un des meilleurs peintres ou sculpteurs de l'académie ; car s'il étoit mauvais artiste, & qu'il conservât pendant quinze ou vingt ans le directorat, il n'en résulteroit pas moins que la chute de l'art, puisqu'il feroit perdre l'idée du *grand goût* & de la *belle nature*.

Le directeur Charles Coypel, que M. de Voltaire a désigné on ne sauroit plus clairement, ne pouvoit donc gâter le goût de qui que ce fût. Un jour qu'il dessinoit d'après nature dans l'école du modele, un petit coquin d'élève qui n'étoit point *subjugué* se glissa derriere Coypel : *Tu as*, lui dit-il, *un habit de velours*, & *tu dessines une figure de camelot*. Le polisson disparut ; Coypel fut sage, il ne dessina plus dans l'école publique du modele.

M. de Voltaire, qui avoit ses raisons (elles étoient bonnes), rapportoit là un trait de l'histoire du temps, fort clair pour nous, obscur pour la postérité, parceque les tableaux de Charles Coypel n'y seront pas recommandés. Il falloit donc ou expliquer le passage, ou ne pas le copier, attendu que tous nos directeurs ne peignent pas d'une maniere léchée, aride, & ne font pas des éventails grimaciers. Les erreurs de M. de Voltaire & celles de l'Encyclopédie ne font rien moins que sans conséquence.

J'honore la mémoire d'un homme à qui la postérité rendra les hommages qu'elle accorde aux talents supérieurs : elle s'é-

parera les foiblesses & les travers de M. de Voltaire d'avec ses productions immortelles ; son nom sera prononcé , quand on parlera des hommes qui ont illustré les lettres. Peut-être lui reprochera-t-on qu'en servant aussi l'humanité , le scandale fut inséparable , à quantité d'égards , de la hardiesse inconsidérée de ses opinions.

Si nos philosophes , nos savants , nos littérateurs du premier ordre , connoissoient autant les principes immédiats & constitutifs de nos arts , qu'ils sentent l'effet & la beauté d'un tableau & d'une statue , quel fruit l'artiste ne retireroit-il pas de ce qu'ils en auroient écrit ! Mais la plupart ont enrichi le monde de tant de choses meilleures & plus utiles , qu'on doit leur savoir un gré infini d'avoir porté leurs études à d'autres objets que la peinture & la sculpture.

(56) Page 170. S'il en faut croire le P. Hardouin , ce n'étoit qu'un seul tableau qui exprimoit la guerre sociale contre les Philiens. M. de Jaucourt paroît voir ici , pour le moins , cinq tableaux différens ; mais il se sert d'une méthode un peu particulière , pour trouver dans un de ces tableaux , tantôt un sujet , tantôt un autre. Rapportons premièrement ses paroles.

« On admiroit plusieurs ouvrages de Pamphile , entre autres » son Ulysse dans une barque ; son tableau de la confédération des Grecs ; celui de la bataille de Philus , celui de la victoire des Athéniens contre les Perses , &c. (*Il n'y a aucun ouvrage de Pamphile , nommé ou indiqué dans Pline , qui puisse donner lieu à cet &c.*) » Ajoutons-y un portrait de famille , dont Pline a parlé , c'est-à-dire un groupe ou une ordonnance de plusieurs parents : c'est le seul exemple de cette espèce , rapporté par les anciens ». (*Encyclopédie , tome 12 , page 261.*)

Cependant M. de Jaucourt eût pu voir dans les numéros 29 , 30 & 37 du chapitre 11 , deux fois *syngenicon* & une fois *cognatio* , termes qui pourroient bien signifier aussi une fa-

mille assemblée, si le *cognatio* de notre passage a cette signification. Il auroit pu voir aussi que ces trois tableaux de personnes assemblées sont d'Athénion, de Timomaque & d'Œnias. Mais si, dans le passage qui concerne Pamphile, nous accordons à M. de Jaucourt que le mot *cognatio* signifie la confédération des Grecs, où trouverons-nous un groupe de parents du même peintre? Pline ne parle que dans un seul endroit des ouvrages de Pamphile, & c'est donner une grande étendue à ses expressions que de voir en même temps, dans le mot *cognatio*, & la confédération des Grecs & un groupe de parents.

Comme un tel exemple de concision seroit unique, M. de Jaucourt devoit citer le livre & le chapitre où il se trouve. Pour abréger à ses lecteurs la peine qu'ils prendront à chercher & le *portrait de famille* & la *confédération*, je vais mettre sous leurs yeux le texte latin; ils jugeront eux-mêmes de la manière dont M. de Jaucourt leur fait connoître Pline. *Pamphilī cognatio & prælium ad Phliuntem, & victoria Atheniensium; item Ulysses in rate.* M. Poinfinet traduit ce dernier membre de phrase par *Ulysse dans son vaisseau*, quoiqu'il paroisse qu'ici *rate* soit le radeau sur lequel Ulysse se sauva de l'isle de Calypso, pour arriver dans celle des Phéaciens. Un tableau d'Ulysse dans un vaisseau proprement dit auroit plutôt représenté un vaisseau qu'Ulysse lui-même; mais sur son radeau, c'étoit une belle figure à faire & un très bon sujet d'expression. M. Brotier m'a déterminé sur le nombre des tableaux de Pamphile. Il y en a quatre en comptant celui d'Ulysse. Il ne faut ni plume ni jettons pour savoir qu'un maître paroît ordinairement avant son élève. M. de Jaucourt fixe l'époque de Pamphile, maître d'Apelles, à la 115^e olympiade, douze ou quinze ans après son élève, qui se fit connoître dans la 112^e. Pamphile étoit en réputation dans la 103^e ou 104^e olympiade; ainsi l'erreur n'est guere que de trente-cinq ans plus ou moins;

mais celle qui place le maître plusieurs années après l'élève est moins concevable.

(57) Page 170. Cet exemple antique a eu des imitateurs de plus d'une espèce, & pourra bien en avoir encore longtemps. Le fameux Roscius recevoit de la république plus de 100,000 liv. par année pour jouer la comédie ; il se trouva si riche, qu'il put supporter sans peine pendant dix ans la suspension de ses appointements : mais comme il aimoit l'argent, il n'en prétendit pas moins que le travail de *Panurge*, son élève, lui rapportât la moitié du gain que ce jeune homme feroit sur le théâtre. Voilà un homme qui savoit joindre la science du calcul à celle de la déclamation. Plus d'un artiste en font autant dans un autre genre ; ils n'apperçoivent pas qu'il est un peu bas de vendre l'art à tant par mois. Comme la justesse de leur esprit est assez volontiers égale à leur désintéressement, ils ne manquent pas, pour justifier ce petit profit, de subterfuges dont on fait la valeur. Je puis même leur indiquer une autorité dans l'histoire ancienne de M. Rollin ; car il dit en parlant de Pamphile : *On conçoit aisément qu'un tel maître n'avilissoit point son art.* Il ne prenoit aucun élève qu'à raison de dix talents pour autant d'années. Feu M. le Moynemie donna d'autres leçons ; & il me seroit moins permis qu'à un autre de ne pas les pratiquer, sans encourir le reproche qu'on faisoit à un certain Hermodore de Sicile, qui vendoit, par un commerce honteux, ce qu'il avoit reçu gratis de son maître. Le Pérugin, plus modéré que Roscius, ne prenoit, dit Vasari, que le tiers du gain de Penturicchio, son élève.

J'aurois volontiers supprimé cette note ; mais ceux qui l'ont lue à-peu-près semblable dans la précédente édition, pourroient croire, s'ils ne la retrouvoient plus dans celle-ci, qu'elle regarde nos artistes, & que par cette raison elle auroit pu leur déplaire. Comme je ne les ai pas en vue particulièrement ; qu'ils ne sont pas les seuls artistes du monde ; qu'une censure est

toujours bonne quand elle est juste & qu'elle est universelle ;
 que les bons esprits vont rire à la comédie qui les vespérise ;
 qu'on a censuré fort à propos des philosophes qui se faisoient
 payer par leurs auditeurs ; que l'artiste, sans prétendre à la di-
 gnité du philosophe, doit se distinguer de l'ouvrier purement
 mécanique par plus d'élévation, s'il veut que les autres l'en
 distinguent ; que ceux des artistes qui prennent le mois à leurs
 élèves continueront de le prendre tant qu'ils croiront avoir
 raison, & qu'enfin j'observe de mon mieux le précepte *nemi-*
nem ladere, je crois que la note doit rester, fût-elle d'ailleurs
 inutile ; mais elle ne l'est pas entièrement, puisqu'elle contient
 un éloge bien dû au désintéressement & à la bienfaisance de
 mon maître. Loin d'exiger de contribution pécuniaire de ses
 élèves, il faisoit trouver en lui un pere secourable à ceux dont
 les moyens n'étoient pas suffisants pour les aider dans des études
 longues, pénibles & non lucratives. Je suis un de ceux qui
 l'ont éprouvé : cela ne s'oublie pas ; & sans croire m'acquitter,
 j'ai le plaisir de le dire publiquement.

Ce maître bienfaisant n'a pas mérité le reproche qu'on fai-
 soit à Speusippe, de rendre ses disciples tributaires, & de rece-
 voir également de ceux qui lui donnoient de bon gré & de
 ceux qui lui donnoient à regret. » Celui, disoit Socrate, qui
 » vend la sagesse pour de l'argent, se prostitue comme celui
 » qui vend sa beauté ». O très bon Socrate, les vendeurs de
 sagesse vous préparoient la ciguë ! Protagoras fut, dit-on, le
 premier des Grecs qui livra la sagesse à cette prostitution.

M. de Jaucourt a saisi le même passage de Pline pour répé-
 ter, d'après M. de Caylus, un autre reproche aux artistes. » Il
 » semble, dit-il au mot *Pamphile*, que nos artistes secouent
 » la littérature & les sciences comme un joug pénible, pour se
 » livrer entièrement aux opérations de l'œil & de la main. Leur
 » préjugé contre l'étude paroît bien difficile à déraciner, parce-
 » que malheureusement presque tous ceux qui ont eu des let-
 » tres n'ont pas excellé dans l'art ».

M. de Jaucourt voudroit que les artistes s'instruisissent au moins jusqu'à un degré de littérature qui les tirât *d'une ignorance que l'on ne peut jamais pardonner*. S'ils sont de cette ignorance, il a raison. Nous voudrions aussi que quelques écrivains connussent nos arts au même degré, & nous avons également raison.

Voyons pourtant s'il n'y auroit pas quelquefois lieu de *pardonner* aux artistes. La plupart entrent fort jeunes dans la carrière des arts. L'éducation qu'ils ont eue n'a souvent été rien moins que littéraire. Le premier pas est-il fait, les études nécessaires à leur profession se multiplient; l'amour du travail, l'instance de la nature, ne les laissent plus maîtres de parcourir les sentiers des sciences & de la littérature. Les voilà peintres, architectes, graveurs, statuaires, & leurs succès ne les attachent que davantage à leur talent. Il semble donc qu'au lieu de les blâmer, de les accuser même, on pourroit se borner à les excuser ou à les plaindre; mais il faudroit pour cela connoître, comme l'artiste, avec quelle force l'art demande son homme tout entier.

Cependant, comme il y a des littérateurs qui aiment & qui connoissent nos arts, il y a aussi des artistes qui ne sont point étrangers aux connoissances littéraires, & même des artistes qui ne feront jamais dire : *Malheureusement ils n'ont pas excellé dans l'art*. Puisque M. de Jaucourt n'a pas jugé à propos de les nommer, je ferai en partie ce qu'il auroit dû faire, & je lui demanderai avec l'Europe entière si Michel-Ange, Raphaël, Rubens, Salvator - Rosa, &c. n'avoient pas tous plus ou moins de littérature, & si chacun d'eux n'excelloit pas en son genre. Je citerai peut-être encore quelques modernes : mais Apelles & d'autres anciens se présentent (car ils écrivirent); & ces noms, qui ne le cedent à aucun, suspendent les éloges que je pourrois faire de nos artistes écrivains. Mais ceux qui, comme Annibal Carrache, disent, *Les poètes peignent avec les paroles*,

& les peintres parlent avec leurs ouvrages, n'ont pour cela aucun préjugé contre les études qu'il ne leur a pas été possible de faire, & qu'ils voudroient avoir pu réunir à celle de l'art qu'ils professent.

Mais le littérateur a bien d'autres facilités : son éducation lui ouvre la carrière de toutes les sciences ; il reçoit presque en naissant le moyen de choisir celle qui lui convient, & celui de les parcourir toutes. Les poètes, les savants, les littérateurs, les amateurs, n'ont pas tous dédaigné l'étude de nos arts.

On a prouvé l'injustice des reproches que les littérateurs font aux artistes. Il semble que ceux-ci seroient mieux fondés à leur reprocher l'ignorance d'un art dont il paroît que la connoissance devoit entrer en quelque sorte dans la chaîne de leurs principes. Mais l'artiste honnête & un peu conséquent mesure ses reproches aux bornes de ses connoissances ; il sait d'ailleurs quelle force étonnante & surnaturelle il faudroit avoir dans les ressorts pour tout *connoître* & tout *savoir*, il en est d'autant plus modeste.

Quand le littérateur convient que la nature a mis les principes du beau & du vrai dans la tête de l'artiste comme dans la sienne, que de son côté celui-ci écoute le littérateur, le savoir & le goût se prêtent alors un mutuel secours. Que s'il y a des savants dont le ton magistral soit *difficile à déraciner*, que l'artiste fuie ces orgueilleux, ces dangereux érudits qui tranchent avec une égale assurance & sur ce qu'ils savent & sur ce qu'ils ignorent. Que s'il y a des artistes qui refusent d'écouter des hommes plus instruits qu'eux, lorsqu'il s'agit de connoissances qui peuvent améliorer leurs ouvrages, qu'ils soient traités d'ignorants ouvriers *qui se livrent entièrement aux opérations de l'œil & de la main* : c'est faire justice des uns & des autres. Mais ceux de nos artistes qui n'écrivent pas, & ceux qui écrivent, ceux qui ont cultivé les sciences, comme ceux qui n'en ont pas eu le loisir, consultent, écoutent les savants ;

& nous voyons aussi des gens de lettres consulter les artistes, & par-là se mieux connoître en peinture & en sculpture, quoiqu'ils n'en écrivent pas.

Que l'ivresse d'Anacréon est aimable, lorsque ses chansons invitent le peintre & le graveur à représenter l'objet de ses amours ! Que ses ordres poétiques ont de charmes ! Mais il y a une foule d'exemples d'ordres impérieux donnés à des artistes par des littérateurs qui ne connoissent pas les arts, des décisions magistrales qui ne marquent que l'ignorance du sujet.

Entre plusieurs que je ne veux pas dire & que je ne dirai jamais, je vous indique celui-ci. Ouvrez le neuvieme tome des Mémoires de l'académie à la page 174, & comparez la pierre gravée que vous y verrez, avec l'explication que vous y lirez. Si vous n'êtes pas artiste, vous ne pourrez vous empêcher de sourire ; si vous l'êtes, vous rirez bien autrement, & vous direz : Puisque des savants qui vivent au milieu des arts font de pareilles descriptions, pourquoi d'anciens savants, qui se copioient aussi les uns les autres, n'en auroient-ils pas fait quelquefois de semblables ? Vous n'honorerez pas moins le savoir, & vous conclurez que le poëte, le littérateur, le peintre, le statuaire, ont un droit égal & commun aux productions du goût & à celles du génie ; mais que l'art d'en raisonner juste n'est jamais qu'en proportion des connoissances qu'on peut y avoir acquises. *In omnibus (artibus) ferè minùs valent precepta, quàm experimenta.* Quintil. *Inst. orat.* l. 2, c. 5.

(58) Page 171. La leçon du manuscrit de Pétersbourg est plus raisonnable que celle d'Hardouin & des autres éditeurs. Ils disent : *Ideo neque in hac, neque in toreutice, ullius qui servierit opera celebrantur.* Mais le manuscrit porte : *Ideo neque in hac, neque in alia arte, &c.* Le pronom *hac* indiquant la peinture, *alia arte* signifie la sculpture, puisque ces deux arts sont constamment associés. Le sens est donc : » C'est pourquoi,

» ni en peinture, ni en sculpture, on ne voit aucun ouvrage
 » célèbre fait par un esclave ». Cela est plus convenable que
 d'associer, de préférence, la ciselure à la peinture; du moins
 quand on a les premières idées de l'un & de l'autre art.

J'ai dit ailleurs ce qu'est le manuscrit de Pétersbourg : ici je
 demande s'il est vraisemblable que de *toreutice* le copiste, quel-
 que ignorant qu'on le suppose, ait pu faire *alia arte*. Ne seroit-
 il pas plus croyable que ces deux mots étoient ainsi dans l'an-
 cien original, peut-être même dans celui de Pline ?

(59) Page 171. Que le *futurosque postea superavit* du texte
 signifie les peintres qui étoient venus depuis Apelles jusqu'à Pline,
 je crois qu'il n'y a pas de doute, quoique j'aie vu d'habiles gens
 adopter un autre sens. Je m'en tiens à celui qui est le plus fa-
 vorable à Pline; ce n'est pas qu'il n'eût pu s'exprimer plus
 clairement. M. Poincnet traduit : » Mais un peintre qui
 » surpassa tous ses devanciers, & à qui il étoit réservé d'é-
 » clipser encore tous ses rivaux futurs, c'est Apelles de Cos ». Je
 n'oserois dire que cette traduction soit fautive, puisque le
 texte en offre le sens, & que *futurosque postea superavit* peut
 bien signifier, » & il surpassa tous les peintres à naître jusqu'à
 » la dernière postérité » : hyperbole qui montreroit bien plus
 le déclamateur, que l'homme de bon jugement.

Au surplus, dans quelque sens qu'on veuille entendre ce
 passage, on le trouvera toujours reprehensible, quand on verra,
 n°. 25, un peintre » qui a beaucoup surpassé tous les autres » :
Eminuit longè ante omnes. Ce peintre est Euphranor, qui parut
 dans la 151^e olympiade, & non dans la 104^e, c'est-à-dire
 150 ans environ après Apelles. J'espère le prouver par Pline
 lui-même, & par un autre monument tout aussi sûr, quand
 j'en serai à l'article d'Euphranor. Je dérangerai par conséquent
 la chronologie de l'histoire de l'art chez les Grecs, d'environ
 180 ans. Cette proposition, qui doit paroître un peu folle, sera,
 je crois, prouvée sans réplique, & j'aurois bien eu tort de
 fermer

fermer les yeux à la lumière qui est venue les frapper à l'instant que je l'attendois le moins.

Si d'ailleurs Pline accorde ici la préférence exclusive à Apelles, si plus loin il l'accorde de même à Euphranor, c'est qu'ici il copie des écrivains qui élevoient Apelles au-dessus de tous les autres peintres, & que plus loin il en copie d'autres qui en faisoient autant d'Euphranor. On a pu voir & l'on verra que ce défaut de critique est fréquent chez notre auteur.

(60) *Page 171.* Si Apelles avoit cette grace, il pouvoit le dire; car s'il fut loué, d'affreux détracteurs le calomnierent. Il éclairoit son siècle sur un art dont se piquoit son siècle, & il vouloit que ses contemporains, lui vivant, sentissent un mérite qu'il avoit seul.

On connoît quelque part des gens qui traiteroient aujourd'hui cette conscience de soi-même d'impudente vanité. C'est que ces gens-là n'ont eux-mêmes que de la vanité.

(61) *Page 172.* Ce tableau de Protogene doit être le Ialife. Si c'est lui, l'observation d'Apelles confirme l'opinion que cet ouvrage, sur lequel il consuma sept ans, étoit d'une exécution très servile, & beaucoup plus le fruit de la patience & de la peine, que celui de l'art & du génie; ce qui jette au moins un doute sur le mérite absolu de Protogene, quel que fût le tableau. Être trop long-temps sur un ouvrage, est tout autant le défaut d'un peintre médiocre, que celui d'un habile homme. Un soin trop opiniâtre énerve la meilleure production; & c'est souvent une très grande faute, que de mettre trop de temps à vouloir ôter toutes les fautes : *Nocere sapè nimiam diligentiam*. Il y a un degré de perfection au-delà duquel on fait perdre à son ouvrage sa vigueur naturelle; on l'use, on le réduit en languent. L'autre excès n'est pas moins un grand défaut; & ce qui résulte de ces deux façons d'opérer est un fruit verd ou un fruit desséché.

Quelques mots après, Pline se sert de *dispositio* pour exprimer l'ordonnance, les rapports, la convenance des parties d'une composition. Il semble que cela contredit ce qu'il avance ailleurs, quand il se plaint que le latin n'a pas de terme pour exprimer le mot grec *symmetria*. Ce qu'il dit plus loin, n°. 21, & qui n'est que le renvoi à ce qu'il dit ici, donne encore plus de force à cette observation : *Asclepiodorus, quem in symmetria mirabatur Apelles*; » Asclépiodore, qu'Apelles admiroit pour la symmétrie ». Voilà *symmetria* auquel Pline fait absolument répondre *dispositio*. Le latin a donc, selon Pline lui-même, un terme qui répond au grec *symmetria*. Pourquoi se plaignoit-il donc au livre 34, c. 8, de manquer d'un mot qu'il emploie si à propos & dans le même sens? *Mensura*, qu'il dit tout de suite, pourroit s'y rapporter aussi, puisqu'il signifie ici *proportion*.

(62) Page 173. Cette planche fit l'admiration de tout le monde, & particulièrement des artistes : supposons-le pour un instant, & raisonnons. Pour avoir eu tant & de si légitimes admirateurs, il falloit donc que les lignes qu'on y avoit tracées, au lieu d'être si imperceptibles qu'elles échappoient à la vue, continssent une forme & un objet dont la beauté fût si précise, qu'à cette marque les deux artistes aient pu reconnoître un dessinateur du premier ordre. Il falloit aussi que les admirateurs y distinguassent la beauté des figures; mais ce n'est pas assurément l'idée qu'en donne le narré de Pline.

Ce trait ou cette ligne d'une extrême ténuité, *lineam summæ tenuitatis*; cette autre encore plus déliée, *tenuiorem lineam*; & cette troisieme ligne si délicate, si fine, qu'il n'y avoit plus moyen d'en surpasser la subtilité, *nullum relinquens ampliùs subtilitati locum*: tout cela, dis-je, ne donne aucune idée qui porte à reconnoître sur l'exposé la surprise & le défi que doivent se faire deux artistes aussi savants qu'Apelles & Protogene.

Je ne rappellerai pas tout ce qu'a fait dire cette historiette;

mais je transcrirai quelques lignes de l'Encyclopédie. M. de Jaucourt dit qu'elles sont d'après Pline : peut-être y auroit-il eu plus d'exactitude à dire qu'elles sont d'après M. le comte de Caylus, tom. 19 des *Mémoires de l'académie*. On pourroit aussi remonter jusqu'à Rollin & à Durand. Quoi qu'il en soit, voici le passage :

» On sait qu'Apelles & Protogene *travaillèrent ensemble à un*
 » *tableau* qui fut conservé précieusement. Ce tableau avoit
 » été regardé comme *un miracle de l'art*. Et quels étoient
 » ceux qui le considéroient avec le plus de complaisance?
 » C'étoient des gens du métier : gens en effet plus en état que
 » les autres de sentir les beautés d'un *simple dessein*, d'en ap-
 » percevoir *les finesses*, & d'en être affectés. *Ce tableau, ou,*
 » *si l'on veut, ce dessein*, avoit mérité de trouver place dans
 » le palais des Césars. Pline, qui parle *sur le témoignage de per-*
 » *sonnes dignes de foi qui avoient vu ce tableau* avant qu'il
 » eût péri dans le premier incendie qui consuma le palais du
 » *temps d'Auguste*, dit qu'on n'y remarquoit que *trois traits*,
 » & même qu'on les appercevoit avec assez de peine : *la*
 » *grande antiquité de ce tableau ne permettoit pas que cela*
 » *fût autrement* ». Ce qui est en italique me dispense de toutes
 observations, & montre assez l'inexactitude.

Après avoir observé que Perrault avoit eu tort, de ne compter que *trois lignes*, M. de Jaucourt lui reproche la mauvaise opinion qu'il avoit des anciens, & lui prouve, en vertu des sections qui avoient refendu ces trois lignes, qu'il falloit en compter cinq; la conclusion est *qu'une telle méprise dans une chose de fait n'est que trop propre à faire sentir l'erreur de ceux qui cherchent sans cesse à rabaisser le mérite de l'antiquité*.

Pline, qui avoit parlé ici comme Perrault, ne cherchoit pas à rabaisser le mérite de l'antiquité. M. de Jaucourt, qui ne compte, comme on vient de voir, que *trois traits*, ne cherche

pas à rabaisser le mérite de l'antiquité. J'avoue cependant que je n'ai pas vu dans le *parallele* que Perrault eût compté *trois lignes*. Voici ce qu'il dit, lorsque, sous le nom de *l'Abbé*, il déclare sérieusement son avis : » Il est donc vrai qu'il s'agit-
 » soit entre Protogene & Apelles d'une adresse de main, & de
 » voir à qui feroit un trait plus délié ». Il est donc également vrai que Perrault n'est repris ici, ni avec justesse, ni avec justice; puisque remarquer que deux peintres auroient fait, pour se divertir, des traits plus fins les uns que les autres, ne seroit pas une atteinte au mérite de l'antiquité. Toujours est-il certain que le desir de ne trouver chez les anciens artistes que des traits de sublimité, & dans ceux des anciens qui ont écrit de l'art que les plus grandes connoissances, jette dans de singuliers écarts.

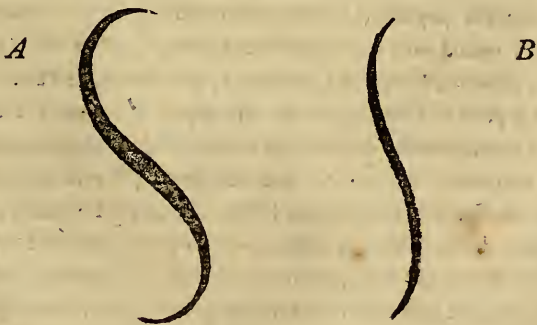
Convenons cependant que, dans le tome 25 des Mémoires de l'académie, on voit que M. le comte de Caylus est un peu revenu sur le compte de Plin, & qu'il ne le trouve plus un si grand connoisseur. C'est avoir fait un pas du côté de la vérité; ainsi nous devons un hommage à la bonne foi, comme aux lumieres nouvelles de notre illustre amateur. Ecoutons un commentateur qui l'emporte sur ce qu'on a lu dans l'extrait de l'Encyclopédie.

Ludovicus Demontiosus dit en latin qu'on n'apperçoit plus les lignes tracées sur ce fameux tableau, parceque c'est un vice dans la peinture de faire paroître les lignes qu'on a tracées, & qu'elles doivent être confondues, soit dans l'ombre, soit dans la lumiere; que Michel-Ange, Raphaël, Salviati, Polydore, le Parmesan & le Titien, faisoient leurs traits fort délicats; qu'il y a dans la peinture parfaite trois différences réunies par degrés, la lumiere, l'ombré & la demi-teinte, & que sans la lumiere on ne peut absolument rien discerner; que les nuances d'Apelles & de Protogene étoient si artistement faites, qu'on avoit de la peine à voir le passage d'une couleur à l'autre; enfin que ce n'étoit pas une figure qu'ils dessinerent, mais

qu'ils firent une teinte nuancée , qui , comme dans la musique , exprimoit les tons , l'harmonie ; & que , par ces raisons & d'autres semblables , on n'appercevoit pas les traits de ce tableau , quoiqu'on vît bien que la dernière nuance , qui étoit par-dessus les autres , étoit la plus délicate.

La manie de vouloir toujours donner tort fait dire une foule d'absurdités ; celle de vouloir trouver tout bien en produit peut-être davantage. Voyez où en est le prétendu savant *Demontiosius* , avec son galimatias.

Difons un mot d'un autre commentateur de ce passage : est artiste & anglois ; c'est *Hogarth*. Chacun fait que ses productions fourmillent des plus ingénieux traits d'esprit & de satire. On n'ignore pas non plus qu'il a fait un écrit intitulé *Analyse de la beauté* : je ne m'arrête ici qu'à son interprétation du passage de Pline que j'examine. Il prétend , avec raison , que le sens qui se présente n'est qu'un conte ridicule , *a ridiculous tale* , & que , pour accorder cette histoire avec le sens commun , il faut croire que les deux peintres grecs avoient tracé une ligne de beauté , telle que celle-ci , qu'Hogarth appelle *ligne serpentine* , & dont il donne le modele que vous voyez , *A*. On pourroit s'y tromper , & prendre cette ligne



plutôt pour celle de l'ivresse que pour celle de la beauté, du moins au sens d'Apelles & de Protogene. Je ne hasarderai pas d'enseigner ce que c'est que la beauté dans l'art, attendu que les statuaires grecs en ont laissé de sublimes leçons qu'ils ont particulièrement déposées dans l'Apollon du Belvedere & la énus de Médicis. Mais si j'avois à exprimer, par une simple ligne, ce que j'en pense, il me sembleroit que celle *B* pourroit en approcher plus que celle *A*.

Hogarth étoit pétillant d'esprit, de goût & de génie; mais je crois ce thème au-dessus de ses forces & du genre qui lui convenoit si parfaitement. Voici deux contes qui n'ont pas besoin de commentaire.

Donatello fait un crucifix dont il est fort content : il veut avoir le suffrage de *Brunellesco*, lui montre son ouvrage, & lui demande ce qu'il en pense. *Brunellesco* sourit & dit : » C'est un payfan que tu as crucifié ». Hé bien ! dit l'autre, *fais-en un meilleur : Piglia un legno, e fanne un, tu*. Le juge ne réplique pas, s'en retourne, & quelques mois après il invite son confrère à venir déjeuner chez lui. *Donatello* entre, & voit un crucifix si parfait, que ravi d'étonnement & d'admiration, il se confesse vaincu, & dit à son rival : » C'est » à vous qu'il est donné de représenter le Christ, & à moi de » faire des payfans ». Voilà comme on fait de ces sortes de contes quand on veut qu'ils soient bons. Celui-là est de *Vasari*, peintre, sculpteur, architecte, & historien de l'art.

Le peintre *Floris* vint, dit-on, exprès d'Anvers à Leyde pour voir le peintre *Aertsen*, qui travailloit dans un galetas près des remparts : ne trouvant que des élèves, il prit un charbon, dessina un saint Luc sur le mur, & partit. Le Batave, de retour, dit en voyant le dessein : » Cela est si beau, qu'il n'y a » que *Floris* qui l'ait pu faire ». Si c'est une copie du conte antique, elle vaut infiniment mieux que l'original. On lit plu-

seurs traits de cette espèce, mais tous bien meilleurs que celui des deux artistes grecs.

Revenons à Pline. Certainement il a dit ce qu'il a vu ou cru voir sur la planche en question; mais il ne résulte pas moins de son récit une historiette qui n'auroit pas rendu, à titre de grands peintres, Apelles & Protogene fort recommandables. La preuve en est dans les entorses qu'on lui a données pour y trouver de la valeur. N'auroit-il pas été plus convenable d'avouer que Pline, cette fois-là, n'écrivoit pas *comme un artiste qui auroit eu son génie*? La fin du conte est en vérité bien puérile: c'est parcequ'une planche paroissoit vûide, qu'elle attiroit l'attention, & qu'elle étoit plus renommée que plusieurs excellents ouvrages. *Inter egregia multorum opera inani similem, & eo ipso allicientem, omnique opere nobiliorem.*

Cette phrase, si froidement spirituelle, rappelle la pensée sublime de Tacite lorsqu'il dit, en parlant des funérailles de Junie: *Præfulgebant Cassius atque Brutus, eo ipso quod effigies eorum non visebantur.* Cassius & Brutus y brilloient plus que tous les autres, précisément parcequ'on n'y voyoit pas leurs images. *Tac. Ann. 3, 76.*

Le mot *linea* signifie une *ligne* en général. Appliqué à la peinture, il peut signifier, suivant que la phrase l'indique, le *trait* d'une figure, les *hachures* d'un dessein, & par extension, le *dessein* lui-même: mais dans le passage que nous discutons, rien ne doit nous faire appliquer au mot *linea* une autre signification que celle d'une *ligne* plus ou moins fine. *Lineam duxit per tabulam,* « Il conduisit, il tira une ligne sur le tableau ».

Mais, dira-t-on, Protogene avoue qu'il n'est pas possible qu'un autre qu'Apelles ait fait un *ouvrage* aussi parfait, *tam absolutum opus*: c'étoit donc un ouvrage, & non un simple trait de pinceau qui ne représentoit rien. Voici ma réponse: Toute opération de la main est un ouvrage, & le trait ou la ligne

d'Apelles pouvoit aussi par sa sûreté, sa netteté, sa légèreté, sa subtilité, avoir une grande perfection : *opus* signifie souvent *industrie, artifice, adresse*.

De Piles nous conte que la *subtilité* n'étoit pas dans la ligne, mais dans l'intelligence de l'art qu'on fait connoître par des lignes. Il ne voit pas que le *subtilitas* exprime, ainsi que le *tenuitas* & le *tenuior*, la finesse, l'exiguité de *linea*, & que ces synonymes ont le même sens, & vont au même objet, qui est la ligne. Je ne parle pas du commentaire de Durand sur ce passage, parcequ'en vérité je le trouve pitoyable d'un bout à l'autre.

Tenons-nous-en au texte : c'étoit une adresse de la main, semblable à celle qui produisit l'O du Giotto ; mérite qui, sans être méprisable, n'a jamais été regardé que par le pape Benoît XI, ou, si l'on veut, Boniface VIII, comme la preuve du talent d'un grand peintre, puisqu'assurément Giotto ne l'étoit pas, & que sa réputation oubliée n'a jamais approché, même de fort loin, de celle d'Apelles. La remarque est de Perrault, & n'en est pas moins bonne.

Je ne crois pas non plus qu'on puisse rendre plus fidèlement la pensée de Pline sur ces traces de couleur, qu'elle ne l'est dans la traduction de M. Poinfinet. Si je n'eusse pas appréhendé que son françois ne rendît un mauvais office au mien, je l'aurois inséré dans ma traduction, dont il auroit pris la place, depuis *une ligne d'une extrême ténuité* jusqu'à *courut chercher son hôte au port*.

Je pense avoir suffisamment démontré ce que c'étoit que ces lignes, c'est-à-dire comment, selon Pline, les deux artistes s'y étoient pris pour les tracer. J'ajoute encore que *Alio colore tenuiorem lineam in illa ipsa duxisse* signifient mot à mot, » Dans elle-même, il conduisit avec une autre couleur » une ligne encore plus tenue » ; il ne faut que lire pour l'entendre. *Tertio colore lineas secuit* signifient aussi, » Avec une

» troisieme couleur il partagea , coupa , refendit » : quoi ? les deux lignes déjà tracées l'une sur l'autre , il me semble que jamais texte latin ne fut plus clair , puisque couper des lignes en travers n'auroit rien eu de fort difficile , & qui découvrit une grande adresse ou légèreté dans la main. Passons à une autre partie de notre examen.

C'est à vous , P. Hardouin , que je m'adresse particulièrement. Toutes les éditions & les manuscrits , à l'exception d'un seul que vous indiquez , disent unanimement que Plinè a vu ces *lignes* qui faisoient tant de bruit. Vous avez beau crier , dans vos notes , à l'interpolation ; vous avez beau dire *fœdisimè* , le mal n'est pas si grand que vous le faites. Car de quoi s'agit-il ? d'une planche qui fut brûlée. Quand ? *Priore incendio domûs Cæsaris in palatio*. Que signifie *prior* ? Cicéron ne dit-il pas , *priore æstate* , l'été dernier ? Plinè en différents endroits ne dit-il pas , *prioris voluminis* , du livre précédent ; *priore volumine* , au livre précédent ; *priore libro* , dans le précédent livre ? Ce peu d'exemples , trouvés dans Plinè même , prouvent assez que les Latins donnoient souvent à *prior* la signification de *recentior*. Le P. Hardouin le savoit , & il donne le démenti aux imprimés & aux meilleures leçons des manuscrits ; cela n'est pas concevable.

Si la critique se permettoit une fois ces sortes de hardiesses , elle pourroit donner à chaque passage tel sens que bon lui sembleroit. J'abandonne donc ici le P. Hardouin suivi par M. Brotier , & je traduis le texte qui me paroît être celui de l'auteur , qui dit , en parlant du premier incendie , *ad incendium primum* , & non *prius*. Voyez chapitre 3 , sect. 4. Rollin , M. de Jaucourt , M. Poinfinet , M. Brotier , ne me sont pas favorables : mais je crois avoir pour moi la vérité.

Quel incendie Plinè a-t-il donc pu voir où cette planche ait été consumée ? celui qui brûla Rome sous Néron , & qui embrasa le mont Palatin où étoit la maison des Cæsars :

voyez Tacite. Je ne sache pas d'autre incendie de cette colline, que celui arrivé sous Auguste ; Pline n'étoit pas au monde : & celui sous Néron ; Pline avoit quarante & un an. S'il y en eut d'autres de son vivant, c'est le dernier qu'il a vu dont il parle. Suétone & Tacite disent que, dans l'incendie général de Rome, une infinité de chefs-d'œuvre de l'art furent consumés. Parmi ceux-là Pline aura pu voir la planche en question, mais comme voit un homme qui, prévenu par une tradition obscure & merveilleuse, suit bien plus le torrent avec avidité, *avide*, qu'il n'examine & ne discerne. Dix ans après la destruction de l'objet, il écrit ce qu'il avoit confusément vu, & donne le conte que vous venez de lire : il travailloit à son livre l'an de Rome 830 ; il avoit plus de cinquante ans, & son goût le portoit à écrire bien plus de choses qu'il n'en faisoit & qu'il n'en avoit étudié.

Enfin, pourroit-on dire encore, si le morceau dont il s'agit étoit dans le palais des Césars dès le temps d'Auguste, pourquoi n'y auroit-il pas été consumé quand ce palais brûla sous le regne de ce prince ? Pline a vu le tableau, donc il n'étoit pas brûlé sous le regne d'Auguste ; donc il n'étoit pas dans le palais de ce prince, ou il avoit été sauvé. Le manuscrit de Pétersbourg se rapporte aux autres, excepté à celui du P. Hardouin, que M. Poinfinet auroit dû rejeter aussi. *Consumptam eam constat priore incendio domus Caesaris in Palatio, avide antè à nobis spectatam, spatiosiore amplitudine nihil aliud continentem quàm lineas visum effugientes ; inter egregia multorum opera inani similem, & eo ipso allicientem, omnique opere nobiliorem.*

M. Brotier dit sur ce difficile passage : « Il y a des gens » qui veulent qu'Apelles ait seulement tracé une ligne droite » que Protogene refendit, & qu'Apelles refendit encore. Mais » lorsqu'un homme aussi consommé dans l'art que Michel- » Ange, pensoit que cette ligne étoit un contour, & que lui-

» même, à la plus grande admiration de chacun, en fit d'un
 » seul trait une semblable, à peine est-il permis de s'éloigner
 » de son sentiment ». Puis M. Brotier renvoie aussi à M. de
 Piles, page 116.

On ne doit avoir aucune peine à se rendre aux avis de Michel - Ange, quand il s'agit de la science la plus profonde & de la plus grande hardiesse du dessein : mais il est difficile de suivre son avis, dans une matiere sur laquelle il n'a pas porté d'avis. Quand on veut qu'un *trait* dessiné par ce grand artiste explique le passage de Pline, quand on dit qu'il fit une ligne semblable à celle du peintre grec, sans pouvoir dire ce qu'étoit la ligne de celui-ci, le lecteur, qui n'en est pas plus instruit, peut demander si, avant de comparer une chose avec une autre, il ne faudroit pas définir la premiere. Comment donc M. Brotier a-t-il pu faire une parité de cette ligne refendue, quelle qu'elle fût, avec un *contour* hardi que traça Michel-Ange, & qui ne fut refendu ni par lui ni par aucun autre dessinateur.

Quant à M. de Piles, j'ai suffisamment démontré dans quelques unes de mes notes le peu de valeur qu'on doit accorder à son suffrage, lorsqu'il veut expliquer Pline :

(63) Page 174. Nous avons dans les *histoires diverses* d'Elie, liv. 14, chap. 8, un trait qui semble toucher mieux au but. » Polyclète fit deux statues, l'une suivant les avis de la
 » multitude, l'autre conformément aux regles de l'art. Il avoit
 » soumis la premiere au jugement du peuple ; il la changea, la
 » rectifia avec complaisance au gré de chacun. Enfin ayant ex-
 » posé les deux statues, l'une fut admirée de tout le monde, &
 » l'autre en fut moquée. L'artiste dit alors : Celle dont vous
 » vous moquez, c'est vous qui l'avez faite ; celle que vous
 » admirez, c'est moi ». Voyez aussi le tome 14 de l'Encyclo-
 pédie, pag. 824 ; ce trait y est rapporté.

Ecoutez un mot de sentiment prononcé par un autre artiste grec, dans les plus beaux jours de l'art, chez la nation la plus

connoisseuse, à Athenes. Zeuxis exposa son tableau de la centauresse qui alaitoit deux petits au milieu d'un champ d'herbes verdoyantes, *hæc centaurus in virenti gramine facta est*. Tout y étoit si supérieurement exprimé, dit Lucien qui en avoit vu une copie, que l'artiste fut persuadé qu'il alloit enlever le suffrage universel. En effet, aussitôt que le tableau parut, chacun fut enchanté. Mais sur quoi tomboit l'admiration? étoit-ce sur la beauté de l'ordonnance, du dessein, du coloris, ou sur les expressions? Non, c'étoit sur de petits objets de détail, tels que des herbages & autres minuties de cette espece. Zeuxis, alors indigné, dit à Miccion son élève : » Allons, couvrez le » tableau, ôtez-le d'ici, portez-le chez moi; car ces gens-là » ne s'occupent que de la fange de l'art; ils n'ont aucune notion des » principes, de l'esprit & du but de la peinture ». *Age, Miccio, dixit ad discipulum, picturam involve, & sublatam domum aufer. Hi namque nostræ lutum artis laudant; sed mentis & scopi, num rectè & ex arte factum sit opus, nullam rationem habent.* (Lucian. Zeuxis vel Antiochus.) On voit bien que je traduis sur le latin; mais il est exact ici. D'Ablancourt ne l'est pas quand il traduit : Ils en admiroient l'exécution : Lucien dit, *Τὸν πῶλον τῆς τέχνης ἱπανῶσι* : C'est la fange de l'art qu'ils admirent.

Ces histoires ne sont rien moins que favorables à la foule qui prétendrait se connoître aussi bien en peinture, que ceux qui passent leur vie à l'étude & à l'exercice de cet art.

Ces différents traits m'en rappellent un autre plus moderne, & moins connu peut-être : on l'attribue à Salvator Rosa. Un grand qui se trouvoit indisposé, fit appeler cet habile peintre, & le pria d'avoir de la complaisance pour son médecin qui lui demandoit un tableau. Rosa feignit ce qu'on voulut, & le médecin lui dit de ne pas commencer qu'il ne lui eût donné ses idées. Salvator ne dit mot, attendit que le docteur se mît à écrire l'ordonnance pour l'apothicaire; puis courant à lui, il lui dit de ne pas écrire qu'il ne lui eût indiqué les ingrédients

qui devoient entrer dans la médecine. Le docteur se mit à rire, & dit à Rosa : *Je dois le savoir mieux que vous , puisque je suis médecin , & que vous êtes peintre . Ainsi ,* répondit Salvator , *je dois savoir mieux que Monsieur ce que je dois peindre , puisque je suis peintre & qu'il est médecin .* Cet artiste avoit souvent la judiciaire excellente , mais il disoit aux gens des vérités un peu dures. Voyez *Dialoghi sopra le tre arti del disegno* , pag. 261.

Si un artiste , lorsqu'il expose un ouvrage , avoit la foiblesse de s'indigner des jugemens pitoyables du peuple , il seroit un homme inabordable depuis le matin jusqu'au soir. Il faut que l'artiste ait l'ame assez forte pour se mettre au-dessus de la bavarde ignorance , de la grosse ineptie , &c. &c. Il faut qu'il écoute tout , & que de cette fange il sache encore tirer quelques instructions : *Aurum colligat è stercore Ennii*. On voit bien qu'il n'est pas question ici des avis éclairés , qui doivent être reçus avec d'autant plus de plaisir , qu'ils sont donnés avec jugement ; ne fussent-ils pas toujours justes , il faut les écouter & les aimer. Je connois un statuaire qui , s'il eût écouté la voix du peuple , n'eût présenté qu'un monstre effroyable aux yeux du public : tout lecteur qui n'est pas peuple , fait la différence qu'il y a entre le peuple & le public. Le vrai public , celui qu'il faut respecter , est réduit à un fort petit nombre ; il est modéré , sage , & il se tait quand il se voit accablé par la cohue ; mais il ne juge pas moins sainement , sa décision l'emporte à la fin & met le sceau irrévocable à toutes les productions.

O peuple , permettez-moi de vous le dire ; si on rassembloit , si on écrivoit vos jugemens sur des ouvrages de peinture & de sculpture , & qu'on vous présentât ce chaos d'idées bizarres , vous en seriez effrayé.

Voulez-vous voir comment on pourroit apprécier vos maîtres ? voulez-vous jeter un coup-d'œil sur la doctrine qu'ils vous prêchent , & juger vous-même de leurs moyens de vous

tromper ? lisez ce qui suit ; je le copie dans *le livre le plus utile qu'on ait jamais écrit sur cette matiere chez aucune des nations de l'Europe* , dit quelque part M. de Voltaire.

Je suppose que mon lecteur a sous la main les *Réflexions critiques sur la poésie & la peinture* , je le prie d'y voir la section 24 & les suivantes ; je le prévien aussi que , les guillemets annonçant les propres paroles de l'abbé du Bos , je n'ai pas cependant toujours copié le tissu entier de ses phrases , mais que je n'en ai point détourné le sens.

La section 22 fournit une autorité de cuisine assez divertissante pour en faire le préambule de ce qu'on va lire. » Il est en » nous un sens fait pour connoître si le cuisinier a opéré suivant les regles de son art : on goûte le ragoût , & même sans » savoir ces regles , on connoît s'il est bon. Il en est de même » en quelque maniere des ouvrages d'esprit & des tableaux » faits pour nous plaire en nous touchant ». Si l'abbé du Bos a lu ceci à sa cuisiniere , elle aura été toute glorieuse de se trouver un beau matin connoisseuse en peinture , & de la façon de son maître. Continuons.

» Quand le public décide de la peinture , dit cet écrivain , » il porte son jugement sur un objet qu'il connoît en son entier , & qu'il voit par toutes ses faces ». (*Je lui en fais bien volontiers mon compliment.*) » Toutes les beautés & toutes les » imperfections de ces sortes d'ouvrages sont sous les yeux du » public ». (*Cela est vrai.*) » Rien de ce qui doit les faire » louer ou les faire blâmer n'est caché pour lui ». (*Il a donc passé sa vie à étudier tous les objets que le peintre se propose de représenter ; il a donc sans cesse combiné , l'outil à la main , tous les moyens de parvenir à l'immensité des représentations.*) » Il sait tout ce qu'il faut savoir pour en bien juger ». (*Nous avons des preuves parlantes de sa réussite à composer , soit en peinture , soit en sculpture ; car c'est le jugement qui compose , mais nous ne voulons pas les dire.*) Voilà ce que M. l'ab-

Bé du Bos appelle une raison sans réplique. Écoutons encore.

» La plupart des gens du métier jugent mal des ouvrages
 » pris en général , par trois raisons. » La sensibilité des gens
 » du métier est usée ». (*Si cela étoit dit aux petites maisons ,*
on auroit tort de s'en plaindre.) » Ils jugent de tout par voie
 » de discussion ». (*C'est-à-dire qu'ils mettent du sentiment*
dans un ouvrage , sans en avoir eux-mêmes , & que la voie de
discussion est une preuve de mauvais jugement.) » Enfin ils sont
 » prévenus en faveur de quelque partie de l'art , & ils la
 » comptent , dans les jugemens généraux qu'ils portent , pour
 » plus qu'elle ne vaut ». (*Ces artistes - là sont donc aussi bor-*
nés que certains connoisseurs qui n'ont qu'un goût exclusif.)

M. du Bos justifie sa proposition ainsi qu'il suit.

» C'est, dit-il , que les artisans (*c'est son expression pour*
qualifier les peintres , les sculpteurs , les poètes , les musiciens)
 » qui sont nés avec du génie , sont en bien plus petit nombre
 » que les autres » (*Ils ont cela de commun avec tous les*
hommes ; ainsi le concept est un peu trivial) ; » & les artisans
 » sans génie jugent moins sainement que le commun des
 » hommes ». Notez qu'il accorde aux artistes de génie le droit
 de juger mieux que le commun des hommes : ainsi le génie
 doit nécessairement l'emporter ; donc le commun des hommes,
 qui ordinairement n'a pas de génie , en a plus que l'artiste qui
 en est dépourvu.

» Ainsi qu'un vieux médecin , dit-il encore , né tendre &
 » compatissant , n'est plus touché par la vue d'un mourant au-
 » tant que l'est un autre homme qui n'exerce pas la médecine ,
 » de même la sensibilité vient à s'user dans un artisan sans
 » génie ; & ce qu'il apprend dans la pratique de son art ne
 » sert le plus souvent qu'à dépraver son goût naturel , &
 » à lui faire prendre à gauche dans ses décisions ; c'est ainsi
 » qu'il est devenu insensible au pathétique des tableaux ,
 » qui ne font plus sur lui le même effet qu'ils y faisoient au-
 » trefois ».

Voilà un littérateur, un homme d'entendement, qui confond étrangement les idées. Comment ne voit-il pas que la longue pratique du médecin lui fait de plus en plus connoître son art, comme l'exercice du peintre l'instruit d'autant plus de l'objet du sien ? Pourquoi ne compare-t-il pas l'insensibilité du vieux médecin avec le nez du peintre qui s'accoutume à l'odeur des huiles ? Et pourquoi parler de la sensibilité émouffée par l'habitude de voir des malades, quand il s'agit de la science acquise par l'exercice ? Nous aimerions autant qu'on nous dît : Plus un médecin traite de malades, moins il connoît la nature des maladies, moins il est en état d'en juger, moins il en a le sentiment. Si un ignorant qui n'eût jamais fait de livres lui eût dit : » Monsieur, le métier d'écrire a usé votre » sensibilité ; vous discutez à merveille : mais avec mon goût » que le travail n'a point usé, je sais mieux que vous ju- » ger d'une production littéraire », l'écrivain eût senti son absurdité.

Mais c'est d'un peintre sans génie qu'il est question. Ce peintre est un ouvrier aussi infirme dans la poésie de l'art que dans les jugements qu'il en peut porter, quoiqu'ils soient préférables à ceux d'un homme sans génie qui n'est pas peintre. Mais il est faux qu'un peintre, même sans génie, soit plus connoisseur en peinture à vingt ans qu'il ne l'est à quarante, dans quelque sens que vous preniez ses connoissances. Ne confondriez-vous pas le barbouilleur avec le peintre sans génie ? Ce n'est pas précisément la même chose.

Cette partie du livre de l'abbé du Bos n'est au fond qu'un petit jeu où l'on ballote des idées, & où l'on dit le oui & le non, sans égard à la justesse du bon raisonnement ; & à travers ces tergiversations, voici le résultat de beaucoup de paroles inutiles. Le peintre de génie juge mieux que le commun des hommes, & même que les hommes de génie qui ne sont pas peintres. L'artiste sans génie juge plus mal que

hommes qui en ont sans être artistes. Falloit-il vingt ou trente pages pour dire cette vérité commune ? & falloit-il y fourrer des arguments captieux ?

Voustrouverez que l'abbé du Bos fait un beau chapitre pour prouver que *le jugement du public l'emporte à la fin sur le jugement des gens du métier*. Il oublie sans doute de la meilleure foi du monde que le jugement de Newton , homme du métier , l'a emporté à *la fin* sur le jugement de Descartes & du public , comme Descartes , homme du métier , l'avoit emporté sur le jugement du public & d'Aristote. Il oublie que plusieurs autres gens du métier dans tous les genres ont seuls rectifié à *la fin* les jugements erronés du public , & que c'est ordinairement le jugement des artistes qui forme à *la fin* la voix du public.

Le livre de l'abbé du Bos est un très bon fond pour un artiste ou tel autre vrai connoisseur qui voudroit se charger de l'examiner , montrer en quoi il peut être utile à l'art , prouver qu'il y a çà & là des sophismes propres à perpétuer la race des faux connoisseurs , & bien développer que le résultat de cet ouvrage est le découragement des artistes. Le sujet est neuf ; au moins n'ai-je encore vu que balbutier ceux qui ont loué ou critiqué l'abbé du Bos , relativement à la peinture & à la sculpture : je ne parle que de cela. Mais aussi j'ai entendu quelques uns de ses lecteurs nous dire poliment que *l'attention de l'artiste se porte toute entiere sur l'exécution mécanique ; & puis faites des ouvrages où il y ait de la pensée , de l'expression , un sujet , pour vous entendre dire innocemment que vous savez faire tout cela sans savoir en juger , à-peu-près comme M. Jourdain faisoit de la prose.*

Ah ! cher abbé du Bos , que vous eussiez rougi , si vous m'aviez surpris seul dans les salles de l'académie de Pétersbourg , versant des larmes de sensibilité devant un beau plâtre de l'Apollon ! Vous eussiez bien vite effacé les sottises que vous

dites sur notre prétendue insensibilité. Pardonnez à l'effusion d'une ame qui ne calcule pas toujours froidement dans un cabinet.

(64) Page 174. Alexandre, à qui la nature & l'éducation avoient donné tant de grandes qualités, lorsqu'il vouloit raisonner des arts, s'en acquittoit de maniere à faire rire les petits garçons qui broyoient les couleurs d'Apelles. L'artiste, d'ailleurs doux, civil, poli, ne pouvoit s'empêcher de le faire remarquer à un prince qui l'aimoit, & qu'il devoit aimer au moins par reconnoissance. Combien de prétendus protecteurs & amateurs de tous rangs, moins heureusement nés, moins bien élevés qu'Alexandre, & qui raisonnent & décident sur les productions des arts peut-être plus hardiment & moins judicieusement que lui, devroient craindre, d'après son exemple, de s'exposer à la risée des manœuvres ! & combien d'artistes seroient en état de contribuer davantage à l'avancement des arts qu'ils professent, & qu'ils devroient respecter, si, au lieu de céder en apparence & de rire intérieurement des ridicules que se donnent les prétendus Mécènes, ils avoient la franchise d'Apelles, qui sut faire passer à un prince vain, fier, colere, l'affertion dure, mais vraie, qu'il faisoit rire les manœuvres en raisonnant sur un art qu'il est, je crois, difficile de bien entendre ! Ce n'est pas que des hommes honnêtes, quelquefois même des personnes du premier rang, ne montrent l'exemple contraire ; la justesse de leurs raisonnements, la modération de leurs avis, est un charme qu'ils ajoutent à leur conversation & à leurs conseils : j'en ai des preuves.

Que ce trait d'Alexandre & d'Apelles soit vrai ou qu'il ne soit qu'un conte, il a cependant une moralité qui peut le rendre profitable. Il est surprenant que Bayle ne l'ait pas faisie, & qu'au contraire il ait eu, sur ce passage, un avis particulier. Il commence par fort mal traduire les paroles de Pline dont il rapporte le latin. Pline dit, *Silentium comiter sua*

debat ; » Il l'engageoit avec douceur au silence ». Qui le croiroit ? Bayle traduit , *taisez-vous* ; & il trouve cela *trop dur* , *trop grossier* & *trop brutal* pour l'attribuer à un peintre qu'on représente d'ailleurs comme un homme doux , civil & poli. Bayle a raison ; mais ce sont les deux mots grossiers par lesquels il lui a plu de rendre les expressions honnêtes de Pline , qui sont tout cela. Elie , liv. 2 , chap. 2. dit que le peintre étoit Zeuxis , & le mauvais connoisseur Mégabyse. Il seroit possible , au surplus , que ce fût un conte ; il le seroit aussi qu'Alexandre & Mégabyse eussent fait rire chez deux différens peintres les petits broyeurs de couleurs. Voyez Bayle , article *Apelles* , rem. D , &c.

(65) Page 175. Comme ce procédé d'Alexandre pouvoit être fort équivoque , & qu'il est vraisemblable que son amour pour Campaspe n'étoit pas bien fort , il semble que Pline auroit pu mettre ici moins d'éloquence à chanter cette victoire. Alexandre ne devoit pas être fort amoureux d'une fille qu'il prostituoit toute nue devant un autre homme. Mais il s'agissoit de faire peindre cette fille nue : Alexandre n'en étoit donc pas fort jaloux ; ce qui affoiblit considérablement le sacrifice qu'il en fit. Peut-être cet acte de générosité ne seroit-il au fond qu'un de ces traits de vanité fort compatibles avec son caractère , une satiété de l'instant , ou une bizarrerie dont il a donné plus d'un exemple.

Voyez le dictionnaire de Bayle , art. *Macédoine* , rem. H ; vous y trouverez que cette histoire , grace aux contradictions des écrivains qui la débitent , a contre elle plus d'une preuve d'in vraisemblance. Vous y verrez aussi que Bayle , comme tout critique impartial , éclairé , & qui veut éclairer les autres , ne fait acception d'aucune autorité , d'aucune réputation : partout où il trouve des erreurs , il fait main basse , & ne daigne pas même se douter qu'il y ait au monde une foule de contra-

dicteurs ignorants, déraisonnables ou fanatiques : les lecteurs conséquents lui suffisent.

Pline, qui rapportoit ce qu'il trouvoit dans ses auteurs & dans les oui-dire, n'a pas toujours pris la liberté d'un rédacteur judicieux : il s'est contenté trop souvent du mérite de compilateur éloquent. Il est donc permis aussi d'avoir un avis dans un fait très conjectural.

J'ose me croire fondé à dire que le fait en question est faux ; & c'est Pline lui-même qui ajoute à la preuve, en ne faisant paroître Apelles que dans la 112^e olympiade. Alexandre partit de la Grece la deuxieme année de la 111^e, & c'étoit pour n'y plus revenir. A-t-il mené l'artiste à sa suite ? il n'y a pas d'apparence. Cette femme, la plus chérie de ses concubines, étoit-elle à sa cour avant son départ ? Avoit-il alors des concubines ? Plutarque assure que la premiere femme qu'Alexandre connût, étoit la veuve de Memnon, prise avec la famille de Darius après la bataille près du fleuve Issus en Cilicie ; c'étoit la quatrieme année de la 111^e olympiade : il pouvoit y avoir deux ans que le roi n'étoit plus en Grece, puisqu'il passa l'Hellespont la seconde année de cette même olympiade.

Pline manque donc ici d'exactitude en faisant travailler Apelles à la cour d'Alexandre, deux ou trois ans après que ce roi avoit quitté la ville d'Ephese, où Apelles travailloit alors, & où le roi ne revint plus. L'envie d'écrire un conte en l'air a prévalu dans son esprit sur la chronologie de l'histoire : il devoit faire paroître Apelles quelques années plutôt, & ne point parler de la belle Campaspe. Elie & Lucien, qui font aussi le conte, la nomment Πανκαστη, Pancaste : Elie la dit de Larisse en Thessalie, & la premiere femme à qui Alexandre eut affaire ; encore mettoit-il un φασιν, *on dit*, dans son récit : précaution que n'a pas eue Pline. Voyez Bayle, article *Macedoine*, rem. G.

Ou si vous lisez la vie d'Aratus par Plutarque, vous trouverez qu'Apelles, avant d'entrer chez Pamphile, avoit déjà une grande réputation, & que ce fut moins pour perfectionner son talent que pour augmenter sa renommée qu'il voulut se faire élève de Pamphile. N'oubliez pas non plus que Pamphile étoit en réputation dans la 103^e ou 104^e olympiade.

(66) Page 175. Il résulteroit de ce marché simulé, ou que les connoisseurs d'alors avoient fort peu de connoissances; ou, ce qui seroit plus difficile à croire, que les deux peintres avoient précisément la même maniere, le même coloris, la même touche, le même goût, le même savoir, le même dessein. Comme la première supposition prouveroit trop contre les connoissances des contemporains d'Apelles, & que la seconde est impossible, il n'en reste plus qu'une troisième à faire; c'est que le marché de ces deux peintres est un conte. J'ignore si l'on a déjà fait cette observation.

(67) Page 176. Plîne a raison, *le fait est incroyable*. Appion le grammairien étoit un hableur trop crédule, & le physionomiste étoit un imposteur; il auroit fallu qu'Apelles eût fait plus que la nature, qui n'a mis aucune marque sur les visages par laquelle on puisse juger dans quelle année on doit mourir. Mais deviner, sur un portrait, dans quel temps la personne est morte, c'est une baliverne à conter aux petits garçons: Plîne, qui la regarde comme incroyable, n'auroit pas dû l'écrire, tant elle est absurde.

J'ai vu les deux grands tableaux de Vander-Helft, placés dans une des salles de l'hôtel-de-ville d'Amsterdam, & je crois pouvoir dire ici comment ils m'ont paru. Celui qui représente une assemblée des principaux bourgeois ou arquebusiers, qui s'entretiennent, boivent & mangent autour d'une table, est peut-être tout ce qu'il est permis à l'art de produire pour la parfaite imitation du naturel, mais rendue avec une intelligence si savante, qu'on n'apperçoit aucun indice du prestige.

qui souvent fait réussir plus d'un ouvrage inférieur à celui de Vander-Helst : il y est pourtant ce prestige, mais soumis à la vérité qui lui commande, & dans l'ordonnance générale, & jusqu'aux plus petits détails.

Si les portraits que peignoit Apelles étoient plus vrais d'expression, de caractère, de couleur, de dessin, si l'ame des gens paroïssoit davantage sur leur physionomie, en un mot si tout ce qu'il est convenable d'imaginer & d'exiger de cette partie de l'art caractérisoit plus encore les portraits d'Apelles, Apelles étoit un peintre au-dessus de nos conceptions, & duquel nous ne pouvons nous faire aucune idée, mais qui cependant ne peut avoir été tel que Pline le rapporte, & que l'écrivait Appion le grammairien.

Un écrivain de beaucoup de mérite n'hésite pas à donner aux peintres bataves la supériorité sur Apelles; & vous devez croire que, dans le nombre, il accorde une belle place à Vander-Helst. » Apelles, dit-il, ne croyoit vraisemblablement pas » que, dans des marais souvent couverts de neige, & occupés par une petite horde d'origine scythique, & apparentée à la grande horde des Teutons, il paroîtroit un jour des peintres supérieurs à Apelles ». Qu'Apelles fut un très grand peintre, c'est une vérité exacte; ce n'en est pas une moins rigoureuse que des modernes l'aient surpassé. Voyez *Recherches philos. sur les Egyptiens & les Chinois*. Tome 1, page 290.

Il ne doit y avoir aucun doute que dans les tableaux d'Amsterdam la ressemblance n'ait atteint la plus parfaite exactitude. Mais ne voit-on pas des portraits où elle se trouve, & qui sont foibles dans les autres parties? C'est donc encore d'ailleurs que de la ressemblance, que Vander-Helst tire sa supériorité. J'ose croire que ce qui la constitue n'est pas énoncé pour les anciens, de manière à faire penser que ce moderne eût pu être obscurci par eux.

Avant de l'avoir vu, je l'entendis mettre au-dessus des Rembrandt, des Van-Dyck, & d'autres de leur force; & j'a-

vois beaucoup de peine à le croire : je l'ai vu , bien vu & plusieurs fois. J'avoue qu'en se dépouillant de tout préjugé, on le trouvera peut-être, à des égards, supérieur à ces grands maîtres puisqu'il est plus vrai. C'est par-là qu'il est d'une hauteur au-delà de laquelle on ne peut, je crois, faire que des suppositions chimériques; & c'est en le voyant qu'on oublie l'erreur de ceux qui auroient pu le déprécier. Le tableau est signé *Bartholomæus Vander-Helst fecit A°. 1648.*

Neuf années auparavant, c'est-à-dire en 1639, le même peintre avoit fait un autre grand tableau, placé vis-à-vis, & qui représente le bourgmestre Corneille Jean Witsen à la tête de sa compagnie. C'est en général un beau & superbe ouvrage, où même on voit des parties égales à tout ce qu'on peut faire en ce genre : mais l'autre tableau mérite la préférence. J'ai vu, par celui de 1639, que Vander-Helst avoit alors, dans son *faire*, de cette magie harmonieuse des peintres que j'ai nommés, & qu'il ne leur eût pas été inférieur dans cette partie; mais son goût pour la plus exacte précision le conduisit jusqu'au tableau fait dix années après. C'est là qu'il n'a point d'égaux, & que le prestige de l'art est si bien d'accord avec le naturel, qu'on fait soi-même partie de cette assemblée, qu'on parle avec plus ou moins de confiance, & qu'on ne diroit pas à l'un ce qu'on adresse à l'autre.

(68) Page 176. Ce n'étoit ni une invention, ni une imagination nouvelle, puisque la peinture a dû commencer par des profils; ce n'étoit qu'une application faite à propos. Si on répéroit, si on écrivoit ce fait sur la foi de Pline, & qu'on y vît ce qu'il y voyoit, on répéteroit, on écriroit, on verroit une absurdité, & certainement on ne passeroit ni pour connoître l'histoire des progrès de l'art, ni pour saisir l'esprit de ses opérations.

Lorsqu'après avoir dit inconsidérément qu'Apelles imagina le premier la manière de cacher les défauts d'un côté du

visage en le faisant de profil, Pline ajoute que l'objet de cet artiste étoit de faire voir qu'il manquoit plutôt quelque chose à la peinture qu'au visage d'Antigone, *Ut quod corpori deerat, pictura potius deesse videretur*; ne fait-il pas aller un peu trop loin la complaisance du peintre? Ne ferme-t-il pas lui-même les yeux sur un usage qui pouvoit être pratiqué pour d'autres que pour des borgnes? Paroît-il bien saisir d'ailleurs ce que l'artiste devoit à son art? Nous supposons aussi les égards qu'il avoit pour la *luscition* (*) du prince Antigone; & ces deux vues réunies, nous trouverons qu'Apelles a seulement fait ce qu'il devoit faire, & ce que tout autre eût fait à sa place, sans qu'on le mît dans la gazette.

Mais Pline savoit que les médailles, les pierres gravées faites avant Apelles, représentoient des têtes de profil, sans qu'elles eussent encouru le blâme de manquer de la moitié du visage. Il savoit que les profils n'étoient pas de nouvelle invention, ni conséquemment les portraits de profil, puisqu'il croyoit que, 400 ans avant Apelles, Cimon en avoit été l'inventeur. M. de Jaucourt, dans l'Encyclopédie, au mot *Cimon*, dit, en copiant M. de Caylus: » Dans le premier âge de la » peinture, on ne représentoit encore les têtes que de profil ». Cela est exact; mais par inadvertence, & en copiant Pline, il

(*) J'ose me servir de ce mot tout latin qu'il est, & quoiqu'il n'ait pas encore acquis le droit de bourgeoisie dans notre langue, ainsi que tant d'autres de sa famille qui s'y sont établis. C'est dommage: il est doux, il est expressif, il signifie l'état d'un homme dont la vue est affoiblie par la perte d'un œil ou autrement, & nous n'en avons aucun pour le remplacer: j'ignore si quelque bon écrivain s'en est servi. Nous disons *aveuglement*, *cécité*, & point *éborgnement*, encore moins *luscition*, quoique nous disions *éborgner*, *aveugler*. Persuadés de ces caprices inconséquents, nous nous plaignons avec justice de notre disette d'expressions; & dès qu'un mot heureux vient s'offrir à nos besoins, nous crions au néologisme. Mais c'est aux grands écrivains à enrichir la langue & le dictionnaire de l'académie françoise.

avoit écrit deux pages plus haut : » Apelles inventa l'art du
 » profil pour cacher les défauts du visage ».

(69) Page 177. Pliné avoit oui dire que *Campaspe* servit de modele pour la *Vénus Anadyomene* ; Athénée avoit aussi oui dire que c'étoit *Phryné* : d'où il résulte que la plupart de ces historiettes reçues de main en main sont ou fausses ou incertaines ; ce qui n'empêche pas quelques écrivains d'affurer, chacun de leur côté, que la chose s'est passée comme ils vous la disent. *Campaspe* & *Phryné*, étant contemporaines, auroient pu toutes deux servir de modele pour un même tableau ; & du reste , il nous est indifférent que ce soit l'une ou l'autre.

(70) Page 177. Tous les jours des gens , qui ne sont pas ce qu'on appelle connoisseurs , disent , *Voilà un bras, une tête, qui sortent de la toile*, parceque ces effets frappent les hommes , & qu'en cela chacun parle comme l'artiste. Il ne faut donc pas dire de cette *description* , qu'elle est *vraiment faite par un homme de l'art* , & que *Raphaël ne s'en seroit pas exprimé autrement en parlant d'un tableau de Michel-Ange*. Il y a des occasions où l'on auroit quelque peine à discerner l'ignorant d'avec l'artiste ; en voici un exemple. Un homme d'esprit voulant écrire sur l'art , non sans quelques prétentions , m'engageoit à voir les ouvrages dont il vouloit parler , & à lui en dire mon avis , & je le contentois. Que faisoit mon homme ? il prenoit sa lorgnette & des témoins ; il alloit devant les tableaux répéter ce que je lui en avois dit , & il écrivoit sur l'art. Ne voilà-t-il pas un connoisseur ? Ne l'a-t-on pas vu , ne l'a-t-on pas entendu raisonner comme un artiste ? Il savoit écrire , & faisoit par fois des tirades qui valaient pour le moins les belles phrases de Pliné. Il y a quelques années qu'il est mort , & je ne jurerois pas qu'il n'eût laissé son manteau à quelque Elisée.

(71) Page 177. Le texte ne dit pas que cette mesure fût la longueur & la largeur du tableau ; *Tabula pretium accepit au-*

reos, mensurâ, non numero, sembleroit même avoir un autre sens. Mais comme depuis long-temps on nous fait tant de contes de tableaux couverts d'or, nous croyons qu'une mesure de pieces d'or doit être celle d'un tableau. De quelque manière que les vingt talents fussent mesurés, Pline, en nommant la somme, a ôté le mérite & la beauté du procédé, attendu que pour les gens de comptoir il n'y a guere d'erreur; quand ils délivrent des sommes, soit par mesure, ou soit par compte, ils savent combien ils paient. M. Brotier dit, dans sa note latine, que le tableau d'Apelles avoit environ 16 pieds de hauteur sur 10 de largeur, & que cette surface couverte de 20 talents d'or contenoit 1,350,000 livres de France: il suit la leçon *viginti talentis auri*.

Je demandai quelques éclaircissements sur cette assertion. Voici la réponse que me fit M. Hemsterhuis, savant antiquaire, & garde du cabinet des médailles de S. A. S. Mgr. le Prince d'Orange.

» La seule observation que je fais sur la note de M. Brotier,
 » c'est qu'en rangeant 1,350,000 livres de France en monnoie
 » d'or d'Alexandre sur une surface plane, il faut que la gran-
 » deur de ces monnoies soit spécifiée, pour qu'il en résulte une
 » mesure déterminée de 16 pieds en long sur 10 pieds en large.
 » Or, il y a des monnoies d'Alexandre d'une ligne & demie
 » d'épaisseur, & d'autres d'un quart de ligne. Il y a *drach-*
 » *males*, *didrachmales*, *tetradrachmales*, ce qui pourroit
 » faire la différence de 1 à 16, par rapport à la grandeur du
 » tableau ».

M. Brotier dit que 93,375 liv., à raison de 20 talents d'argent, n'auroient été dignes, ni d'Alexandre, ni d'Apelles, ni du lieu où étoit placé le tableau, & cela peut être vrai.

Le même antiquaire, dont je viens de rapporter l'avis, évalue le talent d'or attique à 16,615 florins 7 sous 11 den. de Hollande, selon la plus juste approximation possible. Le

florin étant à 2 liv. 3 s. de France, les vingt talents équivaldront à 704,457 liv., & M. Brotier aura compté 645,543 liv. de trop, quand il a dit 1,350,000 liv.

Arbuthnot met les vingt talents d'or à 38,750 liv. sterlings, & la livre sterling à 11 florins de Hollande. A ce compte, la somme n'ira pas à un million. M. Poinfinet évalue les vingt talents à 48,000 liv., monnoie de France. Toutes ces différentes manieres d'évaluer les sommes anciennes me confirment dans le parti que j'ai pris de n'en évaluer aucune.

(72) Page 177. M. Brotier dit ici dans une note : » Ce tableau est assurément distinct de celui dont il est parlé auparavant ; autrement Pline auroit écrit *eique galeam poscenti*. MM. Durand & Falconet n'y ont pas fait attention ». Cependant Durand s'étoit mis, sans le savoir, au-dessus de ce reproche, en traduisant d'une maniere dans sa paraphrase, & d'une autre dans sa note.

Mais M. Poinfinet a traduit comme moi, & nous pouvons répondre à M. Brotier que le pronom *ei*, qui paroît nécessaire pour la netteté de la construction, se trouve dans l'édition de Rome, dans celle de Daléchamps, & si ma mémoire est fidele, dans le manuscrit de Pétersbourg. Nous pouvons ajouter que quand ce pronom eût été perdu, la phrase même devoit nous conduire à traduire comme nous avons fait. Il n'est pas vraisemblable que Pline ait exprimé le sujet d'un tableau, en disant : *Un écuyer présentant le casque à un-homme qui le lui demande* : car l'écuyer n'est ici qu'une figure secondaire ; c'est le général qui demande son casque qui est la figure principale, le sujet du tableau, & il seroit singulier que Pline ne l'eût pas nommé, s'il s'agissoit d'un général connu. Mais sa phrase fait assez entendre que ce général étoit Clitus : *Clitum equo ad bellum festinantem* ; & (*ei*) *galeam poscenti armigerum porrigentem*.

(73) Page 178. *Herculem aversum : ut, quod est difficil-*

limum, faciem ejus ostendat veriùs pictura, quàm promittat. Tour ingénieux d'expressions, pour dire qu'on croyoit voir Hercule lui-même. M. de Caylus croyoit, lui, que ce latin signifie que l'Hercule montroit *en même temps le dos & le visage*. Dupinet & Perrault le croyoient aussi. M. Poinfinet traduit le visage, & paraphrasant Pline, il lui fait dire une chose impossible. Le P. Hardouin paroît ne l'avoir pas entendu; il renvoie pour l'intelligence du passage au n°. 5 de ce chapitre, où Pline dit, en parlant de Parrhasius: » L'extrémité (des contours) » doit se terminer de façon qu'elle promette autre chose après » soi, & qu'elle fasse voir même ce qu'elle cache ». *Ambire enim debet se extremitas ipsa, & sic desinere, ut promitta talia post se, ostendatque etiam quæ occultat.* Le P. Hardouin, n'ayant pas les vraies connoissances de l'art, n'aura point fait attention que le *promittat* du premier passage n'a pas à la lettre la signification de celui du tableau d'Hercule. Dans ce passage concernant l'Hercule, le mot *promittat* paroît contenir de plus une élégance, une figure, pour dire; *C'est Hercule lui-même, on croit le voir en face*. Le P. Hardouin pouvoit être un bon éditeur de Pline, sans entendre toujours cet auteur dans les matières que lui, P. Hardouin, ne connoissoit pas.

Il savoit très bien le latin; aucun mot, aucun tour, ne l'embarassoit: mais chaque art, chaque science, ont leur métaphysique & leur langue à part, dont les nuances, quelquefois imperceptibles, ne peuvent être saisies que difficilement par ceux qui n'exercent pas. Pline lui-même n'entend pas toujours la langue de nos arts; non pour les mots, mais pour les choses qui lui échappent souvent. Il en est de même de nos grands écrivains, quand ils parlent de ce qu'ils n'entendent pas assez.

On peut croire que Pline n'a pas toujours bien saisi le sens des artistes grecs qu'il traduisoit; comme il est prouvé qu'il a souvent mal entendu les naturalistes de la même nation. Voyez, dans le neuvieme tome de M. Poinfinet, les notes alphabé-

riques de M. Guettard sur le vingt-septieme livre de Pline, & la critique de ses erreurs en botanique par Leoniceus Vicentinus.

(74.) Page 178. On croyoit donc de grandes puérités, ou ces chevaux-là avoient tout ce qu'il faut pour être bons juges : ils connoissoient la justesse des proportions & de l'action, l'exactitude des formes, celles de l'expression, les finesses d'imitation, en un mot tout ce qui distingue un ouvrage supérieur d'un bon ouvrage ; car les concurrents d'Apelles n'étoient pas de mauvais peintres : *Cùm eâdem atate maximi pictores essent*, dit Pline. Ce conte est rapporté autrement dans Elie, *var. hist.* liv. 2, chap. 3. O Roi, y dit Apelles à Alexandre, votre cheval se connoît mieux que vous en peinture ; il hennit devant mon tableau. Ces historiottes populaires dont on enrichit volontiers l'histoire des artistes varient à mesure qu'elles s'éloignent, & selon les différents nouvellistes qui s'en emparent. Valere-Maxime fait mieux le conte : il dit que c'étoit une jument. Je l'aurois fait plus vraisemblable encore : j'aurois dit que le tableau étoit frotté d'hippomanes, & qu'Apelles seul étoit dans le secret.

J'ignore-si le conte suivant, aussi d'Elie, mais dans son livre de la nature des animaux, concerne le même cheval : qu'importe ? le voici. Apelles n'avoit pas observé que les chevaux n'ont pas de poils à la paupiere inférieure, & il en avoit fait au sien. Cependant, il avoit très sagement étudié les autres parties du cheval ; aussi fut-ce le seul défaut qu'on lui reprocha. Si cela étoit vrai, nous serions forcés de convenir qu'Apelles ne connoissoit pas un cheval, même en en peignant un, puisqu'il est invraisemblable que s'il en avoit connu, il eût fait une faute aussi grossiere. D'après quoi peignoit-il les yeux de son cheval ? Je le répète, ce n'est là qu'un pitoyable conte.

Je craindrois bien que les trois traits ou les cinq lignes

d'Apelles & de Protogene n'eussent été admirés *par les artistes*, que comme il est vraisemblable qu'ils firent aussi juger leurs représentations de chevaux par des chevaux, & que l'un & l'autre ne vint de *personnes également dignes de foi*.

M. de Jaucourt a été plus sage; il n'a pas rapporté ce conte plat. Il est vrai que M. de Caylus le rejette; mais il assure que *Pline étoit sans doute trop éclairé, pour en rien croire intérieurement*. (Mém. de l'ac., tome 25, page 168.) Ainsi quand un écrivain, quel qu'il soit, aura produit une méprise, une erreur, une contradiction, une absurdité, un fait ridicule ou faux, dans un ouvrage sérieux, on pourra dire que cet écrivain est *trop éclairé pour en rien croire intérieurement*; & ce dicton s'appellera un puissant moyen pour s'acheminer à la vérité & à la connoissance des procédés des artistes.

(75) Page 178. Dans nos siècles, où nous n'osons nous comparer à Apelles, ces choses ne passent pas pour merveilleuses; & loin d'être regardées comme *ce qu'on ne peut peindre*, ou plutôt comme ce qu'il est très difficile de peindre, elles ne sont estimées qu'autant que l'imitation en est portée au plus haut degré de perfection.

M. de Jaucourt a judicieusement observé sur ce passage, que la peinture *devoit être bien resserrée dans les grands effets de la nature avant Apelles, si elle lui a l'obligation dont parle Pline*. Encyclop., tome 12, page 255.

Mais j'ai eu beau relire cet endroit dans le texte, il ne m'a jamais été possible d'y découvrir le sens que M. de Caylus y donne. Il assure, tome 15, page 167, des Mém. de l'ac., que Pline *dit lui-même* qu'il ne faut pas prendre à la lettre ce passage, *Pinxit & quæ pingi non possunt*. Je confesse mon ignorance; je n'y ai rien vu de semblable. M. de la Nauze voit le bruit du tonnerre dans *tonitrua fulgetraque*, ainsi ce seroit donc le bruit du tonnerre qu'Apelles auroit peint. Il seroit très vrai alors qu'il peignit ce qu'on ne peut peindre.

M. Poinfinet traduit : *Il peignit aussi des effets qui excèdent l'effort de la peinture , comme le tonnerre bruyant , l'éclair & le carreau de foudre : noms qui sont restés à ces tableaux.* Je me serois conformé à cette fin d'explication , si Pline , en quantité d'endroits , après avoir nommé dans sa langue une ou plusieurs choses , n'ajoutoit pas aussi comment les Grecs les nommoient dans la leur : je n'en rapporte que deux exemples : *Radice sylvestris rose , quam cynorrhodon vocant : Hujus tabulæ exemplar , quod apographon vocant :* il y en a mille.

Qu'il me soit permis d'exposer ici un doute. Pline dit que le tableau d'Apelles , représentant *Diane au milieu d'un chœur de jeunes filles qui sacrifient* , passoit , ainsi que son Antigone à cheval , pour ce qu'il avoit fait de plus beau ; il ajoute que le tableau de Diane surpassoit les vers d'Homere qui décrit le même sujet : c'est assurément un bel éloge. Ainsi le peintre Apelles , dans un de ses meilleurs tableaux , l'a emporté sur Homere.

M. Poinfinet a oublié de traduire , *Peritiores artis præsunt omnibus ejus operibus eundem regem sedentem in equo :* « Les maîtres de l'art préfèrent à tous ses autres ouvrages le même roi à cheval ». Il est à remarquer que les endroits où Pline s'en remet au jugement des artistes ont le malheur d'échapper à M. Poinfinet. Revenons au tableau d'Apelles.

Nous voyons au n°. 15 du même chap. qu'Apelles n'a dû la grande célébrité de sa fameuse Vénus *Anadyomene* qu'à quelques petits vers , qui , selon Pline , l'emportoient sur le tableau qu'ils ont illustré : *Versibus gravis tali opere , dum laudatur , victo , sed illustrato :* cette fois-ci l'éloge est un peu mince. Comment est-il possible qu'un tableau soit d'une assez grande beauté , pour qu'il ne se trouve aucun peintre assez téméraire pour oser le réparer , qu'il soit au point d'exciter à l'envi l'émulation des poëtes , & que pourtant ce tableau soit inférieur aux cinq jolies petites épigrammes de l'Anthologie , rapportées dans la note du P. Hardouin sur ce passage ? N'ou-

blions pas que c'est de la belle Vénus sortant des ondes, de ce chef-d'œuvre de l'art, dont il est question.

Pline, en parlant d'un tableau d'Apelles, représentant Diane au milieu d'un chœur de nymphes qui sacrifient, ajoute qu'Homere a décrit le même sujet. Ne cherchons pas dans le poète ce que nous entendons communément par le mot sacrifice. Sans doute les nymphes de Diane n'offroient point à la déesse des sacrifices sanglants : leurs jeux & leurs danses étoient l'hommage qu'elles lui rendoient, & on auroit tort de penser que le tableau d'Apelles représentât Diane respirant la fumée des victimes immolées par ses nymphes.

Le mot sacrifice, venant de *sacrum* & de *facere*, signifie une action sainte ; & les anciens mettoient les jeux, les danses, les fêtes, les spectacles, au nombre de ces actions agréables aux divinités.

Le passage d'Homere, que Pline nous donne comme la description du tableau d'Apelles, se trouve dans le sixieme livre de l'Odyssée, & commence au vers 102. Le poète, après avoir décrit les jeux dont Nausicaa s'amuse sur le rivage avec les filles qui l'accompagnent, ajoute cette comparaison : » Telle, » armée de l'arc & du carquois, franchit d'une course impétueuse le haut Taygete ou les sommets d'Erymanthe, Diane charmée de poursuivre les cerfs agiles, les sangliers ardents, suivie de tout le cortège de ses nymphes, filles de Jupiter, habitantes des forêts, & compagnes de ses jeux. Combien au fond de son cœur triomphe Latone enchantée ! Sa fille élève majestueusement sa tête & ses épaules au-dessus de leur troupe entiere : en vain elles ont en partage une beauté parfaite & un port céleste ; l'on distingue au premier regard leur reine. Telle la jeune princesse effaçoit ses compagnes ».

(Trad. de M. Bitaubé.)

Ce sujet étoit difficile à traiter. Il falloit que Diane fût belle, & l'on devoit reconnoître que sa beauté étoit celle d'une chaste

feresse,

seresse, accoutumée à poursuivre sur les hautes montagnes les cerfs & les sangliers. Il falloit que toutes les nymphes fussent belles, & que cependant la déesse fût facile à reconnoître. Un seul vers dit cela ; mais cela est plus aisé à dire dans un vers, qu'à exprimer dans un tableau.

Cependant, Pline assure qu'Apelles a surpassé les vers d'Homere : Pline ici pourroit bien nous tromper.

Mais, demandera-t-on peut-être, comment des tableaux surpassent-ils des vers ? La poésie peint, & la peinture est une poésie. Chacune d'elles a sa maniere de présenter les objets, chacune a ses avantages. Le poëte, par la succession des images, peut l'emporter sur le peintre, tandis que celui-ci peut toucher plus vivement par l'objet même qu'il met sous les yeux. A qui faut-il donner la préférence ? à celui qui peindra le mieux par les moyens qui lui sont propres.

Puisqu'il est ici question d'Homere, vous trouverez au liv. 31, chap 6 de Pline : » Je suis surpris qu'Homere n'ait pas fait » mention de sources d'eau chaude, attendu qu'il parle souvent de bains chauds » : *Homerum calidorum fontium mentionem non fecisse demiror, cum alioqui lavari calidâ frequenter induceret*. Cependant Homere dit : » Ils touchent à l'endroit » agréable où jaillit la double source du profond Scamandre : » l'une jettoit des eaux bouillantes, toujours couvertes d'une » fumée aussi épaisse que celle d'une ardente flamme ; & l'autre, au plus fort de l'été, rouloit une onde claire & aussi » froide que la neige & le crystal de la glace ». (Iliade, l. 22, vers 147 & suiv. Traduction de M. Bitaubé.)

Zeuxis peignit une Hélène, & au bas du tableau il mit des vers d'Homere à la louange de cette belle femme, & sans doute aussi à celle de son tableau. Valere-Maxime rapporte le trait, & dit : *Zeuxis autem cum Helenam pinxisset, quid de eo opere homines censuri essent expectandum non putavit : sed*

protinus hos versus adjecit : Iliad. 3. Oð véneis, &c. Adeone dextra sua multum pictor arrogavit, ut eâ tantum formâ comprehensum crederet, quantum aut Leda cœlesti partu edere, aut Homerus divino ingenio exprimere potuit? Lib. 3, c. 7. » Le » peintre présuinoit-il assez de son art, pour qu'il crût saisir » toute la beauté que Leda produisit dans sa céleste fille? ou » pensoit-il pouvoir exprimer le génie du divin Homere? » Pourquoi pas? Valere-Maxime auroit dû s'en tenir au premier reproche qu'on voit dans son texte.

Un Jupiter, une Vénus, étoient bien plus vraiment, selon l'opinion des hommes, des beautés célestes; & pourtant ils trouverent qu'Apellès, dans sa Vénus, avoit surpassé Homère; que Phidias, dans son Jupiter, avoit ajouté à la majesté du dieu, & qu'il avoit dans l'esprit un certain modèle d'un beau exquis, sur lequel il se régloit & dirigeoit son art & sa main. Un écrivain qui dit que Fabius Pictor, lorsqu'il peignoit, appliquoit là son esprit à une sordide occupation, *sordido studio*, devoit dire aussi que Zeuxis étoit impertinent de croire égaler Homère en peignant Hélène : une de ces sottises est la conséquence de l'autre.

(76) Page 179. Apelles invente un vernis noir qu'il met sur ses tableaux, & que ses confreres ne peuvent imiter : *Imitari nemo potuit*. Il ne paroît pas croyable que, la peinture étant alors en détrempe, Apelles fût le seul qui vernît ses tableaux; mais sur-tout un vernis blanc ou noir ne produit pas l'effet que nous dit Pline. Le vernis ranime & fait ressortir les couleurs. Si celui d'Apelles donnoit un ton plus foncé aux couleurs trop vives, trop éclatantes, trop florides, il devoit assourdir en proportion les autres parties du tableau, en affoiblir l'effet, la vérité, & le réduire à la vapeur de la demi-teinte : car il ne pouvoit abattre dans un endroit la vivacité de la couleur, sans produire ailleurs le même effet; ce qui feroit croire qu'Apelles peignoit dur.

Ce n'est point un préjugé qui m'appartienne : il m'est inspiré par Plutarque , qui , dans la vie d'Alexandre , dit que l'artiste l'avoit peint basané , & d'un coloris brun & obscur , quoique ce prince eût la carnation fraîche , vermeille , éclatante. On pourroit conjecturer qu'Apelles avoit forcé la dose de vernis noir sur ce tableau.

Mais ce qui est plus croyable , c'est qu'Apelles peignoit bien , & que Pline aura suivi de faux mémoires , ou qu'il aura mal entendu son auteur grec : car , des anciens qui nous restent & qui ont parlé d'Apelles , Pline est le seul qui fasse mention de ce vernis & de son effet. Disons donc qu'Apelles , comme un autre , mettoit du vernis sur ses tableaux & qu'il n'auroit pas eu la basse jalousie d'en faire un secret , en supposant qu'il en fût l'inventeur ; car il étoit , & j'en atteste Pline , bienfaisant même envers ses rivaux.

(77) Page 179. Avant Apelles & Aristide , on n'exprimoit donc ni les passions ni les sentiments ? La peinture , quelque bien qu'elle fût d'ailleurs , manquoit donc de ce qui en fait le principal mérite , les *caractères* , les *affections* ? Ainsi , que deviennent ces *expressions* que Timanthe avoit épuisées sur tous les personnages du sacrifice d'Iphigénie , cinquante ou soixante ans avant Apelles & Aristide ? Et que dites-vous de ces différentes passions que Parrhasius avoit représentées soixante ans avant Aristide dans son tableau du peuple d'Athènes assemblé ? Voulez-vous que Pline ait seulement dit qu'Aristide réussissoit mieux que ses prédécesseurs dans l'expression des passions ? Il en résultera que Parrhasius n'y réussissoit pas *parfaitement* , quoique vous ayez lu le contraire , page 262 , tome 12 , de l'Encyclopédie.

Avouons donc que Pline pourroit beaucoup mieux raisonner de l'art , & qu'on ne l'avoit pas lu avec assez d'attention , quand on a imprimé qu'il *écrivait de la peinture comme un artiste qui auroit eu son génie*.

Pline a fait mention d'un Aristide statuaire, & plus loin il parlera encore d'un peintre de ce nom, élève & frere de Nicomaque; puis d'un autre Aristide, élève du Thébain : il y eut donc quatre artistes nommés Aristide; voyez *Junius*.

(78) Page 179. Pline parle ici comme tous les hommes d'esprit & de sentiment, lorsqu'ils voient une expression attendrissante; c'est ce qu'il ne faut pas confondre avec les vraies notions de l'art. *Si Pline parle du tableau d'Aristide comme Rubens auroit pu faire d'un tableau de Raphaël*, il seroit ridicule d'en conclure que les mêmes paroles signifiaient les mêmes connoissances. Je sais que Racine est pur, qu'il est tendre : M. de Voltaire le savoit aussi; nous l'avons dit certainement plusieurs fois tous deux. Je sens & je puis exprimer par un mot de sentiment quelques unes de ses beautés : s'ensuit-il que je me connoisse en poésie dramatique & en littérature; autant que M. de Voltaire ? Il reste encore à savoir si Pline avoit vu le tableau, ou s'il répétoit ce qu'il en avoit lu ou entendu dire.

Cette note seroit finie, si je ne venois de jeter les yeux sur un volume de l'Encyclopédie, ce monument immortel à tant d'égards, où je retrouve une description du tableau d'Aristide, qui m'attendriroit peut-être autant que l'ouvrage même, si elle ne me présentoit à la fois deux idées, dont l'une empêche l'autre de produire son effet. Si je suis porté à la sensibilité par le sujet du tableau, l'infidélité du moderne descripteur détruit le sentiment où j'allois me livrer. Voici la description que vous trouverez encore plus amplifiée chez l'abbé du Bos.

» Pline parle à sa maniere, c'est-à-dire comme Rubens
 » auroit pu faire d'un tableau de Raphaël; Pline, dis-je,
 » parle, *avec des couleurs d'un grand maître*, d'un tableau
 » où le célèbre artiste de Thebes avoit représenté, dans le sac
 » d'une ville, une femme qui expire d'un *coup de poignard*

» qu'elle a reçu dans le sein. Un enfant, *dit-il*, à côté d'elle
 » se traîne à sa mamelle, & va chercher la vie entre les bras
 » de sa mere mourante : le sang qui l'inonde, *le trait qui est*
 » *encore dans son sein*, cet enfant que l'instance de la nature
 » jette entre ses bras, l'inquiétude de cette femme sur le sort
 » de son malheureux fils qui vient, au lieu de lait, sucer avi-
 » dement le sang tout pur, enfin le combat de la mere contre
 » une mort cruelle; tous ces objets, représentés avec la plus
 » grande vérité, porroient le trouble & l'amertume dans le
 » cœur des personnes les plus indifférentes. Ce tableau étoit
 » digne d'Alexandre; il le fit transporter à Pella, lieu de sa
 » naissance ».

*Cela est écrit avec autant de goût & de choix d'expressions
 que Pline en auroit mis lui-même, s'il eût autant parlé du ta-
 bleau d'Aristide : mais le mot DIT - IL a tout gâté; il a décou-
 vert la forte envie, le projet tenace de faire trouver Pline un
 juge supérieur des ouvrages de l'art. Mais les loix prescrites à
 un traducteur qui veut seulement être exact, ne lui laissent
 pas la même liberté, quelque envie qu'il en puisse avoir, &
 quel que soit son talent. Voici le latin de Pline : *Hujus pic-
 tura est, oppido capto ad matris morientis à vulnere mammam
 adrepens infans : intelligiturque sentire mater & timere ne
 emortuo lacte sanguinem lambat.**

Voilà donc cet Aristide, qui, selon Pline, est particulière-
 ment un peintre de sujets tendres, touchants & vertueux : belle
 & honnête réputation, malheureusement détruite ou du moins
 ébranlée par Athénée, liv. 13, chap. 2. Il représente Aristide
 comme un peintre de sujets obscènes; il le traite de *porno-
 graphe*, ce qui signifie peintre des actions des courtisanes; il
 ajoute, sur la foi de Polémon, qu'il excelloit dans ces sortes
 de peintures, comme on le voit dans ses ouvrages à Sicyone.

La postérité lui adjugera-t-elle donc le prix des peintures
 vertueuses, ou des peintures obscènes? Comment se décidera-

t-elle entre Pline & Athénée ? Celui-ci Grec, & nourri des écrivains grecs , pourroit bien ici ne pas le céder à Pline. Mais on pourroit aussi les rapprocher tous deux : Pline aura parlé d'Aristide, d'après un choix de ses tableaux honnêtes; & Athénée, d'après une collection de ses peintures libertines, qui, peut-être plus que les autres, lui avoient fait à Sicyone une grande, mais honteuse réputation. C'est ainsi que Pline nous apprend lui-même que Parrhasius, Nicomaque, Arellius, connus d'ailleurs par des ouvrages irréprochables, avoient peint des sujets obscènes & scandaleux. Peut-être Aristide, comme tant d'autres, avoit-il deux réputations; & Pline, imparfaitement informé, n'en connoissoit peut-être qu'une. Peut-être n'avoit-on apporté à Rome que des tableaux honnêtes d'Aristide, & les débauches de son talent étoient peut-être réunies à Sicyone. On peut croire que les Sicyoniens ne possédoient que les erreurs de la jeunesse d'Aristide, & que les Romains avoient les productions de sa maturité.

(79) Page 181. On peut dire de ce peintre qu'il auroit bien fait d'écrire au bas du tableau ce que signifient ces *très petits vaisseaux longs*. Quoique l'emblème épisodique, dont il faisoit à ses tableaux un accessoire un peu obscur, ait passé à la postérité tout expliqué, la plupart des contemporains pouvoient ne pas le comprendre; comme il se rapportoit à l'artiste seulement, il étoit bien moins clair que s'il se fût rapporté à l'histoire du pays. Quoi qu'il en soit, Protogene peignit des navires jusqu'à l'âge de cinquante ans. Le texte paroît équivoque, attendu que *naves pingere* peut aussi bien signifier *représenter des navires*, comme *orner des navires de quelques peintures grossières*. Cependant l'ensemble du discours doit conduire au dernier sens; & je crois que c'est aussi celui du n°. 30, où Pline dit, en parlant d'Héraclide, qu'il commença par peindre des navires, *initio naves pinxit*. Si ces deux artistes eussent été peintres de marine, il est à croire que

¹historien eût parlé de ce talent avec plus d'égard. Peut-être aussi seroient-ils restés peintres de marine.

Si je n'ai pas traduit *Paralum*, & *Hammoniada quam quidam Nauficaam vocant*, selon l'interprétation & le texte du P. Hardouin, c'est qu'il ne me paroît pas vraisemblable que Pline ait parlé de navires dans ce passage. Voici les raisons qui me font croire qu'il s'agit là de *Paralus*, inventeur des navires, à trois rangs de rames, *longâ nave . . . primum navigasse . . . Paralum*, Pline, l. 7, c. 56, & de *Nauficaa*, fille du roi Alcinoüs.

Si Pline eût donné *Paralus* & *Nauficaa* pour des navires, il eût fait un bien mauvais raisonnement : un peintre aussi habile que l'étoit alors Protogene, rival & contemporain d'Apelles, auroit-il mérité le comble de la gloire, *arcem ostentationis*, pour avoir représenté deux navires à Athenes ?

J'ai lu, conformément à la correction d'Hermolaüs Barbarus, *Hemionida*, ce qui signifie une mulettere. Pline ajoute qu'on l'appelloit aussi *Nauficaa* : ainsi le tableau représentoit cette princesse lorsqu'elle alla, sur un char attelé de mulets, laver à la riviere les habits de sa famille.

Quelques Grecs, sans doute, appelloient ce tableau *la mulettere*, ou *la conductrice de mulets*, du mot *hemionos* (mulet), parcequ'ils voyoient des mulets à la voiture : d'autres, plus exacts, disoient *Nauficaa*, parceque cette princesse étoit le sujet du tableau. A Bologne, un tableau du Guide représente un S. Benoît dans le désert, & de bonnes gens qui lui vont porter de quoi vivre ; au milieu de la composition paroît une belle jeune fille, coëffée d'un turban : par cette raison, plusieurs appellent communément ce tableau *la Turbantina*. Il y a mille exemples de ces dénominations populaires, plus ou moins raisonnables, & qui sont consacrées par l'usage.

Je reviens au *Paralus*, dont Cicéron parle comme d'une peinture qui représentoit un homme : *Quid Athenienses, us*

ex marmore laccum, aut Paralum pictum? (In Verrem, act. 2 ; lib. 4.) Il est donc comme démontré que ces deux tableaux de Protogene ne représentoient pas des navires , & qu'ils pouvoient aussi lui mériter de grands éloges , & même le comble de la célébrité , *arcem ostentationis*. Il n'en est pas moins vrai qu'il y eût chez les Athéniens une galere sacrée nommée *paralos*.

(80) *Page 182*. C'est ce même tableau qui l'occupa tout entier , disent Elien & Plutarque , pendant sept années consécutives. Des écrivains qui remarquent la longueur excessive du temps employé à peindre un tableau , doivent se douter au moins que ce ne doit pas être un chef-d'œuvre de grace , & que si ce tableau est recommandable , c'est par la peine & le froid du travail. Pline nous prouve seulement que Protogene ne savoit pas peindre ce que nos peintres font en badinant , & qu'on laisse admirer aux badauds sans s'amuser à en parler. Tous ces gens-là avoient aussi leurs foiblesses ; quel travers de ne vouloir pas en convenir ! en avoient-ils moins leurs beautés sublimes ? Néalcès jetta aussi son éponge à la bouche d'un cheval qu'il peignoit , & il en obtint le même effet. Quelques modernes l'ont écrit d'Apelles. Je ne fais s'ils l'ont lu , chez les anciens , à moins que ce ne soit dans Sextus Empiricus. (*Pyrrhon. Hypot. lib. 1 , c. 10.*) Valere-Maxime rapporte aussi le conte , & ne nomme pas le peintre. Ces sortes d'historiettes une fois trouvées , s'arrangent comme elles peuvent dans la mémoire des hommes , soit anciens , soit modernes.

Je n'ai pas traduit le mot *spuma* par *écume* , parceque , dans ce passage , il signifie *bave* , & que les chiens n'écument pas , à moins qu'ils ne soient enragés. On peut être surpris que l'éponge de Protogene , imbibée de plusieurs couleurs , n'ait pas appliqué sur la gueule du chien un barbouillage de noir , de rouge , de jaune , &c. ; mais que seroit devenu le petit conte ? M. Poinfinet le rend encore moins vraisemblable , en traduisant

que ce fut son pinceau que Protogene, dans son dépit, jetta sur son ouvrage. Nous soupçonnions tout-à-l'heure qu'il y avoit trop de couleurs différentes dans l'éponge pour exprimer la bave du chien : il est encore plus sûr qu'il y en avoit trop peu dans le pinceau.

Cette maniere de s'exprimer, » il mit quatre couleurs l'une » sur l'autre », *quater colorem induxit*, n'est point celle d'un connoisseur : 1°. parcequ'elle ne présente à l'esprit aucun des procédés de l'art ; 2°. parcequ'elle n'est pas claire ; 3°. parcequ'elle est triviale, & qu'elle est dans les termes dont on se serviroit pour l'impression d'une toile. Peut-être Protogene a-t-il ébauché & empâté trois fois son tableau avant de le finir ; opération cependant qui demande de la chaleur : mais s'il a peint quatre tableaux finis l'un sur l'autre, étoit-ce un peintre ? Pline ne voit pas combien cette marche & ces petits moyens sont opposés aux ressorts, à l'esprit, aux procédés de l'art : la fatigue & l'ennui devoient au moins sauter aux yeux dans ce triste chef-d'œuvre.

Mais la bave du chien avoit-elle les quatre couches de couleur ? Protogene avoit-il jetté successivement l'éponge aux quatre chiens ? ou bien, étoit-ce au premier, au second, au troisieme, ou seulement au quatrieme ? Si ce n'étoit qu'à celui-ci, cette bave, de la façon de l'éponge, venant à tomber, celles qui devoient lui succéder à la gueule des trois autres chiens eussent été plus mal peintes, à moins qu'elles n'eussent réussi d'abord.

M. de Caylus, tome 19, *Mém. de l'acad.* s'est donné beaucoup de peine pour prouver que ce tableau de Protogene étoit colorié comme un Titien, & pour faire croire que Pline en a bien parlé. On peut voir comment notre amateur a réussi.

Le P. Hardouin croit, dans sa note sur ce passage, que cette adresse de faire quatre tableaux l'un sur l'autre est un secret caché aux peintres d'aujourd'hui. Oh ! très caché, & tout

aussi caché pour eux qu'il l'étoit aux Titien, aux Corrége, aux Paul Veronése, aux Rubens, aux Van Dyck, &c ; on peut même lui répondre qu'ils ne le chercheront pas.

On trouve dans l'Encyclopédie une observation sur ce procédé de Protogene ; la voici.

» Protogene, jaloux de la durée de ses ouvrages, & voulant faire passer le tableau de *Ialife* à la postérité *la plus reculée*, le repeignit à quatre fois, mettant couleurs sur couleurs, qui, prenant par ce moyen plus de corps, devoient se conserver plus long-temps dans leur éclat sans jamais disparaître ; car elles étoient disposées pour se remplacer, *pour ainsi dire*, l'une l'autre. *C'est ainsi que Plin s explique*, comme le remarque M. de Caylus, *pour caractériser le coloris* de ce célèbre artiste ».

Il y a deux remarques à faire sur ce passage. 1°. La méthode de repeindre en empâtant peut bien assurer plus de durée à la couleur, & lui donner plus de corps ; mais on ne peut pas dire que cette méthode *caractérise le coloris*, parcequ'il faudroit premièrement savoir si le peintre a du *coloris*. La couleur se trouve chez le marchand, *le coloris* sur le tableau quand le peintre en a. Protogene en avoit-il ? 2°. Je ne trouve pas que Plin ait parlé du tableau de Protogene comme en parle M. de Jaucourt.

Il y auroit un autre fait qu'il eût été bon de connoître aussi. Plusieurs anciens ont parlé du tableau de *Ialife*, & n'ont pu nous assurer s'il représentoit un chasseur, une ville, ou un Bacchus, ni quels étoient le caractère & la beauté de l'ouvrage. On s'est amusé à la bave du chien, aux quatre couches de couleur, à des éloges si vagues, qu'ils ne se rapportent absolument à rien ; & l'on nous a laissé la liberté de penser que ceux qui en parloient ainsi étoient plus attentifs à des bagatelles, qu'aux vraies beautés de l'ouvrage.

Cependant Apelles a loué cet ouvrage, & assuré, dit

Elien, que *s'il n'eût pas manqué de grace, il eût été jusqu'au ciel*. Je ne veux pas contredire le jugement d'Apelles; mais j'aurois voulu être là, tout à côté de l'honnête protecteur de Protogene, & je n'aurois pas eu de peine à découvrir sa pensée. Voyez Plutarque dans la vie de Démétrius, chap. 6; voyez aussi Elie (liv. 12, chap. 41, *var. hist.*) : vous trouverez que, selon le premier auteur, ce fut Apelles qui dit que ses propres ouvrages atteignoient jusqu'au ciel; vous avez vu que, selon Elie, ç'auroient été ceux de Protogene. Concluez donc, si vous voulez, que tant d'anecdotes traditionnelles que les anciens nous transmettent sont ou fausses ou défigurées, & que la postérité ne sera pas beaucoup plus sûre de celles quⁱ nous concernent, si elles y vont. M. Poinfinet traduit que ce fut la mere d'Aristote qui engagea Protogene à peindre les actions d'Alexandre. Il n'a cependant pas changé le texte, *qui ei suadebat*.

(81) Page 183. Voici ce que dit Strabon de ce singulier tableau, l. 14, p. 652. » Le satyre étoit près d'une colonne » sur laquelle étoit posée une perdrix. Cette perdrix, quand » le tableau fut exposé, frappa tellement d'abord les specta- » teurs, que l'admiration qu'elle excitoit fit négliger le satyre; » & ce qui augmente encore beaucoup cette admiration, fut » que les oiseliens ayant apporté auprès des perdrix privées, & » les ayant présentées à celle du tableau, elles l'appelloient » par leur chant, *ce qui faisoit beaucoup de plaisir aux specta-* » *teurs*. Protogene, voyant par là que ce qui n'étoit qu'un ac- » cessoire faisoit négliger le sujet principal du tableau, obtint » des gardiens du temple la permission de le retoucher, & il » en effaça l'oiseau ».

Voilà encore un bon petit conte à mettre avec les raisins de Zeuxis. Ou le satyre étoit médiocre, ce qui est difficile à croire, si les tableaux de Protogene *faisoient*, comme on l'assure, *l'admiration des Athéniens*, & que ce peintre, si

difficile à se satisfaire dans les ouvrages , ait été jugé supérieur à Apelles par Apelles même : ou les spectateurs étoient fort ineptes de s'attacher à la perdrix aux dépens du satyre dont ils négligeoient la beauté , *pour prendre beaucoup de plaisir au chant de ces perdrix privées* ; ce qui est encore difficile à croire du peuple le plus éclairé qui fût au monde , sur-tout au siècle d'Alexandre : ou enfin Protogene peignoit moins bien les hommes que les animaux ; ce qui rabattrait un peu de son mérite dans le premier genre , & diminueroit le prix & la légitimité des éloges qu'on en a fait.

Quoi qu'il en soit de l'opinion des hommes sur le tableau de cet artiste , il semble que Strabon & Pline n'aient pas aperçu qu'ils faisoient , l'un Protogene , & l'autre Zeuxis , assez novices dans l'art , pour avoir ignoré que l'apparence d'un fruit ou d'un oiseau pouvoit décevoir jusqu'à un point quelques animaux , sans que leurs figures humaines fussent pour cela moins bien peintes. La disposition de l'objet & le fond sur lequel il se détache suffisoient pour produire cette erreur sur les animaux , tandis que dans le même tableau ils ne distingueroient pas les figures les mieux peintes , si elles sont bien groupées.

Ainsi mettez hardiment ce que vous lisez chez les anciens de la vache de Myron , des chevaux d'Apelles , des raisins de Zeuxis , de la perdrix de Protogene , au rang des petits contes antiques ; ou bien , si vous voulez que le jugement des animaux soit de quelque poids , prouvez qu'ils sont assez bons connoisseurs , comme je l'ai déjà dit , pour que la justesse d'imitation , les finesses de l'art , en un mot tout ce qui met un ouvrage supérieur si fort au-dessus d'un ouvrage commun , ne leur puisse échapper. Mais prenez-y garde , il en résultera que des millions d'hommes policés seront , à cet égard , fort au-dessous des bêtes , & que le suffrage des veaux qui venoient tetter la vache de Myron , celui des chevaux qui avoient donné

le prix au tableau d'Apelles, & celui des oiseaux qui venoient se tromper aux raisins de Zeuxis & à la perdrix de Protogene, seront comptés pour bons. Mais passons au siege de Rhodes.

Ce siege, qui dura une année, fut très vif & très meurtrier; les attaques furent plusieurs fois générales, & celui qui attaquoit ne manquoit ni d'art, ni du plus violent desir d'emporter la place. Démétrius, dit-on, faisoit venir Protogene, & alloit aussi le voir travailler. Ne sembleroit-il donc pas que ce qu'il avoit de mieux à faire étoit de prendre sous sa protection l'artiste & son ouvrage, non pas en mettant *une garde autour de sa petite maison*, mais en faisant déloger le peintre & son tableau? Comment l'amour des petits contes pouvoit-il faire oublier à Pline les circonstances d'un siege aussi mémorable!

Ce fait est pourtant attesté, dira-t-on, par Plutarque: j'en suis fâché, car j'aime Plutarque. Aulu-Gelle ajoute encore d'autres circonstances. Rendons justice aux bons écrivains modernes; la plupart ont rejeté cette historiette absurde, & n'en ont conservé que le fond: Démétrius alloit voir travailler Protogene, qui avoit son atelier dans le camp, au milieu du danger & du bruit des armes; le reste n'est qu'une broderie fausse & mal-adroite. Lisez la fin du dernier livre de Vitruve, qui ne s'amuse pas à ces vétilles; & vous verrez que la levée du siege de Rhodes fut déterminée par la perte d'un Hélépole. Pline lisoit & copioit Vitruve lorsqu'il en avoit besoin: mais ici l'artiste étoit trop vrai, trop simple; & Pline, qui ne vouloit pas l'être, ornoit son discours d'un conte amusant.

Cependant, au livre 34, chap. 7, il dit que la lenteur du siege ennuyoit Démétrius, *mora tardio*. L'édition de Rome le dit positivement: *Ex apparatu regis Demetrii relicta mora & tardio obsessa Rhodo*. Le P. Hardouin n'est pas éloigné d'approuver cette leçon qu'il trouve dans plusieurs manuscrits, &

Plutarque la confirme, quand il dit que *Démétrius ne cherchoit que quelque honnête occasion de se démêler de cette guerre*. Donc elle l'ennuyoit; donc les ambassadeurs des Athéniens vinrent à propos, & l'accident de l'Hélépole ne pouvoit pas mieux arriver; donc enfin, Pline dit au 34^e livre d'une façon, & d'une autre au 35^e.

(82) Page 184. M. de Jaucourt, d'après l'interprétation de M. de Caylus, dit: » Aristote, amateur des beaux arts autant que des sciences, & de plus ami de Protogene, dont il estimoit les talents, voulut l'engager aux plus grandes compositions & aux plus nobles sujets d'histoire, comme à peindre les batailles d'Alexandre: mais Protogene résista toujours à cette amorce dangereuse, & continua sagement de s'en tenir aux peintures de son goût & de son génie ».

Le P. Hardouin, qui savoit les regles de la langue latine, & qui voyoit dans le texte un pronom *hæc* qui se rapporte à *Alexandri magni opera*, n'est pas de l'avis de ces messieurs; voici son interprétation: *Impetus ac libido in eam mentem hunc potius impulit ut opera Alexandri pingeret, quàm philosopho obsecundandi studium*. C'est-à-dire, » L'impulsion & la passion, plutôt que le desir d'acquiescer au philosophe, poussa son esprit à peindre les actions d'Alexandre ».

Mais les exploits d'Alexandre ne paroissent pas dans l'énumération des ouvrages de Protogene; Pline dit seulement que l'un de ses derniers tableaux étoit un Alexandre. S'il en eût peint les batailles, n'en seroit-il pas également fait mention, & même de préférence? Il se pourroit que l'artiste eût seulement projeté les esquisses, & qu'il en fût resté là; car vous remarquerez que le texte s'en tient à dire qu'une impulsion & un certain goût pour son art l'y portèrent. Voilà bien le desir, la volonté: cela fut-il réalisé? je n'en fais rien.

Mais si le texte d'Hardouin & tous ceux qui sont connus n'étoient pas celui de Pline, si le manuscrit de Pétersbourg

offroit le véritable, nous trouverions encore plus clairement que ce fut le plaisir, l'amour du travail, & non pas les conseils d'Aristote, ni la vue de l'immortalité, qui attira, qui porta, qui détermina Protogene à s'occuper d'Alexandre. *In picturam animi voluptas & quædam artis delectatio eum potiùs tulere : novissimè pinxit Alexandrum ac Pana.* Voilà qui s'accorde avec tout ce qui est dit de Protogene : beaucoup de simplicité, de patience, d'amour de son art, d'éloignement pour l'intrigue & l'ambition; en un mot, autant consacré à la retraite, qu'Apelles paroïssoit l'être à la cour; c'est au moins l'idée que nous en donne constamment Pline. Quand je puis l'accorder avec lui-même, je n'y manque pas.

J'oubliois que, pour faire la comparaison, il faut voir le texte d'Hardouin; le voici: *Impetus animi & quædam artis libido in hac potiùs eum tulere. Novissimè pinxit Alexandrum; ac Pana.* Les savants jugeront lequel des deux textes leur paroîtra plus volontiers celui de Pline.

(83) Page 185. Ce tableau devoit au moins le céder aux plus beaux tableaux d'Apelles, puisque » Apelles a surpassé » tous les peintres qui l'ont précédé, & ceux qui le suivirent » : *Verùm omnes priùs genitos futurosque postea superavit Apelles* Cous : ce qui n'empêche pas que le tableau de Philoxene ne le cede à aucun autre : *Et Philoxenum Eretrium, cujus tabula nulli postferenda.* Je ne fais comment ceux qui prétendent que Pline n'est pas sujet à se contredire, appelleront le choc de ces deux passages. Je ne crois pas qu'un bon raisonneur dise qu'Apelles, qui fit un si grand nombre de chefs-d'œuvre, ait surpassé, par cela même, celui qui n'en a fait qu'un comparable à ceux d'Apelles. Un bon raisonneur sait que ce n'est pas le nombre, mais la beauté des ouvrages qui prouve le mérite d'un artiste. Il peut savoir aussi qu'un très beau tableau ne se fait pas aux trois dés : aussi trouvé-je Pline bon raisonneur à cet égard, quand, après avoir nommé les ouvrages de Lysippe, il ajoute

« qu'ils étoient tous faits avec tant d'art, qu'un seul eût suffi » pour l'illustrer ». *Tanta omnia artis, ut claritatem possent dare vel singula.* Lib. 34, c. 7. Philoxene vécut-il long-temps après avoir fait le combat d'Alexandre contre Darius ? Des causes particulières, le dégoût, la maladie, la débauche, l'empêcherent-elles de faire d'aussi beaux tableaux ?

(84) Page 186. M. Brotier dit ici que *compendiaria*, pris substantivement, lui paroît signifier des grotesques. Je ne crois pas qu'un peintre, dont les principaux ouvrages sont héroïques, soit l'inventeur de ce genre de peinture. Qu'il en ait fait, comme Raphaël, à la bonne heure. *Breviores viæ, compendiaria*, me paroissent signifier ici, comme ailleurs, des moyens plus courts, plus abrégés.

La nouveauté & la singularité d'un sentiment n'autorisent pas à le rejeter ; on l'a dit avant moi : on doit au contraire l'examiner avec d'autant plus d'attention, qu'on y est moins accoutumé. C'est aussi ce que j'ai fait des prétendus grotesques de M. Brotier, & j'ai trouvé que son avis mérite au moins d'être discuté. Pétrone sera le seul des anciens dont je rapporterai les paroles.

Après s'être plaint de la décadence des lettres, il en fait autant de celle de la peinture, & il dit : « La peinture n'eut pas » non plus un meilleur sort, depuis que l'audace des Egyptiens réduisit un si bel art en abrégé » : *Pictura quoque non alium exitum fecit, postquam Ægyptiorum audacia tam magnæ artis compendiarium invenit.* L'interprétation de ce passage ne dépend pas seulement de l'intelligence matérielle de la langue latine : il s'agit d'un fait historique, & concernant l'art, qui ne peut être entendu que par l'histoire de l'art. Au peu que j'en ai appris par l'art lui-même, & par les écrits des anciens, j'ai cru devoir joindre ce qu'en dit Winckelmann. Ce savant, à travers ses erreurs, avoit des vues très justes ; il a expliqué le passage de Pline avec une justesse qui n'appartient qu'à un scrutateur

Scrutateur de l'antiquité. Après l'avoir critiqué plusieurs fois , je saisis avec joie l'occasion de lui rendre un hommage.

L'examen d'un bas-relief de la Villa-Albani est pour lui un coup de lumière qui le conduit rapidement à développer un sens que, jusqu'à lui, personne encore n'avoit aperçu. Il voit, dans les ouvrages égyptiens, un style petit, resserré, plat, & qui devoit être d'une exécution abrégée, parcequ'il étoit produit sans étude & par la seule routine ; dans le nud, les parties d'expression rondes, & d'un dessein à peine indiqué ; les os, les muscles, les veines, foiblement exprimés ou totalement oubliés. Puis ailleurs, il observe que, sous le regne de Ptolémée Physcon, presque tous les artistes se retirèrent d'Egypte & se réfugièrent dans la Grece. Ce fut alors que le style égyptien corrompit l'art en Grece & en Italie, ce qui devint plus ou moins général. Voilà ce qui achève d'expliquer le passage difficile de Pétrone & de justifier sa plainte. L'ignorance de ce fait, découvert par Winckelmann, doit excuser M. Brotier. Junius n'a pas plus approché de la vérité : on peut voir son embarras à la fin du chap. 2 du second livre de *Pictura veterum*. Ce savant, qui réunissoit tant de connoissances, & qui n'avoit pas celles de l'art, peut bien avoir induit M. Brotier en erreur, & Christius peut y avoir aussi contribué.

Cependant Winckelmann a jugé à propos de changer d'avis dans la suite, & de revenir au sens que Junius n'étoit pas trop loin d'adopter. Il avoit pourtant dédaigné lui-même cette interprétation dans une lettre écrite à Rome en mars 1757. Comme il n'est ni interprete ni traducteur de Pline, ce n'est que le mot *compendiaria* de Pétrone qui l'occupe. Je ne vois pas ce qu'il a gagné à changer de sentiment. Si je trouvois plus d'évidence à son dernier avis, je m'y conformerois sans hésiter ; & j'aurois autant de plaisir à revenir sur mes pas, qu'il en eut sans doute à revenir sur les siens. Ce n'est pas cepen-

dant qu'il ne donne encore un coup-d'œil de complaisance sur son ancienne interprétation. » Il a pu arriver, dit-il, que les » artistes de ces temps s'efforcèrent d'imiter l'ancien style, » dont les contours peu ondoyants l'approchent de la manière égyptienne. C'étoit ma première conjecture que j'appliquois à l'art en général ». M. Winckelmann avoit d'autant plus raison dans cette première conjecture, que c'étoit aussi en général que Pétrone voyoit l'art aussi bien que les lettres; autrement sa comparaison seroit défectueuse. Puisqu'il s'agit d'une vue générale dans Pétrone, ce n'est pas le moyen de l'entendre, que de l'interpréter par des vues particulières. Voyez la traduction de *l'histoire de l'art*, par M. Huber, tome 2, page 259 : Winckelmann y débat sa dernière conjecture; mais il n'en laisse pas moins à la première toute la force & la justesse qu'elle doit avoir. Pour moi, je m'en tiens à mon interprétation du mot *compendiaria*, parceque l'ayant soigneusement étudiée, je la trouve juste, & que personne, que je sache, n'a traduit autrement cette expression. Malgré le respect que mérite la vaste érudition de M. Brotier, je ne puis sacrifier le fruit de mes réflexions à son aperçu qui me paroît hasardé. C'est à la section suivante que Plin me paroît désigner les grotesques, quand il dit *Unde hoc genus pictura grylli vocantur*. C'est, en un mot, Antiphile, & non Philoxene, qui peignit des grotesques.

M. de Pauw, dans ses recherches sur les Egyptiens & les Chinois, sect. 4, examine aussi le passage de Pétrone : mais il se sert d'un texte altéré, & auquel manque la négation. Il lit, *Pictura quoque alium exitum fecit*; & il traduit, » La peinture » a eu aussi un autre sort » : en sorte qu'au lieu d'une comparaison de conformité entre la peinture & les lettres, il offre une comparaison de différence. Pétrone, ainsi défiguré, ne fait plus ce qu'il dit; M. de Pauw n'en cherche pas moins plusieurs manières d'entendre le passage, & n'en trouvant aucune qui

puisse le satisfaire , il saute le fossé , comme le fait , en pareille occasion , plus d'un traducteur. Il prétend d'abord que les copistes ont écrit un mot pour un autre , & qu'au lieu d'*ætyporum audacia* , ils ont mis *Ægyptiorum audacia*. Puis sentant qu'il ne peut tirer aucun parti du mot *ætypa* , il saute avec la même légèreté par-dessus ce nouvel obstacle en disant : *Au reste , de plus grandes discussions à cet égard seroient ici inutiles*. Mais du moins , & c'est tout ce qu'il importe d'observer pour la question dont il s'agit , il traduit *compendiaria* par le mot *abrégé* , parcequ'il n'est pas permis de l'entendre autrement dans ce passage.

(85) Page 185. Le P. Hardouin , qui n'a pas toujours raison , a , si je ne me trompe , un peu défiguré Pline dans cet endroit , sur la foi de Pintianus & de deux manuscrits de la bibliothèque du roi. Il retranche une idée caractéristique du peintre Nicophane , & se contente de dire dans sa note , où il rapporte cette idée , qu'elle doit être rejetée. Il oublie sans doute que Pline , quand il le fait & qu'il en a l'occasion , se plaît à tracer le caractère de l'artiste dont il parle , & même à placer quelques traits de ce qui lui arriva de remarquable. Messieurs Brotier & Poinfinet sont conformes au P. Hardouin.

Voici la leçon du manuscrit de Pétersbourg , conforme à l'un de ceux de Daléchamps ; on pourra juger si Pintianus & Hardouin ont raison. *Annumeratur his & Nicophanes elegans & concinnus. Fuit autem ut vetusta opera pingeret propter aternitatem rerum : impetuosus animi , & cui pauci comparentur : cothurnus ei & gravitas artis*. Ces paroles signifient , je crois , ce que j'ai exprimé dans ma traduction. Ce texte , qui est celui de plusieurs bonnes éditions , est , je crois , celui de Pline. Des copistes , des glossateurs , peuvent changer , altérer , supprimer , & même ajouter un mot ; ils peuvent encore transporter dans la copie une note marginale qui expliquoit le texte : mais ce copiste , ce glossateur , pouvoit-il deviner la sorte d'esprit

qu'avoit l'artiste dont parle Pline ? Il est bien plus probable que ces lignes auront été oubliées par un copiste, suivi par un autre, qu'il ne l'est qu'un copiste les ait ajoutées au texte.

Pline avoit dit auparavant à l'article de Protogene : *Ut Alexandri magni opera pingeret propter æternitatem rerum.* Peut-être n'aura-t-on pas cru qu'il dût se répéter ici dans les mêmes termes : comme s'il ne s'étoit pas répété ailleurs, comme si une répétition de quelques mots rassemblés ne se trouvoit pas dans presque tous les écrivains. Celle-ci, qui n'est pas même une faute légère pour l'auteur, en seroit une grossière pour son copiste, & ne peut même lui être attribuée : car on veut donner à ce qu'on ajoute un tour qui ne dépare pas le style de l'auteur, & l'on se garde bien d'aller chercher une phrase qu'il vient d'employer, pour la répéter mot pour mot. Voici le texte du P. Hardouin : *Annumeratur his & Nicophanes, elegans & concinnus, ita ut venustate ei pauci comparentur : cothurnus ei & gravitas artis.* » On compte aussi Nicophane » parmi ces artistes : il étoit élégant & précis ; peu lui sont » comparables pour la grace : il eut aussi de la grandeur & de » la noblesse ».

(86) Page 185. Euphranor, qui parut, selon le texte connu de toutes les éditions de Pline, dans la 104^e olympiade, se trouve ici disciple d'Ariston, qui l'étoit d'un Aristide, élève d'Aristide le Thébain, lequel étoit contemporain d'Apelles, qui, selon Pline, parut dans la 112^e olympiade. Voilà des filiations qui se terminent à faire briller, plus de trente ans avant leur maître, des artistes qui, comme de raison, ne parurent que bien des années après lui : ce qui est une assez singulière chronologie. Est-elle de Pline, ou n'en est-elle pas ? Comment, si cette faute vient des copistes, tant de savants éditeurs ne l'ont-ils pas corrigée ? Malheureusement on ne connoît pas deux Euphranor. Ailleurs je dirai plus clairement ce que j'en pense.

M. Poinfinet ou moi nous trompons ici ; car il traduit qu'Antoride & Euphranor étoient élèves de Persée ; je lis qu'ils l'étoient d'Ariston : *Et Ariston cujus est satyrus cum scypho coronatus. Discipuli, Antorides & Euphranor, de quibus mox dicemus.*

(87) Page 187. Le lecteur observera que le temple d'Ardée fut peint vers la première olympiade, quelques années avant la fondation de Rome. (Voyez Pline, section 6, chap. 3 de ce livre.) La peinture alors, privée, selon Pline lui-même, de l'expression, de la proportion, de l'art de draper, de celui de marquer les articulations des membres, les muscles, les veines, &c., toutes parties qui n'ont été inventées que successivement & long-temps après pour la plupart ; la peinture, dis-je, devoit être dans l'état le plus informe ; & si on accordoit à si bon marché de grands éloges publics & de belles distinctions aux artistes de ce temps, c'est que tout art & toute science paroissent des prodiges à leur naissance. On auroit même pu déifier *Marcus Ludius Hélotas*, attendu que celui qui décoroit le temple de Junon méritoit plus du public que le giron d'un empereur ; mais autres temps, autres soins. Le lecteur n'oubliera pas non plus que malgré la peine qu'avoit prise le peintre Cimon d'inventer la représentation des veines & celle des articulations des membres, le statuaire Pythagore le Léontin fut aussi le premier qui représenta les veines & les nerfs, & cela vers la 84^e olympiade, c'est-à-dire au temps des Myron, des Polygnote & des Phidias, quelques 360 ans après que les peintures d'Ardée furent faites. Voyez les notes & corrections du P. Hardouin sur ce livre, n°. 10, où vous trouverez les raisons qu'il donne de l'existence des trois Pythagores statuaires : *Tres igitur, dit-il, eo nomine statuarii fuere, Rheginus, Leontinus, Samius, &c.*

(88) Page 187. Le texte dit *topiaria opera*. J'imagine que si M. de Jaucourt eût fait attention à ce passage, il n'eût

pas dit, dans son article *Topiarium opus*, que l'opinion la plus raisonnable est de croire que ces expressions signifient *des paysages représentés en peinture ou dans des tapisseries*. Ludius ne représentoit pas *des paysages* parmi les différentes parties *des paysages* qu'il peignoit : mais comme il les ornoit de maisons de campagne & de portiques, il y ajoutoit de ces arbres taillés en oiseaux, en lapins, en vases, &c. Cet ornement étoit de mode chez les Romains. Pline en fait mention plusieurs fois; & cet auteur, fût-il le seul qui en parlât, suffiroit pour nous faire connoître le sens de *topiaria opera*, qui ne peut signifier en aucune langue *des paysages représentés dans des paysages*.

(89) Page 188. Je dois commencer par observer, que M. Poinfinet change la pensée de Pline en traduisant: *Mais nulle gloire, en fait de peinture, n'égale celle des peintres en tableaux*. Pline dit exclusivement, *Il n'y a de gloire*, & ne dit point, *Nulle gloire n'égale celle*, &c. Sa phrase & la suite de son discours n'en accordent ici qu'à ceux des peintres qui ont fait des tableaux qu'on peut transporter. Peu après M. Poinfinet traduit, *Nondum libebat parietes totos pingere*, par » On étoit encore bien éloigné de l'usage des murailles entières de chefs-d'œuvre de peinture ». Je crois ma traduction plus exacte, en ce qu'elle ne parle pas de chefs-d'œuvre.

En accommodant ainsi piece à piece un auteur, on produiroit un tissu qui seroit fort souvent le contraire de sa pensée. On doit d'autant plus me permettre ces sortes d'observations, que sans elles plus d'un lecteur croiroit que c'est moi qui me suis éloigné du sens de l'auteur.

Pline sous-entend sans doute des tableaux *qui peuvent se transporter*, par opposition aux *peintures à fresque*. Mais la décision est-elle bien juste, » Qu'il n'y a de gloire que pour » ceux qui ont peint des tableaux » ? *Nulla gloria artificum est, nisi eorum qui tabulas pinxere*. Il semble qu'un artiste

qui auroit peint sur un mur, dans un plafond, une coupole, &c., aussi bien que Raphaël, si vous voulez, a peint en huile sur la toile, sur bois ou sur cuivre, auroit tout autant que lui de mérite intrinsèque.

Ce genre, sans contredit très difficile & fort distingué, a cependant immortalisé les peintres qui l'ont exercé. La raison en est simple; la voici avec les expressions de l'abbé du Bos :
 » Un peintre qui peint des coupoles & des voûtes d'église, ou
 » qui fait de grands tableaux, destinés pour être placés dans
 » tous les lieux où les hommes ont coutume de se rassembler,
 » est plutôt connu pour ce qu'il est, que le peintre qui tra-
 » vaille à des tableaux de chevalet, destinés pour être renfer-
 » més dans les appartements des particuliers ». Ce raisonne-
 ment juste est tout contraire à celui de notre auteur.

Pline auroit bien dû se souvenir qu'il avoit dit, l. 35, c. 3, en parlant des peintures à fresque de Cxaré & d'Ardée : *J'avoue qu'il n'y en a pas que j'admire autant que celles-là*. Il venoit de transcrire l'inscription de celles d'Ardée quelques lignes plus haut; cela pouvoit rafraîchir sa mémoire. En effet, un peintre dont l'ouvrage sera toujours un sujet d'éloge, *quem nunc & post semper ob artem hanc Ardea laudat*, peut compter sur une vraie gloire, & si vraie, que Pline la lui confirme après bien des siècles. Si, lorsque des artistes plus habiles paroissent, cette gloire s'affoiblit, c'est le droit de la supériorité : mais cette supériorité n'attaque point le genre; elle ne l'emporte que sur le talent de l'artiste. Les portiques d'Athenes & de Delphes, où Polygnote avoit peint de grands sujets, lui avoient aussi mérité, dans l'opinion des anciens, une vraie gloire. Que quelques anciens se soient trompés sur le mérite particulier de Polygnote, c'est une question étrangère à l'idée de gloire attachée aux grands ouvrages à fresque ou qui ne sont point transportés; car ceux de Polygnote, dont nous parlons, ne le furent jamais; ils étoient fixés dans

un lieu , *uno in loco mansuras*. Et le Jupiter Olympien de Phidias , & tant de fameux colosses , & la Vénus de Praxitele que chacun alloit admirer à Gnide , & tant d'autres beaux ouvrages qui restoient où on les avoit faits , & tous ces chefs-d'œuvre d'architecture qui ne voyageoient pas d'une ville à l'autre , comme des tableaux & des statues , avoient-ils ou n'avoient-ils pas mérité de la gloire à leurs auteurs ? Comment peut-on dire que les anciens , avant Apelles & Protogene , n'ornoient pas les murailles de peintures , & qu'ils n'en faisoient pas de fixées dans un lieu , quand on a vu & loué des peintures à fresque d'une très haute antiquité , c'est-à-dire plusieurs siècles avant Apelles & Protogene ?

(90) Page 188. Dans l'abrégé de la vie des peintres grecs par de Piles , c'est Apelles qui dit tout cela. De Piles est entre les mains de tout le monde , & tout le monde n'apperçoit pas d'aussi grossières bévues ; c'est qu'il s'en faut que tout le monde lise ou ait lu Plin. On auroit tort de blâmer ceux qui ne l'ont pas lu ; mais pourquoi se chargent-ils de le préconiser sur des éloges faits par des écrivains qui n'entendoient presque rien aux arts de peinture & de sculpture , ou sur la foi d'autres écrivains qui , comme vous voyez , défigurent Plin faute de l'entendre.

(91) Page 189. C'est donc un crime honteux que d'éprouver de l'amour pour des femmes si belles , que leurs figures méritent d'être transportées à des déesses ? Mais quand un artiste a ce malheur , qu'est-ce que cela fait à son talent ? Et pourquoi , en parlant de son mérite comme artiste , un écrivain cite-t-il ses foiblesses comme homme ? Sur-tout est-il bien philosophique , bien judicieux même , de l'accuser en quelque sorte d'impiété , pour avoir donné à des déesses les traits des mortelles ? Que feroient nos plus beaux tableaux de dévotion , nos Vierges , nos Magdeleines , &c. des Raphaël , des Corrége , des Guide , des Carle Maratte , & de tant d'autres , si ces ar-

tistes n'eussent pris dans des femmes, qui n'étoient peut-être rien moins que vierges ou saintes, les beautés qu'ils ont fait passer dans leurs ouvrages ? Et quel véritable amateur & connoisseur des arts s'est jamais avisé de reprocher aux grands maîtres qu'ils ont déshonoré l'art par ce procédé si simple & si nécessaire en même temps, que sans lui nous serions privés du secours que fournit à la dévotion la vue d'une belle Madone, d'une belle Magdeleine, d'une belle sainte enfin ? Pline, heureusement pour Apelles, avoit mis de côté sa morale sévère, quand il a dit plus haut que la belle Campaspe avoit peut-être servi de modele pour la déesse Vénus. On est indulgent pour ses amis.

Pline ajoute que par les tableaux d'Arellius, on pouvoit compter le nombre de ses concubines : *Itaque in pictura ejus scorta numerabantur*. Cette idée n'a été ni saisie, ni traduite par M. Poinfinet : je l'ai traduite pour me conformer au précepte qu'il donne lui-même dans une note, tome 1, page 24 : *Un traducteur fidele ne doit rien omettre sans nécessité*.

Je viens de dire qu'un vrai connoisseur ne s'est jamais avisé de reprocher à un peintre d'avoir fait une sainte d'après une femme qui ne l'étoit pas. Ce n'est pas dire assez : il faut ajouter, *un homme dans son bon sens* ; car un artiste même en peut manquer, s'il se laisse dominer par l'âcreté de sa bile. Nous en avons un exemple frappant dans les ingénieuses satires de *Salvator Rosa*. Cet artiste, dont on connoît les grands talents, s'étoit mis dans la tête qu'il falloit injurier le Carache, le Titien, & tous les peintres qui avoient fait, non seulement des tableaux obscènes, mais des ouvrages de dévotion, dont les modeles étoient des gens de mauvaise vie ; & il se chargea d'anathématiser, *ipso facto*, les auteurs de ces ouvrages : ce qui paroît un peu dur. Mais sur le premier point, tout est pour lui ; la rigueur avec laquelle il sévit contre les obscénités fait honneur à ses mœurs, & ne peut être

blâmée , au moins pour le fond , que par des ames corrompues. Je vais à ce propos traduire & mettre sous les yeux du lecteur un trait de sa troisieme satire, intitulée *la Pittura*.

» Michel-Ange ayant découvert son jugement universel en
 » présence du pape , chacun exaltoit ce tableau comme un
 » ouvrage immortel. Mais un seul cavalier , d'un visage sé-
 » vere , tint avec fermeté ce discours au peintre : Votre juge-
 » ment est bien exprimé , puisqu'on y voit les parties hon-
 » teuses de la vie de chacun. Mon cher Michel-Ange , ne
 » croyez pas que je plaisante : vous avez peint un grand ju-
 » gement , mais avec peu de jugement. Je ne vous dis rien
 » de l'art du peintre ; mais je parle des convenances , où je
 » trouve que votre grand savoir a dégénéré en vice. Ne de-
 » vriez-vous pas penser & voir que votre tableau est dans
 » une église ? Il me semble à moi que cet autel est un bain
 » public. Vous saviez pourtant que le fils de Noé attira la
 » colere de Dieu sur lui , pour avoir découvert la nudité
 » de son pere ; & vous , sans craindre le Christ & sa mere ,
 » vous découvrez les parties honteuses même de tous les saints.
 » Ainsi , dans le lieu où le souverain pasteur offre au ciel des
 » vœux purs , vous offrez l'obscénité à découvert ; où le
 » vicaire de Dieu lie & délie sur la terre & dans le ciel , vous
 » exposez des choses aussi étranges. (Ici le poëte les nomme.)
 » Michel-Ange , à cette mercuriale , devint rouge & noir de
 » rage , il ne fut dire une parole ; & ne pouvant satisfaire
 » autrement son orgueil altier , il fut , pour exhaler son dé-
 » pit , peindre le cavalier dans l'enfer ».

Ce cavalier se nommoit , dit-on , *Blaise Casena* ; il étoit maître des cérémonies de la cour du pape. Au reste , l'ouvrage eut dès sa naissance de séveres & justes critiques , & il en aura tant que la vérité dans le coloris sera connue , & qu'on n'aura pas renoncé au bon goût & au sens commun dans la composition.

Voilà pour l'ouvrage , & voici pour l'auteur. Le grand artiste s'oublie en se vengeant à la manière des ames communes , tandis qu'en corrigeant quelques unes des nudités qu'on lui reprochoit il se feroit d'autant plus élevé que son censeur montrait plus d'aigreur & de méchanceté. Ce qui , sans excuser Michel-Ange , peut le rendre digne de plus d'indulgence , c'est que le maître des cérémonies de la cour du pape n'affectoit vraisemblablement tant de rigorisme que pour y desservir le grand artiste. Michel-Ange avoit là plus d'un malveillant , comme en ont toujours les hommes extraordinaires.

J'ai observé ailleurs , avec beaucoup d'honnêteté , les fautes de convenance du fameux Moïse de Michel-Ange , & je crois sans peine l'avoir emporté sur *Salvator Rosa* dans l'éloge que j'ai fait de ce grand artiste. Aussi l'auteur très célèbre des *Questions sur l'Encyclopédie* a-t-il approuvé publiquement ma critique : ce que je ne fais pas remarquer par une de ces adresses qui ne laissent rien échapper de ce qui peut enorgueillir la petite suffisance ; mon objet est seulement de conclure , avec tous les hommes sensés , qu'un suffrage de cette valeur , dans un point qui appartient au goût universel , est aussi honorable , que les atteintes balbutiées de quelques foibles contradicteurs seroient indifférentes , pour ne pas dire méprisables. Cette espèce de contradicteurs feint de ne pas distinguer l'artiste qui travaille d'avec l'artiste qui pense , lorsqu'il s'agit de contredire une critique juste sur l'idéal d'un ouvrage ancien. Ce qui les rend encore assez plaisants , c'est de blâmer en même temps de prétendues fautes contre le costume dans des ouvrages faits sous leurs yeux.

J'oubliois un trait ; qui peut d'autant plus à propos trouver ici sa place , qu'il confirmera ce que j'ai dit de ma critique honnête & respectueuse , comparée à l'opinion que *Salvator Rosa* avoit de Michel-Ange. *Salvator* venoit de découvrir un tableau de sa façon , dont les figures étoient de grandeur naturelle ; &

la bonne opinion qu'il avoit de son mérite à dessiner en grand ; lui fit dire à son ami Passari : *Che dicono adesso questi maligni ? Si sono chiariti se io so fare in grande ? Or venga Michel-Angelo , e disegni meglio quel nudo , che vi ho fatto io , se lo saprà fare. Adesso è stordito il mondo , perchè gli ho già fatto vedere quanto vaglio.* » Que disent-ils à présent les malins ? » Se sont-ils enfin assurés si je fais faire le grand ? Qu'il vienne » ce Michel-Ange ; que , s'il se peut , il dessine mieux le nud » que je ne l'ai fait. Le monde est à présent étourdi , parce- » que je lui ai fait voir ce que je vaux ». Le voilà celui qui s'oublie , celui qui méconnoît la supériorité d'un talent que personne encore n'a enlevé à Michel-Ange ; le voilà celui qui ne s'en tient pas à relever des fautes réelles en rendant le plus grand hommage aux vraies beautés , mais qui rabaisse avec dédain le savoir du plus profond dessinateur moderne , & qui croit follement , & pour le moins , se placer à côté de lui. C'est ce délire de la vanité qu'il faut tancer quand on le rencontre : mais se gendarmer contre la juste censure d'un millier de sottises , c'est montrer sa foiblesse & son ignorance , ou peut-être un motif encore plus honteux , & qu'on pourroit bien deviner. On prétend que Tacite & le duc de la Rochefoucauld connoissoient les hommes.

(92) Page 189. Quelle puérilité ! Voilà Pline le connoisseur en peinture qui ne sait pas qu'une tête peinte sur une surface plane , fût-elle du plus mauvais peintre , regardera toujours le spectateur , de quelque côté qu'il la regarde , si elle regarde en face : elle fera bien plus ; elle regardera tous les spectateurs à la fois , de quelque côté qu'ils soient.

Qu'on se rappelle tous les endroits où il parle bien des ouvrages de l'art ; qu'on les compare à ce qu'il dit ici , on trouvera sans peine qu'il étoit homme d'esprit & sensible , & compilateur de bonne foi : mais on n'en conclura pas qu'il fut un grand connoisseur , parceque des mots isolés , des expressions vagues , des idées générales , ne font jamais preuve

du savoir , sur-tout lorsque la personne qui les produit en débite ailleurs d'autres qui prouvent la plus grande ignorance de la matiere qu'elle traite.

M. de Jaucourt, d'après M. de Caylus, dit, en parlant d'Amulius, quelque chose de trop remarquable pour ne pas le transcrire. » Pline admire la tête d'une Minerve que peignit » cet artiste. Cette tête regardoit toujours celui qui la regardoit, *spectantem aspectans quacumque aspiceretur*. Cependant » ce jeu d'optique ne tient point au mérite personnel, & suppose seulement dans le peintre une connoissance de cette » partie de la perspective. On montre en Italie plusieurs têtes » dans le goût de celle d'Amulius ». (Encyclop. tome 12, page 275.) L'observation est beaucoup trop resserrée ; elle pouvoit ne pas se borner à l'Italie, & voyager dans toutes les parties du monde, où l'on peint des portraits qui regardent en face. Il n'y en a pas un qui n'en montre autant, fût-il du plus mauvais barbouilleur, qui ne sauroit pas la moindre regle de ce jeu d'optique, & qui n'auroit aucune connoissance de cette partie de la perspective.

Voici un problème que je propose au lecteur, & que je le prie de vouloir bien résoudre. La lecture de Pline a-t-elle eu jusqu'à présent la vertu de déranger le bon sens des hommes d'esprit & de mérite ? ou bien, par une intention particuliere & indépendante de cette lecture, veut-on faire passer pour du bon les absurdités de cet auteur ? Ce seroit un peu se moquer des gens, que d'affurer, avec M. de la Nauze, que Pline critique la Minerve d'Amulius, & qu'il n'en parle que par *dérision*. Parle-t-on d'un artiste avec *dérision*, quand on l'appelle décent, correct, & en même temps agréable, & sur-tout quand on joint immédiatement à cet éloge celui d'un de ses ouvrages ?

Un autre commentateur (Durand), pour sauver à Pline l'absurdité de cette Minerve, le fait tomber dans une autre plus

grossière encore. Il produit l'autorité d'un ancien manuscrit, où c'est le peintre qui, *de quelque côté qu'on le regardât, regardoit le spectateur*. Il n'y auroit là qu'une petite difficulté, c'est qu'avec de tels yeux on n'est pas peintre. Le manuscrit que j'ai déjà cité a le même sens que l'édition du P. Hardouin; c'est la Minerve, & non le peintre, qui regarde de tous les côtés à la fois.

Un savant interprete (Daléchamps) veut que *in machinis*, qui est peu après dans le texte, signifie *un chevalet*. Mais si c'étoit le sens, Pline, au lieu de ce pluriel, n'auroit-il pas dit *in machinâ*, comme il le dit ailleurs en parlant du chevalet de Protogene? Son observation alors eût été bien puérile, puisqu'il n'y auroit eu rien de remarquable qu'un peintre romain travaillât tout habillé devant un chevalet. Toutes les éditions & tous les manuscrits, même celui de Pétersbourg, ont *in machinis*. Je trouve de plus en plus que les savants, quelque profonds qu'ils soient d'ailleurs, paient toujours plus ou moins le tribut à l'ignorance de nos arts. En expliquant un auteur ancien qui en parle, ils lui prêtent de temps en temps, par leurs interprétations, des fautes qu'il n'a pas commises, comme souvent aussi les erreurs qui lui appartiennent leur échappent.

(93) Page 190. Que veut dire Pline par *cette aventure célèbre*? Est-ce un éloge de la peinture & de son pouvoir sur les animaux? on a vu ailleurs ce qu'il en faut penser. Est-ce pour apprendre à la postérité qu'un épouvantail à moineaux avoit procuré un sommeil plus tranquille au triumvir? on pouvoit, en ce cas, omettre *l'aventure célèbre*. Il n'y a ni paysan, ni sauvage au monde, qui ne sache parfaitement le moyen, non seulement de faire taire les oiseaux; mais de les chasser d'un lieu où ils incommode. Du temps de Lépideus on ignoroit à Rome le secret de faire taire les oiseaux qui empêchent les gens de dormir; & cette invention fut *une aventure célèbre*! la postérité pourra-t-elle le croire?

Il faut observer que le dragon fut peint sur une très longue membrane, *in longissima membrana*, & que M. Poinssinet, en traduisant que c'étoit une toile, déränge la chronologie de l'art. On ne commença à peindre sur toile que sous Néron, & la première peinture sur toile fut son portrait. (*Voyez liv. 35, c. 7, sect. 33.*)

(94) Page 190. Est-ce le sculpteur Lyssippe qui peignit à l'encaustique? Y eut-il un peintre de ce nom? Le texte de Plin est-il ici corrompu? Je n'en fais rien, & je ne vois nulle part où je pourrois l'apprendre. Le catalogue de Junius, qui offre un article particulier de *Lyssippus pictor*, porteroit à croire qu'il y eut un peintre de ce nom, si ce n'étoit qu'il ne fait là que copier Plin, & ne dit rien de plus. Mais je suis surpris de trouver dans l'Encyclopédie, tome 12, article *Lyssippe*, une faute qu'on ne devoit pas y attendre. La voici: *Lyssippe d'Egine, peintre encaustique*, &c. Voici le texte: *Lyssippus quoque Ægina pictura sua inscripsit ἐνκαυστην*, où l'on voit que ce Lyssippe, quel qu'il fût, & quelle que fût sa patrie, écrivit sur la peinture qu'il faisoit à Egine, *il a brûlé*. Ce qui est tout aussi surprenant, c'est de trouver qu'un autre littérateur ait fait la même faute en traduisant le même passage, & qu'il ait dit: *Lyssippe d'Egine écrivit au bas de sa peinture, il a brûlé*. Article *Encaustique*; il est de M. Monnoye. Ce littérateur a sans doute voulu plaisanter, lorsqu'une quarantaine de lignes plus bas, il a traduit, dans un passage de Vitruve, *candela* par *une toile cirée*.

Je n'en estime pas moins deux fort habiles gens, quoiqu'ils aient erré dans un point qui, de la part de certains critiques, m'auroit attiré bien des injures.

(95) Page 192. De quelle *espece de peinture* Plin veut-il parler? Est-ce de celle qui représente les bœufs? on n'en avoit donc pas encore peint avant la 100e olympiade: cependant la fameuse vache de Myron étoit faite depuis 60 ans; &

il paroît qu'on devoit favoir peindre ce que l'on favoit sculpter. Est-ce de celle qui représente des sacrifices de bœufs ? il n'est pas croyable que la peinture ait attendu si long-temps à représenter cet usage religieux. Si, comme il le paroît, c'est de l'invention de peindre un bœuf noir dont Pline a voulu parler, il a donc supposé qu'on n'avoit pas encore peint d'objets dont la couleur fût noire, pas même des chevaux; ce qui fourniroit de singuliers résultats sur les foibles progrès de l'art. Si c'est de l'invention de peindre un objet en raccourci, on ne trouvera pas qu'il parle en homme qui a les premières notions de l'art; parcequ'on ne sauroit peindre une tête en face, que le nez & les oreilles ne soient en raccourci; parcequ'on ne peut pas dessiner une jambe en face, que le pied qui la porte ne soit en raccourci, &c.; les côtés de tout corps rond sont des raccourcis.

Ces paroles de Pline, *Eam enim picturam primus invenit*, sont un sujet de commentaire pour les érudits : quand ils auront bien cherché, ils trouveront qu'avant Pausias on ne savoit pas peindre des bœufs, ou des bœufs noirs en raccourci, ou des sacrifices de bœufs. M. de Caylus a traduit l'ensemble de ce passage d'une manière bien particulière. Voyez le texte de Pline, & la page 179, tome 25, des Mémoires de l'académie.

M. Brotier, t. 6, p. 392, paroît ne pas désapprouver ici ma traduction, puisqu'il rapporte cet endroit de Pline dans mes propres termes qu'il copie, pour montrer comment nous devons le dire en François. Il met un & seulement à la place d'un *enfin*, & replace le mot *relief* où il doit être : il a raison, & j'en ai profité, car je n'avois pas encore aperçu la méprise. C'est, à ce que je crois, dommage que des hommes de mérite n'aient pas la force de citer, quand ils adoptent quelques mots d'un écrivain qui leur déplaît, comme ils l'ont quand ils le blâment.

(96) Page 193. Si le lecteur est curieux de voir ce passage,
rapporté

rapporté à l'article *Perspective* dans l'Encyclopédie, il trouvera que les bœufs en raccourci, dont il y est fait mention, *donnent une idée complete de la perspective* ; paroles qui sont aussi à l'article *Pausias* dans le même tome. Il est à croire cependant que ceux qui connoissent bien toute l'étendue de la perspective ne conviendront jamais que le simple raccourci d'une figure donne l'*idée complete* de cette science. Ils trouveront même que l'assertion, si elle étoit fondée, prouveroit que la perspective étoit inconnue avant Pausias, presque contemporain d'Apelles, puisqu'il fut *l'inventeur de cette espece de peinture, dans laquelle personne n'a pu l'égalé, & qu'ainsi les ouvrages d'aucun peintre ancien n'ont donné une idée complete de la perspective* : fausse conséquence cependant, puisque les Grecs la connoissoient cent ans avant Pausias. Le témoignage de Vitruve est trop positif, pour laisser le moindre doute à ce sujet. Dès le temps d'Eschyle cette science fut mise en pratique. *Namque primum Agatharchus Athenis, Æschylo docente, tragicam scenam fecit, & de ea commentarium reliquit. Ex eo moniti Democritus & Anaxagoras de eadem re scripserunt, quemadmodum oporteat ad aciem oculorum, radiorumque extensionem, certo loco centro constituto ad lineas ratione naturali respondere ; uti de incerta re certæ imagines ædificiorum in scenarum picturis redderent speciem, & quæ in directis planisque frontibus sint figurata, alia abscedentia, alia prominentia esse videantur.*

Quand un artiste parle de son art, ce qu'il dit est croyable : s'il se trompe, ses erreurs mêmes ont des traits de lumière qui peuvent être profitables. C'est là qu'il faut avoir de l'indulgence, parceque c'est là que les fautes sont supportables, à cause de la compensation. Croyez-vous que je plaide ici ma cause ? vous ne vous trompez pas.

Si M. de Jaucourt eût eu plus de modération, s'il n'eût vu dans l'ouvrage de Pausias que l'intelligence des tons & du

dessein portée à un certain degré, il semble qu'il eût pu entendre beaucoup mieux le passage de Pline, & qu'il n'y auroit rien apperçu qui lui donnât une *idée complete* de la perspective. Quel peintre a mieux connu la magie du clair-obscur & toute l'intelligence de la couleur, que Rembrandt ? Ses ouvrages cependant n'ont jamais passé pour donner une *idée complete* de la perspective, puisqu'elle ne l'est qu'autant qu'elle est *aérienne & linéaire* ; & l'on auroit un peu de peine à prouver, eût-on même de meilleurs témoignages anciens que celui de Pline, que le peintre grec l'emportât, dans la première de ces parties, sur le peintre flamand.

M. de Jaucourt se plaint aussi que Vitruve ne nous apprenne pas le pays du peintre Apaturius, très habile dans la perspective. Cependant cet artiste écrivain dit : *Etenim etiam Tralibus cum Apaturius Alabandeus eleganti manu finxisset scenam in minusculeo theatro*, l. 7, c. 5. Pour faire l'article *Apaturius*, M. de Jaucourt a dû consulter le texte de Vitruve qu'il cite, comme aussi pour faire l'article *Perspective*, où il parle de ce peintre. Comment n'a-t-il pas vu qu'il étoit d'Alabanda, ville de Carie ? (Voyez dans l'Encyclopédie les deux articles indiqués.)

(97) Page 193. Voilà encore un *premier* qui vient bien tard faire usage de la dignité & de la proportion, après que d'autres les avoient inventées. Est-ce que Zeuxis, Parrhasius, Timanthe, Aristide, Apelles, Protogene, & tant d'autres fort célèbres avant Euphranor, n'y avoient pas songé ? Pline oublie-t-il aussi que Phidias avoit montré depuis long-temps *la dignité & la proportion* dans son Jupiter Olympien, que personne n'a égalé, *quem nemo amulatur* ? Si les sculpteurs mettoient de la justesse & de la noblesse dans leurs ouvrages, les peintres du même temps & du même pays ne devoient pas en mettre moins dans les leurs, & à bien plus forte raison les peintres subséquents ; d'où il ne faut pas conclure que la pein-

ture des anciens, égale à leur sculpture pour le dessein, le caractère, l'expression, eût atteint la perfection dans les parties que les grands peintres italiens nous ont enseignées depuis, & qui, réunies aux autres, constituent la vraie beauté de la peinture.

Le lecteur ne sera peut-être pas fâché de savoir comment MM. de Caylus & de Jaucourt traduisent, *Hic primus videtur usurpasse symmetriam*, qui signifie, » Il paroît » qu'il a le premier fait usage de la proportion ». Voici comment ils rendent ce latin : » C'est-à-dire, s'être fait une maniere dont on ne sorte point ». Ailleurs ils traduisent ainsi, *Primus symmetriam picturae dedit* : » Ces paroles signifient » que les airs de tête de ce peintre étoient piquants ; qu'il » ajustoit les cheveux avec autant de noblesse que de légèreté ; » que ses bouches étoient aimables, & que son trait étoit » aussi coulant que ses contours étoient justes ». Si une de ces deux manieres de traduire est bonne, assurément l'autre ne l'est pas, puisqu'elles rendent si différemment deux textes semblables, & qui ont le même sens, lequel pourtant n'est point du tout celui des deux interprétations.

Les paroles qui suivent dans le texte offrent encore un objet d'attention. Pline ajoute, en parlant toujours d'Euphranor : *Sed fuit universitate corporum exilior, capitibus articulisque grandior* ; & M. de Jaucourt traduit fort juste les trois derniers mots par, » Ses têtes sont trop fortes & ses emmanchements » trop nourris ». Cependant ailleurs, en parlant de Zeuxis, & en rapportant ces paroles de Pline, qui sont semblables aux précédentes, & qui ont le même sens, *Grandior in capitibus articulisque*, il dit : » Ces mots indiquent-ils un reproche de » faire ses têtes & ses articulations trop fortes ? ou le mot de » *grandior* marque-t-il un éloge ? . . . Je ne décide point » l'explication de cette phrase latine ». (Art. *Zeuxis*.) Et moi je ne déciderai pas non plus si, après avoir décidé une

question, on peut dire, *je ne la décide point*. Une note ambiguë du P. Hardouin ne devoit pas induire en erreur, quand, par la connoissance de la matiere qu'on s'engage à traiter, on fait que des têtes trop grosses ne sont pas un sujet d'éloge, & qu'on n'ignore pas les acceptions diverses du mot *grandior*. Représenter, comme Homere, des personnages au-dessus du naturel, est bien autre chose! Voyez la note 18 du P. Hardouin, chap. 9, sect. 36, n°. 2.

Ayant censuré Pline où j'ai cru qu'il étoit reprehensible, ayant encore à le censurer, je vais le disculper ici d'une faute que je suis persuadé qu'il n'a pas commise: il s'agit toujours d'Euphranor.

Si Pamphile, qui étoit en réputation vers la 107^e olympiade, & qui fut maître d'Apelles, comme on l'a vu, enseigna la peinture encaustique à Pausias, comme on l'a pareillement vu; si, après Pausias, *Euphranor surpassa de beaucoup tous les autres*, comment seroit-il possible qu'il eût joui de cette grande réputation dans la 104^e olympiade, comme il est dit dans tous les imprimés, livre 35, chap. 11? Ils disent aussi que son maître Aristide ne parut que dans la 112^e.

Observons que Pline, quand il date par les olympiades, dans les trois livres que j'examine, va toujours en avançant, & qu'il ne fait point de sauts rétrogrades. Il n'est donc pas vraisemblable qu'il ait ici rétrogradé de huit olympiades, & qu'il ait placé loin après Apelles un peintre qui, par cette date de 104, auroit paru 30 ans auparavant. Vous avez vu qu'avant de commencer la section 37, il dit: *Nous allons bientôt parler d'Aristide*; c'est avertir qu'il n'interrompra pas l'ordre des olympiades, aussi le continue-t-il en arrivant par les années d'Attale, de Yarron, de César, à la fin de son histoire de la peinture ancienne. Joignons à cette observation l'absurdité dont on vient de voir les preuves; & nous pourrions croire que Pline a dû mettre 151, & non pas 104: je vais en donner à présent d'autres preuves.

Le manuscrit de Pétersbourg dit en toutes lettres : *Post eum* (Pausanias) *eminuit longe ante omnes Euphranor Isthmius, olympiade scilicet centesimâ quinquagesimâ primâ*. Voilà bien Euphranor qui paroît certainement dans la 151^e olympiade. Que devient tout ce qu'on a pu écrire & commenter sur la 104^e olympiade qu'on lit dans toutes les éditions, à commencer par la première de Rome ? elle dit *olympiade scilicet 104*. Il est dommage que ce manuscrit soit incomplet : on voit cependant que, malgré ses défauts, il peut être de quelque secours pour l'intelligence de Pline. Je suis surpris que personne avant moi n'ait profité de cette lumière, non pas venant d'un manuscrit que les éditeurs ont peu connu, mais d'un autre très ancien aussi, qui porte la même leçon, que je trouve citée en marge de l'édition de 1669, & de celle de Daléchamps. J'avoue que je serois flatté d'avoir fait le premier cette observation ; mais il n'est guère croyable que de tant d'hommes doctes qui se sont occupés de Pline, aucun ne m'ait devancé. En tout cas, je n'ai vu nulle part aucun vestige de cette idée : l'auroit-on rejetée après l'avoir eue ? auroit-on regardé ce *centesimâ quinquagesimâ primâ* comme une faute de copiste, & de laquelle on ne devoit pas tenir compte ? je pense qu'on auroit eu tort.

Mais, pourra-t-on me dire, puisqu'à la section 19 du livre 34 on trouve Euphranor placé sous la 104^e olympiade, n'est-ce donc pas ici une date confirmée par une autre ? Non : mais ce pourroit être une méprise de transcritteur répétée. Ce premier *Euphranor* est une faute que Pline n'aura pas faite ; mais sous ce chiffre un copiste aura mis d'abord un nom pour un autre. La première bévue commise, on aura, dans une copie subséquente, corrigé la date du livre 35 par celle du livre 34, parcequ'on aura pensé que le même artiste devoit être placé sous la même olympiade. Personne n'y aura fait attention ; l'imprimerie en 1469 s'en sera emparée, & d'édition en édition

la bévue sera venue jusqu'à nous. On aura eu beau consulter d'autres manuscrits; s'ils étoient déjà corrompus, ils n'auront servi qu'à appuyer l'erreur. Si celui que je consulte n'avoit pas ici une lacune de deux pages qui fait disparaître la leçon qu'il nous faudroit dans le livre 34, qui peut assurer que je ne l'y trouverois pas? Celle que je donne prouve la nécessité de l'autre, & fait présumer son existence perdue. Passons à quelque chose de plus lumineux encore.

J'anticipe jusqu'à la section 28, où nous trouvons qu'Antidote fut élève d'Euphranor, & Nicias élève d'Antidote. En mettant Euphranor dans la 151^e olympiade, que son élève Antidote paroisse 20 ans après, & que Nicias, élève de celui-ci, soit en réputation 20 autres années plus tard, nous trouvons qu'Attale, qui mourut vers la 160^e olympiade, pouvoit acheter un des tableaux de ce peintre. Mais si nous plaçons Euphranor dans la 104^e, il y aura 230 ans de là jusqu'à la mort du roi de Pergame, sans le calcul juste qui dépend de l'année précise d'une olympiade. Comment Nicias pouvoit-il refuser de vendre un de ses tableaux à un roi qui, à plus d'un siècle près, n'étoit pas encore au monde? d'où nous devons conclure que si Pline eût fait paroître le peintre Euphranor dans la 104^e olympiade, il auroit pitoyablement erré en chronologie. C'est du premier Attale que je parle; car si c'étoit Attale *Philometor*, la faute seroit bien plus absurde, & cependant c'est ainsi qu'on le lit dans toutes les éditions.

Quintilien, contemporain de Pline, ami de son neveu, pouvoit lire l'original du naturaliste avant que les copistes l'eussent altéré; ou peut-être avoit-il reçu d'ailleurs une tradition plus exacte qu'elle n'est venue jusqu'à nous. Après avoir rapporté chronologiquement ce que les différents artistes, peintres ou sculpteurs, avoient fait pour les progrès de l'art, il nomme Euphranor le dernier, comme étant venu après les autres, & comme ayant eu la supériorité sur eux tous, même

sur Apelles. *Euphranorem admirandum facit, quod & ceteris omnibus studiis inter precipuos, & pingendi fingendique idem mirus artifex.* Quint. lib. 12, cap. 10 Il ajoute qu'il en a été de même des progrès de l'éloquence, & il compare Cicéron à Euphranor. » N'avons-nous pas, dit-il, en Cicéron » un Euphranor, supérieur par un grand nombre des qualités » de l'art; & rassemblant dans un degré éminent toutes les » perfections que l'on célèbre dans les autres »? *An M. Tullium non illum habemus Euphranorem, circa plurium artium species præstantem, sed in omnibus quæ in quoque laudantur eminentissimum?* Voilà donc Euphranor postérieur à Apelles, & qui l'emporte sur ce peintre chez Quintilien comme chez Pline; car celui-ci dit: *Eminuit longè ante omnes Euphranor.* Il est vrai qu'il ne peut rendre cette justice à Euphranor sans se contredire lui-même, puisqu'il avoit prononcé qu'Apelles l'avoit emporté sur tous les artistes à venir: *Futurosque postea superavit Apelles.* C'est qu'il copioit séparément, & quelquefois sans accord, ce qu'il lisoit ou apprenoit, & que Quintilien s'approprioit en homme exact les matériaux qu'il mettoit en œuvre.

Ce qu'il y auroit ici d'assez embarrassant pour ceux qui ne voudroient pas adopter cette 151^e olympiade, c'est qu'ils ne pourroient la rejeter sans faire tomber Pline dans une étrange absurdité que je lui épargne.

Je conviens que tout cela dérange bien des raisonnements, des commentaires, des calculs, & qu'on ne se seroit pas attendu à voir Euphranor plus habile peintre qu'Apelles, & par le témoignage même de Pline, appuyé de celui de Quintilien: mais qu'y faire?

Me dira-t-on qu'Euphranor peignit la bataille de Mantinée, qui fut donnée dans la 104^e olympiade, & que cela prouve qu'il vivoit alors? Le Brun, qui vivoit dans le siècle de Louis XIV, peignit les batailles d'Alexandre; une foule d'ar-

tistes ont représenté & représentent tous les jours des actions passées plusieurs siècles avant eux. Un correcteur brouillon, & qui croyoit bien faire, plaça dans la 104^e olympiade un peintre qui avoit représenté un fait arrivé dans cette olympiade ; & , jusqu'au dernier éditeur de Plin, on a perpétué l'erreur.

(98) Page 193. Plaisante manière d'observer la proportion ! Si Euphranor a donné les préceptes des proportions , comme il en donnoit l'exemple dans ses ouvrages , son écrit devoit plutôt nuire à l'art que de lui profiter. Si on ne peut pas entendre le mot *symmétrie* que Plin répète souvent , par celui de *proportion* ou *ordonnance* , on ne fait ce qu'il veut dire , parcequ'il n'y a pas de symmétrie en peinture ; que ce seroit un tableau mal composé , que celui dont la composition seroit symétrique ; & qu'il seroit triste de croire que les compositions des anciens fussent symétriques.

Il y a pourtant , & même quelquefois par un effet du hasard , des arrangements symétriques dans les objets naturels : le peintre , qui doit imiter les objets de la nature , ne doit-il pas les représenter aussi comme il les voit ? Cette objection a été faite par des hommes qui se donnoient pour entendus dans les beaux arts ; ainsi elle ne m'appartient pas. Je leur répons , 1°. que l'ordre symétrique de certains objets n'engage aucunement l'artiste à symétriser sa composition , parcequ'il doit prendre un point de vue qui , en ôtant à ses objets l'aspect compassé d'une chapelle vue en face , leur donne toute la variété , la grace & l'intérêt que demande une composition ; 2°. que s'il a une cérémonie , par exemple , à représenter dans un édifice qui doit être vu en face , toutes les parties de l'édifice seront symétriques , ainsi que tout ce qui sera d'étiquette & d'obligation ; mais l'ordonnance de ce tableau particulier ne sera ni citée , ni prise pour règle , quand il s'agira des préceptes & de l'art de composer un tableau.

(99) Page 193. Ce combat de cavalerie étoit la bataille de Mantinée. Pausanias & Plutarque n'en laissent aucun doute ; & ils en font l'éloge. Selon Plutarque, le tableau *ravit hors de soi ceux qui le regardent . . . On y voit la charge de la rencontre , & le choc plein de grand effort & de grand courage , les hommes & les chevaux soufflants à grosse haleine.* On peut louer autrement un tableau : mais enfin c'est un éloge ; & Pline devoit mieux indiquer celui-ci, ne fût-ce que pour Epaminondas & la célébrité de l'action. Cela lui eût fait plus d'honneur que les petites historiottes qu'il raconte sur l'art & sur les artistes. Le tableau étoit à Athenes dans le céramique. M. de Jaucourt, qui nomme volontiers quelques-uns des ouvrages des artistes célèbres, n'en indique aucun du peintre Euphranor, quoiqu'il ait parlé des statues qu'il a faites : cela n'est pas exact.

(100) Page 194. Pline dit, & *in coloribus severus*. M. de Jaucourt, d'après M. de Caylus, a cru, t. 12 de l'Encyclopédie, page 255, que cela signifie qu'Antidote » étoit très exact dans » sa couleur, c'est-à-dire qu'il observoit la couleur locale, » & qu'il ne s'écartoit point de la vérité ». Cependant, comme le mot *severus*, qui signifie quelquefois *exact*, veut dire aussi *triste*, *rude*, *austere*, il semble qu'il doit être pris ici dans l'un de ces trois sens, qui reviennent *pleinement*, chez Pline, à celui de *color austerus*, » couleur chargée, sourde, sans » éclat » ; sinon, voici comment on le feroit raisonner : » Antidote avoit une couleur très vraie, très exacte ; il observoit » si bien la couleur locale, qu'il ne s'écartoit point de la vé- » rité. Malgré ce mérite si grand, si rare, ce qui lui a fait le » plus d'honneur, c'est d'avoir eu Nicias pour élève ».

Veut-on que Pline ait fait ce mauvais raisonnement, ou que MM. de Caylus & de Jaucourt se soient trompés en ne lisant pas avec assez d'attention le texte de Pline ? J'en laisse le choix : mais s'il est permis à chacun d'avoir une opinion, la

mienne est entièrement favorable à Pline. Ce qui pourroit la fortifier encore, ce seroit l'oubli que M. de Jaucourt a fait de quatre mots qui eussent déterminé sur le champ, aux yeux de ses lecteurs, le sens du passage en question : après & *in coloribus severus*, il falloit ajouter, *maximè inclaruit discipulo Nicias* : » ce qui lui a fait le plus d'honneur, c'est son disciple » Nicias ».

Comme il arrive qu'on ne prévoit pas aujourd'hui ce qu'on pensera, ce qu'on écrira demain, M. de Jaucourt a écrit au mot *Aristolaüs* (trois pages après celle où il dit que *color severus* signifie *couleur locale*) que le terme *severus*, si souvent employé par Pline, paroît répondre pleinement à celui d'*austere*.

(101) Page 194. Je ne dirai pas que Nicias, dans les plus beaux jours de la peinture, ignorât l'art du clair-obscur : mais il est certain que Pline ne dit point ici qu'il y excellât. Observer la lumière et les ombres, *lumen & umbras custodire*, signifie, exprimer, distribuer les jours et les ombres des figures, de manière qu'elles aient de l'effet, de la saillie : or cet effet qui donne, à la vérité, du corps aux objets, n'est qu'une partie du clair-obscur, puisque Raphaël, qui observoit la lumière & les ombres, qui donnoit de l'effet & du corps à ses tableaux, ne connoissoit pas encore la magie du clair-obscur. Cette magie consiste, comme on fait, dans l'harmonie & la distribution générale de tous les tons, soit de lumière, soit d'ombre, relativement à tous les plans. D'ailleurs, comme elle dépend absolument de l'imagination du peintre, les meilleurs livres qui puissent l'enseigner, ce sont les bons tableaux du Titien, ceux de Rembrandt, ceux de Rubens, & des autres peintres qui ont bien connu la magie du clair-obscur. Ainsi, tel peintre qui feroit ressortir ses figures du tableau pourroit encore être dur, sans harmonie, sans clair-obscur.

Mais quand les termes de Pline signifieroient à la rigueur le

clair-obscur, il ne faudroit pas dire avec MM. de Caylus & de Jaucourt, que Nicias *a parfaitement entendu le clair-obscur*, puisque Pline, qu'ils traduisent, ne le dit pas. Quand on entend bien son auteur, il y a un moyen simple de ne lui donner aucune entorse; c'est de n'avoir dans la tête d'autre projet, que celui de le traduire. J'ignore pourquoi les anciens Grecs & Latins, dont les langues étoient infiniment plus riches que la nôtre, n'avoient pas comme nous un terme qui signifîât le *clair-obscur*, & je le demande. Je demande aussi pourquoi Pline ne parle jamais des objets qui enfoncent bien dans le tableau, & qu'il ne parle que *des bras & des figures* qui en sortent. Il semble que l'un & l'autre donneroient une idée plus distincte du clair-obscur des anciens peintres, & que les écrivains modernes qui en parlent auroient aussi beaucoup moins de peine à produire leurs preuves, & seroient plus exacts, si Pline, par exemple, eût écrit ce que je demande.

(102) Page 195. Plutarque rapporte le même fait dans le *Traité contre Epicure*, ch. 8 : mais il dit que ce fut Ptolémée, roi d'Egypte, qui offrit cette somme à Nicias; & ce récit conviendrait mieux à l'opinion qui place Euphranor dans la 104^e olympiade; mais en rectifiant cette date, celui de Pline devient possible. Le manuscrit de Pétersbourg dit *Attalo rege*, comme les imprimés. Cependant Pline, quelques lignes plus bas, fait Nicias contemporain de Praxitele, qui vivoit plus d'un siècle & demi avant le roi Attale. Pour disculper Pline d'une inexactitude si frappante, supposons-nous que le Nicias qui refuse son tableau au roi Attale n'est pas celui qui mettoit le vernis sur les statues de Praxitele ? L'opinion qu'il y eut plusieurs Nicias concilieroit tout, & elle me semble appuyée par le récit de Pausanias. Voici comme il s'exprime, *liv. 1, ch. 29*, en parlant des monuments qu'on voyoit à Athenes: » Suivent les tom-
» beaux de Zénon, fils de Mnaseas, de Chrysispe natif de So-
» li, de Nicias fils de Nicomede, celui de tous les peintres de

» son temps qui réussissoit le mieux à peindre les animaux ». Et
 au *ch. 22 du liv. 7*, il parle d'un Nicias qui ne paroît pas être
 le même que ce peintre d'animaux : » Avant que d'entrer, dit-
 » il, dans la ville (de Tritia), on voit un magnifique tombeau de
 » marbre blanc, plus précieux encore par les peintures de Ni-
 » cias que par les ouvrages de sculpture dont il est orné. Une
 » jeune personne d'une grande beauté est représentée assise
 » dans une chaise d'ivoire : à côté d'elle est une de ses femmes
 » qui lui tient une espece de parasol sur la tête. De l'autre cô-
 » té c'est un jeune garçon qui n'a point encore de barbe : il
 » est vêtu d'une tunique & d'un manteau de pourpre par dessus.
 » Près de lui est un esclave qui d'une main tient des javelots,
 » & de l'autre des chiens de chasse qu'il mene en laisse ». (*Trad.*
de l'abbé Gédoyen.) Si le Nicias fils de Nicomede eût été le même
 que le peintre du tombeau de Tritia, Pausanias eût mal loué
 le fils de Nicomede, en nous apprenant qu'aucun peintre de
 son temps n'avoit mieux peint les animaux, sans ajouter que ce
 même peintre traitoit l'histoire avec tant de succès que ses pein-
 tures faisoient oublier les ouvrages de sculpture qu'elles accom-
 pagnoient. Plusieurs peintres d'histoire parmi les modernes ont
 traité avec art les animaux qu'ils faisoient entrer dans leurs com-
 positions : mais on feroit d'eux un éloge peu convenable, si
 l'on remarquoit seulement qu'ils ont bien peint des animaux.
 Il faut donc distinguer, avec Pausanias, un Nicias fils de Nico-
 mede qui ne peignoit que les animaux, & un autre Nicias qui
 peignoit l'histoire, & qui joignoit à ce talent celui de représen-
 ter des quadrupedes & sur-tout des chiens de chasse, comme le
 remarquent Pline & Pausanias. On pourroit soupçonner que ce
 talent secondaire du Nicias peintre d'histoire l'a fait confon-
 dre par Pline avec le peintre d'animaux ; & peut-être la confor-
 mité de nom lui a-t-elle fait aussi confondre avec tous les deux
 un troisieme Nicias, inférieur à l'un & à l'autre par le talent,
 mais qui étoit bon vernisseur, & que Praxitele employoit à ver-

nir ses statues. Il aura appris que c'étoit un Nicias qui vernissoit les statues de Praxitele, & il aura fait un seul homme de ce Nicias obscur & d'un ou de deux autres Nicias dont il entendoit célébrer les ouvrages.

(103) Page 195. Les anciens statuaires enduisoient leurs marbres d'un vernis très fin pour en faire sortir l'éclat, & les garantir de la poussière & de l'ordure. Comme cette pratique semble plutôt nuire qu'ajouter à la beauté d'une figure de marbre, & qu'elle pouvoit ne pas être absolument générale, il semble que Pline, en écrivain exact, en appréciateur des productions de l'art, auroit dû s'étendre un peu plus sur cet usage. Il y étoit d'autant plus obligé, qu'il paroît faire dire une ineptie à Praxitele; car si ce statuaire eût fait une très belle figure qui n'eût pas eu le vernis de *Nicias*, & qu'il en eût fait une autre moins bien exécutée que Nicias eût vernie, eût-il préféré cette dernière? Peut-être que Praxitele ne faisoit vernir que ses plus belles statues, auxquelles il devoit naturellement donner la préférence: ainsi quelques mots de plus n'eussent pas été mal à propos, et nous eussent peut-être fait sentir l'avantage de ce vernis, & les raisons qu'avoit Praxitele pour l'estimer autant qu'on nous le dit.

Mais laissant à part le mauvais raisonnement que les paroles de Pline prêtent au statuaire, on trouve qu'il a lui-même, sans y penser peut-être, expliqué ailleurs ce qu'étoit *le vernis de Nicias*. Ici il ne copie qu'un mot rapporté par quelque écrivain grec, & point expliqué: mais au l. 33, ch. 7, où il copie ce que *Vitruve* enseigne sur la manière de polir les murailles ornées de peintures & les statues de marbre, il ne laisse aucun doute sur ce procédé. Voici comment *Vitruve* explique cette vernissure. Après avoir dit que, dans les lieux découverts, le soleil & la lune noircissent les peintures, il ajoute que, pour obvier à cet inconvénient, » quand » le mur sera poli & sec, il faut le couvrir de cire de Car- » thage fondue au feu & mêlée d'un peu d'huile, en étendant

» cette composition avec une brosse; qu'il faut ensuite échauf-
 » fer la cire & le mur avec un réchand de charbons, jusqu'à
 » en faire sortir ce qu'il peut y avoir d'humidité, & jusqu'à ce
 » que la cire soit devenue égale; qu'alors on la frottera avec
 » une bougie & des linges blancs, comme quand on polit les
 » statues nues de marbre: *Uti signa marmorea nuda curantur.*
 » (l. 7, c. 9.) » Pline transcrit presque mot pour mot tout ce-
 ci, & dit: *Solis atque luna contactus inimicus: remedium, ut*
parieti siccato cera punica cum oleo liquefacta candens setis indu-
catur, iterumque admotis gallæ carbonibus aduratur ad sudorem
usque; postea candelis subigatur ac deinde linteis puris, sicut
& marmora nitescent; » & comme on polit les figures de mar-
 bre, » (l. 33, c. 7.) Voilà sans doute le vernis que *Nicias* em-
 ployoit si bien au gré de *Praxitele*; voilà cette *circumlitio* de
 Pline expliquée, mot qui signifie *onction*, *vernissure*, *enduit*,
 autour d'un objet. M. de Caylus l'avoit très bien entendu aus-
 si avant moi: mais je n'avois pas son discours présent quand je
 fis cette note; Pline & *Vitruve* étoient mes seuls guides. L'a-
 mateur & l'artiste ne different que dans le sens de *sudor*: peut-
 être l'amateur a-t-il ici raison.

Je n'ai pas lu *Carlo Dati*: j'ai eu tort sans doute, mais en-
 fin je ne l'ai pas lu. J'aurois au moins voulu que Durand eût
 rapporté ses paroles dans la langue originale. Il ne l'a pas fait,
 & voici sa traduction: » *Carlo Dati* explique ce vernis des der-
 » niers coups de lime qu'il faut donner aux figures pour ache-
 » ver de les polir, & de leur ôter tout ce qui y reste de rabo-
 » teux ». Si la version est fidele, que Dieu fasse paix au savant
Carlo Dati, qui faisoit faire à un grand peintre le métier de
 polisseur de marbre. Winckelmann veut que *circumlitio* signi-
 fie ici *retoucher*, *remanier un modele*, où l'on ajoute & où l'on
retranche par-ci par-là de l'argille. Mais il s'agit de marbre, &
 non de modeles, *in marmoribus*. Voyez dans la traduction
 de M. Huber, tom. 3, p. 69, le paragraphe entier, & vous juge-

rez comment l'antiquaire, que je n'en crois pas moins savant, lisoit quelquefois ses auteurs, & écrivoit l'*histoire de l'art*.

(104) Page 195. Selon l'édition d'Hardouin, le texte s'exprime ainsi: *Et in una tabula sex signa*. Il ne paroît pas que le mot *signa* puisse convenir aux figures d'un tableau. Cela veut-il dire que ce tableau représentoit six statues? c'est le seul sens que puisse recevoir cette leçon. Celle du manuscrit de Petersbourg ne spécifie pas le nombre des statues; elle porte: *Et in una tabula signa*, ce qui approche du P. Hardouin. La leçon de l'original n'auroit-elle pas été *tabula insigni*, leçon adoptée par Durand, & ensuite par M. Brotier? Plusieurs éditions suppriment *sex signa*, & n'admettent pas non plus *insigni*. Celle de Rome de 1470 a donné l'exemple, & je l'ai suivi: *Et in una tabula, quaque maxime inclaruit, agasonem cum equo*.

Voici une autre observation. Il est surprenant que M. Poinfinet, après avoir dit dans sa *notice des auteurs cités chez Pline*, que Phylarque étoit un historien contemporain de Ptolémée Evergetes, traduise ici, un *Phylarque ou chef de tribus*, surtout ayant traduit sa *notice* d'après celle du P. Hardouin qui s'y réfère dans sa note, & qui répète que ce *Phylarque* est historien; sur-tout encore après que M. Poinfinet a deux fois traduit dans Pline, que ce même Phylarque étoit historien. Le mot signifie *chef de tribus* sans doute, mais ici c'est un nom propre. Si nous disions, en parlant de Protogene, un *premier né fit un tableau*, on ne nous entendroit pas; nous expliquerions cependant fort juste la signification du mot *Protogene*.

(105) Page 196. Je traduis de cette manière pour conserver la façon remarquable dont Pline s'exprime ici: *Casaris dictatoris atate*. Cette formule est tout à fait différente de celle qu'employoient les Romains pour marquer la dictature de quelqu'un. Si, par exemple, ils rapportoient un fait passé sous la dictature de Q. Fabius Maximus, ils disoient, *Q. Fabio Maximo*

dictatore. C'est ainsi que Pline s'exprime lui-même, *lib. 33, cap. 3, sec. 13*. Cette formule étoit constante. Il auroit été bien singulier, en effet, d'employer le mot *etate* (un âge) pour marquer la durée d'une magistrature qui expiroit au bout de six mois, & souvent beaucoup plutôt. Mais quand César, usurpateur de la puissance suprême, & voulant cacher son nouveau pouvoir sous une dénomination familière aux Romains, eut pris le titre inamovible de dictateur, ce titre resta attaché à son nom. Dès lors on put dire le dictateur César, comme on a dit dans la suite l'empereur Tibère : dès lors on put dire aussi, de l'âge, du temps du dictateur César, *Cæsaris dictatoris etate*, expression qui eût été très peu convenable pour les précédents dictateurs, qui ne conservoient souvent que quelques jours le titre de cette magistrature. C'est ainsi qu'un nouvel ordre de choses amène de nouvelles manières de s'exprimer. Au reste, il est clair, par la phrase de Pline, que Timomaque vivoit du temps de César, & que l'Ajax & la Médée furent faits, je ne dirai pas sous sa dictature, pour ne pas employer une expression qui ne convenoit qu'au temps de la république, mais depuis qu'il se fût arrogé la dictature perpétuelle.

M. de Jaucourt a écrit à propos de Timomaque : » Pline » donne par-tout le titre de dictateur à César ; sa méthode élégante & précise ne lui permettoit pas de le spécifier plus particulièrement ». C'est une erreur. Lorsqu'il s'agit d'un fait passé avant que César se fût déclaré dictateur, il dit, *Caius Cæsar*, ou simplement *Cæsar*, & le désigne par quelques mots qu'il ajoute, comme dans ce passage : *Cæsar qui postea fuit dictator* (César qui fut ensuite dictateur).

Il paroît certain que Pline parle ici de Timomaque comme d'un artiste contemporain de César. Mais fut-ce pour César qu'il fit la Médée & l'Ajax ? Le manuscrit de Pétersbourg ne permet pas d'en douter. *Timomachus Byzantinus, Cæsaris dictatoris etate, Ajacem ei pinxit & Medeam*. Le P. Hardouin
supprime

supprime le pronom *ei*, quoiqu'il soit dans les autres éditions. La raison qu'il en donne dans son *index emendationum*, est que ce pronom n'est pas dans les manuscrits qu'il a consultés. N'y auroit-il pas été oublié? Au reste, sans ce pronom, la phrase donne encore le même sens. Mais on lit plus bas, dans Pline, que Timomaque mourut avant d'avoir fini sa Médée. Comment donc la vendit-il à César? comme il arrive ordinairement qu'un ouvrage est demandé, & le prix fait avant qu'il soit commencé. Pline étant le seul auteur ancien qui parle de Timomaque, on n'a aucune autorité pour confirmer ou infirmer son texte.

Cicéron dit qu'on avoit à Cyzique un Ajax & une Médée : *Quid Cyzicenos, ut Ajacem aut Medeam*, 4^e Verrin. act. 2, sect. 60. Mais il ne dit point qu'ils fussent de Timomaque, & l'on fait que plusieurs peintres avoient traité ces sujets. Pourquoi ne seroit-ce pas de ceux-là que parle Cicéron?

En supposant que Cicéron entende que l'Ajax & la Médée dont il parle fussent du peintre byzantin, son autorité l'emporteroit de beaucoup sur celle de Pline, puisque vivant dans Rome avant César, il devoit savoir si les deux tableaux consacrés dans le temple de Vénus étoient de Timomaque, ou tout au moins s'ils étoient anciens ou modernes, & il n'en dit rien: il les nomme seulement avec treize ou quatorze autres morceaux fort anciens, tant de peinture que de sculpture.

(106) Page 197. Méchopanes, qui peignoit jaune, occasionne une observation qui peut-être n'est pas inutile. Jouvenet, ce peintre célèbre, dont les savants ouvrages font tant d'honneur à notre école, eut aussi le défaut de peindre jaune; plusieurs de ses tableaux en font la preuve. Cependant, je ne crois pas que ce défaut lui vînt d'une singulière conformation d'organes, ainsi que l'a dit M. de Voltaire. (Essai sur l'hist. gén. chap. 41.) Un raisonnement aussi juste qu'il est simple, va montrer que M. de Voltaire n'auroit pas dû risquer cette assertion.

Nous ne pouvons supposer une autre cause de cette singulière

conformation d'organes de Jouvenet, que la maladie de l'*ictère*, c'est-à-dire une bile répandue qui lui faisoit voir les objets jaunes. Son intention cependant étoit de représenter dans ses tableaux la couleur des objets comme elle est dans la nature. Pour y parvenir, il prenoit sur sa palette la couleur qui lui paroïssoit semblable à celle de l'objet qu'il imitoit; & si l'*ictère*, ainsi qu'un verre jaune qu'il auroit eu devant les yeux, répandoit ce ton sur tout ce qu'il voyoit, l'erreur étoit par-tout la même. Il devoit donc prendre sur sa palette du bel incarnat qui lui paroïssoit un peu jaune, pour imiter une belle rose qui lui paroïssoit un peu jaune. Supposez qu'il eût copié un tableau du Titien, de Rembrandt ou de Rubens, il eût certainement colorié sa copie comme l'original, qui lui eût paru jaune; & nous qui l'aurions vu se tromper aussi conséquemment, nous eussions dit: Jouvenet colorie nécessairement comme le tableau qu'il copie, puisqu'il prend sur sa palette des couleurs pareilles à celles des objets qu'il veut imiter.

Cela veut-il dire que Jouvenet ne peignit pas jaune? Non: mais je crois que cela prouve que l'*ictère* ne fait pas peindre jaune, & qu'il faut chercher une autre cause de ce défaut dans le coloris d'un peintre. Jouvenet fit à Rouen les études des tableaux de St. Martin-des-Champs: ses modèles étoient des portefaix jaunis du hâle & brûlés du soleil; ce ton convenoit aux sujets, & l'ouvrage eut le plus grand succès. Les sujets des tableaux de Jouvenet étoient ordinairement des apôtres & des gens du peuple; il étoit bien naturel qu'il contractât l'habitude des tons jaunes, & que cette habitude, devenue maniere, ait gâté le coloris de plusieurs de ses tableaux. C'est ainsi que de grands peintres ont adopté un ton favori, qu'ils en ont été affectés; & quoiqu'ils ne le vissent que dans certaines parties du naturel, l'approbation qu'ils lui donnoient, l'effet puissant qu'il produisoit sur leur imagination, les forçoient à l'employer où il n'auroit pas dû l'être; c'est ce qu'aucun peintre n'ignore. Il est donc

certain que si Jouvenet eût peint jaune à cause de la conformation naturelle de ses yeux, il eût constamment suivi cette méthode; ce vice de couleur n'est point dans l'étonnant tableau de la descente de croix, ouvrage monté sur le ton le plus vigoureux & le plus vrai des grands coloristes. *Ce tableau*, dit M. Dandré Bardon, *qui mérite un rang distingué parmi ceux de l'école françoise, tiendrait sa place parmi les plus renommés des écoles d'Italie.* Ce jugement est confirmé par celui de tous les artistes éclairés.

M. Poinfinet détourne ici le sens de l'original: il traduit *quam intelligent soli artifices*, par *mais ce mérite n'est saisissable que pour des yeux experts*. Qui sont ces experts? les artistes, dira-t-on. Pourquoi ne pas les nommer quand Pline les nomme, & pourquoi faire dire dans une autre langue ce qu'un auteur ne dit & ne pense pas dans la sienne? M. Poinfinet, traducteur de Pline, entend le latin, & je ne puis concevoir pourquoi le mot *artistes* ne s'est pas mis au bout de sa plume, quand il a vu *artifices* dans ce passage; ailleurs il en est prodigue.

(107) Page 197. M. Poinfinet dit: » Celui-ci est Socrate » le peintre, très facile à confondre avec Socrate le philosophe, » qui étoit aussi un habile peintre, témoin son tableau des Graces dont on parlera au livre 36 ». Cependant au livre 36, on ne parle point de *son tableau des Graces*, mais seulement de son groupe de marbre représentant les Graces. Le P. André, dans le septieme discours de son *Essai sur le beau*, dit: » Tel étoit le tableau des Graces, que Socrate, le plus ingénieux des anciens philosophes, avoit fait exposer dans la citadelle d'Athènes à l'entrée du temple de Minerve ». Ne seroit-ce point là ce qui auroit occasionné la note de M. Poinfinet? Quoi qu'il en soit, il est certain que Socrate avoit été sculpteur, & rien ne nous apprend qu'il ait jamais peint.

(108) Page 197. Pline donne ici l'idée d'un peintre qui

savoit tendre l'effet d'une lumière locale & particulière ; ainsi je crois qu'à l'article *Antiphile*, M. de Jaucourt se trompe, quand il dit : » Il n'en faut pas davantage pour prouver que » cette partie de la peinture qui consiste dans la belle entente » des reflets & du clair - obscur , étoit connue de l'ingénieur » Antiphile ». Nous avons vu des peintres faire des tableaux éclairés par un feu , par un flambeau , par une bougie , & l'effet en étoit souvent juste : mais ces peintres n'auroient pas été assez *ingénieux*, pour faire un Titien, un Rubens, un Rembrandt. Demandez si M. de Tournières , qui , au gré de quelques spectateurs , réussissoit dans ce genre borné, auroit approché de ces maîtres là. Il y a certainement dans ces sortes de tableaux, du *clair* & de *l'obscur*, & même des reflets ; mais il ne s'ensuit pas que tous les peintres qui en font soient initiés dans la magie du *clair-obscur*. Quand on ignore les principes d'un art , on s'équivoque aisément.

Le peintre Antiphile dont il est ici question, n'est pas le même dont Pline a parlé plus haut , section 37. M. de Jaucourt a confondu ces deux artistes , quoiqu'ils soient évidemment distincts , & que Pline ait placé le second dans la classe de ceux qui ont approché du mérite des peintres parmi lesquels il a nommé le premier. L'énumération de leurs ouvrages est d'ailleurs un indice assez clair pour ne pas s'y tromper. Junius les avoit aussi confondus, mais il falloit suivre Pline qui les distingue.

C'est, dit Lucien , un Antiphile qui, par jalousie de métier, accusoit Apelles d'avoir conspiré contre le roi Ptolémée fils de Lagus : accusation qui, se trouvant fautive, donna lieu à cet artiste de faire son fameux tableau de *la calomnie*. Il est surprenant que Pline ne dise rien ni de l'accusation , ni du tableau, qui pourtant est fort célèbre. Si notre historien étoit informé du fait, ou du moins s'il ne le regardoit pas comme un conte, il semble que ce trait eût été préférable à quelques uns de ceux

qu'il a rapportés, particulièrement au charbon dont se servit Apelles pour esquisser de mémoire la ressemblance d'un homme qui étoit venu dans la journée l'inviter à manger avec le même Ptolémée, parcequ'il n'y a guere de peintre qui n'en puisse définir autant, quand la figure du personnage est caractéristique. Lisez Bayle, remarque F. de l'article *Apelles*; & voyez comment ce savant & judicieux critique relève un ancien auteur célèbre qui fait un très absurde anachronisme, en parlant d'une conspiration où l'on accusoit Apelles de tremper, & qui cependant n'eut lieu que cent ans après la mort de l'artiste.

Quoi qu'il en soit, l'immortelle calomnie auroit donc été prête à dévorer ce grand peintre. Lucien ne dit pas ce que devint le tableau de *la calomnie*, & comment Apelles traita l'accusateur, quand Ptolémée l'eut remis en son pouvoir. A cette condition, je l'aurois comblé de ma bienfaisance; & ce n'eût pas été un conte.

(109) Page 200. Avec plus d'exactitude & de connoissances, Plin auroit dit sur quel plan du tableau, & à quelle distance du combat, étoient cet âne & ce crocodile. Il nous eût mis, par ce moyen, en état de juger de *l'invention* & de *la finesse* de Néalcès; car si le Nil n'étoit pas débordé, si les deux animaux étoient vers le lieu du combat, il n'y avoit point de vraisemblance, parceque le Nil, dans son lit, n'est pas plus large que la Tamise ne l'est à Londres, & que les vaisseaux & le bruit des combattants auroient fait peur à l'âne & au crocodile; alors *l'invention* & *la finesse* auroient prouvé qu'il ne savoit pas user à propos de ses inventions & de ses finesse. Il falloit donc, pour ne pas nous laisser soupçonner qu'il avoit manqué de jugement, dire si ces deux spectateurs étoient loin du combat. Il est à présumer, dira-t-on, que Néalcès avoit placé son épisode à propos. Pas tant à présumer : nous avons tant de preuves, dans les bas-reliefs antiques, du défaut de

sens & de raisonnement des artistes à cet égard , qu'il est naturel de penser qu'ils suivoient tous à-peu-près la même routine , & que les spectateurs y étoient accoutumés ; ou bien il faudra dire que les sculpteurs , lorsqu'ils faisoient des bas-reliefs , avoient moins de jugement que les peintres. Mais la preuve qui détruit cette accusation est dans quelques uns des ouvrages qui nous sont restés des uns & des autres. Disons donc , pour excuser Pline , qu'il voyoit les épisodes en peinture & en sculpture , comme son siècle les voyoit.

(110) Page 201. Erigonus , d'abord broyeur de couleurs chez Néalcès , devient ensuite élève chez ce maître ; il n'y a rien là que de fort naturel , & le fait n'est pas *trop remarquable*. Si cet Erigonus fit de grands progrès dans la peinture , c'est qu'il en avoit le goût & les autres dispositions. Disons donc qu'autrefois , comme à présent , un jeune homme pauvre pouvoit entrer chez un artiste distingué , commencer par être une espèce de manœuvre , & finir par être l'émule de son maître , & même le surpasser.

M. Winckelmann dit , (*hist. de l'art* , tome 3 , page 10 , trad. de M. Huber) : « Il y eut un sculpteur de cette île ; qui » n'est pas connu par son nom , mais seulement par celui de » statuaire d'Egine , *Ægineta fistoris* ». Il y a trois fautes en ce peu de mots. 1°. *Fistor* , dans Pline , signifie *modeleur* , & non *sculpteur* ou *statuaire*. 2°. *Ægineta* étoit le nom de l'artiste. 3°. Pline auroit dit *Æginetici fistoris* , s'il eût voulu parler d'un modeleur natif d'Egine.

(111) Page 202. Cela est beau , cela est délicat , c'est un sentiment honnête & touchant ; mais comme les expressions de ce sentiment sont généralement applicables à toutes les productions du génie que le mort de leurs auteurs a laissées imparfaites , on se méprendroit , si on vouloit qu'elles fussent une preuve des connoissances de Pline dans la peinture. Si on

est une fois convenu qu'un écrivain est éloquent, qu'il est sensible, il faut écouter avec d'autant plus de précaution ce qu'il dit, qu'il a plus d'art & de sensibilité.

C'est un sentiment pareil à celui de Pline qui a fait dire à M. d'Alembert : » Si on eût placé l'Esprit des Loix sur le cer-
» cueil de Montesquieu, comme on exposa autrefois vis-à-
» vis du cercueil de Raphaël son dernier tableau de la Transfi-
» guration, c'eût été une belle oraison funebre ». N'exami-
nons point si deux in-quarto, posés sur un cercueil, auroient
causé autant d'émotion que le tableau de Raphaël ; ce seroit
stupidement attaquer, comme je l'ai vu faire à certains esprits
froids, la sensibilité d'un homme d'un très grand mérite. Mais
puisque le tableau de la Transfiguration se présente, disons un
mot de sa composition.

Comme chacun la connoît, & que mon observation n'est
pas entièrement neuve, je demande ce qu'on diroit aujour-
d'hui d'un peintre qui couperoit si bien son sujet & sa compo-
sition, qu'une moitié non seulement n'eût aucun rapport
avec l'autre, mais que le sujet principal y fût placé à-peu-
près comme un épisode seulement un peu distingué, & de
manière à laisser douter où est le sujet. D'autres peintres ita-
liens ont fait la même faute.

On sait que les apôtres, auxquels on amène un jeune pos-
sédé, & qui sont la base de la composition, sont entièrement
occupés de cette visite, quoiqu'à deux pas de là, & sur une
petite motte de terre d'environ six à sept pieds de haut sur à
peu près autant de large, où il eût été impossible de construire
trois tentes, & que vous ne prendrez pas pour le *montem
excelsum* de l'évangile, il se passe un prodige aussi surprenant
qu'il est inoui. Chacun cependant lui tourne le dos ; on voit
à peine un ou deux disciples montrer du doigt le prodige,
sans se donner la peine de le regarder eux-mêmes. On

diroit qu'ils sont blasés sur le fait des transfigurations, & que chacun en son particulier dit : *J'ai tant vu le soleil ! voyons plutôt ce petit diable* : les démoniaques étoient moins rares que les transfigurations. Les bonnes gens qui amènent le petit garçon, ne voient rien non plus d'une splendeur qui devoit les éblouir, car ils ont les yeux dessus : *Et resplenduit facies ejus sicut sol : & vestimenta ejus facta sunt splendentia , & candida nimis velut nix* : chacun fait son office comme si de rien n'étoit. En un mot, ce sont deux sujets sans rapport, & que, par économie, il semble que, malgré l'évangile, on ait voulu représenter dans un seul tableau, dans un seul instant, & sur un seul site. Ajoutons que dans aucun endroit de l'évangile il n'est dit que le Christ, Moïse & Elie fussent élevés à deux ou trois pieds au-dessus de la montagne ; car la nuée dans laquelle ils entrèrent, selon S. Luc, ne suppose pas qu'ils s'y éleverent, mais seulement qu'elle les environnoit. Si Raphaël y eût bien pensé, il n'eût pas fait symétriquement gambiller ces trois figures en l'air.

On appelle ce tableau le chef-d'œuvre de Raphaël. On devoit bien nous dire en quoi il a mérité ce titre. Si c'est pour l'entente, elle est remplie de foiblesse : si c'est pour la composition, on peut juger à quel point elle est déraisonnable : si c'est pour la poésie, je défie qu'on puisse montrer un coin du tableau qui en annonce, qu'aussitôt elle ne soit heurtée par un contre-sens ou une absurdité. Je vois bien que les apôtres font de vains efforts pour chasser le démon ; mais je suis révolté de les voir là, quelque beauté qu'il y ait certainement dans le bas du tableau. Que Vasari & d'autres disent, tant qu'ils voudront : *Quest' opera è la più celebrata , la più bella , e la più divina*. Je mets l'éloge à côté de la composition ; & si aucune autorité n'a la vertu de me fermer les yeux, j'admire les beautés de l'ouvrage, & sur le reste je ris de la prévention.

Parlez de la prédication de S. Paul dans l'aréopage , où l'entente , la poésie , la composition , sont traitées supérieure-ment. Voilà Raphaël , appelez cela un de ses chefs-d'œuvre de composition ; joignez-y celle de l'école d'Athenes , & nous battons des mains. Mais vous qui en voulez tant apprendre aux artistes , & qui , pour y réussir , copiez des copies de copies , ignorez-vous que , ces années dernieres , la Transfiguration fut descendue pour être exécutée en mosaïque , & qu'on vit avec surprise que plusieurs figures de ce chef-d'œuvre , qu'on n'avoit vu depuis long-temps que dans l'endroit obscur où il étoit placé , se trouverent mauvaises au point qu'on ne les crut plus de la main de Raphaël dès qu'on les vit de près ? Ignorez-vous que des ordres supérieurs défendirent de révéler le secret , que pourtant vous pouvez savoir , comme je l'ai appris ?

Si je vous parlois de *la dispute du S. Sacrement* , je vous en dirois bien davantage , sans que vous pussiez trouver une seule bonne raison qui empêchât que l'arrangement trivial du Pere , du Fils & du S. Esprit , ainsi que les deux crans de nuées , dont l'intérieur est mesquinement lardé de chérubins , ne fussent d'un gothique ridicule. C'est bien là ce qui peut s'appeller jouer à la chapelle , & ne connoître ni la magie ni la chaîne imposante d'une pareille composition. Raphaël fut , dit-on , aidé par plusieurs savants , soit poètes , soit littérateurs , soit cardinaux , & même par le pape Léon X. J'y applaudirois s'ils ne l'eussent pas égaré ; mais sa déférence mal entendue , ou tout ce qu'il vous plaira , lui a fait *composer* un mauvais haut de tableau. Que chaque figure y soit belle , je suis loin d'y contredire , & c'est assurément un fort grand mérite , mais qui , dénué du reste , ne peut former un bel ouvrage. Lisez , hommes connoisseurs , lisez l'apologie gauche & tâtonnée que Richardson le fils a faite du haut de cette composition ; & si le livre ne vous tombe pas des mains , vous êtes en état de lire courageusement tout ce qu'on peut

écrire sur la peinture. Mon observation ne retombant que sur l'arrangement du haut de ce tableau, mon jugement ne paroîtra pas téméraire à ceux qui ont de la justesse dans l'esprit, & le goût de l'art.

Raphaël, à ce compte, n'avoit donc ni goût ni justesse ? Point de sophisme : on vous l'a dit cent fois, Raphaël étoit un très grand peintre dans les parties qu'il connoissoit, & si grand, que si, par un miracle, il eût vu les peintres venus depuis lui, Raphaël eût recomposé tout le haut de l'admirable dispute du S. Sacrement. Si vous le niez, prenez-y garde, vous serez obligé d'avouer qu'il étoit incapable de jamais sentir la magie d'une grande apparition céleste, & que les ressorts d'un spectacle aussi imposant étoient absolument au-dessus de ses forces. Mais n'oubliez pas que nous vénérions Raphaël, que nous le méditons, que nous l'étudions, que nous le connoissons, & que l'immenfité de l'art est beaucoup plus étendue que lui. Crierà qui voudra ; pour nous, cherchons la vérité.

(112) Page 203. La rareté des vrais talents, chez les femmes, peut contribuer à la cherté de leurs ouvrages : les talents semblent acquérir un nouveau prix entre les mains d'un sexe qui fait mettre de l'intérêt jusque dans les choses mêmes les plus communes. Aussi Plinè paroît-il ne laisser aucun doute sur la principale raison de cette cherté, quand il dit que les portraits des plus habiles peintres *vivants* étoient beaucoup moins payés que ceux de Lala. Ce n'est pas que de nos jours une Rosa-Alba, & peut-être quelques autres, n'aient été d'un vrai mérite. Nous avons même une *sculpteur*, qui, si elle continue, pourra tenir une place honorable entre les artistes habiles, & le prix de ses ouvrages ne sera point dû seulement au sexe & à sa singularité (car elle est seule), mais à leur propre mérite.

J'ai vu à Geneve mademoiselle Marchinville & ses productions ; elle étoit mourante. Etoit-ce une artiste célèbre ? pas en-

core. A peine étoit-elle entrée dans la carrière où , si la mort ne l'eût arrêtée , ses succès vers la réputation n'eussent pas été douteux. Déjà son ame énergique & douce répandoit sur ses ouvrages des traits déchirants & vertueux , que nos pénibles & laborieuses études ne produisent que rarement , ou plutôt qu'elles ne produisent jamais , si notre sensibilité ne les vivifie. Voilà les femmes lorsqu'elles ne boivent pas la coupe du délire & de la perversion. Pourquoi ne rendrions-nous pas à leurs vertus & à leurs talents l'hommage qu'ils méritent ? Nous n'encourageons que trop ce sexe à tout ce qui peut l'avilir , même au tribunal de ses corrupteurs : offrons lui donc au moins un tribut qui puisse le soutenir dans le pénible exercice d'un art difficile , quand , à de justes titres , il est devenu légitime. J'offre ici le mien à la mémoire de mademoiselle Marchinville , dont on peut dire aussi : *Ut flos ante diem flebilis occidit*. Mais si elle n'étoit pas encore célèbre , pourquoi la louer ? c'est qu'elle donnoit de grandes espérances , & qu'elle laisse des regrets amers. Ainsi mourut le jeune *Pedius* , qui avoit fait de grands progrès : *Puer* , dit Pline , *magni profectus in ea arte obiit*. Imitons Pline lorsqu'il fait bien.

Une autre de ses concitoyennes (mademoiselle Terroux , fille de M. Terroux l'aîné , citoyen de Geneve & horloger) , peint en émail avec un succès qui , par sa rapidité , me paroît surprenant. Ou la pratique & la réussite de cette sorte de peinture peut s'acquérir en quinze mois , ou cette artiste y a fait d'étonnants progrès. Son premier ouvrage en ce genre est , comme de raison , d'une assez foible écolière , c'est-à-dire pour l'émail ; car avant de l'entreprendre elle dessinoit déjà : mais ses dernières productions montrent un talent décidé qui s'achemine à la perfection. Que cette demoiselle en continue l'exercice & l'étude , & Geneve pourra la compter au nombre des artistes distingués qu'elle aura produits.

M. Rousseau dit, dans le cinquième livre de son *Emile*, que les femmes à grands talents n'en imposent jamais qu'aux fots; qu'on fait toujours quel est l'artiste ou l'ami qui tient le pinceau. Il a eu raison, s'il n'a voulu parler que de ces femmes qui à tant d'autres faussetés ajoutent encore celle-là, & s'il a supposé des exceptions à cette règle générale. Mais lorsqu'il ajoute, *Quand une femme auroit de vrais talents, ses prétentions les aviliroient*, a-t-il la même exactitude? On ne conçoit pas trop comment de vrais talents seroient avilis par la prétention de les avoir, quand on les a légitimement acquis par des études laborieuses. Les talents de *Rosa-Alba* ont-ils été avilis? Son nom ne sera-t-il pas toujours précieux & célébré dans l'histoire des beaux arts? C'est que la vertu & l'honnêteté peuvent s'allier dans l'un comme dans l'autre sexe, quand la mauvaise éducation n'a pas vicié une bonne organisation. Les femmes, en général, seroient plus honnêtes, si nos coutumes, nos travers, nos exemples, ne les pervertissoient. Mais qu'auroit dit le philosophe rigoureux, s'il avoit vu madame Falconet, ma belle-fille, modeler un buste & en travailler le marbre, & que ce modele & ce marbre eussent été beaux? il n'auroit pas désapprouvé les justes prétentions de cette artiste; il eût mieux fait, il les eût encouragées.

Que sa ténacité à l'étude ne soit point énermée par un peu d'aisance que lui ont procurée ses travaux, que son courage & son amour du travail continuent encore quelque temps à mépriser la malignité basse qui persécute les talents, & je réponds à notre artiste d'une réputation distinguée, que de bons ouvrages lui ont déjà en partie méritée. Mais si elle éprouve un peu trop la tracassière perfidie des sociétés policées, je lui conseille de vivre tranquille à sa manière; elle aura raison comme l'avoit M. Rousseau.

Propertius de Rossi, la première & la seule femme que nous

sachions s'être aussi fait un nom dans la sculpture, étoit de Bologne, & vivoit dans le seizieme siecle. Elle fit, entre autres bons ouvrages, un bas-relief en marbre qui lui mérita l'éloge universel de ses concitoyens. Mais un certain *maître Amico* se mit en tête de chagriner l'artiste; & à force de calomnier son talent, la noire envie parvint à ne lui faire donner qu'un prix fort vil de son ouvrage. Propertia fit encore deux figures en marbre, fut dégoûtée de la sculpture, s'occupa quelque temps à graver, & mourut de douleur. Si vous rencontrez des *maître Amico*, vous devez, ou les éviter, ou les réduire au silence, ou bien vous résoudre à périr de leur venin. Consultez vos besoins, votre amour de la réputation, & celui de votre tranquillité; c'est là votre boussole.

(113) Page 205. Il est singulier que dans la longue énumération des plus beaux ouvrages des sculpteurs anciens, Pline n'ait rien dit des grands bas-reliefs qu'ils ont pu faire; car il ne faut pas compter les ornements qui enrichissoient, peut-être en pure perte, la Minerve de Phidias, ni ces modeles que faisoit Dibutade, & que quelques interpretes prennent pour des bas-reliefs. Pline étoit-il de ces gens qui ne mettent pas les bas-reliefs au rang des belles productions de la sculpture? ou les artistes n'en avoient-ils pas fait qui méritassent des éloges particuliers & un peu circonstanciés? ce qui seroit difficile à croire. Quoi qu'il en soit, les bas-reliefs qui nous restent des anciens prouvent assez que dans ces ouvrages ils n'avoient pas toute l'intelligence de quelques savants artistes modernes.

Les sculpteurs grecs ne composoient peut-être leurs bas-reliefs que comme ils voyoient les peintres composer leurs tableaux: ou bien il faudra dire qu'ils fermoient les yeux à l'intelligence de la peinture, ce qui n'est pas vraisemblable, attendu que le bas-relief a souvent pu devenir, jusqu'à un point,

un tableau en sculpture. Les anciens sculpteurs pouvoient en donner une idée dans certains grands frontons, qui, entre la couverture & le corps d'un temple, permettent une sorte de renfoncement. Ailleurs, il ne leur étoit pas aussi possible qu'à nous; leurs autels ne tenant point au mur comme les nôtres, on n'y plaçoit ni grands tableaux, ni grands bas-reliefs. Mais les peintres grecs ont-ils connu autant que les grands peintres modernes toutes les parties de la peinture? Observons toujours, car je l'ai dit ailleurs, que Pline ne fait pas mention des ressorts de la machine, du grand art & des beautés d'une composition. C'est peut-être qu'il n'y en avoit pas encore, ou qu'il ne savoit pas l'appercevoir; choisissez. Toute la peinture des grandes écoles modernes fût-elle perdue, l'on verroit par les bas-reliefs des Bernin, des le Gros, des Angelo Roffi, des Algarde, &c. comment les peintres de leur temps composoient leurs tableaux.

(114) Page 206. On ne faisoit pas encore *de portraits* avant Lyfistrate, frere de Lyfippe & contemporain d'Alexandre, & ce fut lui qui le premier imagina de rendre la ressemblance: *Hic & similitudinem reddere instituit: ante eum, quàm pulcherri-mas facere studebant*. Cela est positif, & je lis au texte du manuscrit de Pétersbourg ainsi que par-tout ailleurs, *hic* & non pas *sic*, comme le veut M. Poinfinet, qui par-là, si je ne me trompe, fait dire à Pline deux fois de suite la même chose, & ce n'est pas son style. Cependant vous venez de voir que Dibutade, antérieur de quatre à cinq cents ans à Lyfistrate, fit le premier *des portraits*. Vous verrez au commencement du chapitre 5, livre 36, que Bupale & Antherme firent *le portrait* du poëte Hippi-nax plus de 200 ans avant Lyfistrate. Vous avez vu dans le chapitre 4 du 34^e livre, qu'on faisoit *des portraits, iconicas*, environ 220 ans avant Lyfistrate; & au chapitre 7, sect. 16, du livre 34, que l'art d'exprimer les ressemblances, *similitudines*

exprimendi, fut connu avant de faire des statues, ce qui remonte, selon Pline lui-même, à plus de 400 ans avant Lyfistrate. Vous avez vu à la sect. 5 du chap. 3 de ce liv. 35, que Téléphane & Ardicès faisoient des portraits peut-être plus de 3 ou 400 ans avant Lyfistrate, mais si mauvais, si peu ressemblants, qu'on imagina d'écrire au bas le nom de ceux qui étoient représentés : *Ideo & quos pingerent, adscribere institutum*. On mettoit aussi, *ceci est un bœuf, ceci est un cheval, ceci est un arbre*. Quoique ces deux peintres fussent encore dans une très profonde ignorance de l'art, ils faisoient ou tâchoient de faire des portraits, parceque ç'a été la première inspiration, & qu'on n'est parvenu à des sujets plus composés, que par développement & par degrés. Enfin, vous avez lu tout à la fin du chap. 8, liv. 35, que Panæus faisoit des portraits ressemblants, *iconicos duces pinxisse tradatur*, environ 130 ans avant Lyfistrate. Il y en a d'autres exemples dans nos trois livres de Pline, qu'il seroit trop long de rapporter ici, attendu que j'en parle encore ailleurs. Mais si vous voulez savoir qu'on en faisoit aussi du temps de la guerre de Troie, voyez la note 3 du P. Hardouin, pag. 681, tom. 2, vous y trouverez un passage de Trébellius Pollion qui dit que de son temps on voyoit encore à Rome le bouclier d'Enée où son portrait étoit gravé ou ciselé, ou même peint. Trébellius vivoit peu avant Constantin.

Mais n'est-ce pas de l'invention de mouler un visage sur le naturel, qu'il est question ici ? Oui bien, en commençant de parler de Lyfistrate : mais comme ce moulage conduisit l'artiste à faire des portraits sans doute fort ressemblants, Pline conclut qu'il exerça le premier l'art du portrait. La phrase latine ne paroît pas équivoque, & j'ai dit plus haut combien elle est claire en ne lisant pas *sic* au lieu de *hic*. Au surplus, je ne suis pas le seul qui entende ainsi ce passage. M. de Jaucourt ne lui donne pas un autre sens, article *Lyfistrate*, & je crois qu'il a

raison. On a déjà vu, & l'on verra que je suis loin de vouloir toujours donner tort à cet écrivain laborieux, autant qu'il est facile. Souvent il se trompe, quelquefois je le reprends; l'un est aussi permis que l'autre.

Je ne finirai pas cette note sur les portraits, sans rapporter un passage de Plutarque assez singulier, du moins à ce qu'il me semble, pour mériter l'attention des connoisseurs & des artistes. Cet écrivain philosophe prétend que dans le plus beau siècle de l'art, il étoit impossible de faire le portrait de Démétrius Poliorcetes. J'avoue que cette idée confond toutes les miennes, & j'en laisse la discussion à qui voudra s'en occuper. On se demandera, si l'on veut, comment de tant d'artistes si célèbres, pas un ne savoit parvenir à faire cette ressemblance, & comment il est impossible à l'art de représenter un visage quel qu'il soit.

Voici, selon M. Dacier, ce que dit Plutarque: »Démétrius
 » étoit d'une beauté si excellente & d'une mine si relevée, qu'au-
 » cun des peintres & sculpteurs qui en ont fait des portraits ou
 » des statues, n'ont pu attraper son air ni sa ressemblance; car
 » on voyoit sur son visage la douceur & la gravité, le terrible
 » & l'agréable, & parmi cet air de jeunesse, de vivacité & de
 » férocité, on voyoit éclater un air héroïque très difficile à
 » imiter, & une majesté véritablement royale ». (*Vie de Démétr.* ch. 1.) Comme Socrate vous eût relancé tous ces peintres & ces statuaires-là! Peut-être n'y a-t-il que Plutarque en défaut, & qu'il a parlé du portrait de Démétrius comme beaucoup de femmes parlent du leur, qu'aucun peintre ne fait ressemblant, disent-elles.

Voilà donc Pline qui, dit-on, ne copioit pas, qui prenoit dans ses propres connoissances les choses qu'il disoit; voilà cet ancien devant lequel on exige que nous restions grands yeux ouverts, bouche béante; le voilà, dis-je, qui contredit dans

un endroit un fait qu'il a établi dans d'autres; & l'on voudroit qu'un artiste, un lecteur, je ne dis pas fort attentif, mais seulement qui ne seroit pas stupide, regardât Pline comme l'oracle des beaux arts, comme celui du raisonnement, comme un savant universel! C'est bien mal le connoître, ou c'est se moquer des gens d'une maniere bien méprisante. Si on vouloit se donner la peine d'y songer un peu mieux, si on pouvoit se dégager des préventions de college, on trouveroit que la dose est trop forte.

(115) Page 206. Ce n'est point avec de l'argille qu'on moule une statue, parceque cette matiere qui diminue, se fend, se déforme, est sujette à des accidents contraires à l'objet d'un moule. Les anciens statuaires se servoient de cire, de plâtre, pour mouler; Lyfistrate moula lui-même en plâtre & en cire: que signifie donc » prendre l'empreinte des figures, de sorte qu'on n'en fit » plus sans argille »? *De signis effigiem exprimere..... ut nulla signa statuæve sine argilla fierent.*

Pline entend-il par argille un modele qu'on mouloit ensuite? Alors il est bien certain que *cette science est plus ancienne que celle de fondre l'airain*, puisqu'il n'est pas possible de fondre une statue de bronze sans en avoir fait le modele & le moule. Que diroit-on d'un auteur qui viendrait nous apprendre que le raisin est plus ancien que le vin?

Mais si l'art de modeler fut inventé à Samos quelques siècles avant Lyfistrate, si cet art fut apporté en Italie 300 ans avant ce Lyfistrate, comment peut-on dire qu'il en fut l'inventeur? Pline oublie qu'au livre précédent il a dit que la premiere statue de bronze faite à Rome (celle de Cérés) le fut après la mort de Sp. Cassius: c'étoit 160 ans avant Lyfistrate. Il oublie que dans le même livre il dit que Théodore en avoit fondu une avant la 64^e olympiade, plus de 160 ans avant Lyfistrate, & qu'elle exprimoit parfaitement la ressemblance, quoiqu'il dise ici qu'avant

ce statuaire on ne faisoit pas de ressemblance. Il oublie celles de Romulus, d'Horatius Coclès, de Clélie, & d'autres, dont il parle lui même dans le 34^e livre, & qui avoient été fondues trois ou quatre cents ans avant Lyfistrate. Il venoit de dire que Dibutade, fort antérieur à Lyfistrate, avoit modelé. Je crois qu'il faudroit avoir la pliniomanie au plus haut degré, pour fermer les yeux sur tant d'incohérences.

M. Poinfinet ayant rendu tout ce paragraphe bien différemment que moi, nos traductions ne peuvent & ne doivent pas se rapporter. Cependant, par le moyen d'un changement hardi qu'il fait au texte, il justifie sa traduction. Transcrivons sa note tome 11, p. 321: » Je lis au texte: *Ut nulla signa suâ sine argillâ fierint*. On lisoit avant nous: *Ut nulla signa statuave sine argilla fierint*. Mais *statuave* est redondant & froidement superflu après *signa*, au lieu que *suâ sine argillâ* forme le sens le plus satisfaisant: c'est même la leçon obligée & nécessaire sans laquelle ce passage seroit inintelligible ou louche ».

1°. J'observe que M. Brotier ne croit pas que ces deux mots *signa statuave* forment ensemble une redondance. Outre qu'il n'a rien changé au texte dans le passage dont il s'agit, voici comme il s'exprime lui-même, tom. 6, page 396, note 10: *Exstare multa Ægyptiorum monumenta antiquiora Dibutade constat pluribus SIGNIS STATUISQUE*, &c.

2°. S'il est vrai que chez les Latins *signum* soit le genre dont *statua* est une espèce, comme je l'ai rapporté d'après Alde Manuce dans la note 15 du livre 34^e, le mot *statua* n'est point redondant ni froidement superflu. Les objets que signifient ces deux mots étant distincts, le passage ne peut être regardé comme inintelligible ni louche.

(116) Page 207. Ces fruits en sculpture étoient donc colorés; sans quoi il n'étoit pas difficile de les distinguer des fruits réels. Nous avons aussi des gens fort adroits, qui réussissent dans

ces sortes d'ouvrages; mais quand nous écrivons sérieusement de la peinture & de la sculpture, nous ne parlons pas de ces petites curiosités, parceque nous ne voulons pas donner lieu de croire que nous jouons encore à la chapelle. Si ce petit fait n'a pas changé sur la route, Varron, ainsi que Pline, aura un peu parlé de ce qu'il n'entendoit pas. Mais pourquoi s'en prendre à Pline, qui ne fait que rapporter ce trait? C'est parcequ'il le rapporte: car s'il eût fait l'observation bien simple par où j'ai commencé, les fruits du *nommé Pofis* ne seroient pas sortis du livre de Varron. Qu'il est aisé de voir quelles sont les connoissances d'un écrivain, soit qu'il parle de source, ou qu'il emprunte!

(117) Page 207. Cette remarque de Pline est d'autant plus inattendue, qu'ailleurs il dit que les statuaires font des modèles avant de fondre leurs bronzes & avant de travailler leurs marbres. *Nous admirions*, dit-il, *dans l'atelier de Zénodore la parfaite ressemblance du prince, non seulement dans le modèle d'argille, mais encore dans de fort petites esquisses* (parvis furculis), *qui avoient été les premières études de l'ouvrage.* L. 34, c. 7. Si l'expression *furculi* ne signifie pas ici de petites études ou esquisses, je n'entends pas ce qu'elle veut dire; car, pris à la lettre, *verges, baguettes, branches, rejettons, rameaux, greffes*, ou même *petites lames branchues*, n'auroient pas de sens; du moins je ne le comprendrois pas, n'y voyant aucun rapport avec les opérations de nos ateliers. Ainsi je crois que Pline s'est exprimé par une figure, c'est assez souvent son style, & qu'il a regardé l'esquisse comme le germe, la greffe de l'ouvrage: c'est exprimer en homme d'esprit un moyen pratique de l'art; ce qui n'en suppose pas cependant la connoissance. Au surplus, je soumets mon explication aux sçavants & aux hommes de goût. Voyez la note sur ce passage du livre 34. Quoi qu'il en soit, les anciens, habiles ou non, faisoient des modèles avant leurs marbres & leurs bronzes,

tout comme les modernes; & Pline, qui copioit ici Varron; disoit bonnement de Pafitele ce que Varron en avoit dit.

(118) Page 208. Par la fin de cette section, & par ce que j'ai traduit de la suivante, on voit que Pline approuve les anciennes statues des dieux, parcequ'elles étoient d'argille, & qu'il sévit contre les modernes, parcequ'elles étoient d'or & d'argent. La simplicité des premiers Romains dans les objets de leur culte méritoit cet éloge; il est dicté par la raison & par l'horreur du luxe & de la dépravation des mœurs. Pline au moins n'auroit pas dû blâmer ailleurs, en quelque sorte, les statues d'argille, & dire ce que vous avez déjà lu, t. 3, p. 41 :
 » Il me paroît surprenant aussi que l'origine des statues étant
 » si ancienne en Italie, ce soit plutôt des simulacres de bois
 » ou d'argille qu'on ait consacrés aux dieux dans les temples,
 » jusqu'à la conquête de l'Asie, qui introduisit le luxe ». *Mirumque mihi videtur*, &c.

Puisque l'or & l'argent étoient encore rares dans les premiers temps de Rome, il étoit bien naturel qu'on n'employât pas ces métaux pour les simulacres, même ceux des dieux; pourquoi donc trouver *surprenant* qu'ils fussent d'argille? pourquoi dire aussi qu'avant l'introduction du luxe on n'avoit pas encore des objets de luxe?

(119) Page 208. Il y a dans le texte *mirâ calaturâ*: je ne puis deviner ce qu'étoit la ciselure de ces simulacres d'argille. Cifeloit-on des modèles d'argille, cuite ou crue? les tailloit-on, les travailloit-on au cifelet & au marteau: Pline ailleurs, en parlant des ouvrages de marbre, emploie quelquefois le verbe *calare*, & je le comprends; mais quand ce mot désigne le travail de l'argille, je ne l'entends plus. Les interprètes que j'ai consultés ne disent rien sur ces deux mots *mirâ calaturâ*, ni, en général, sur la ciselure ou gravure des ouvrages d'argille; & ce que j'ai pu avoir de pratique dans la statuaire, ne m'en a

rien enseigné non plus. Je crois qu'il faudroit traduire, comme je l'ai fait, ces mots *mirâ calaturâ*, par *travail admirable* : car comment auroit-on pu distinguer d'en-bas de la ciselure placée si haut ?

(120) Page 208. C'est ici qu'il faut rectifier, du moins en partie, les fautes de l'article *Modele* dans l'Encyclopédie. Des mémoires fautifs, recueillis avec peu de précaution, & l'impossibilité d'appercevoir leur non-valeur, sont des raisons qui, jusqu'à un point, pourroient disculper M. le chevalier de Jaucourt ; mais ses fautes n'en doivent pas moins être relevées par l'artiste qui s'est imposé le devoir de substituer la vérité à l'erreur dans ce qui a du rapport à l'art.

L'article *Modele* dit que la diminution d'un modele d'argille n'est pas égale dans toutes ses parties & dans tous ses points ; parceque » les petites parties de la figure se séchant » plus vite que les grandes, le corps, comme la plus forte » de toutes, se sèche le dernier, & perd en même temps moins » de sa masse que les premières ». Cela seroit contre les loix les plus simples & les plus connues de la physique ; & voici ce que ces loix & l'expérience démontrent journellement aux sculpteurs qui font des modeles d'argille.

Ces modeles étant faits d'une même matiere, cette matiere étant également humide, la sécheresse produit une retraite égale & proportionnée aux différentes parties. Le cou d'une figure, par exemple, qui auroit trois pouces de grosseur, se réduiroit en séchant à deux pouces neuf lignes, tandis que le corps, qui auroit sept pouces & demi de large, n'auroit plus que six pouces dix lignes, la retraite supposée d'un douzieme ; cette regle est constante, quelque forme que le sculpteur donne à son modele.

Mais il est un inconvénient dont M. de Jaucourt ne parle pas, qui est cependant essentiel, & que la seule réflexion, sans

l'expérience, auroit dû lui suggérer : c'est la réduction inégale de la hauteur & de la largeur d'un modele. On dira que notre écrivain ne fait autre chose que copier ici M. Winckelmann ; voici donc ce qu'il convient de répondre à M. Winckelmann : Tout corps humide, dont les parties ne sont pas contenues sur leur hauteur par des membranes solides, comme le bois, pèse & s'affaisse sur lui-même : ainsi une figure d'argille, en proportion de sa hauteur & du poids de la terre, est sujette à cet inconvénient, dont il falloit parler de préférence, puisqu'il engage le sculpteur à des précautions particulières ; celles, par exemple, de commencer sa figure plus longue qu'il ne faut, ou d'en tenir la plinthe assez épaisse pour y retrouver la longueur nécessaire, quand il s'apperçoit que sa figure est devenue trop courte.

Ces messieurs ajoutent que, pour obvier à l'inégalité prétendue de la retraite dont ils parlent, il n'y a qu'à mouler le modele, & *jetter ensuite de la cire fondue dans le moule*. La cire fondue se retirant sur elle-même, aussi bien que l'argille, un semblable inconvénient subsistera toujours, selon le raisonnement de ces messieurs : car toute cire coulée ou mise au pinceau dans un moule se retire plus ou moins en refroidissant, à raison du volume de l'objet ; & le seul moyen de prévenir sa retraite est d'y adapter en dedans, & tandis qu'elle est encore chaude, une autre épaisseur de cire froide, & d'y couler ensuite un noyau : voilà, ce me semble, ce qu'il auroit fallu observer pour instruire. Mais on vient de voir que la crainte des inconvénients occasionnés par cette retraite est absolument gratuite, & que, soit en argille, soit en cire, un modele, en se retirant, conserve sa proportion respective, à l'inconvénient près que j'ai observé de la pesanteur de l'argille, qui la fait plus diminuer sur sa hauteur que sur sa largeur.

Mais à quoi bon , pourroit-on demander à nos instructeurs , cette figure ainsi *jettée en cire fondue dans le moule* , & quel en sera l'usage ? On ne s'avise pas , que je sache , pour conserver un modele , de le couler en cire. Quand on fait cette opération , c'est pour fondre l'ouvrage en quelque métal que ce soit ; & si on veut avoir un modele en cire , on ne s'amuse pas à le faire d'abord en argille : on fait du premier coup son modele en cire. Ce sont les belles *terres cuites* , bien plus que les cires des grands maîtres , que l'on conserve précieusement.

Je lisois dernièrement un beau passage dans l'Encyclopédie , à l'article *Médecine* , page 265 ; je dis beau , parcequ'il est on ne pent pas plus judicieux ; il est de M. de Jaucourt.

» Un étalage d'érudition , une énumération des sentimens ,
 » tant anciens que modernes , les recherches subtiles des ma-
 » ladies , & la connoissance des antiquités médicales , ne
 » constituent point la médecine. Ce n'est point avec ce qui
 » peut plaire à des gens de lettres qu'on fixera l'attention d'un
 » homme dont le devoir est de conserver la santé , de préve-
 » nir les maladies , & qui ne lit que pour apprendre les diffé-
 » rens moyens de parvenir à ses fins. Plein de mépris pour
 » les productions futiles de l'éloquence & du bel esprit , lors-
 » que ces talents déplacés tendront moins à avancer la *méde-*
 » *cine* qu'à briller à ses dépens , il aura sans cesse sous les
 » yeux le style simple d'Hippocrate. Il aimera mieux entendre
 » & voir la pure nature dans ses écrits , que de se repaître des
 » fleurs d'un rhéteur ou de l'érudition d'un savant : le mérite
 » particulier du grand médecin de Cos , c'est le jugement &
 » la clarté ».

Du modele , M. de Jaucourt passe à la maniere dont les anciens statuaires travailloient le marbre , & il dit : » Dans les
 » marbres anciens on découvre par-tout l'assurance & la liberté
 » du maître. Il est même difficile de s'appercevoir , dans les

» antiques d'un rang inférieur, que le ciseau y ait enlevé
 » en quelque endroit plus qu'il ne falloit ». 1°. Je ne crois
 pas que cette maniere de raisonner soit bonne, quoiqu'elle
 soit de M. Winckelmann, puisqu'elle paroît supposer que
 dans les marbres des grands sculpteurs modernes on ne décou-
 vre pas par-tout l'assurance & la liberté du maître. 2°. Puisqu'il
 y a des antiques d'un rang inférieur, c'est assurément parce-
 qu'elles ne sont pas au point de supériorité des autres; & la
 cause de ce défaut de supériorité est que le ciseau a trop ôté
 ou trop laissé, ou bien qu'il a ôté où il falloit laisser, & laissé
 où il falloit ôter.

» D'habiles gens, continue M. de Jaucourt, ont fait sentir
 » les difficultés, les inconvénients & les erreurs où il est pres-
 » que impossible de ne pas tomber, en se conformant à la mé-
 » thode employée par nos sculpteurs modernes; cette méthode
 » ne sauroit transporter ni exprimer dans la figure toutes les
 » parties & toutes les beautés du modele ». Il n'y a guere qu'un
 sculpteur fort intelligent dans la partie mécanique de son
 art, ou un littérateur qui en seroit bien instruit, qui puisse par-
 ler avec cette assurance. Voilà sans doute pourquoi M. de Jau-
 court a copié avec tant de confiance M. Winckelmann. Il est
 certain aussi que cette façon de raisonner eût bien fait rire
 Pierre Puget & Guillaume Coustou. Le Marseillois eût dit, car
 il n'étoit pas poli : *Aqueou daqui crezeti qué meis marbrès soun*
pas tant beous qué meis moudelés ? Le Lyonnais, qui ne se pi-
 quoit pas davantage de politesse, eût dit : » Avez-vous vu mes
 » deux groupes de chevaux ? les avez-vous comparés aux mo-
 » deles ? croyez-vous que ces marbres ne soient pas aussi
 » beaux, aussi animés que les plâtres ? Apprenez avant d'écrire,
 » ou n'écrivez pas sur ce que vous ignorez ». Assurément ces
 deux grands sculpteurs n'eussent pas été polis ; mais personne
 au monde n'eût senti plus juste.

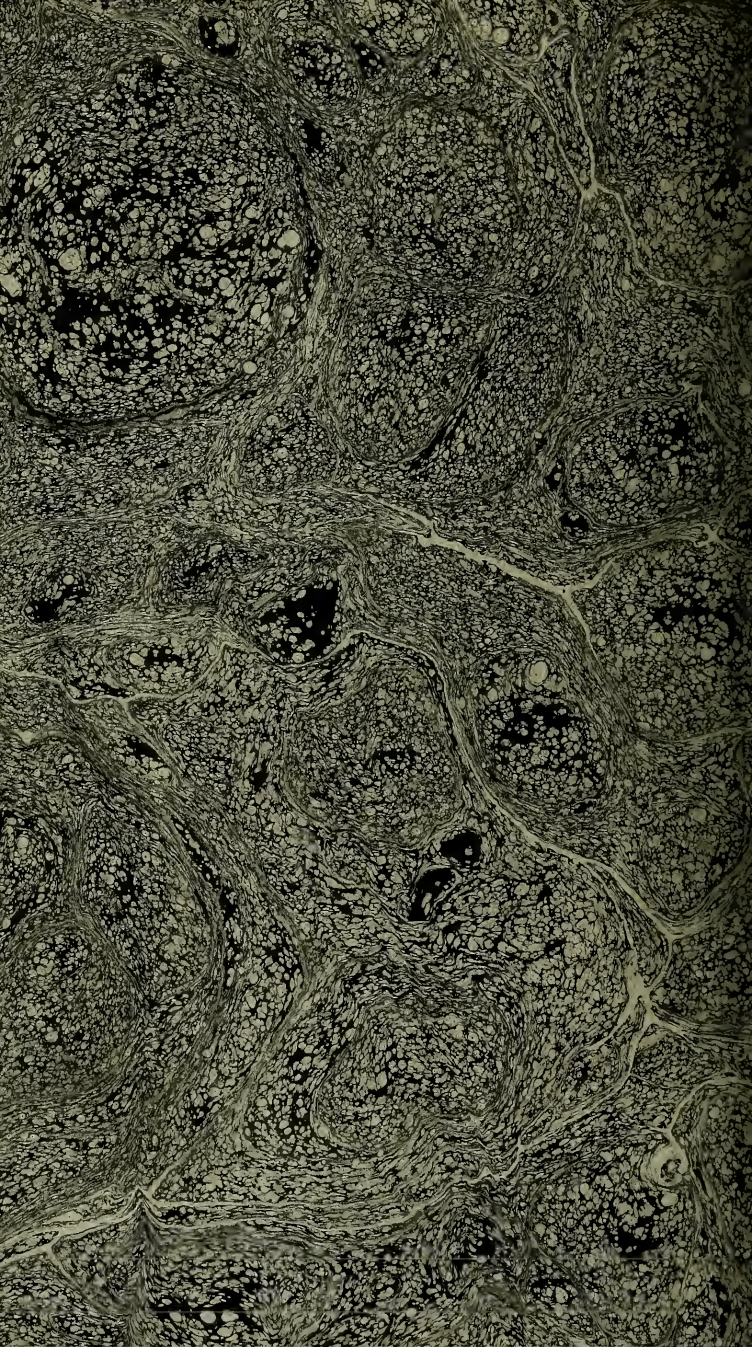
Pour moi , fans craindre l'autorité des habiles gens qui ont fait sentir les difficultés , les inconvénients & les erreurs de notre méthode de travailler le marbre , je demanderai si M. de Jaucourt n'auroit pas dû au moins en rapporter les principales raisons , ou indiquer les écrits de ces habiles gens ; car il ne suffit pas de dire le mal , il faut encore présenter le remede. S'il eût nommé la dissertation de M. Winckelmann , intitulée *De l'imitation des ouvrages grecs de peinture & de sculpture* , imprimée en 1756 , on eût vu d'abord à qui on avoit affaire. Je vais succinctement exposer notre méthode , qui est simple , & qui rend exactement toutes les parties du modele , en sorte que s'il arrive quelques erreurs , elles ne proviennent que de l'inattention à observer cette méthode que voici en peu de mots.

On place deux châssis pareils , marqués de divisions semblables , l'un au-dessus du marbre , l'autre au-dessus du modele ; on y pose un fil avec un plomb attaché au bout sur chaque face du châssis ; ces fils tombant jusqu'au bas de la figure , parcourent le châssis à volonté ; on présente horizontalement une fiche de bois , dont la pointe touche le modele aux endroits où l'on veut prendre une mesure , pour la reporter sur le marbre ; & la section de la fiche avec le fil étant marquée , donne la mesure dont on a besoin. Au moins cet abrégé ne donnera-t-il au lecteur aucune idée fausse.

» Les grandes regles de bois qui portent avec elles plusieurs
 » morceaux de bois armés d'une pointe de fer qui parcourt à
 » volonté tout le long de la regle , &c. » Ces grandes regles n'étoient plus en usage vingt ou trente ans avant l'impression de l'article *Sculpture* , où l'on en donne une description que j'avoue ne pas comprendre , quoique j'aie travaillé autrefois par cette méthode , & que je la connoisse parfaitement. Mais voici de quoi annuler l'observation sur notre méthode , quelle qu'elle soit , & l'observation fût-elle juste. La voie méchanique

des mesures n'est principalement que pour l'ouvrier qui ébauche la figure; l'artiste qui la prend de ses mains pour la faire & la finir lui-même, voit *les beautés du modele* qu'il a fait, en ajoute ordinairement sur le marbre, & n'a de méthode alors que ses propres observations, son goût, son génie & la nature. Ainsi Michel-Ange, dont la méthode est invoquée on ne sait trop pourquoi, auroit dû plutôt nous laisser sa chaleur, sa pratique, sa hardiesse étonnante à travailler le marbre, que cette *route particuliere & nouvelle qu'il fraya*, & qui pourtant n'a pas empêché ce grand sculpteur d'estropier savamment plus d'une figure de marbre.

Fin du tome premier.



RARE

86B

126.00

N.1

